
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

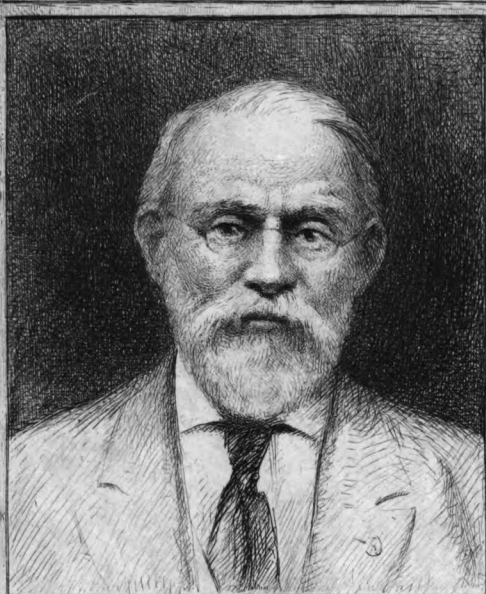
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49981 3

N
E
S
CS



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

W. R. Dunning 1930

DC
611
A553
S8

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES HAUTES-ALPES

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES HAUTES-ALPES

Paraissant chaque trimestre

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE
QUATRIÈME SÉRIE. — N° 5

Premier Trimestre 1913



GAP
LOUIS JEAN ET PEYROT, IMPRIMEURS - EDITEURS

1913

10

Dunning
Nijhoff
10-21-26
13603

COMPOSITION
DU
CONSEIL D'ADMINISTRATION
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES
(AU 1^{er} JANVIER 1913)

Art. 6 et 7 des Statuts

BUREAU

Présidents d'honneur : M. HUGUES (Edmond), avocat,
ancien président.

M. WILHELM, *, O. ✻, ingénieur-en-chef des
Ponts et Chaussées, ancien président.

Président : M. DE MANTHEYER, archiviste paléographe,
au château de Manteyer.

Vice-Présidents : M. TEISSIER (Edouard), avocat, doc-
teur en droit, à Gap.

M. MARTIN (David), I. ✻, conservateur du Musée
de Gap.

Secrétaire : M. FABRE (Adrien), avoué, à Gap.

Secrétaire-adjoint : M. HUGUES (Henri), avocat, à Gap.

Trésorier : M. VALLON (Jules), rentier, rue d'Abon, à
Gap.

VI

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

l'abbé ALLEMAND, curé de Jarjayes.

ANGÉNIOL (Antoine), avoué, à Gap.

BOURCIER (Jean), avocat, à Aiguilles.

CHAUVET (Joseph), avocat, à Grenoble.

le Colonel CORRÉARD, C. ✱, à Veynes.

HUGUES (Edmond), avocat, à Gap.

ITIER (Henri), industriel, à Gap.

IMBERT (Armand), inspecteur général adjoint des services administratifs, à Paris.

LATY (Albert), avocat, à Gap.

MOLCK (René), avocat, à Gap.

PINET DE MANTEYER (Léon), à Gap.

ROMAN (Joseph), I. ✱, avocat, membre correspondant de l'Institut.

SIMON, ingénieur des Ponts et Chaussées, à Gap.

THOUARD (Auguste), ✱, avoué, à Embrun.

VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, à Gap.

WILHELM (Ivan), ✱, O. ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Grenoble.

COMITE DE PUBLICATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

l'abbé ALLEMAND, curé de Jarjayes.

ANGÉNIOL (Antoine), avoué, à Gap.

CHAUVET (Joseph), avocat, à Grenoble.

HUGUES (Edmond), avocat, à Gap.

ITIER (Henri), industriel, à Gap.

ROMAN (Joseph), I. ✱, avocat, membre correspondant de l'Institut.

VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, à Gap.

LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

AU 1^{er} JANVIER 1913

Anciens Présidents

† M. JAUBERT (1882).	† M. GRANDIDIER, ✱ (1893).
† M. AMAT, ✱ (1884).	† M. GAUTIER, ✱ (1896)
† M. DE LAVALETTE, C. ✱ (1886).	M. HUGUES (1897).
† M. LEMAITRE, C. ✱ (1886).	M. WILHELM, ✱, O.  (1904).
† M. le chanoine BLAN- CHARD (1890).	

Membres d'honneur

M. LE PREFET DU DEPARTEMENT.
 LE GENERAL, commandant la subdivision.
 MGR L'EVEQUE DU DIOCESE.
 M. LE MAIRE DE LA VILLE DE GAP.

VIII

Membres Fondateurs

MESSIEURS,

BLANCHARD-CHANCEL (Le Dr Raphaël), ✱, professeur à la faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, 226, boul. Saint-Germain, à Paris.

DUPONT-DELPORTE (Le baron), ✱, ingénieur des chemins de fer P.-L.-M., à Grenoble.

FLOURENS, O. ✱, ancien ministre des Affaires étrangères, ancien député des Hautes-Alpes, 129, rue de la Pompe, Paris.

LAURENÇON (Léon), ancien député des Hautes-Alpes, 26, rue Freycinet, Paris.

MANTEYER (Georges de), archiviste paléographe, au château de Manteyer.

VESIGNIE (Louis), capitaine d'artillerie, 2, rue de Dun, à Bourges (Cher).

WILHELM (Ivan), ✱, O. , ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Grenoble.

Membres Fondateurs décédés

MESSIEURS,

AMAT (Clément), ✱, ancien conseiller général, président honoraire de la *Société d'Etudes* ; † Tallard, 16 avril 1895.

ARNAUD (François), , licencié en droit, ancien notaire à Barcelonnette (Basses-Alpes) ; † Barcelonnette, 8 juillet 1908.

BERTHELOT, ancien vice-président du Conseil général des Hautes-Alpes ; † Lyon, avril 1895.

IX

BLANC (Xavier), sénateur, président du Conseil général des Hautes-Alpes ; † Paris, 7 juin 1896.

BLANCHARD (Zéphirin), vicaire général, ancien supérieur du Grand Séminaire de Gap ; † 26 juillet 1897.

CHANCEL (Evariste), ancien député ; † 11 juillet 1882.

CLAPIER, propriétaire à Chabestan ; † 1900.

GOUZOT (Mgr), ✱, ancien évêque de Gap, archevêque d'Auch ; † 1895.

GUILBERT (S. Em. le Cardinal), O. ✱, ancien évêque de Gap et d'Amiens, archevêque de Bordeaux ; † Gap, 15 août 1889.

JACQUENET (Mgr), ancien évêque de Gap, évêque d'Amiens (Somme) ; † 1^{er} mars 1892.

LAVALETTE (A. de), C. ✱, intendant militaire ; † 16 décembre 1888.

LAVALETTE (Mlle Fany de) ; † novembre 1903.

MANTEYER (M. de), ✱, I. ✱, secrétaire général honoraire ; † Manteyer, le 8 octobre 1908.

MARCELLIN (J.-E.), ✱, sculpteur ; † Paris, 16 décembre 1887.

PALLIAS (Honoré), ancien conseiller général des Hautes-Alpes ; † en 1896.

SANIAL DU FAY, ✱, ancien préfet de la Haute-Savoie.

TEISSIER (Eugène), avocat à Gap ; † 25 août 1883.

TOURNIER, pasteur en retraite, à Pressy-Vendœuvre, près Genève ; † 1904.

Membres Honoraires

MESSIEURS,

GHANTRE (Ernest), ✱, sous-directeur du *Muséum d'histoire naturelle*, à Lyon.

CHEVALIER (Ulysse), ✱, I. ✱, membre de l'Institut, à Romans (Drôme).

LUCHAIRE (Julien), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Grenoble.

X.

MARTEL, directeur de *La Nature*.

MISTRAL (Frédéric), O. ✱, à Maillane (Bouche-du-Rhône).

REQUIN (Henri), I. ✱, membre correspondant de l'Institut (Académie des Beaux-Arts), chanoine honoraire de la Métropole d'Avignon, 16, rue Velouterie, à Avignon.

ROCHAS D'AIGLUN (le Colonel Comte A. de), O. ✱, ancien administrateur de l'École Polytechnique, à Grenoble, 9, place des Alpes, et à l'Agnelas, par Voiron (Isère).

ROCHE (Célestin), ingénieur-expert, rue Abbé-Grégoire, 72, à Grenoble.

Membres Titulaires

MESDAMES,

CHANCEL (Marius), 226, boulevard St-Germain, Paris, et au Château de St-Léon, à Cannes.

LA MAZELIÈRE (Marquise de), rue Barbey-de-Jouy, 40, Paris.

PASCAL, directrice de l'École primaire supérieure de filles, à Gap.

VENTAVON (de), au château de Jarjayes, par Gap.

MESSIEURS,

ACHARD (l'abbé), aumônier du Lycée, rue du Mazel, à Gap.

ALBRAND, agent-voyer à Ténès (Algérie).

ALLEMAND (l'abbé), curé de Jarjayes.

ANGÉNIOL (Antoine), avoué à Gap.

ASHER & C^o, Behrenstrasse, 17, Berlin W. 8.

AUBERT (Clément), O. ✱, ancien directeur des chemins de fer du Nord de l'Espagne, à Gap.

AUBERT, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Gap.

AUDOUY, ancien conseiller général des Hautes-Alpes, 114, boulevard Longchamp, à Marseille.

XI

- AUDOYER, ✱, 🌿, directeur de l'usine Sainte-Catherine, à Briançon.
- AYASSÉ (D^r), médecin, place Ladoucette, 6, à Gap.
- BARDE E., négociant, avenue de la Gare, à Gap.
- BARLE (Adolphe), ancien directeur général de la compagnie Madrilène des Gaz, à Charance, près Gap.
- BEAUREGARD (le comte O. de Costa de), correspondant des Antiquaires de France, à Sainte-Foy, par Longueville (Seine-Inférieure).
- BERAUD, ancien juge au tribunal, rue de la Terrasse, 1, à Gap.
- BERMOND (l'abbé), curé de Lagrand.
- BERTRAND (Ferdinand), I. 🌿, notaire honoraire, ancien président du Conseil d'arrondissement, rue Carnot, 26, à Gap.
- BÉTHOUX (l'abbé), curé de St-Michel-en-Beaumont, par Corps (Isère).
- BIBLIOTHÈQUE des Archives de l'Isère, à Grenoble.
- BIBLIOTHÈQUE de la Ville, à Grenoble.
- BLANC (Balthazar), ✱, 🌿, sénateur des Hautes-Alpes, conseiller général, 107, boul. St-Germain, Paris.
- BLANC (Charles), O. ✱, conseiller d'Etat, 73, avenue d'Antin, à Paris.
- BLANCHARD, professeur à l'Université, Grenoble.
- BONNIARD (Victor), I. 🌿, député, conseiller général, à Embrun.
- BOUCHIÉ DE BELLE, avocat au Conseil d'Etat, rue de Miromesnil, 16, à Paris.
- BOUFFIER (Amédée de), au château de Livron (Drôme).
- BOUHANT, capitaine du Génie, à Gap.
- BOURCIER (Jean), avocat, maire d'Aiguilles, à Embrun.
- BOURCIER (Mathieu), rue Beaurepaire, 36, à Paris (X^e).
- BRENIER (Jean-Eugène), propriétaire, quartier de Saint-Michel, à Gap.
- BUMAT, inspecteur des Contributions indirectes, en retraite, 6, rue Thomas, à Marseille.
- BURLE, inspecteur des Contributions directes, en retraite, impasse Girié, 6, Lyon.

XII

CAILLAT, ✠, maire de Gap.

CARAL, docteur en médecine, à Veynes.

CARAL, notaire, à Tallard.

CARAL, propriétaire, à Chabestan, par Veynes.

DE CARDAILLAC, substitut du procureur de la République, à Grenoble.

CASTELLI (Charles), boulevard de la Liberté, à Gap.

CHABRAND (Valentin), banquier, conseiller général, rue de la Blache, 3, à Gap.

CHAUVET (Joseph), docteur en droit, avocat, villa Marguerite, la Tronche, à Grenoble (Isère).

CHEVALIER, docteur en médecine, place Saint-Michel, 3, à Marseille.

CHEVALIER, (Emile), notaire, à Laragne.

CLER, banquier, à Embrun.

CLUZEL, greffier en chef du Tribunal civil, Gap.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE, à Gap.

COOLIDGE (W.-A.-B.), à Grindelwald (Suisse).

CORRÉARD (colonel), C. ✠, à Veynes.

CROZET (Ernest de), homme de lettres, à Oraison (Basses-Alpes).

DAVIN (abbé), curé de Théus.

DERBEZ, professeur en retraite, à Gap.

ESCALLE (Hippolyte), ✠, notaire, conseiller d'arrondissement, maire, à Briançon.

ESCALLIER (Joseph), conseiller général, notaire et maire de La Bâtie-Neuve.

ESPITALIER (Marius), ancien négociant, avenue de Grenoble, à Gap.

EYSSÉRIC (St-MARCEL), ancien magistrat, à Sisteron.

EUZIÈRE, ✠, ✠, avocat, conseiller général, ancien député, des Hautes-Alpes, à Gap.

FABRE (Adrien), avoué, rue de Provence, 5, à Gap.

FAURE (Alphonse), instituteur, à Oran.

FAURE, I. ✠, ancien pharmacien, ancien maire de la ville de Briançon.

FERRAND (Henri), avocat, 2, cours Berriat, à Grenoble.

FINET (Auguste), pharmacien, rue du Mazell, à Gap.

XIII

GAIGNAIRE (Paul), licencié en droit, notaire, rue de France, à Gap.

GILLES, notaire, rue Carnot, à Gap.

GOUDET (Achille), industriel, conseiller général. à Gap.

GRIMAUD (Louis), avoué près la Cour d'appel de Grenoble, 13, boulevard Gambetta.

GRIMAUD (J.), ✱, ✨, ancien sénateur des Hautes-Alpes, ancien membre du Conseil général, à St-Bonnet.

GUÉRIN (l'abbé), chanoine titulaire, à Gap.

GUÉRIN-LONG (Paul), docteur en droit, président du tribunal civil d'Aix-en-Provence.

GUÉRIN (Ulysse), à Gap.

GUEYDAN, ✨, ✨, propriétaire, conseiller général des Hautes-Alpes, à Orcières.

GUIEU (Mgr), protonotaire apostolique, ancien vicaire général, à Chorges.

GUIGUES (Pierre), I. ✨, commandeur de St-Grégoire le Grand, professeur à la Faculté de Médecine de Beyrouth (Turquie).

GUILLAUME (Paul) l'abbé, ✱, I. ✨, chan. hon., correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, archiviste des Hautes-Alpes.

GUILLAUME (Frédéric), à Lyon.

GUILLEMEN (Paul), ✱, inspecteur général de la navigation et des ports de Seine, en retraite, à Cervières (Hautes-Alpes).

HUGUES (Edmond), avocat, rue Carnot, 39, à Gap.

HUGUES (Henri), avocat, 23, rue Carnot, à Gap.

IMBERT (Armand), inspecteur général adjoint des services administratifs au Ministère de l'Intérieur, 36, rue Washington, à Paris.

IMBERT, licencié en droit, ancien notaire, à Embrun.

IMPRIMERIE ALPINE, à Gap.

ISNEL (Pierre), directeur de mines, 269, boulevard Péreire, à Paris.

ITIER (Paul-Jules), ✨, avocat, maire d'Oze, au château de Véras, par Veynes.

ITIER (Henry), ingénieur-chimiste, rue de la Blache, à Gap.

XIV

- JACQUES (E.) l'abbé, professeur au Petit Séminaire, à Serres.
- JEAN (Ferréol), ☿, négociant, président du Tribunal de Commerce, ancien maire de la ville de Gap, rue Carnot, 47, Gap.
- JEAN (Louis), imprimeur, directeur du *Courrier des Alpes*, à Gap.
- JEANSELME (Emile), garçon de laboratoire au Musée de Gap.
- JOUGLARD (Ferdinand), I. ☿, ancien conseiller municipal, ancien notaire, juge de paix de Tallard.
- JULLIEN, receveur de l'enregistrement et des domaines, Houdan (S.-et-O.).
- LABASTIE (Armand), juge au tribunal de première instance, Lyon (Rhône).
- LAGIER (Auguste), instituteur en retraite, aux Costes, par St-Bonnet.
- LAMBERT, agent-voyer cantonal en retraite, à Veynes.
- LAMORTE (Henri), commis des Contributions indirectes, 23, quai de Bourbon, Paris.
- LATY (Albert), avocat, au château de Serrebourges, à Gap.
- LÉAUTIER, ✱, officier d'administration principal d'Etat-Major, 13, boulevard Montparnasse, Paris.
- LÉAUTIER, I. ☿, inspecteur de l'enseignement primaire, en retraite, ancien maire d'Embrun, aux Milles (Aix-en-Provence).
- LÉPINE (Charles), ingénieur des Arts et Manufactures, directeur de la Société de Fure et Morge, 34 bis, boulevard Gambetta, à Grenoble.
- MANGAREL (Ernest), commis des postes et télégraphes, à Gap.
- MARTIN (David), I. ☿, professeur en retraite, conservateur des Musées et de la Bibliothèque, rue St-Arey, à Gap.
- MARTIN (l'abbé), curé-archiprêtre, à Vitrolles.
- MASIMBERT, avocat, 2, rue Bayard, à Grenoble.
- MEIFFRE (A.), cité d'Hauteville, 8, à Paris.
- MICHEL (Joseph), ancien greffier de la Justice de Paix de Gap, 5, rue Villeneuve, Clichy (Seine).

XV

MILLON (J.-B.), I. , secrétaire de l'Académie des Hautes-Alpes, à Gap.

MIRIBEL (comte de), à Villard-Bonnot (Isère).

MOLCK (René), avocat, 27, rue du Mazel, Gap.

MONCLAR (marquis François de Ripert-), C. , ministre plénipotentiaire, château d'Allemagne, à Allemagne (Basses-Alpes).

MONTJEAN, directeur de la Banque de France, à Gap.

MOULIN (Stéphane), chef du bureau des Titres du P.-L.-M., 10, rue Duhamel, Lyon.

MOURRE, O. , capitaine de frégate, 6, rue de Chabannes, Toulon.

MÜLLER (Hippolyte), bibliothécaire de l'Ecole de médecine, conservateur du Musée Dauphinois, à l'Ecole de Médecine, à Grenoble.

NICOLLET, I. , professeur au lycée, 2, avenue Victor-Hugo, à Aix-en-Provence.

OLIVE (Charles), avoué, rue de Provence, à Gap.

OLLIVIER (Jean), rentier, 490, rue Paradis, Marseille.

PASCAL (l'abbé), , aumônier du lycée en retraite, officier de la couronne de Roumanie, à Chabanas, près Gap.

PAVIE, , , ancien député, conseiller général, maire de Savines.

PELLEVOIZIN (Lucien), I. , industriel, ancien président du Tribunal de Commerce, 5, place du Révély, Gap.

PELLOUX, maître d'hôtel, à Gap.

PEYROT (Ferdinand), négociant, avenue de Grenoble, à Gap.

PEYROT (H.), imprimeur, ancien juge au Tribunal de Commerce, rue St-Arey, à Gap.

PINET DE MANTEYER (Léon), rue de Valserres, à Gap.

PLAT (Paul), propriétaire, à Orpierre.

PRAS (Eugène), négociant, juge au Tribunal de Commerce, rue Carnot, à Gap.

PRUNIÈRES (comte de), à Prunières, par Chorges.

REPELIN (Amédée), propriétaire et publiciste, à Gap.

REYNAUD (Henri), administrateur de la Marine, à Marseille.

XVI

ROMAN, I. ☞, membre correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre résidant de la Société des Antiquaires de France, membre non résidant du Comité des travaux historiques, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, au château de Picomtal, près Embrun.

ROMAN (Joseph-Charles), archiviste-paléographe, stagiaire à la Bibliothèque nationale, 18, rue Bonaparte, Paris.

ROSTAIN (Joseph), ☞, ☞, ancien maire de La Roche-des-Arnoux.

ROUX (l'abbé), secrétaire de l'évêché, à Gap.

RUELLE, ☞, inspecteur principal du service central de l'exploitation du P.-L.-M., rue de Londres, 48, à Paris.

SARRAZIN (Jean), homme de lettres, rue Sala, 44, à Lyon.

SIGNORET (Jules), ☞, juge de paix, à Ribiers.

SIMON, ingénieur des Ponts et Chaussées, à Gap.

STECHELT (J.-E.), 76, rue de Rennes, à Paris.

TANC (Jules), avoué, rue Elisée, à Gap.

TEISSIER, docteur en droit, avocat, rue Elisée, 1 bis, à Gap.

TEMPLIER (l'abbé), chanoine honoraire, curé de Lacou, par St-Bonnet-en-Champsaur.

THOUARD (Auguste), ☞, licencié en droit, avoué, à Embrun.

THOUMAZOU, G. C. ☞, intendant général en retraite, 189, rue de l'Université, à Paris.

TIVOLLIER, commis des Postes et Télégraphes, 34, rue Molière, Lyon.

TOURRÈS (Auguste), ancien maire de Gap, président de la Chambre de commerce, conseiller général, conseiller municipal, à Gap.

TOY-RIONT (Maurice), député des Hautes-Alpes, 51, rue Nationale, Marseille et 8, square Latour-Maubourg, Paris.

TURLIN (E.), ☞, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, à Gap.

VAGNAT, ☞, ☞, docteur en médecine, sénateur, conseiller général, ancien maire de Briançon, 4, rue Abbé-de-l'Épée, à Paris.

XVII

VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), I. , rue du Jeu-de-Paume, à Montélimar (Drôme).

VALLON (Jules), propriétaire, rue d'Abon, à Gap.

VÉSIGNIÉ (Henry), 10, rue du Cirque, à Paris.

VIDAL, vétérinaire départemental, à Valence (Drôme).

VILLAN (Albert), à Paris.

VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, à Gap.

Bibliothèques abonnées

Bibliothèque de l'Ecole normale de Garçons, à Gap.

- du grand séminaire de Gap.
- de la ville de Gap.
- communale d'Embrun.
- de N.-D. du Laus (R. P. Ricard, supérieur de N.-D. du Laus).
- paroissiale de Rambaud.

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

Comité des travaux historiques et scientifiques (cinq exemplaires)
Comité de la Société des Beaux-Arts des départements (deux exempl.)

1. AIX. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
2. — Bibliothèque de l'Université.
3. — Société d'Etudes provençales
4. ALAIS. Société scientifique et littéraire.
5. ALBI. Revue historique, scientifique et littéraire du département.
6. ANNECY. Société Florimontane.
7. AUTUN. Société d'histoire naturelle.
8. — Société Eduenne.
9. AUXERRE. Société des sciences historiques de l'Yonne.
10. AVIGNON. Académie de Vaucluse.
11. BEAUNE. Société d'archéologie.
12. BESANÇON. Académie des sciences, belles-lettres et arts, rue Moncey, 5.
13. — Société d'émulation du Doubs, rue St-Vincent, 37.
14. BEZIERS. Société archéologique, scientifique et littéraire.
15. BONNE. Académie d'Hippone.
16. BOURG. Société Gorini.
17. BOURGES. Société historique, littéraire, artistique et scientifique.
18. — Société des antiquaires du Centre.
19. CAEN. Académie de Caen.
20. CAMBRAI. Société d'émulation.
21. CARCASSONNE. Société des arts et des sciences.
22. CHALON-SUR-SAONE. Société d'histoire et d'archéologie.
23. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
24. CHAMBERY. Académie de la Savoie.
25. — Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie.
26. CLERMONT-FERRAND. Société d'émulation de l'Auvergne.

XIX

27. COMPIEGNE. Société historique.
28. CONSTANTINE. Société archéologique.
29. DAX (Landes). Société de *Borda*.
30. DIGNE. Société scientifique et littéraire.
31. DIJON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
32. — Société Bourguignonne de géographie et d'histoire.
33. DRAGUIGNAN. Société d'Études scientifiques et archéologiques.
34. ELBEUF. Société des sciences naturelles.
35. EPINAL. Société d'émulation du département des Vosges.
36. EVREUX. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres.
37. GRENOBLE. Académie delphinale.
38. — Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie.
39. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère.
40. — Société des Touristes du Dauphiné, boul. Edouard-Rey, Grenoble.
41. — Université de Grenoble (Faculté des lettres).
42. LANGRES. Société historique et archéologique.
43. LE PUY. Société agricole et scientifique.
44. LEVALLOIS-PERRET (Seine). Association des naturalistes.
45. LONS-LE-SAULNIER. Société d'émulation du Jura.
46. LYON. Académie des sciences, belles lettres et arts de Lyon, aux palais des Arts.
47. — Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon.
48. — Bulletin de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon.
49. — Société Gerson historique et archéologique, 2, montée de Fourvière.
50. MACON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
51. MARSEILLE. Société de géographie.
52. MENDE. Société d'agriculture, industrie, sciences et arts.
53. MONTAUBAN. Société archéologique du Tarn-et-Garonne.
54. MONTBRISON. *La Diana*. Société historique et archéologique du Forez.
55. MONTPELLIER. Académie des sciences et lettres.
56. — Société languedocienne de géographie.
57. — Société pour l'étude des langues romanes.
58. NANTES. Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
59. — Société archéologique.
60. — Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France.
61. NARBONNE. Commission archéologique.
62. NEVERS. Société nivernoise des sciences, lettres et arts.
63. NICE. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

XX

64. NIMES. Académie de Nimes.
65. — Société d'Etudes des sciences naturelles.
66. ORAN. Société de géographie et d'archéologie.
67. ORLEANS. Société archéologique et d'histoire de l'Orléanais.
68. PARIS. Académie des inscriptions et belles-lettres.
69. — La feuille des jeunes naturalistes.
70. — Bibliothèque d'art et d'archéologie, 19, rue Spontini.
71. — Club-Alpin français, rue du Bac, 20.
72. — Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.
73. — Société topographique de France, 39, quai des Grands-Augustins.
74. — Société de l'histoire de France.
75. — Revue des études historiques, librairie Picard, 82, rue Bonaparte.
76. — Société nationale des antiquaires de France, au Louvre.
77. — Société de spéléologie.
78. PERIGUEUX. Société historique et archéologique du Périgord.
79. PERPIGNAN. Société agricole, scientifique et littéraire.
80. POITIERS. Société des antiquaires de l'Ouest.
81. RENNES. Station entomologique de la faculté des sciences.
82. RIVE-DE-GIERS. Société des sciences, lettres et arts.
83. ROCHECHOUARD. Société des amis des sciences et arts.
84. ROUBAIX (Nord). Société d'émulation.
85. SAINT-MALO. Société historique et archéologique.
86. SENS. Société archéologique.
87. SOISSONS. Bulletin de la société archéologique, historique et scientifique, 15, rue St-Antoine.
88. TARARE. Société des sciences naturelles.
89. TOULON. Académie du Var.
90. TOULOUSE. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
91. — Société archéologique du Midi de la France.
92. TUNIS. Revue tunisienne publiée par le comité de l'Institut de Carthage.
93. VALENCE. Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.
94. VENDOME. Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois.

ETRANGER

1. ALLEMAGNE. Société d'histoire de la Haute-Hesse, à Giessen.
2. AMERIQUE DU NORD. Missouri botanical Garden, à Saint-Louis-Mo.
3. BELGIQUE. Analecta Bollandiana, à Bruxelles.

XXI

4. ITALIE. Reale accademia delle scienze di Torino, à Turin.
5. — Regia deputazione di storia patria, Piazza Castello, 12, Turin.
6. — Rivista storica italiana, via Brofferio, 31, Turin.
7. — Société d'histoire vaudoise, à Torre-Pellice.
8. — Società storica Lombarda di storia patria, Milan, Castello Sforzesco.
9. — Società Pavese di storia patria, Pavie.
10. GRECE. Le Parnasse, à Athènes.
11. RUSSIE. Club-Alpin de Crimée, à Odessa.
12. SUEDE. Académie of historie och ontiquitets, à Stockolm.
13. — Société de géologie de l'Université d'Upsala.
14. SUISSE. Institut national genevois, à Genève.
15. — Société neuchâteloise de géographie, à Neuchâtel.

Journaux correspondants

Le Polybiblion, 2 et 5, rue St-Simon, boulevard St-Germain, Paris.

Le Dauphiné, Grenoble.

PROCÈS-VERBAL

DE

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE

du 14 Décembre 1912

L'Assemblée générale des membres de la *Société d'Etudes des Hautes-Alpes* pour l'année 1912 a eu lieu le samedi 14 décembre, à 4 heures 1/2 du soir, à la Mairie, sous la présidence de M. David MARTIN.

Étaient présents : MM. FABRE, abbé GUÉRIN, abbé GUILLAUME, Edmond HUGUES, Henri HUGUES, Henri ITIER, JEANSELME, LATY, David MARTIN, MOLCK, Léon PINET DE MANTEYER, PEYROT, SIMON, Joseph VOLLAIRE.

— Le compte-rendu de l'Assemblée générale extraordinaire du 4 janvier 1912 est lu par M. Henri HUGUES, secrétaire-adjoint, et approuvé.

— Il est procédé à l'élection du tiers des membres du Conseil d'administration soumis au renouvellement. Les sept administrateurs sortants sont MM. Jean BOURCIER, CHAUVET, Henri ITIER, Edmond HUGUES, David MARTIN, Joseph ROMAN, Joseph VOLLAIRE. On a réuni aux bulletins des 14 membres présents ceux des 26 membres qui ont voté par correspondance et qui sont MM. abbé ALLEMAND, BRENIER, CHAUVET, abbé Ulysse CHEVALLIER, Colonel CORRÉARD, DE CARDAILLAC, Baron DUPONT DELPORTE, ESCALLE, ESCALLIER, IMBERT, P.-J. ITIER, E. JACQUES, Alph. FAURE, Louis JEAN, LÉOTIER, MANGAREL, DE MANTEYER, NICOLLET, Paul PLAT, ROSTAIN, ST-MARCEL-EYSSÉRIC, SIGNORET, TANC, TEISSIER, VAILLON, L. VÉSI-

XXIII

GNIE. Le nombre des suffrages exprimés a donc été de 40 et la majorité absolue de 21. MM. BOURCIER, CHAUVET, Henri ITIER, Edmond HUGUES, David MARTIN, Joseph ROMAN, Joseph VOLLAIRE ayant obtenu le premier 40, les 5 autres 39 voix, ont été proclamés membres du Conseil d'Administration pour 3 ans.

— Il est donné lecture du compte financier de la Société et du projet de budget proposé pour l'année 1913 qui ont été dressés par le trésorier M. VALLON. L'un et l'autre sont approuvés. M. le Président adresse, au nom de toute la Société, à M. VALLON les remerciements les plus vifs pour sa gestion dévouée et attentive.

— Sont admis comme membres nouveaux :

MM. AUBERT, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, présenté par MM. WILHELM et SIMON.

Abbé DAVIN, curé de Théus, présenté par MM. David MARTIN et Edmond HUGUES.

GONNET, professeur d'histoire au Lycée, présenté par MM. Henri HUGUES et MOLCK.

Ulysse GUÉRIN, à Gap, présenté par MM. le chanoine GUÉRIN et Henri ITIER.

Frédéric GUILLAUME, à Lyon, présenté par MM. abbé GUILLAUME et David MARTIN.

Albert VILLAN, à Paris, présenté par MM. le chanoine GUÉRIN et Henri ITIER.

— M. LE PRÉSIDENT, fait, de la part de M. le Maire de la Ville de Gap, savoir officiellement que la Ville de Gap se trouve dans l'obligation de reprendre à la Société le local qu'elle avait mis dans la bibliothèque municipale à sa disposition gracieuse. La Ville de Gap invite la Société à se mettre avant la fin de l'année 1913 en mesure de délaisser ce local.

L'Assemblée délègue au Conseil d'Administration le soin et le pouvoir de choisir pour le mieux le nouveau local où la Société pourra abriter sa bibliothèque et établir son siège social.

XXIV

— M. LE PRÉSIDENT rappelle que, depuis la dernière Assemblée générale de la Société, M. WILHELM a été nommé ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Grenoble. Ce départ, dit-il, fait un grand vide dans nos réunions. Depuis son arrivée à Gap en 1894, M. WILHELM a été membre actif et dévoué de la *Société d'Etudes*. Il en a été le Président de 1904 à 1906. La Société l'a nommé d'ailleurs Président d'honneur en juste reconnaissance de ses éminents services.

Son passage dans les Hautes-Alpes a été marqué par de grandioses et brillantes entreprises dues à son initiative féconde.

L'Assemblée générale adresse à son président d'honneur M. WILHELM l'expression de ses regrets avec celle de ses félicitations les plus vives.

— Depuis la dernière Assemblée générale annuelle, M. l'abbé GUILLAUME a été promu chevalier de la Légion d'honneur. M. LE PRÉSIDENT déclare que les membres de Société applaudissent de tout cœur à cette flatteuse distinction si bien méritée par une vie de labeur incessant et de haute et particulière valeur et il offre à M. l'abbé GUILLAUME les sincères et cordiales félicitations de la Société qui ne peut oublier que M. GUILLAUME a été un de ses fondateurs.

M. l'abbé GUILLAUME déclare qu'il est très sensible à ces aimables paroles et en remercie la *Société d'Etudes*. C'est au rôle qu'il y a joué qu'est due pour la plus grande part la décoration dont il a eu l'honneur et la surprise.

Il est heureux de constater que 31 ans après sa fondation, la Société, toujours active, fait des publications qui sont remarquées en France et à l'étranger.

M. l'abbé GUILLAUME remet enfin à la Société un manuscrit relatif à la situation économique du département des Hautes-Alpes en 1801. Cette étude fait suite à celle qu'il a publiée sur la situation économique des Hautes-Alpes avant la révolution. Il en est remercié.

— M. LE PRÉSIDENT rappelle que M. le Préfet des

Hautes-Alpes a bien voulu intervenir cette année auprès du Conseil général pour obtenir le maintien de la subvention annuelle de cette assemblée à notre Société.

Il est décidé qu'une lettre sera adressée à M. le Préfet pour le remercier de son appui et le prier de transmettre au Conseil général l'expression de la gratitude de la Société.

— M. LE PRÉSIDENT fait connaître que la *table méthodique* des matières contenues dans les 2^e et 3^e séries des bulletins de la Société (11^e à 30^e années, c'est-à-dire de 1892 à 1911 inclusivement) est dressée. Elle est l'œuvre de M. P.-J. ITHIER, avocat, membre de la Société et de son fils Robert, auxquels des remerciements et des éloges doivent être adressés.

Les membres de la Société en recevront un exemplaire dès qu'elle aura été imprimée.

— M. LE PRÉSIDENT estime qu'il serait bon que la *Société d'Etudes*, qui a au Musée de Gap de nombreuses et belles choses, prenne les mesures nécessaires pour que l'on sache que ces collections et objets proviennent de ses dons. Il en est ainsi décidé.

— A propos du Musée de Gap, M. LE PRÉSIDENT déplore que, depuis M. DE LADOUCKETTE, quantité de précieuses trouvailles effectuées dans notre département en aient disparu. Ainsi en est-il des véritables trésors découverts à Panassel (qui se trouvent à Toulouse, Lyon et à St-Omer), à Boivert, à Réallon, (dont les 470 pièces sont au Musée de St-Germain en Laye), etc. Il ne nous est resté que ce que notre éminent et distingué compatriote M. TOURNIER a sauvé : les trouvailles du Queyras et de Pallons.

Or, en ce moment, le sort d'une ceinture bouclier découverte en 1904, près de St-Bonnet, est sur le point d'être tranché. Cette pièce est un véritable et précieux monument historique de l'âge de bronze.

Aucun mécène généreux ne s'étant encore offert à l'acquiescer afin d'en faire don au Musée de Gap, une souscrip-

tion de mille francs a été ouverte pour cela. Elle a reçu jusqu'ici les dons suivants :

MM. Gabriel MARTIN	50 »
David MARTIN	50 »
EBERLIN.	50 »
Georges de MANTEYER.....	100 »
CLÉMENT.	100 »
CAILLAT.	50 »

M. LE PRÉSIDENT croit devoir faire connaître cette situation à l'Assemblée.

Immédiatement, M. Edmond HUGUES, agissant comme représentant la succession de Mme DUMAS, qui est restée jusqu'à sa mort membre titulaire et dévouée de la *Société d'Etudes*, déclare qu'il tient une somme de cent francs à la disposition de la Société, que celle-ci voudra bien faire parvenir avec les autres sommes qu'elle pourrait recevoir à la souscription dont M. David MARTIN vient de parler.

Il est décidé que l'existence de cette souscription et son intérêt seront portés à la connaissance du public.

— M. Edmond HUGUES déclare que la succession de Mme DUMAS offre à la Société une collection reliée des bulletins.

Cette offre est acceptée par l'Assemblée avec reconnaissance.

— Monsieur l'abbé GUILLAUME signale à l'Assemblée générale que le prochain congrès des sociétés savantes aura lieu à Grenoble, au mois de mai 1913. Il serait désirable que la Société y soit représentée par quelques délégués et, s'il est possible, que quelque travail intéressant y soit produit en son nom.

Il ajoute qu'il croit savoir que l'Académie Delphinale aurait le projet d'organiser à l'occasion du congrès une excursion dans les Hautes-Alpes qui se proposerait d'explorer notre département aux points de vue divers qu'il offre à l'intérêt : pittoresque, archéologique, historique, géologique, etc. Il se demande si la *Société d'Etudes* ne

XXVII

pourrait pas organiser une réception des congressistes à Gap et se mettre pour faciliter l'excursion dont il s'agit à la disposition de l'Académie Delphinale.

Il est décidé que le Conseil d'administration correspondra à cet égard avec les organisateurs du congrès.

M. LE PRÉSIDENT rappelle qu'à l'occasion de l'intéressant rapport improvisé par M. WILHELM, au cours de l'Assemblée générale du 4 janvier 1912, le désir avait été exprimé que l'usage d'inscrire au programme des assemblées des communications faites par divers membres de la Société, qui a été autrefois celui de la *Société d'Etudes* et qui est aussi celui de la plupart des Sociétés savantes, soit repris à l'avenir.

Il déclare que ce vœu si opportun recevra satisfaction. Des promesses de communications ont été faites par MM. Georges de MANTEYER, sur les divers testaments de Benoîte Rencurel, de N.-D. du Laus; SIMON, sur les travaux de barrage des cours d'eau en montagne; ANGÉNIOL, sur l'agriculture haute-alpine, etc.

Il ajoute même que dès cette réunion cette bonne habitude va être reprise. Et après avoir souhaité une cordiale bienvenue à M. GONNET, nouveau membre de la Société, M. LE PRÉSIDENT lui donne la parole pour la communication qu'il a bien voulu accepter de faire à l'Assemblée sur *l'histoire de la question d'Orient et les origines de la guerre actuelle des Balkans*.

Le conférencier commence par rappeler que la question d'Orient se posa du jour où Mahomet II s'empara de Constantinople en 1453. En effet, les Turcs différents des Européens par leur langue, leurs mœurs et leur religion, ne cherchèrent aucunement à s'assimiler à eux. Bien au contraire, leur seul but fut *la guerre sainte*. Celle-ci conduite avec une énergie farouche les rendit bientôt maîtres de toute la péninsule des Balkans et les amena même à travers la Hongrie jusqu'aux portes de Vienne. Mais dès la fin du XVII^e siècle, les Turcs reculèrent, et en 1699 le traité de Carlovitz, qui les rejetait sur le Danube, est le premier acte de la revanche Chrétienne sur les Musulmans.

XXVIII

Les débuts de la question d'Orient ainsi rappelés, M. Gonnet recherche brièvement quelles ont été les causes de cette décadence et quelles en furent les étapes.

Les causes de la décadence peuvent se ramener à trois : en premier lieu, la haine des populations soumises pour leurs conquérants brutaux dont elles cherchent à se débarrasser ; en deuxième lieu, les révolutions incessantes de palais qui entravèrent le gouvernement des sultans ; enfin la décadence de l'institution si redoutable des Janissaires qui se transformèrent bientôt en une cohue indisciplinée.

Dès lors le recul des Turcs fut constant. *Au xvii^e siècle* l'Empire Turc connut deux démembrements : l'un au profit des Russes, qui par le traité de Kainardji en 1774, obtenaient Azof et atteignaient ainsi la mer Noire ; l'autre en 1792, au profit de la Russie et de l'Autriche réunies : ces deux puissances, toutes deux intéressées à la possession de Constantinople, cherchèrent à liquider l'Empire Turc et le projet grec de l'Empereur d'Autriche, Joseph II, aurait résolu la question. Mais l'opposition des autres puissances européennes ayant fait échouer ce projet les traités de Sistovo et Jassy donnèrent à l'Autriche quelques compensations dans la région du Danube et à la Russie tout le littoral Nord de la mer Noire.

A la fin du xviii^e siècle, la Turquie était donc en pleine voie de recul ; au xix^e siècle, le recul s'accrut. L'indépendance de la Grèce lui porta le premier coup.

Sans doute, en 1841, la Convention des Détroits proclama le principe de l'intégrité de la Turquie sous la garantie de l'Europe. Mais peu après, la guerre de Crimée amenait l'indépendance des principautés roumaines et surtout à la suite de la guerre russo-turque de 1877-1878, le traité de San-Stefano proclamait l'indépendance des principautés chrétiennes des Balkans. La Turquie ne conservait en Europe que l'Albanie et Constantinople. Sans doute l'intervention de Bismark sauva la Turquie et la conférence de Berlin reconnut seulement l'indépendance de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro.

Mais le mouvement était lancé : la Bulgarie se rendit

XXIX

peu à peu indépendante et la guerre de 1912 est le dernier effort des peuples chrétiens des Balkans pour délivrer leurs frères opprimés et rétablir si possible les clauses du traité de San Stefano.

— Après avoir remercié M. GONNET, M. LE PRÉSIDENT prend à son tour la parole et fait à l'Assemblée une très intéressante communication sur *le néolithique dans les Hautes-Alpes*, dont le résumé sera inséré dans un prochain bulletin.

— Après cette communication, la séance est levée à 7 h.

Le Président de séance,

David MARTIN.

Le Secrétaire-adjoint,

Henri HUGUES.

PROCÈS-VERBAL

DE LA

RÉUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

du 18 Janvier 1913

Le Conseil d'Administration de la *Société d'Etudes* s'est réuni le samedi 18 janvier 1913, à 5 heures du soir, à la Mairie, sous la présidence de M. TEISSIER, vice-président sortant.

Sont présents : MM. ANGÉNIOL, FABRE, Edmond HUGUES, LATY, David MARTIN, TEISSIER, Joseph VOLLAIRE, administrateurs et Henri HUGUES, secrétaire-adjoint.

— Il est procédé à l'élection au bulletin secret du bureau de la Société pour l'année 1913.

Sont élus :

MM. Georges DE MANTEYER, *président* ;
TEISSIER et David MARTIN, *vice-présidents* ;
FABRE, *secrétaire* ;
VALLON, *trésorier*.

Le bureau décide de continuer à s'adjoindre M. Henri HUGUES comme secrétaire-adjoint.

— Le Comité de publication est composé pour l'année 1913, de

MM. les MEMBRES DU BUREAU ;
ANGÉNIOL ;
Abbé ALLEMAND ;

CHAUVET;
 Edmond HUGUES;
 Henri ITIER;
 Joseph ROMAN;
 Joseph VOLLAIRE.

— Le Conseil d'administration nomme, pour étudier la question du nouveau local à choisir pour la bibliothèque et le siège social de la *Société d'Etudes*, une commission composée de

MM. David MARTIN;
 Henri HUGUES;
 Joseph VOLLAIRE.

— Le Comité, sur la proposition de M. David MARTIN, décide d'affecter à la souscription ouverte pour l'achat au profit du Musée de Gap de la ceinture-bouclier découverte à l'Auberie, près de St-Bonnet, la somme de 150 francs, reliquat d'une subvention autrefois votée pour des fouilles effectuées par M. David MARTIN.

— Les affaires courantes sont expédiées et solutionnées.

La séance est levée.

Le Vice-Président,
 TEISSIER.

Le Secrétaire-adjoint,
 Henri HUGUES.

SITUATION FINANCIÈRE

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

Au 31 Décembre 1912

COMPTE DE L'EXERCICE 1912

RECETTES

Fonds libres de 1911.....		304 37	
Cotisation 1911 (3).....	30 »		
— 1912 (115).....	1 150 »		
— 1913 (2)	20 »		
— Bibliothèques (2).. .	10 »		
		1.210 »	
Subvention départementale.....	200 »		
Reliquat de Chabestan.....	270 »		
Rentes de l'année.....	224 50		
Compte de dépôt.....	16 30		
		240 80	
TOTAL.....		2.225 17	

XXXIII

DÉPENSES

Impression du <i>Bulletin</i> 40.....	181 70	
— — n° 1.....	423 90	} 1.698 10
— — n° 2.....	393 20	
— — n° 3.....	347 90	
— — n° 4.....	351 40	
Imprimés de l'année 1911.....		40 »
Frais d'envoi de 5 <i>Bulletins</i>	98 20	} 135 90
Frais de recouvrement.. ..	37 70	
Salaire de l'employé		110 »
Entretien de la salle pour une réunion.....		5 »
Facture du secrétaire.....		3 50
Achat de 6 fr. de rente 3 %.....		186 50
Reste en caisse.....		46 17
TOTAL.....		<u>2.225 17</u>

PROJET DE BUDGET

Pour l'Année 1913

RECETTES

Fonds libres de l'exercice 1912.....	46	17
Cotisations....	1.150	»
Subvention départementale.....	200	»
Rentes de l'année.....	235	»
TOTAL.....	1.631	17

DEPENSES

Impression du <i>Bulletin</i> ..	1.200	»
Frais d'envoi et secrétariat.....	100	»
Frais de recouvrement....	50	»
Salaire de l'employé.....	110	»
Entretien de la salle, dépenses diverses, imprimés.....	171	17
TOTAL.....	1.631	17



M^{gr} Charles BRÛLARD DE GENLIS

Archevêque et Prince d'Embrun

par M. AUGUSTE THOUARD

HABENT SUA FATA TUMULI !

Ecrit après la découverte
d'une pierre tombale.

Comme les livres, les tombeaux ont leur destin... les uns tristes et délaissés disparaissent sous les ronces et les hautes herbes qui les environnent et les dérobent aux regards des passants ; les autres se cachent sous les voûtes formées de lierres ou de clématites odorantes, auxquels se mêlent parfois de roses églantines ; d'autres vêtus d'un suaire de velours fait de mousses vertes et sombres, sur lequel descendent lentement, à la veille de l'hiver, les feuilles dorées des ormeaux et des sycomores, semblent rêver de paix éternelle et d'éternel oubli.

Les marbres orgueilleux, blancs, roses ou noirs qui devaient braver la morsure des bises hivernales, s'effritent, se désagrègent et ne sont plus que des débris informes où vainement on chercherait, une date ou un nom... Hebent sua fata tumuli !

Vers les premiers jours de juillet 1911, par une chaude et claire journée d'été, je gravissais à pas lents, la pentueuse rue Emile-Guigues, autrefois rue de la Maison-Centrale, que domine la terrasse supportant l'antique Cathédrale et son majestueux clocher, lorsque le hasard conduisit mes

pas vers la cour précédant une grange et une écurie propriété, à cette heure, de M. Chanteperdrix, teinturier à Embrun.

Le maître de céans m'invitait à entrer, appelant mon attention sur un mur, séparatif de l'héritage voisin, qu'il venait de construire et m'engageait ensuite à visiter le bâtiment dont il avait fait l'acquisition quelque temps auparavant.

L'écurie, où, en hiver, est enfermé le troupeau de brebis, est formée d'une belle et solide voûte en maçonnerie; une échelle meûnière adossée au mur qui fait face à l'ancien séminaire dirigé par les Jésuites, maison centrale de détention pendant quatre-vingts ans environ, aujourd'hui caserne de chasseurs alpins, permet d'accéder à la grange.

A cette époque de l'année les fourrages sont épuisés, le fenil presque vide, prêt à recevoir la prochaine récolte. Une porte à double battant s'ouvre au nord sur la rue Sainte-Cécile.

En franchissant le seuil de la porte mes regards furent attirés par une pierre d'un mètre vingt environ de longueur et de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix centimètres de largeur, paraissant former clef de voûte; elle est de nature schisteuse, d'un bleu grisâtre, rongée par le temps, ressemblant en tous points et de même nature que celles que l'on rencontre dans la Cathédrale, recouvrant des tombeaux de personnages de marque; vers le milieu un anneau de fer est fortement scellé, une rigole prend naissance à droite se dirige vers le nord-ouest, pour aboutir à la rue Ste-Cécile.

Je me penchai afin de voir de plus près et, quelle ne fut pas ma surprise, en constatant la présence d'une inscription latine quelque peu détériorée, mais néanmoins facile à reconstituer. La voici d'ailleurs dans toute sa teneur :

*Memor crucis et mortis
Tumulum
Suis subjecit oculis
Cruciferum,
Ut salvus per crucem*

*in tumulo jaccat,
Carolus Brûlard de Genlis
Archiepiscopus, Princeps Ebredunensis
Siste viator
Sic vive et morere
Anno Domini MDCCIX*

Ayant présente à sa pensée le souvenir de la Croix et de la mort, Charles Brûlard de Genlis, a fait élever sous ses yeux ce tombeau surmonté d'une croix, afin que, sauvé par la croix, il repose dans ce tombeau : Arrête-toi voyageur ! Vis et meurs dans cette pensée ! en l'année du Seigneur 1709.

Je me trouvais en présence de la pierre tombale de Monseigneur Charles Brûlard de Genlis, l'un des prélats les plus remarquables ayant occupé le siège de l'archevêché d'Embrun et dont le nom figure parmi les bienfaiteurs de l'hospice de cette ville.

Dans quelles circonstances, à la suite de quels événements cette pierre fut elle transférée à l'en droit qu'elle occupe ? Mes recherches jusqu'à ce jour n'ont point été couronnées de succès.

Si Brûlard de Genlis, qui fut l'un des bienfaiteurs du Collège des Jésuites, expulsés sous Louis XV, s'était fait enterrer dans leur chapelle, la pierre tombale eût pu disparaître lors de la transformation du couvent en maison centrale de détention au commencement du siècle dernier ; mais, de son vivant, l'archevêque avait eu soin d'indiquer l'emplacement que devait occuper son tombeau qu'il avait fait construire en 1709.

Son corps, dit Albert, dans son histoire du diocèse d'Embrun, fût mis dans le tombeau qu'il s'était fait construire lui-même cinq ans avant sa mort, c'est-à-dire en 1709 et qu'il avait fait placer sous le dôme qui est devant la porte de la Métropole que Balthazard Hercule de Jarente, un de ses prédécesseurs avait fait élever. Mais il en a été depuis tiré pour être placé contre le mur de l'Eglise à côté de la grand'porte que l'on a entouré d'une grille de fer ; on y lit,

ajoute l'historien, l'inscription suivante..... et cette inscription est en tous points semblable à celle plus haut relevée.

Si ce qu'avance Albert est exact, les volontés du prélat n'auraient pas été entièrement respectées ; il est dit en effet, au testament reçu M^e Blanc, que s'il vient à décéder dans son diocèse il veut être inhumé dans le cimetière ; qu'il soit mis une belle et grande croix qui servira d'ornement à un lieu si saint, par les soins de son exécuteur testamentaire. Il défend toutes pompes vaines et fastueuses, toute oraison funèbre et tout autre épitaphe que celle qui est déjà sur son tombeau.

Dans l'église, à droite et à gauche de la porte, toute trace de la tombe de Brûlard de Genlis a disparu, à moins que, par erreur, Albert n'ait écrit que le corps de l'archevêque avait été placé contre le mur et que ce soit dans le mur lui-même qu'il repose.

Dans le mur, en effet, à droite, près de l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les fonts baptismaux, entourés d'une grille, on voit des pierres de taille bleues grossièrement bouchardées, pierres qui descellées, je ne sais dans quel but, il y a quelques années, permirent de constater, sur ce point, la présence d'ossements et d'un chapelet.

Ces ossements étaient-ils ceux de Brûlard de Genlis ? on ne saurait l'affirmer....

Plus près de la porte et toujours à droite on découvre un crochet recourbé qui aurait pu être placé pour soutenir une pierre tombale, mais au-dessous aucune trace de tombeau.

Qu'importe ! La pierre tombale qui consacrait le souvenir d'un prince de l'Eglise, de l'un des bienfaiteurs de l'hospice d'Embrun, qui avait disposé de sa fortune en bonnes œuvres, avait disparu et faisait corps avec une voûte d'écurie ; un anneau y était scellé dans le milieu, une rigole y aboutissait !

En ce qui concerne l'anneau et la rigole, le mystère était facile à expliquer.

L'écurie et la grange avaient été jadis la propriété d'un boucher, avant la construction d'un abattoir communal et le boucher, dont les connaissances historiques devaient être

assez bornées, conduisait dans sa grange, en suivant la rue Ste-Cécile, le taureau ou la vache qu'il se proposait d'abattre, l'amarrait solidement au moyen de l'anneau et d'une corde, frappait d'un vigoureux coup de massue, puis d'un couteau effilé coupait la carotide; pendant que l'animal poussait un dernier mugissement ou une dernière plainte, le sang s'écoulait fumant vers la rue.

Sur la pierre tombale d'un archevêque le boucher moderne, se substituant au sacrificateur païen, renouvelait l'antique sacrifice !

Nous savons par l'historien Albert, que de son vivant Brûlard de Genlis consacra les revenus de sa fortune grossie des économies qu'il avait réalisées étant archevêque d'Embrun, à de bonnes œuvres et c'est pour ce motif que je crois devoir ajouter quelques lignes à celles que j'ai consacrées à la découverte de sa pierre tombale.

Il a vécu longtemps; dit notre historien, il a été le bienfaiteur des uns et des autres et il semble que la providence avait prolongé ses jours plutôt pour eux que pour lui-même.

Charles Brûlard de Genlis était né du mariage de Florimond Brûlard marquis de Genlis et de Charlotte de Blécourt; avant d'être nommé en 1668 archevêque d'Embrun, où il succédait à Monseigneur Georges d'Aubusson, il avait été abbé de Jovenval, de l'ordre des Prémontrés, dans le diocèse de Chartres, puis de l'abbaye de Genlis du même ordre.

Si le souvenir de cet archevêque devait, d'après l'historien Albert, passer à la postérité, c'est parce qu'il avait été non seulement le bienfaiteur du Séminaire et de l'Hôpital mais encore parce qu'il fût un de ceux qui se consacrèrent entièrement et avec le plus de zèle et de dévouement à leur diocèse.

Afin de se tenir en contact avec les prêtres placés sous ses ordres, il les convoquait souvent pour le synode diocésain et là s'enquérail de leurs besoins, des besoins de leurs ouailles, il se faisait tenir au courant des moindres incidents

et de moindres maux, aplanissant les uns et soulageant les autres.

Entendre des doléances ne lui suffisait point ; aucun archevêque ne brava aussi souvent que lui le rude climat des Alpes pour visiter le troupeau confié à sa garde et quant il avait atteint quelque village éloigné à travers de rudes sentiers, ce n'est point chez le plus grand personnage de l'endroit, où il aurait été respectueusement accueilli, mais chez l'humble desservant de la paroisse qu'il cherchait un gîte, certain que si le gîte était modeste, du moins par la bouche du prêtre, il savait qu'il serait plus facilement mis au courant des besoins des populations.

La paternelle et ferme surveillance que l'archevêque exerçait sur son diocèse lui avait attiré le respect et l'affection des prêtres établis dans les diverses paroisses ; seuls les moines du Monastère de Boscodon, semblèrent avoir voulu échapper à sa tutelle ; leur esprit d'indépendance était le résultat d'un relâchement qui s'était introduit dans le couvent fort riche jadis, et jouissant encore à cette époque d'assez nombreux bénéfices.

L'archevêque pensant, sans doute, que sa présence et ses admonestations directes exerceraient une salutaire influence sur les moines de Boscodon, se rendit en 1679 à l'abbaye. Mais le mal avait fait de sérieux progrès, il était plus grave que ce que le supposait le prélat ; les moines refusèrent l'entrée du couvent et tinrent les portes fermées, sous prétexte qu'ils étaient agrégés à l'ordre de Cluny.

L'archevêque après avoir fait des règlements provisoires, s'adressa au Roi pour être maintenu dans ses droits de juridiction sur Boscodon. Un arrêt de 1682 déboute les moines de leur opposition à la visite et à leur appel comme d'abus, et maintient l'archevêque dans tous les droits qu'il revendique.

Il assista en 1681 à la fameuse assemblée du clergé de France, où l'on fit le 29 mars une déclaration concernant les libertés de l'Eglise Gallicane, déclaration qui fût suivie d'un édit royal.

C'est pendant que Brûlard de Genlis occupait le siège

d'Embrun que fut en 1685 révoqué l'édit de Nantes. Ramener à lui ceux qui s'étaient écartés de la bonne voie fût la grande préoccupation du prélat; il eût la satisfaction de voir rendre au culte les églises édifiées par les Huguenots.

Ces édifices n'étaient cependant pas très nombreux, les adhérents à la religion nouvelle avaient trouvé beaucoup plus simple d'occuper les églises existantes.

Dans les réunions du clergé diocésain tenues à Embrun, l'archevêque avait pu apprécier ses prêtres à leur juste valeur et il avait dû reconnaître que si leur conduite était irréprochable, leur enseignement, faute de connaissances approfondies, était insuffisant; il fallait par cette époque d'hérésie et au moment surtout où l'édit de Nantes allait croire-il faciliter sa tâche, ramener dans le vrai chemin, les égarés; c'est pour cela qu'il fonda un séminaire destiné à former des prêtres et en faire des pasteurs à la hauteur de la délicate mission qui leur serait confiée.

La construction du Séminaire, attenant au collège des Jésuites, fut commencée en 1705; l'emplacement avait été admirablement choisi, vaste espace, excellente exposition, air, lumière, tout s'y trouvait réuni. Les deux établissements, l'un au nord, l'autre au midi, occupaient un emplacement situé au sud-ouest de la Cathédrale, séparé de la terrasse par une rue pentueuse et large bifurquant à la fois vers la Tour-Brune et l'ancien palais de l'archevêché, l'entrée de la Cathédrale et les bâtiments et jardins affectés à la Sous-Préfecture, propriété avant la révolution, de la famille de Savines, à proximité de la maison du prévôt du chapitre et du couvent des Visitandines, où l'on a transféré l'hôpital après l'incendie du 13 août 1910 qui le détruisit en quelques heures.

Les bâtiments affectés, soit au Séminaire, soit au collège des Jésuites, comprenaient une chapelle à l'Est; cette chapelle existe encore, les voûtes et les fenêtres ont été conservées, on s'est borné, lors de la création de la maison centrale de détention, à y aménager deux étages et un rez-de-chaussée, Le bâtiment, suivant la pente de la rue Emile-Guigues, se prolongeait, occupant avec ses jardins une

superficie d'un hectare et demi environ ; il avait son entrée principale au nord, presque en face de la rue Sainte-Cécile ; un escalier en fer forgé qui existe encore et qui est d'un travail très remarquable permettait d'accéder aux étages.

Cet escalier a été respecté, seule la porte avec son encadrement en relief, en pierres roses et noires intercallées, a été murée.

Les jardins sur lesquels ont été élevées depuis 1803 et 1804 de nouvelles constructions et une nouvelle chapelle, occupaient l'emplacement d'un cimetière remontant à l'époque gallo-romaine ; c'est en édifiant ces dernières constructions que les ouvriers auraient mis à découvert une pierre tombale établissant d'une manière indiscutable que lors de l'occupation romaine, il y avait à Embrun, un grand prêtre.

Les établissements consacrés à un enseignement supérieur étaient incontestablement parmi les plus beaux de la province.

La direction du Séminaire fut confiée aux Jésuites, avec dotation de la part de l'archevêque qui non seulement avait fait édifier les bâtiments, mais encore les avait meublés de ses deniers.

Deux mille livres de pension, annuelle et perpétuelle furent consacrées à l'entretien du supérieur et de quatre professeurs ; vingt mille trois cent cinquante livres furent destinées à produire un revenu devant servir à faire face aux frais de pensions des jeunes ecclésiastiques qui n'avaient pas les moyens de payer.

Les Jésuites dirigèrent l'établissement jusqu'en 1765 ; quant à leur collège dont la création est antérieure à 1583, époque où Guillaume d'Avançon archevêque d'Embrun, leur en confia la direction, il ne compta pas moins de quatre cents élèves venus non seulement du diocèse mais encore des provinces environnantes, de Paris et du Nord de l'Italie.

Ce n'est que sous l'archevêque de Leyssin, nommé au siège le 17 avril 1767, que les Jésuites firent aménager trente chambres pour recevoir des pensionnaires. Jusqu'à

cette époque l'établissement n'avait été qu'un florissant externat.

Le désir de former des prêtres capables et de venir en aide aux élèves intelligents, mais sans fortune, qui désiraient entrer dans les ordres, ne fit point oublier à Brûlard de Genlis, ceux qui atteints par l'âge ou les infirmités devaient renoncer à leur ministère, il leur assigna une pension annuelle de cinq cents livres, convaincu que dans les communes pauvres qu'ils avaient desservies ils n'avaient pu réaliser des économies suffisantes pour attendre patiemment et sans trop de préoccupations, leur dernière heure.

Le testament du prélat, dans les minutes de M^e Blanc, notaire à Embrun, figure aux archives des Hautes-Alpes, série G 223 ; il a été reçu le 18 avril 1714 précédant le décès de quelques mois, 3 septembre 1714.

Dans ce testament l'archevêque fait preuve de la plus grande sollicitude pour les pauvres et pour son entourage ; personne ne paraît oublié, pas même les symphonistes qu'il avait appelés auprès de lui, étant grand amateur de musique.

Après avoir disposé de nombreux legs, il institue pour ses autres héritiers universels la Fabrique de son Eglise Métropolitaine Notre-Dame d'Embrun et l'Hôpital de ladite ville par égale part et portion héréditaire. La part réservée à la fabrique devant être employée en ornements, décorations, réparations et augmentations du culte divin de ladite Eglise, sans que les capitaux puissent être déversés ni aliénés, attendu que ladite fabrique étant très pauvre, elle ne pouvait soutenir les dépenses convenables à la dignité de ladite Eglise.

Et à l'égard de l'autre moitié de l'institution héréditaire concernant l'Hôpital général, ledit seigneur archevêque veut qu'il soit administré par des bureaux réglés en la forme qui leur a été donnée depuis plusieurs années, ledit seigneur archevêque ou son vicaire général y présidant et à défaut de ce, il révoque ladite institution héréditaire en faveur de la susdite fabrique, sous les susdites conditions, par laquelle fabrique et hôpital général ledit seigneur

archevêque veut et entend que toutes les charges provenant de son bénéfice, pensions, et légats ci-dessus déclarés soient payés et acquittés aux formes et conditions ci-dessus portées.

Dès le 25 juin 1709, Brûlard de Genlis avait déjà affecté annuellement une somme de trois cents livres pour doubler la soupe qui était donnée journallement par l'hôpital général, aux pauvres dans la basse-cour de son palais archiépiscopal.

En dehors des donations et legs en numéraire la succession comprenait entre autre terres : la seigneurie de St-Etienne-en-Dévoluy estimée dix-huit cents livres de rente annuelle ; celle de Freyssinières et y joint la rente sur l'élection de Gap 3.660 livres ; un domaine sis à Pré-Sabin commune de Châteauroux ; le Clot des Escarts acquis par le testateur de la commune du Sauze moyennant 421 livres 15 sols.

L'archevêque possédait également en contrats sur l'hôtel de ville de Paris un capital de 228.412 livres donnant une rente annuelle de 5.701 livres et contrats sur le clergé de France 31.600 livres produisant 1.500 livres.

Après le décès de Brûlard de Genlis des difficultés s'élevèrent entre l'hôpital et le chapitre d'Embrun et l'une des personnes portées au testament, Mme la Maréchale duchesse d'Harcourt ; une transaction intervint entre les parties, à Paris le 19 septembre 1742 ; aux termes de cette transaction la duchesse d'Harcourt s'obligeait à payer la somme de six mille livres à l'hôpital et au chapitre pour tout ce qu'elle devait à l'hoirie de Monseigneur de Genlis.

La signature du prélat figurant au bas du testament reçu par M^e Blanc, indique que l'encre employée par l'archevêque n'est pas la même que celle dont on a fait usage dans le corps de l'acte ; il en est de même pour les signatures mises au bas d'actes aux minutes de M^e Rispaud. Les notaires devaient préparer leurs actes dans leur étude et les présenter à la signature de l'archevêque, en son palais archiépiscopal.

C'est encore pendant que Monseigneur Brûlard de Gen-

lis occupait le siège d'Embrun, qu'eût lieu en 1692 la campagne de Catinat dans les Alpes. Le duc de Savoie vint assiéger Embrun avec une armée de trente-trois mille hommes environ, composée de troupes piémontaises, espagnoles, allemandes et religionnaires.

Le prince Eugène était établi sur St-Surnin ou St-Cernin, où existait, dit-on, un couvent dont les traces ont disparu; Schomberg occupait le mamelon de St-Privat; c'est de ce point que chaque matin se détachaient les mineurs qui ont creusé dans le roc le *trou* de l'ennemi destiné à faire sauter la poudrière située près du couvent des capucins. Le duc avait établi son quartier général à Caleyère, dans la maison du notaire Rispaud, aujourd'hui propriété de Lagier Adolphe; cette maison est encore connue sous le nom de maison *du général*; le restant de ses troupes était cantonné, autour de la ferme de l'hospice à Ste-Marthe, dans la ferme de Ste-Barbe aujourd'hui en ruines et dont les abords sont envahis par le torrent de Ste-Marthe.

A cette époque Ste-Barbe, qui m'appartient aujourd'hui, était la propriété des Jésuites; les bois de charpente furent démolis et employés par les assiégeants à la réparation du pont de la Clapière.

D'autres troupes étaient cantonnées à Pont-Frache, à l'Etang, propriété de M. de Chaucela, et à la Robeyère.

Après une défense héroïque qui coûta plusieurs milliers d'hommes aux assiégeants, la ville qui n'avait que six méchantes pièces de canon de fer sans affût, boulets, ni canonnier, fût obligée de se rendre. Elle avait été investie le quatre août et avait résisté pendant douze jours — voir relation sommaire du siège d'Embrun, minutes notaire Rispaud, volume du 16 février 1692, au 30 avril 1693; archives des Hautes-Alpes et *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, 4^e trimestre 1905, n^o 16; voir également *Campagne de 1692 dans le Haut Dauphiné*, par Albert de Rochas (*Bulletin de la Société de Statistique de l'Isère* 1874) — Campagne de Catinat dans les Alpes, du commandant Përreau et le journal *la Durance* qui renferme dans ses numéros du 6 juin 1897 et suivants, une relation

du siège extraite des papiers de famille, Long, publiée par M. Guérin-Long, alors président du tribunal civil de Gannat.

A la lecture des diverses relations du siège on est presque en droit de se demander si l'archevêque se trouvait à Embrun. Le rôle du prélat paraît quelque peu, on pourrait même dire par trop effacé; son intervention lors de la négociation des indemnités eût été certainement d'un grand poids.

Au moyen-âge, écrit le commandant Perreau, les archevêques princes d'Embrun étaient de puissants seigneurs féodaux. Dans les deux derniers siècles de la monarchie, c'étaient généralement des prélats de cour qui préféraient aux charmes de leur siège métropolitain le séjour de Paris ou de Versailles. Aussi, le véritable chef du clergé dans le diocèse d'Embrun était-il, non l'archevêque, mais le prévôt du chapitre de la métropole. En 1692 le titulaire de cette dignité était un prêtre de la race de Pierre l'Ermite, dont les criconstances allaient faire éclater le patriotisme et l'énergie, il s'appelait Sauveur Etienne de Roux d'Arbaud de la Peyrusse.

La relation du siège d'Embrun que j'ai publiée dans le *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes* et qui n'est autre qu'un extrait des minutes de M^e Rispaud, notaire à Embrun, ne contient aucune allusion à la présence et au rôle qu'aurait pu jouer l'archevêque, soit pendant le siège, soit postérieurement lors du règlement des indemnités réclamées par le duc de Savoie. Ce rôle important a été entièrement rempli par le prévôt du chapitre qui parvint, non sans peine, à obtenir de larges concessions.

On pourrait supposer que Brûlard de Genlis, comme d'ailleurs presque tous les prélats de cette époque, n'était qu'un prélat de cour et se trouvait pendant le siège, à Paris ou à Versailles.

Une phrase de l'histoire du diocèse d'Embrun paraît trancher nettement la question. Lorsque, au mois d'août 1692, eût lieu la reddition de la place et que le duc pénétra dans Embrun, après que la garnison française se fut retirée

avec les honneurs de la guerre, Mgr de Genlis, prince d'Embrun, se présenta à lui en manteau d'écarlate, pour lui faire voir qu'il était prince d'Embrun, ce qui déplût au duc.

En quittant la place et après avoir perçu une indemnité de guerre importante (voir minutes Rispaud, notaire) Victor Amédée fit transporter dans ses états les magnifiques cloches, au nombre de sept, qui se trouvaient dans le clocher et que l'archevêque fit remplacer de ses deniers.

Il existe encore, à cette heure, deux peintures reproduisant les traits du prélat, l'une est sans doute une copie de l'autre. Celle qui paraît être l'original, orne la sacristie de la Cathédrale; elle est placée au-dessus de la porte qui met en communication la sacristie et la chapelle Ste-Anne; les portraits des archevêques Guérin de Tencin et Fouquet se trouvent dans le même lieu; l'autre est placée dans le salon de l'hôpital général d'Embrun; cette dernière mesure exactement 0,90 de haut sur 0,68 de large.

Brûlard de Genlis est représenté de trois quarts, le visage tourné vers la droite; il est revêtu d'un camail gris clair à grandes raies bleues, une croix est suspendue sur sa poitrine.

La physionomie du prélat est des plus sympathiques, elle respire la douceur et la bonté; le regard reflète le calme de l'âme; le visage ovale est sillonné de profondes rides, les cheveux relevés laissent le front à découvert, le nez est long et légèrement busqué, la bouche peu gracieuse; la beauté physique fait place à la beauté morale.

Si le nom de Brûlard de Genlis figure au tableau des bienfaiteurs de l'hôpital général d'Embrun, le montant de la donation n'est pas indiqué; le nom de l'Archevêque n'a pas encore été gravé en lettres d'or sur la plaque de marbre destinée à perpétuer les noms des donateurs; l'oubli, s'il y a oubli, mérite d'être réparé.

La donation d'une réelle importance comprenait : la terre de St-Etienne-en-Dévoluy affermée en 1704, dix-neuf cent livres; la seule parcelle, dite — le Bois-Rond — sur laquelle l'hôpital eut conservé des droits jusqu'à une époque relativement peu éloignée, fut cédée, à la suite de pro-

cès coûteux, devant le tribunal de Gap et la Cour de Grenoble, à la commune de St-Étienne-en-Dévoluy, à la date du 15 juin 1872, moyennant le prix de vingt-cinq mille francs. La donation comprenait en outre, la moitié de la terre de Freissinières, affermée par acte du 7 avril 1758, Blanc notaire à Embrun, moyennant le prix de trois cent cinquante livres. Dès le 11 novembre 1711, le testateur avait vendu à la communauté le moulin des Ribes (acte Blanc).

La seigneurie de Freissinières avait été acquise par l'archevêque le 13 mars 1687.

Depuis 1714, c'est à dire après son décès, ce fût le chapitre et l'hôpital qui louèrent les terres à la communauté de Freissinières qui en a été fermière jusqu'en janvier 1782. Ces terres ne font plus partie du patrimoine de l'hôpital et ont été vendues, sans doute, dans le courant du siècle dernier, l'éloignement en rendant l'administration difficile. Quant au domaine de Présaben, sur la commune de Châteauroux albergé au Séminaire au prix de cent livres, il n'est également plus possédé par l'hôpital.

Le donateur laissait, en outre, au même établissement, la moitié d'un capital de 228.415 livres sur l'hôtel de ville de Paris et la moitié d'un capital de 31.600 livres sur le clergé de France.

On peut, sans exagération aucune, évaluer à deux cent mille francs environ, la totalité de la donation.

Le nom de Brûlard de Genlis, ne figurant pas — nous a-t-on dit — à l'inventaire des ornements sacerdotaux et objets faisant partie du trésor de la Cathédrale d'Embrun, il est difficile d'identifier ceux qui lui ont appartenu ; toutefois la croix processionnelle en argent mentionnée au testament existe encore, précieusement conservée.

La découverte de la pierre tombale de Monseigneur Charles Brûlard de Genlis, archevêque et prince d'Ambrun, m'a permis de consacrer ces quelques pages à sa mémoire. Il pensa souvent aux humbles et aux déshérités, son testament qui comporte seize pages environ, témoigne d'une affection sincère et profonde pour les malheureux.

Fils de la vieille cité Embrunaïse, de l'antique Métropole déchue, mon devoir était de rendre un modeste hommage à l'un des plus illustres bienfaiteurs de sa Cathédrale et de son hôpital; je dois, en terminant, exprimer le regret, de n'avoir pu le faire en des termes plus élevés et vraiment dignes du vertueux Prélat.

La Clapière-Ste-Barbe, près Embrun, 15 août 1912.



UNE MATRICE DE SCEAU

DE

l'Eglise de St-May

Par J.-Charles ROMAN

Lorsqu'en juin 1910, la collection numismatique de feu M. L. Quintard, président honoraire de la Société Archéologique de Lorraine, fut dispersée à l'Hôtel Drouot, mon attention fut attirée sur une petite matrice de sceau, que l'auteur du catalogue attribuait, sous le numéro 680, à St. Mary de Forcalquier, et qui était, tout au moins, étant donné le saint invoqué, de provenance dauphinoise ou provençale.

Cette matrice de sceau, en forme de navette, mesure 42^{mm} de haut sur 23 de large ; elle porte dans le champ une croix romaine pattée, supportée par un socle à deux gradins ; la légende, bordée d'une double rangée de grènetis, est la suivante :

• Sigillum ECCLESIE Sancti MARII.

La facture est sobre, maladroite même, la croix est gravée au trait simple, les lettres de la légende sont mal rendues.

Étant donnée la grossièreté de cet objet qui fut, très probablement, fabriqué par l'outil d'un graveur de village, et la légende dont le libellé semble se rapporter à une église rurale, étant donné, d'autre part, l'importance rela-

tivement considérable de l'église concathédrale de Forcalquier et ce que nous savons de sa sigillographie, il faut renoncer à l'identification du catalogue précité et attribuer de préférence cette matrice de sceau à l'église paroissiale de Saint-May.

Cette église, qui se trouve actuellement au diocèse de Valence, faisait autrefois partie de ce territoire contesté entre les évêchés de Die, de Vaison et de Gap, que l'on appelait le Petit Diocèse et dont l'administration était dévolue à l'évêque de Sisteron. La dédicace de cette église à Saint May ou Mary date vraisemblablement d'une époque plus ancienne que celle de l'église de Forcalquier car le village actuel de St. May marque très probablement l'ancien emplacement de l'abbaye de Bodon. On sait en effet que Marius, ordonné prêtre à Orléans, fut, au début du VI^e siècle, attiré au diocèse de Sisteron pour être abbé de cette abbaye qui était probablement de fondation récente. Après y avoir mené une vie édifiante, illustrée de nombreux miracles, il y mourut en odeur de sainteté et son corps fut conservé jusque vers 950 dans l'enceinte du monastère qu'il avait dirigé; à cette date Arnoux, évêque de Sisteron, le fit transporter dans l'église de Forcalquier qui l'honora depuis comme son patron.

Une des chapelles de l'abbaye de Bodon était sans doute dédiée à Saint Marius et, lorsqu'au X^e siècle ce monastère fut détruit par les Sarrasins, le vocable de cette chapelle passa à l'église du village qui s'éleva sur ses ruines. On retrouve d'ailleurs le nom de Bodon dans celui de la montagne de la Buègne à laquelle est adossé Saint-May¹. En somme, la matrice de sceau qui nous a entraîné à cette digression doit bien être attribuée à Saint May. Elle semble à première vue du XIV^e siècle, la plupart des lettres de la légende y sont tirées de l'alphabet oncial, l'A, en particulier,

¹ La forme Buègne provient probablement de la forme latine *Bodanca, (*montanea Bodanca*) qui donne par la diphtonguaison de l'é bref accentué et la palatalisation du *n* suivi d'un *e* bref accentué et en iatus, Buenhe ou Buègne.

est tout à fait analogue à celui qui était en usage au xiv^e s., l'M conserve cependant la forme capitale. En tenant compte cependant de l'origine rurale de cet objet, on doit lui assigner une date un peu postérieure, la fin du xiv^e siècle ou le milieu du xv^e siècle.





PHÉNOMÈNES PLÉISTOCÈNES

DE

la Vallée de la Durance

PAR M. DAVID MARTIN

(suite)

CHAPITRE XIII

MORAINES SUPERFICIELLES

Dans les hautes vallées où ils prennent naissance, les glaciers sont souvent encaissés entre de hauts escarpements. De ces escarpements descendent fréquemment des éboulements et des avalanches de pierres qui s'accumulent sur les bords du glacier ou sur sa surface.

Nos montagnards appellent les parties de montagnes qui s'éboulent des moulins (*mouris*) et ils désignent les clapiers qui en sont le résultat sous celui de *mourina*, mot qu'on a francisé en « *moraine* »¹.

Dans leur progression vers l'aval les glaciers emportent ces masses de cailloutis plus ou moins loin et les déposeront ensuite peu à peu, sur leurs rives, sous la forme de traînées de blocs et de pierraille qui constitueront, grâce aux apports successifs, des bourrelets plus ou moins saillants que l'on appelle « *moraines latérales* » ; tandis que ceux de ces matériaux qui se trouvent sur les parties

¹ Ainsi, les cônes d'éboulis de la base des escarpements, les dépôts caillouteux des glaciers, les cônes de déjections des avalanches de neiges ou des torrents, sont des mourinas ou des moraines. Les énormes cailloutis ont valu à certaines régions le nom de mourine, comme Molines-en-Champsaur et Molines-en-Queyras (en patois mourinas).

médianes du glacier seront également emportés vers l'extrême limite du glacier où ils s'accumuleront, en masse plus ou moins importante, en formant un bourrelet comparable à un rempart qui semble fermer la vallée et que l'on appelle « *moraine frontale* ».

Mais les glaciers n'ont pas toujours la même épaisseur ni la même étendue. Leur puissance est soumise à deux facteurs principaux dont les variations produisent des effets contraires : l'alimentation et la fusion. A la suite d'une série d'hivers très neigeux, ils augmentent de volume et entrent en progression, tandis qu'une fusion active et une moindre alimentation les font reculer et diminuer d'épaisseur.

Pendant l'époque quaternaire les glaciers reçurent une alimentation si extraordinaire qu'ils sortirent de leurs hautes vallées et portèrent leur front, au loin, dans les pays de plaines, avec une épaisseur supérieure parfois à 1.000 mètres.

A la suite de cette étrange extension qu'on a appelée « *période glaciaire* », ces glaciers monstres furent de moins en moins alimentés, et ils diminuèrent peu à peu, en étendue et en puissance. Mais cette phase de décroissance se fit comme par à coups et présenta de nombreuses phases où un certain équilibre dans l'alimentation et la fusion détermina des stations plus ou moins longues pendant lesquelles s'édifièrent, sur les flancs adoucis des vallées, des moraines latérales étagées, en contrebas les unes des autres, tandis que les stations du front du glacier étaient marquées par des moraines frontales.

Mais que de causes ont modifié et compliqué cette simple conception d'un glacier, surtout pendant la période glaciaire avec la condescence de plus de 20 affluents principaux pour constituer, par exemple, le glacier collecteur de la Durance qui, à partir de Savines, se divisait en huit branches, sans compter plus de 65 digitations qui allaient se perdre dans les culs-de-sac des vallées latérales en s'y festonnant encore en une foule de lobes.

Tous les glaciers n'ont pas eu de moraines superficielles.
 — Il ne serait certainement pas exact de croire que tous les glaciers ont eu, à toutes les époques, des moraines superficielles.

Ainsi dans le Valgodemar, le glacier de la Cime du Vallon, plus connu sous le nom de glacier d'Olan, a eu perpétuellement une blancheur parfaite et n'a jamais présenté, à sa surface, le moindre bloc, le moindre galet. Cela n'a rien d'étonnant, car ce glacier forme dôme et n'est dominé par aucun escarpement rocheux.

En Vallouise, le glacier Blanc, bien qu'il soit encaissé entre de hautes cimes, n'a présenté à sa surface, ni moraines, ni blocs de mémoire d'homme, car le flanc de la Barre-des-Ecrins où il prend sa source (alt. 4.103^m) est revêtu d'une nappe continue de glace qui s'élève jusqu'au sommet où elle forme dôme, ce qui empêche tout éboulement rocheux; d'autre part les aiguilles qui enserrrent le glacier à l'O. et au Nord ne fournissent pas d'éboulements rocheux capables d'alimenter des moraines superficielles.

Tandis que, son voisin, le glacier Noir, voit sa partie inférieure disparaître sous les formidables moulins de la Grande-Sagne et du revers Sud de la Barre-des-Ecrins. Mais sa partie supérieure, logée entre le Pelvoux, l'Aile-Froide et le Pic Coolidge, a une surface dépourvue, comme le glacier Blanc, de toute moraine, grâce aux glaciers suspendus qui l'alimentent et le protègent contre les éboulements de pierres.

Si, malgré l'extrême régression des glaciers de la fin du XIX^e siècle, tant de hauts sommets : la Cime-du-Vallon, le Pelvoux, la Barre-des-Ecrins, le Mont-Blanc, etc., sont encore revêtus d'une nappe continue de glace et si, par suite de ce revêtement qui empêche toute avalanche de pierres de se produire, tant de glaciers sont encore sans moraines superficielles, nous avons donc toute raison de penser qu'aux débuts de la glaciation quaternaire, le massif alpin devait disparaître en très grande partie sous une nappe de glace formant un *inlandsis* comparable à celui que présentent actuellement quelques régions circumpolai-

res et, par suite, ces anciens glaciers ne devaient pas avoir de moraines superficielles.

De cette vaste coupole de glaces quaternaires des Alpes, devaient se détacher, par les diverses vallées qui en descendent, de puissants glaciers qui s'étendaient au loin jusque dans les basses plaines.

Examinons un instant les conditions de transport de matériaux erratiques que devaient présenter ces glaciers à leurs débuts.

Moraines profondes. — Grâce à leur puissance de plus de 1.000 mètres, ces glaciers devaient véhiculer, dans leur intérieur et sous eux, d'énormes masses de détritiques destinés à constituer les moraines profondes.

Par suite de l'énorme puissance de ces glaciers, les parties superficielles devaient avoir, croyons-nous, une vitesse bien supérieure à celle des parties les plus profondes grâce au trainage de ces parties sur un sol et un lit très accidentés. La progression de l'ensemble devait, ce nous semble, rappeler ce que nous avons eu bien des fois occasion d'observer dans les laves des terribles torrents de Lallé, dans lesquelles, les parties superficielles, ayant une vitesse très supérieure à celles du fond, il se produit sur le front de la lave une perpétuelle avalanche de boue, de cailloux et de blocs qui roulent en cascade sur le talus frontal en produisant un bruit comparable à celui d'un éboulement.

Absence de moraines superficielles. — A ces débuts de la glaciation, les escarpements et les hauts sommets se trouvant noyés sous la masse de glace de l'*inlandsis* ne pouvaient fournir, par éboulement, des matériaux aux moraines superficielles. Aussi, pendant cette phase, il ne pouvait se former, ni moraines frontales, ni moraines latérales. Par suite de cette incapacité de la part des glaciers de marquer leur passage par des éléments apportés des hauts sommets, il s'en suit que l'homme ignorera longtemps encore, et peut-être toujours, l'étendue et la puissance maxima des glaciers monstres.

Nappe d'éléments en erratiques épars. — Dans la suite,

lorsque, grâce à la fusion, commencèrent à émerger de la calotte de glace les hautes cimes, quelques éléments rocheux généralement menus, saupoudrèrent de taches sombres la blancheur éclatante de la vaste surface de glace. De pareils glaciers, pendant leur extension vers l'aval, ne purent que disséminer sur les hauteurs des massifs subalpins qui leur servaient de rives que de rares éléments très épars.

Voici un aperçu du résultat de nos recherches relatives aux plus hautes altitudes sur lesquelles nous avons observé des éléments erratiques apportés des hauts sommets du briançonnais :

Protogines du Pelvoux à 2250 m. sur le plateau du lac de l'Ascension, soit à 1324 m. au-dessus de la Durance.

Euphotides du haut Queyras ou de la haute Ubaye sur les croupes au-dessus du col de Vars à 2150 m. d'alt. et à 1260 m. au-dessus de la Durance.

Placage morainique à grès du flysch, sous le col de Chalance, massif de Morgon, vers 2250 m. d'alt. et à 1510 m. au-dessus de la Durance.

Protogine du Pelvoux vers 2100 m. sur le Mont Saint-Guillaume vers 1340 m. au-dessus de la Durance.

Quartzites de la Tête de Gaudent sur le petit col de Chabrières, alt. 2200 m. à 1570 m. au-dessus de la Durance.

Gneiss amphibolique du Pelvoux au-dessus du col de Côte-Plane au N. de Gap, alt. 1840 m., soit à 1240 m. au-dessus de la Durance.

Grès du Flysch et quartzites vers 2000 m. sur Cèüse à 1430 m. au-dessus de la Durance.

Moraine profonde à galets striés, à Salomon, au N. du Rocher de Hongrie, près de Nibles, à 913 m. d'alt., soit à 448 m. au-dessus de la Durance et aux portes de Sisteron.

Blocs anguleux de quartzites et de calcaire du trias à 751 m. d'alt. sur le Mont Gervy, aval de Sisteron, à 311 m. au-dessus de la Durance.

Belle terrasse adventive, en face, sur Briasc, à 699 m. d'alt., soit à 261 m. au-dessus de la Durance.

Protogine anguleuse du Pelvoux sur le plateau de

Sigoyer, entre Sigonce et Peyruis, alt. 580 m., soit à 200 m. au-dessus de la Durance.

Nous n'insisterons pas sur les innombrables éléments plus fréquemment rencontrés au-dessous de ces altitudes ; mais nous devons rappeler les nombreux erratiques briançonnais qui ont franchi, soit des massifs, soit des cols élevés, pour faire parvenir des quartzites du Briançonnais sur les plateaux des Estaries (Orcières) à travers les cols soit de Freyssinières soit des Terres-Blanches, alt. 2800 m. ; ou des marbres rouges dans la vallée d'Ancelle par les cols de Réalon, ou des quartzites, des granits des méla-phyes dans le Dévoluy à travers des cols élevés.

Préoccupé, dès le début de nos recherches, des croyances trop répandues et mal fondées que les glaciers avaient, dans toutes les phases de leur durée, transporté et édifié des moraines¹ nous attribuions naïvement la rareté des éléments erratiques dans les hauteurs du Gapençais, soit à l'excessive roideur des pentes qui n'avait pas permis le dépôt, soit à la présence et à l'action des névés et glaciers locaux qui pouvaient avoir eu assez de puissance pour refouler les moraines du grand glacier alpin.

Aussi nous recherchions avec empressement sur les pla-

¹ « M. Carvill Lewis, à Manchester, avait examiné cette question importante : tout glacier, à l'époque de sa plus grande extension, était-il forcément bordé par une moraine terminale ? Des assertions contraires s'étant élevées, principalement en Suisse, l'auteur a commencé par ce pays pour vérifier sa proposition. Il a trouvé que partout pour le Rhône, l'Aar, la Reuss, même lors de la première période glaciaire, les glaciers de ces cours d'eau avaient eu, comme aujourd'hui, une moraine terminale ».

Ann. de géol. Univ., t. V, 1888, p. 572.

Peut-on vraiment chercher en Suisse les moraines frontales des débuts de la glaciation ! Tout le monde sait, en effet, qu'aux débuts de la glaciation, les glaciers suisses, en suivant les vallées du Rhône, du Rhin, du Danube, etc., se sont étendus jusque fort loin en France, en Allemagne, en Autriche, où ils ont édifié d'immenses dépôts morainiques. Jusqu'à présent, on a pu signaler des dépôts très éloignés, de leur point de départ mais personne, que nous sachions, n'a pu y trouver les moraines frontales extrêmes des glaciers descendus de la Suisse.

teaux, les larges croupes et les épaulements, ayant pu offrir une assiette favorable pour faciliter le dépôt et la conservation des moraines et les défendre contre les remaniements des torrents et des glaciers locaux.

Mais nous dûmes abandonner l'espoir de retrouver dans les hauteurs des amas morainiques plus importants en constatant que tous les emplacements de choix n'étaient pas plus pourvus que les pentes déclives.

Ces étranges éléments erratiques disséminés sur les massifs subalpins, jusqu'à une alt. de 1400 m. au-dessus du fond des vallées et que, par une banale comparaison, nous appelions « *le poivre* » des hauts niveaux de la glaciation, sont, les uns trop menus, les autres trop volumineux pour avoir jamais été utilisés et transportés par l'homme. Au surplus, ils appartiennent à un phénomène trop général et trop constant pour qu'on puisse considérer leur présence comme accidentelle.

Nous ne sommes pas seul à avoir observé cette nappe d'éléments erratiques des hauteurs; nombre de confrères et d'amis ont eu l'occasion de la remarquer également.

M. Penck qui l'avait connue aussi et à qui nous demandions, en 1896, son sentiment à ce sujet, insista pour que nous réservions cette question, car il pressentait, sans pouvoir encore se prononcer, que les éléments erratiques disséminés dans les hauteurs pourraient bien provenir d'un phénomène encore inconnu, antérieur à la glaciation.

Nous avons attendu en effet près de 17 ans, tout en nous occupant, plus que jamais cependant, de cette question. Nous ne saurions attendre davantage une interprétation théorique que nous ne voyons pas émettre.

Cette dissémination d'éléments erratiques dans les hauteurs nous paraît trop en harmonie avec les particularités des débuts de la glaciation pour que nous ne considérions pas ces matériaux comme représentant les rares éléments des moraines superficielles des glaciers descendus de l'inlandsis Alpin. Ces éléments épars ne sauraient appartenir à une formation plus ancienne, car, ils ont tous toute la fraîcheur de leurs similaires des dépôts glaciaires que nous étudierons tout à l'heure.

Particularités des moraines du Gapençais. — Dans le gapençais, ce fut entre les altitudes de 1800 et de 1500 mètres que les glaciers commencèrent à édifier des moraines sur leurs rives. Mais ces dépôts ne sont pas continus et se réduisent à des amas, à des placages peu importants sur les pentes adoucies et ne présenteront une topographie, en cordons crêtés sur quelque étendue, qu'entre les altitudes de 1500 et de 1200 mètres. Ce fut entre les altitudes de 1200 et de 900 m. que les moraines latérales prirent une ampleur réellement grandiose jusqu'à former de véritables collines étagées sur les flancs des vallées avec des épaisseurs de 50 et même de 100 mètres.

Mais entre 900 et 600 m. d'altitude, les moraines latérales perdent rapidement toute importance, au point de se réduire à d'insignifiantes trainées de drumlins.

Cette réduction des moraines latérales paraît tout d'abord paradoxale, car, théoriquement, les moraines superficielles auraient dû prendre une importance de plus en plus grande au fur et à mesure qu'on se rapprochait de la fin de la glaciation. En effet, le retrait de l'*inlandsis* et la disparition successive des glaciers supendus mettaient à jour, et livraient à l'action des agents destructeurs, des escarpements et des surfaces rocheuses de plus en plus étendus dont les éboulements et les moulins de pierres (*lei mouris et lei mourinas*) auraient dû augmenter notablement les moraines superficielles des glaciers. Or, c'est en somme le contraire qui s'est produit.

D'après leur définition, les moraines, soit frontales, soit latérales, devraient se composer *surtout* des matériaux tombés des escarpements et transportés à la surface des glaciers jusqu'au terme du voyage et ensuite déposés sur les moraines riveraines qui seraient ainsi formées, presque en totalité, d'éléments anguleux.

Or, un examen, tant soit peu superficiel, permet de s'assurer que les anciennes moraines frontales ou latérales sont composées en immense majorité et souvent en totalité, surtout dans les moraines extrêmes, de matériaux détritiques roulés et arrondis, riches quelquefois en galets striés

et même avec des assises de sables, de graviers et même d'argile glaciaire typique.

Ainsi les moraines latérales que le glacier du Valgodemar édifia sur sa rive droite à Saint-Firmin (Les Préaux et les Esparcelets) et celle de Clot-Saurel sur la rive gauche, ne présentent en grande majorité dans leur masse de 500 m. de puissance, que des éléments roulés ; il en est de même, mais avec une composition plus variée, sur les nombreuses moraines de la Durance qui se font remarquer entre Mont-Dauphin et Sisteron.

Nous avons constaté qu'il en est également ainsi dans les vallées du Drac, de l'Isère, du Rhône (jusqu'à Genève au moins) du Pô et des Pyrénées.

Sans doute les torrents qui circulent sur les glaciers, parfois sur d'assez grandes étendues, peuvent y remanier les moraines superficielles et fournir un certain appoint de matériaux roulés. Il en est de même pour les torrents latéraux qui peuvent parfois déboucher sur le glacier et lui fournir le tribut de leurs trombes torrentielles avec des éléments roulés. Mais, ces deux origines d'éléments roulés sont bien trop accidentelles pour entrer en ligne de compte au regard des masses colossales des moraines riveraines.

Au surplus les moraines des glaciers actuels présentent sous ce rapport encore la plus grande similitude avec les moraines anciennes, surtout par leurs moraines latérales et partiellement par leurs moraines frontales. Nous ne citerons que deux exemples :

Les quelques tronçons de moraines latérales actuelles du glacier Blanc sont surtout formées d'éléments roulés et de sable. Il en est de même de la grande moraine latérale gauche qui domine le glacier Noir de 150 à 200 mètres. Les moraines frontales de ces glaciers abondent aussi très souvent en éléments roulés.

La grande abondance des éléments roulés des moraines riveraines des anciens glaciers n'est donc pas accidentelle, mais résulte de faits généraux et constants.

CES ÉLÉMENTS ROULÉS PROVIENNENT SURTOUT DE LA MORAINÉ PROFONDE. — Cette conclusion, dont nous avons

pu vérifier l'exactitude sur d'immenses étendues, permet de concevoir pourquoi les moraines latérales du glacier quaternaire de la Durance perdent de plus en plus de leur importance jusqu'à se résoudre à d'insignifiantes traînées de drumlins ou *marrin* entre les altitudes de 900 et de 600 m. aux environs de Gap.

C'est que, à ce moment de leur existence, les glaciers avaient déblayé leur haute vallée de tous les éboulis et roches branlantes, et les avaient véhiculés vers l'aval avec tous les matériaux rocailleux qui avaient criblé jusque là leur masse. Ces glaciers n'avaient donc plus de moraine profonde si ce n'est le peu encombrant apport produit par le limage sur leur lit rocheux, c'est-à-dire, des limons et des argiles. Et sur leurs bords, les rares matériaux qu'ils empruntaient, par remaniement, aux anciens dépôts de leurs rives, ou ceux qui s'introduisaient par les crevasses marginales : c'est-à-dire des drumlins.

Il est nécessaire d'ajouter, pour ne pas être taxé d'inexactitude, que les éléments anguleux et les gros blocs paraissent être en effet plus nombreux vers la fin de la glaciation que dans les phases antérieures. Mais ces matériaux anguleux ne forment jamais des amas considérables et continus, ce sont des traînées irrégulières, interrompues, plus ou moins espacées, donnant l'impression que ces matériaux proviennent d'éboulements intermittents que le glacier aurait reçus à sa surface et qu'il aurait emportés plus ou moins loin vers l'aval et qu'il aurait ensuite rejetés sur ses rives plus ou moins groupés ou épars.

Irrégularités des moraines latérales

L'importance des moraines superficielles déposées par les glaciers a dépendu de la durée de la station et de la quantité plus ou moins grande de matériaux que véhiculait le glacier. Sur les pentes déclives des remous, ces moraines sont en placages, et il serait souvent fort délicat de dire si

ces placages appartiennent à la moraine profonde ou aux moraines superficielles; mais sur les plaines, les plateaux ou sur les flancs à pentes adoucies, ces moraines présentent la forme de bourrelets plus ou moins considérables atteignant même souvent les dimensions de vraies collines avec une courbure extérieure formant une crête plus ou moins accusée sur la partie correspondant à leur plus grande épaisseur.

On a dit et répété souvent, dans les ouvrages de vulgarisation, que les moraines superficielles avaient un talus plus adouci sur les côtés extérieurs que sur ceux placés à l'intérieur, c'est-à-dire du côté du glacier. Nous avouons que, sur les milliers d'exemples que nous avons examinés spécialement à ce point de vue, nous n'avons rien observé de concluant, même sur les moraines des glaciers actuels.

Par les mille jeux de l'oscillation, de l'ablation ou de la topographie, les moraines se doublent, se dédoublent jusqu'à s'isoler sur un certain parcours, et peuvent ensuite se géminer, s'adosser à nouveau et déterminer, dans leur circonvallations, des dépressions, des vallonnements, des bassins plus ou moins importants pouvant même donner naissance à des lacs ou à des marais.

La direction des moraines peut être rectiligne, oblique ou plus ou moins flexueuse suivant la topographie des lieux. Parfois leur croupe présente un profil en long d'une telle régularité qu'on les dirait édifiées à l'aide d'un niveau ou d'un cordeau. Mais de tels tronçons sont peu étendus dans nos minuscules vallées alpines, à topographie si accidentée. Le plus souvent les moraines ont un profil en long très irrégulier, accidenté de dépressions ou de croupes pouvant présenter des différences de niveau de plusieurs dizaines de mètres.

Ces différences notables du niveau supérieur de la crête de moraines parfaitement définies et défendues contre les ravinements torrentiels, paraissent être une preuve manifeste que, pendant les moments de pléthore, les glaciers dominaient leurs moraines et déversaient sur elles, comme

par une trémie, les matériaux, qui par la fusion, se détachaient des flancs escarpés ou du sommet de la falaise.

On peut s'assurer en effet dans les tranchées artificielles opérées en leur travers que ces moraines sont formées de couches concentriques parallèles à leur courbure extérieure.

Bien des causes peuvent avoir contribué à enrichir en matériaux détritiques telle ou telle partie du glacier, comme l'enfouissement dans une crevasse d'une moraine superficielle; le déversement, sur un glacier principal, de la moraine profonde d'un glacier suspendu et que recouvrent ensuite les séracs dans leur chute; une moraine médiane que l'ablation amène déboucher sur la moraine riveraine; ou le cône de déjection d'une trombe torrentielle qui s'est étalé sur le glacier ou peut-être une moraine verticale provenant de la jonction de deux moraines latérales qui se sont coincées entre les masses de glace des deux glaciers confluents.

Les glaciers des diverses vallées ont forcément présenté de grandes différences dans la composition et l'importance de leurs moraines par suite de particularités relatives à la lithologie, à la stratigraphie ou à la topographie. Tel flanc de vallée pouvait fournir de nombreux matériaux à gros blocs, tandis que le flanc opposé ne donnait que de la menue pierraille ou même ne pouvant fournir aucun élément à la moraine superficielle.

Nous nous bornerons à citer quelques exemples.

Ainsi le glacier de Saint-Véran-(Queyras) recevait sur sa rive gauche, et surtout sur le fond de son cirque supérieur, d'abondants matériaux avec d'immenses blocs de gabbros, tandis que, sur la rive droite, la montagne schisteuse et à topographie monotone de Beauregard ne fournissait pas de moraine latérale. Aussi, au tournant de Beauregard les énormes matériaux de ce glacier ont pour ainsi dire aveuglé le débouché de la vallée de Fontgillarde dont le petit glacier, très pauvre en matériaux morainiques et sans aucun grand bloc, défendit tout au plus le bassin de Fontgillarde. Aussi les hautes croupes morainiques de Peyres-Grosses et de Molines sont hérissées d'innombra-

bles blocs d'euphotide aux tailles fantastiques et qui ont valu à ces centres habités les noms qu'ils portent de Pierres-Grosses et de Molines (venu de mourines).

La vallée synclinale d'Ancelle constituée par les assises à surface uniforme du Flysch fournissait très peu de matériaux et uniquement de la menue pierraille à ses moraines; aussi son petit glacier a, tout au plus, défendu le bassin d'Ancelle contre les formidables moraines des glaciers du Drac et de la Durancé qui circonscrivent la plaine d'Ancelle en lui donnant très vraisemblablement l'aspect de l'emplacement d'un lac.

Les vallées très voisines d'Eourres et de la haute Ouvèze sont, sous ces rapports, des vallées très caractéristiques.

La haute Ouvèze (amont du Buis-les-Baronnies) prend ses sources dans le massif de Chamousse (alt. 1535 m.). C'est un vaste synclinal plus monotone encore que celui d'Ancelle et qui n'a pu fournir, à son glacier fugace, aucune moraine superficielle, pas même une moraine profonde proprement dite, parce qu'elle ne pouvait avoir des éboulis, mais tout au plus une menue pierraille provenant de la désagrégation sur place des marnes crétacées.

Tandis que la vallée de Lauzence ou d'Eourres, située au S.-E. de Chamousse, entre les montagnes de Chante-Duc (alt. 1561 m.), Saint-Clair (alt. 1598 m.) et Pé-de-Muou (alt. 1444 m.), a fourni à son glacier, grâce à ses flancs escarpés, d'abondants matériaux et de très nombreux blocs erratiques qui ont édifié quatre moraines successives en face d'Eourres, et qui, au sortir de la vallée de la Méouge, se sont disséminés sur les territoires d'Antonaves, Ribiers, Mison, la Silve et ont réalimenté de blocs le glacier de la Durancé à Sisteron, Salignac, Château-Arnoux, St-Auban.

Un dernier convoi, fourni par un éboulement des calcaires tithoniques, véhiculé en moraine superficielle sur le glacier de la Méouge, fut ensuite débarqué, sans avoir achevé son voyage, à 2 km. à l'amont de Salérans. C'est une accumulation fantastique de blocs d'un kilomètre d'étendue qui occupe le bas thalweg de la vallée et ne laisse qu'un étroit passage à la rivière.

Ce n'est pas une moraine frontale, mais un vaste blocage déposé là, par la fusion finale du glacier qui le transportait.

Cet amas étrange est tout à fait comparable, comme disposition et comme caractères, à l'immense casse du Casset en Valgodemar : sans aboutissant comme origine et que nous ne pouvons concevoir que comme le produit d'un éboulement tombé sur le glacier et véhiculé à quelques kilomètres, puis échoué sur le thalweg près du Casset, par la fusion finale de son agent de transport, le glacier. Le débauché du vallon du Gioberney semble encore offrir, sur les hauts bords du gouffre de la cascade du Clot, les fantastiques vestiges d'un éboulement suspendu sur le bord du thalweg et dont on s'étonne de ne pas voir le cône (la mourine) étalé sur le thalweg. Il nous paraît vraisemblable de croire que, vers la fin de la glaciation, le glacier le reçut sur sa surface et l'emporta jusqu'au Casset.

Aperçu sur les moraines latérales du glacier durancien

Une étude descriptive, tant soit peu détaillée des moraines topographiques de la Durance indiquant les particularités de la vallée principale et des 65 vallons ou vallées envahis par des lobes du glacier, demanderait plusieurs volumes. Nous devons donc nous limiter et faire des coupes sombres dans nos notes et même les laisser dormir sous leur poussière et nous borner à un simple aperçu à vol d'oiseau.

Pour faciliter le travail et éviter les reprises, nous suivrons la vallée de la Durance d'amont à l'aval, d'abord par la rive gauche, puis, dans le même sens, par la rive droite, ce qui nous permettra de terminer cet aperçu par la belle topographie glaciaire du bassin de Gap dont les dernières moraines latérales correspondent à la première moraine frontale édifiée sur le thalweg entre Rourebeau et le Poët.

Nota. — Le glacier principal qui partait des plus hauts massifs et qui survécut à tous les autres, étant celui de la

Vallouise, nous considérerons ceux de la Guisane, de la Clarée, de la haute Durance et de la Cerveyrette comme de simples affluents de la rive gauche du glacier du Pelvoux.

Affluents de la haute Durance et de la rive gauche. — Dans le superbe amphithéâtre de Briançon débouchaient, en intime voisinage, par d'étroits cañons :

1° La Guisane venue du N.-O. avec un parcours de 36 km. à travers un bassin de 166 km carrés, fournissant sept affluents dont quelques-uns possèdent encore aujourd'hui de remarquables glaciers.

2° La Clarée, une des vallées les plus montagneuses avec une foule de hauts cirques qui abritent plus de 75 lacs. Cette vallée orientée dans son ensemble du N.-O. au S.-E., mais à vastes sinus, a un parcours de 35 km. et une superficie distribuée entre 15 affluents de 211 km. carrés. A 5 km., avant d'atteindre Briançon, elle conflue avec la Durance dont le glacier suspendu recevait les neiges de 23 km. carrés.

3° La Cerveyrette, venue du S.-E., avec un parcours de 30 km. et un bassin d'alimentation fournissant 6 tributaires et ayant ensemble une superficie de 110 km. carrés.

Ces trois vallées, limitées par des chaînes de montagnes de 2600 m. à 3300 m. d'alt., ont eu des glaciers importants qui ont estompé les croupes, les plateaux et les pentes, d'amas glaciaires considérables. Les régions, très déclives à l'Est du fort des Trois-Têtes, malgré des pentes supérieures à 45°, ont reçu, et sont encore en partie recouvertes, de remarquables placages.

Aucun de ces trois glaciers ne semble avoir survécu aux autres de manière à pouvoir envahir leurs débouchés¹. Cependant celui de la Cerveyrette, moins important que les deux autres a seul élevé une remarquable topographie morainique sur les pentes situées entre Pont-de-Cervièrès et Briançon, grâce sans doute à son exposition sur des flancs Nord.

¹. Le glacier de la Guisane édifie au N. du cimetière de Briançon une série de curieuses moraines frontales en chevron.

Extrême rareté des variolites de la Durance dans les dépôts glaciaires des versants français et italiens.

Il y a lieu de signaler ici quelques particularités intéressantes relatives aux variolites de la Durance que fournissaient les massifs du Chenaillet et du Charvia. Ces éléments étaient emportés, du côté de la France, soit par le glacier de la Durance, soit par celui de la Cerveyrette. Or, les seuls dépôts glaciaires riches en variolites sont ceux que les glaciers de la haute Durance et de la Cerveyrette édifièrent vers la fin de la glaciation entre le Chenaillet et la gare de Briançon.

Mais, sur 100 km. à l'aval de Briançon, ces variolites sont excessivement rares. Elles sont très exceptionnelles dans les terrasses caillouteuses de Montdauphin, Châteauroux et Embrun ; complètement absentes dans les dépôts morainiques des flancs de la vallée, et n'apparaissent nombreuses que sur les collines de Rambaud, l'Ermitage.

Nous avons fait de pareilles constatations, en 1905, dans les belles moraines de la Superga, de Pianezza, de Rivoli dans la vallée de la Doire et du Pô. Et cependant les massifs du Chenaillet et du Charvia alimentaient également en variolites le petit glacier de la Petite Doire, et le flanc gauche du glacier de la Grande Doire.

Cette absence à peu près complète des variolites à l'aval de Briançon et de Césanne dans les dépôts morainiques, tient à des causes topographiques similaires.

Les affluents à variolites étaient, sur les deux versants, des glaciers suspendus qui confluaient, sur les grands glaciers, par des seuils élevés de 300 à 400 mètres au-dessus des vallées principales, soit de la Grande Doire, soit de la Clarée, soit de la Cerveyrette. Et les moraines soit de fond, soit de surface des glaciers à variolites se trouvèrent ainsi emballées sur la surface des grands glaciers.

Seules, une partie des variolites de la Durance, purent reprendre pied sur les hauteurs de Rambaud qui divisaient en plusieurs branches le grand glacier ¹.

¹ Voir Congrès de géol. de Turin, in *Bull. Soc. géol. de France*, 1895.

Rive gauche de Briançon à Savines. — Sur les 53 km. qu'il y a, entre Briançon et Savines, la vallée se trouve encaissée entre deux chaînes de montagnes bien définies.

Sur ce parcours, le thalweg, assez étroit, ne laissait place et passage qu'à un petit nombre de cortèges des affluents glaciaires; aussi, nombre d'autres affluents durent progresser sur les flancs souvent escarpés des montagnes.

Sur ce parcours, le glacier du haut Briançonnais, après sa confluence avec le glacier principal, celui du Pelvoux, recevait 6 affluents principaux et de Briançon à Savines il recevait en outre 27 glaciers suspendus.

Aussi les moraines latérales sont très rares, soit parce que les glaciers locaux refoulaient en moraines médianes les moraines riveraines, soit aussi parce que de nombreux escarpements n'en permettaient pas le dépôt.

Placages morainiques opérés sur les flancs des vallées. — De Briançon au confluent de L'Argentière, les pentes adoucies, les croupes, les plateaux, les replats disparaissent souvent sous une puissante nappe de boue glaciaire sableuse qui s'élève parfois très haut, et qui comble nombre de vallons et de ravines. Dans un vallon au-dessus de Prelles les ravinements modernes avaient décapé, dans la nappe glaciaire, un groupe de pyramides coiffées très remarquables et fort renommées il y a une cinquantaine d'années. Mais depuis ces pyramides ont complètement disparu¹.

A l'aval du défilé de Queyrières, les dépôts sont remarquables dans les vallonnements de Sainte-Marguerite et de La Bessée. Ils deviennent considérables malgré la topographie dans les hauts vallons et sur les croupes dominant la Roche-de-Rame et Saint-Crépin. Ces dépôts ont comblé les conques que domine la crête de Paret sur plusieurs centaines de mètres d'épaisseurs comme dans la haute conque du Merdarel.

¹ Il ne faut souvent que quelques mois pour disparaître à une pyramide qui a perdu le bloc qui lui servait de toit et la défendait contre l'action des eaux pluviales.

Tous les dépôts plaqués contre les pentes jusque vers 1.700 m. et plus sont composés surtout de menus éléments, ce qui nous permettra d'établir leur mode de transport.

Queyras. — A Guillestre, le glacier durancien formé par plus de 40 affluents répartis sur 1.159 km. carrés, recueillait celui du Queyras qui apportait le contingent de ses 12 affluents provenant d'un massif de 629 km. carrés.

Cet important glacier du Queyras occupa une grande place sur le thalweg de la Durance puisqu'une bonne partie des terrasses de Guillestre-Montdauphin est son œuvre.

Gorge d'Esclins. — Toutefois, une partie de sa masse fut rejetée dans la gorge latérale de Rioubel ou d'Esclins jusque assez haut dans son cañon dont les parois très déclives sont encore revêtues de placages cimentés de graviers du Queyras.

Vallée de Vars. — Une autre partie fut refoulée dans la vallée de Vars qu'elle remonta jusqu'au refuge du col. Sur tout ce parcours on trouve en effet, les traces de cette invasion marquée par des dépôts caractérisés par les euphotides du Cristillan et par les polis et le striage des schistes en place qui se font remarquer le long de la route avant d'atteindre le refuge. Les glaces de ce golfe envahisseur semblent même avoir atteint et dépassé le col en y donnant la main au glacier de la haute Ubaye, ainsi que semblent permettre de le croire les serpentines trouvées sur les croupes qui dominent le col vers 2.150 m. d'alt.

Vallon de Florins. — A l'aval de Guillestre la vallée se rétrécit notablement, et le glacier est obligé de contourner au N. l'escarpement de la Moulinière et de la crête de Martinet, puis, il projette, à son défaut, un golfe dans le vallon de Florins dans lequel nous avons observé d'importants placages à travers les forêts de mélèzes jusqu'à Pra-Mouton au-dessus de la côte 1700 m.

Forêts de Saint-André. — De grandes épaisseurs de glaciaire se font remarquer sur les plateaux que domine la crête d'Orel au-dessus de Saint-André.

Vallée de Crévoux. — Cette vallée, de 56 km. carrés, s'ouvre sur la Durance par un étroit cañon à parois hautement escarpées. Elle fut certainement envahie, mais les érosions postérieures n'ont laissé, semble-t-il, aucun dépôt du grand glacier.

Les Orres. — Le plateau de Saint-Sauveur et la vallée des Orres fournirent à la rive gauche l'emplacement d'un vaste golfe de plus de 25 km. carrés sur lesquels se sont accumulés d'immenses matériaux d'une puissance dépassant 150 mètres et dont la nappe supérieure contourne les escarpements montagneux jusqu'au-dessus de la côte 1750 mètres.

Vallée des Crottes et de Boscodon. — A l'aval immédiat de Vachère, le grand glacier s'épanouissait encore en un vaste golfe sur le territoire de Saint-Jean-des-Crottes, de Boscodon et du Colombier. Les digitations du front de ce golfe, de plus de 16 km. carrés, sont marquées par des dépôts suivant une courbe de niveau située à plus de 1.700 mètres. Et cependant la moraine de Chalance est à 2.200 mètres.

Barnafred, Pontis. — Plus au Sud le glacier suivait les escarpements de Morgon et donnait la main, par les cols du Petit-Morgon, au glacier de l'Ubaye.

Les nappes de remplissage qu'il a accumulé dans toutes ces gorges et sur ces croupes et plateaux sont considérables et donnèrent tout d'abord à ces régions une topographie très différente de la topographie préglaciaire, en comblant toutes ces gorges et leur donnant l'aspect d'un ancien fond de vallée situé vers l'alt. de 1600 m., c'est-à-dire à 700 ou 800 m. au-dessus du fond de la vallée actuelle.

Aval de Savines. — A l'aval de Savines le glacier cessait d'être encaissé entre de hautes chaînes de montagnes; il pénétrait dans le bassin Gapençais accidenté de basses collines et de vallons qui morcelaient le glacier et l'obligeaient en outre à s'étaler sur de vastes surfaces, ce qui déterminait une fusion plus rapide.

Glacier de l'Ubaye. — Non loin de Savines se fit la confluence du glacier ubayen. A cette confluence le glacier durancien apportait le tribut de 43 affluents qui provenaient de massifs de 2.326 km. carrés; celui de l'Ubaye, formé de 12 affluents servait d'écoulement aux glaces et neiges de 900 km. carrés.

Distribution sur le Gapençais. — En se soudant, au défaut du Morgon et par dessus la chaîne des Hugues (1578^m) à l'important affluent de l'Ubaye, le glacier durancien se dilata à travers le bassin gapençais sur une largeur de près de 70 km. en noyant sous sa masse non-seulement les vallées de la Durance, de la Vance et la Luye, mais encore toutes les chaînes de collines intermédiaires jusque par dessus 1726 m. leur plus grande altitude. Son extension fut plus grande encore: sur sa rive droite il projeta, à travers la vaste baie du Bayard un lobe de 14 km. de largeur, entre Charance et Piolit et se soudait bientôt au glacier du Drac; plus à l'aval un autre golfe de 5 km. de largeur envahissait par la trouée de la Freyssinouse la vallée du Buëch.

Sur sa rive gauche il projeta un autre golfe de 11 km. de largeur, entre les chaînes de la Blanche et de la Scie; à l'aval deux de ses hernies s'étaient étalées sur le bassin de Turriers.

De ce golfe de Turriers se détachait une branche de glace qui par le col de Faucon allait rejoindre à la Motte-du-Caire la mer de glace de l'amont de Sisteron et de laquelle émergeaient à peine, à un certain moment, les îlots de Céüse (alt. 2020 m.) et de Malaup (alt. 1663 m.).

Particularités des golfes de la rive gauche. — En se déversant au Sud par-dessus le chaînon des Hugues (alt. 1578 m.) le glacier de la Durance refoula de telle façon le glacier ubayen, que son dernier affluent, celui du haut plateau du Laverq, vit sa rive gauche se replier sur elle-même sur 14 km. de longueur. En effet, la rive gauche de ce glacier avait suivi du S.-E. au N.-O. le flanc Est de la Blanche; mais au tournant du Col-Bas, cette même rive

dut suivre le flanc Ouest opposé de telle manière que les deux plis de la rive gauche n'étaient séparés tout d'abord que par l'étroite crête de la montagne.

Déversements de lobes duranciens dans le Bès et la Sasse. — Les golfes de Seyne et de Turriers remblaient ces bassins jusqu'au faite des collines qui les séparent des vallées du Bès et de la Sasse. Le golfe de Seyne franchit ces collines sur une foule de points et surtout aux cols de Couloubroux et du Fanget qui lui donnaient accès dans la vallée du Bès. Et par toute la croupe de la colline de Selonnet qui se prolonge jusqu'à celles de Saint-Martin (alt. 1500 à 1600 m.). Il put donc aussi déverser par là ses séracs dans la vallée de la Sasse et surtout par la dépression du col d'Astoin (alt. 1343 m.).

L'invasion de ces vallées extérieures est attestée par les trainées de blocs qui accidentent les pentes extérieures du col Fanget, et par les amas morainiques importants et provenant du bassin de la Durance qui tapissent les cols et les pentes extérieures des cols de Saint-Martin près de Sergave Bergerie et au col d'Astoin.

Dépôts morainiques des vallées envahies dès l'aval. — Par ses moraines profondes le golfe de Seyne édifia d'immenses et épais amas sur les pentes, les plateaux et dans les vallons latéraux.

Dans la suite, par l'effet de l'ablation, émergèrent les hauts plateaux et les hautes croupes : ce fut d'abord la belle terrasse de La Chaup sous Colbas (alt. 1840 m.) et les innombrables placages à travers Saint-Vincent, Saint-Jean, Montclar, Pompiéry, et ceux des périmètres Sud et Ouest ; ce fut ensuite le tour des plateaux inférieurs du Lautaret, La Bréole, Villaudemar, etc.

Dans sa retraite, le glacier dissémina plus ou moins épars, ou groupés, les blocs erratiques qu'il portait à sa surface (ils sont très nombreux à Saint-Jean).

Il éleva même pendant cette retraite plusieurs moraines frontales : au-dessus de Lautaret une moraine frontale détermina, en barrant un étroit vallon, la formation du

petit lac de Saint-Lagier ; une autre moraine frontale barre d'une manière remarquable le vallon horizontal près de Challamel entre La Bréole et Selonnet.

Les ablations successives réduisirent enfin ce vaste golfe à ne plus occuper que l'étroit thalweg (souvent réduit au cañon de la rivière de la Blanche).

Dans ces stades de retrait ce lobe de glace édifia quatre moraines frontales successives : un rudiment vers La Maïre (alt. 1349 m.) ; un autre rudiment aux Jurans (alt. 1212 m.) ; aux Sagnières sous Selonnet (alt. 1000 m.) et enfin au Serre de Saint-Martin (alt. 902 m.). Ces deux dernières moraines fort importantes provoquèrent chacune la formation d'un cañon latéral adventif.

Le glacier de l'Ubaye paraît avoir occupé, à lui seul, le bassin de la Blanche ; toutefois la superbe nappe morainique qui comble le haut vallon de Saint-Martin dans lequel s'abrite le hameau de Magnan, semble formée de schistes calcaréo-talqueux provenant du Queyras ; d'autre part nous avons trouvé près de Turriers des blocs de flysch à grandes mummulites atteignant 0^m08 de diamètre et provenant, d'après M. Haug, du Lauzet d'Ubaye.

Collines du Gapençais (Hautes et Basses-Alpes). — Du confluent de l'Ubaye à celui de la Sasse, situé à 50 km. à l'aval, la rive gauche ne reçut aucun affluent glaciaire parce que les collines de la région ne dépassent que très exceptionnellement l'altitude de 1400 m. et que d'ailleurs tous ces massifs se trouvèrent pendant longtemps immergés sous la masse du glacier durancien.

Pendant cette phase de grande puissance, tous les vallons latéraux et toutes les gorges et vallonements qui festonnent le périmètre de leurs bassins et dans lesquels les digitations du glacier trouvaient une impasse¹, furent

¹ Mais dans ceux de ces vallons qui présentent vers leur amont un col d'alt. moyenne (1000 à 1200 m.) par lequel le lobe de glace pouvait se déverser dans une vallée voisine, ces dépôts se trouvent très déprimés, peu importants (haute Blanche, Turriers, etc.). Ces curieuses particularités ont leur valeur : elles montrent le mode de transport des moraines profondes que nous ne pouvons aborder ici.

comblés souvent sur plusieurs centaines de mètres de dépôts glaciaires.

Ces nappes remblaient ces vallons jusque vers le niveau des croupes secondaires qui les limitent latéralement. Toutes ces croupes et leurs talus adoucis comme les plateaux qui les accompagnent, surtout comme le plateau de Melves à Valernes, furent également estompés par des matériaux erratiques.

Ces particularités ne sont pas spéciales aux accidents topographiques de la rive gauche de la Durance, car ils se reproduisent d'une façon absolument similaire dans les vallons des massifs séparant les vallées, plus ou moins parallèles, de la Durance, la Vance et la Luye.

De Mont-Dauphin à Sisteron ce remblaiement des vallons latéraux jusqu'au niveau des croupes rocheuses séparatives, si remarquable encore aujourd'hui, malgré les formidables érosions modernes, — modifia complètement la topographie préglaciaire, au point que ces terrasses de remplissage des divers vallons, raccordées assez bien avec le niveau des croupes rocheuses, semblent définir un ancien thalweg de la vallée situé vers 700 ou 800 m. au-dessus du thalweg actuel.

Une étude qui aurait considéré ces plateaux successifs comme un ancien thalweg de la vallée eût certainement fait grand honneur aux anciens topographes qui ne jugeaient des choses que par le relief des lieux sans se préoccuper de leur constitution géologique.

Depuis une vingtaine d'années nous avons vu, avec un vif intérêt, la géographie devenir avec raison plus exigeante et chercher dans la constitution du sous-sol la raison d'être de la topographie.

Dans la question présente, un examen, même superficiel, des lieux, aurait rapidement montré que ce thalweg élevé provient uniquement du remblayage par le glaciaire de combes profondes préexistantes.

En effet, si on remonte, à partir du bas thalweg des rivières actuelles, le fond des ravines latérales qui ont éventré les puissantes nappes de remplissage glaciaire, on

constate, sur les berges, l'existence de ravines latérales séparées par des crêtes rocheuses complètement noyées sous la nappe morainique. Et l'on peut s'assurer, par des centaines d'exemples, que toutes ces ravines secondaires se raccordent avec la ravine principale, qui elle-même a son lit raccordé avec la rivière actuelle elle-même.

Sous ce prétendu ancien thalweg élevé de 700 à 800 m. au-dessus du thalweg actuel, les érosions modernes montrent donc, noyé sous la nappe glaciaire, une topographie ancienne accidentée de gorges, de vallons, d'arêtes, d'aiguilles rocheuses préexistantes.

De toutes ces constatations innombrables on est en droit de croire que la topographie préglaciaire était incomparablement plus accidentée que la topographie postglaciaire. Les anciens glaciers ont moutonné les hauteurs qui sont longtemps demeurées immergées sous leur masse; avec leurs prodigieuses moraines profondes ils ont transformé des régions affreusement déchiquetées et ravinées en des plateaux à ondulations et à vallonnements adoucis et gracieux.

Malgré l'évidence palpable des faits que nous venons d'exposer à vol d'oiseau, M. Penck, l'éminent professeur de géographie physique de l'Université de Berlin, s'est cru autorisé de regarder, comme un ancien fond ou thalweg de vallée, ces hauts plateaux morainiques. Nous lisons, en effet, dans son célèbre ouvrage *Die Alpen im Eiszeitalter*¹: « ...dans la région de Tallard les pentes ne sont à pic que dans leurs parties inférieures; plus haut viennent des talus plus doux qui portent de nombreux villages: c'est ainsi qu'autour de Tallard (602 m.) nous citerons Lardier (843 m.), Fouillouse (environ 880 m.), Châteauneuf (780 m.), Piégut (1036 m.), Venterol (1050 m.), Urtis (1101 m.). Nous avons affaire évidemment aux pentes douces d'une ancienne vallée dans laquelle s'est entaillée postérieurement la vallée actuelle de la Durance et dont nous pouvons placer le fond à plus de 800 m. d'al-

¹ Traduction de M. Ph. Arbos, p. 15-16, Grenoble, 1909.

titude. Cette disposition caractéristique persiste en amont jusqu'à l'élargissement de la vallée, à Embrun; elle est surtout marquée à l'embouchure de l'Ubaye où les terrasses des villages (Rousset (1038 m.), Le Sauze (1052 m.), et La Bréole (environ 1080 m.), indiqueraient un ancien fond de vallée d'environ 1000 m. d'altitude.

Si M. Penck avait eu la patience de visiter quelques-unes de ces régions, il aurait été certainement amené à modifier totalement ses conclusions. Mais, trop confiant en l'impeccabilité de ses théories, il a dû se borner à une inspection des lieux faite à distance, ou même à consulter simplement les cartes topographiques de la région.

Le remblaiement de ces vallons latéraux sur plusieurs centaines de mètres d'épaisseur, paraît avoir été totalement accompli sous le grand glacier par les moraines profondes jusqu'à la hauteur des croupes rocheuses secondaires qui les limitent latéralement. En effet, sur cette nappe de remplissage ont été édifiées des moraines latérales avec une topographie très marquée, comme entre Piégut et Venterol, ou comme entre Urtis et le col Garnier au-dessus de Curban. Pareilles particularités existent sur d'autres points, notamment sur les hautes terres de Théus au-dessus d'Avançon, etc.

Moraines de la rive droite. — Le glacier de la Gironde prenait ses sources dans le massif du Pelvoux d'une superficie de près de 200 km. carrés, avec des sommets atteignant 3000 à 4103 m.; il fournissait 6 affluents. Ce glacier était de beaucoup le plus important de la Durance; c'est dans les gorges de la Vallouise que s'abritent encore aujourd'hui les glaciers les plus remarquables de la région. Ce furent les glaciers du Pelvoux qui survécurent à tous les autres glaciers du Briançonnais.

Le glacier du Célé ou de la vallée de Celse-Nière semble avoir survécu au glacier de Saint-Pierre (formé des glaciers Blanc et Noir), car les belles moraines des chalets de l'Aile-Froide sont orientées par rapport au débouché du Célé. Mais ces trois glaciers survécurent longtemps à celui

le l'Onde qui a son débouché, à Ville-Vallouise, remblayé jusqu'au Villard par une immense moraine à protogines.

Le glacier de Vallouise survécut à tous ceux de la haute Durance. Ceux-ci étaient éteints que le glacier du Pelvoux portait son front jusque fort haut sur les flancs de la rive gauche de la Durance et se digitait à l'amont dans le Pertuis-Rostan où il déposait ses limons blancs jusque dans le bassin de Queyrières où ils ont donné tant de mal pour la construction des tunnels de la grande usine de L'Argentière.

Affluent du Fournel. — A L'Argentière se faisait la confluence du Fournel dont le glacier débutait à l'O. au col de la Cavale dans une étroite vallée de 15 km. de longueur et une superficie de 46 km. carrés que limitent deux chaînes parallèles de montagnes d'une alt. supérieure à 3000 m. Malgré l'importance que devait avoir son glacier, le Fournel fut envahi jusqu'au dessus de Champ-Disdier par le glacier de Vallouise qui recouvrait le col de la Pouterle et le signal des Têtes (alt. 2046 m.) de ses protogines.

Glacier de la Biaisse. — Avec son bassin de 90 km. carrés entouré de chaînes de plus de 3000 m. d'alt., et ses trois cirques considérables du Minier-d'Argent, du Rufy et de Valhaute, la Biaisse fournissait un glacier considérable qui, vers la fin de la glaciation, eut assez de puissance pour défendre sa vallée contre l'invasion de son formidable collecteur, puisqu'il édifia à l'amont immédiat de Palon, et avant le débouché de sa gorge, une moraine frontale en chevron qui ne laisse qu'un étroit défilé à la rivière.

Cette moraine limite à l'aval la plaine de Freissinières qui fut l'emplacement du culot du glacier et que l'on a, à tort, considéré comme l'emplacement d'un lac.

Du confluent de la Biaisse à Saint-Clément, la rive droite ne recevait que les glaciers suspendus de Clot-l'Antique, de Tramouillon et de Rougnoux.

Glacier de Couleau. — A Saint-Clément s'ouvre l'étroite gorge du Couleau dont le cirque trifurqué se développe sur 50 km. carrés avec des sommets dépassant 3000 m. Les

moraines de l'important glacier de cette vallée s'individualisèrent un instant en trois rides très marquées à travers la forêt de la croupe de l'Alpet vers l'alt. de 1646 m.

Malgré son étroitesse la profonde gorge du Couleau fut envahie jusque fort loin par un lobe du glacier durancien dont les moraines profondes forment, sur la rive gauche, des placages importants et dans lesquels les érosions modernes ont isolé la pyramide coiffée de Bel-Pinet, la plus remarquable en hauteur des Hautes-Alpes.

Glacier de Châteauroux. — Le bassin du Rabious de 63 km. carrés répartis en trois grands cirques dominés par des crêtes de 2800 à 3000 m., débouche sur la Durance par un long et étroit couloir dont les raides talus conservent encore quelques faisceaux virgulins de la moraine profonde du lobe du glacier durancien qui l'envahissait.

A la sortie de la gorge, et portant un des hameaux de Châteauroux, une belle moraine ne peut être rapportée au glacier local.

Glaciers suspendus. — Toutes les pentes comprises entre le Rabious et le Réalon, aux environs d'Embrun, présentent des traces de glaciers suspendus ou de gros névés descendus de l'Hivernet, de Mont-Guillaume ou de Grand-Serre (alt. 2926 m.).

Glacier de Réalon. — Réalon est une belle gorge à cirques multiples, de 74 km. carrés entourés de cimes comprises entre 2500 et 2995 m. d'alt. Elle s'ouvre sur la Durance assez largement, ce qui permit au grand glacier d'y projeter un golfe important dont les dépôts, édifiés en moraine profonde, s'étalent sur les pentes inférieures de Roche-Méane, depuis le Puy-Saint-Eusèbe jusqu'au delà du village de Réalon et qui se prolongent même au-delà de Gournier, jusque sous le col de la Coupa, par lequel, dans sa grande phase, le glacier durancien fit passer les marbres de Chabrières et les fit aboutir sur Ancelle.

Glaciers suspendus de Chorges. — Les flancs Sud de la chaîne de Chabrières à Piolit eurent de petits glaciers

suspendus qui eurent assez de puissance pour refouler les moraines latérales duranciennes et pour édifier à leur place des moraines locales de névés, fort remarquables aux Andrieux et à la base Sud des aiguilles de Chabrières.

REMARQUES. — De L'Argentière à La Bâtie, les flancs des montagnes de la rive droite, plus escarpés que ceux de l'autre rive, ont reçu moins de matériaux morainiques. Il existe cependant quelques intéressants placages entre Champcella et Réotier et entre le Rabious et Reyssas sur le travers au-dessus d'Embrun. Mais tous ces dépôts édifiés jusque bien haut, sur les pentes, les replats, ou en nappes puissantes dans les remous, les vallons latéraux sont surtout formés de matériaux de petit calibre rappelant les drumlins, à menus graviers plus ou moins sableux ou limoneux, d'autrefois lavés, mais toujours avec de très rares blocs erratiques généralement de petite taille. Ce n'est que dans les grands remous, loin des chenaux d'écoulement des eaux sous-glaciaires qu'apparaissent les dépôts argileux.

Par leur composition, leurs caractères, ces dépôts appartiennent exclusivement aux dépôts venus de loin et apportés en moraines profondes par des glaciers affluents ayant voyagé à flanc de coteau. On trouve peu, en effet, dans ces nappes, ou placages, d'éléments locaux.

Ce n'est que vers les extrêmes altitudes atteintes par ces moraines profondes édifiées par les golfes du grand glacier que l'on observe les dépôts locaux, mais presque toujours en élément anguleux et épars.

Ces particularités, variées à l'infini, permettent de croire que les glaciers particuliers de ces vallons latéraux, débouchaient, avec leur cortège de glace et de moraines profondes, sur la surface du glacier collecteur qui les emportait vers l'aval.

Entre ces dépôts latéraux du grand glacier durancien et les hautes moraines frontales que les glaciers locaux élevèrent dans leur gorge, à la suite de leur recul, il y a donc comme un hiatus. Cette absence de dépôts semble prouver

que les petits glaciers locaux avaient à peu près achevé le nettoyage de leur vallon et qu'ils ne portaient plus de matériaux dans leur masse, au moment où ils entrèrent en régression.

On ne trouve, le plus souvent, dans le fond de ces hauts vallons, que des moraines frontales généralement peu importantes, mais présentant parfois un vif intérêt.

MORAINES LATÉRALES ENTRE GAP ET BAYARD. — Grâce à une pente très adoucie, le glacier de la Durance édifia au-dessus de Gap, de La Bâtie-Neuve à la Freyssinouse et à Pelleautier, c'est-à-dire sur tout le travers des pentes de Bayard et de Charance une série de 32 moraines latérales étagées qui donnent à toute cette région l'aspect d'une topographie morainique grandiose.

Vers 1836, Rozet, ingénieur en chef, avait attribué, dans une étude publiée dans le *Bull. de la Soc. géol.*, toutes les moraines situées entre Gap et Bayard, à un glacier qui serait descendu de Chaillol. Il en donnait comme preuve que les moraines de Bayard et de Peyre-Ossel étaient formées de granits provenant de Chaillol.

Rozet avait pris les grès du flysch qui forment à peu près totalement ces moraines pour des granits.

Les grès du flysch et les quartzites des pentes de Bayard, comme les marbres rouges et les protogines, ont leurs sources uniques dans la haute Durance.

Toutes ces moraines sont en outre orientées, comme direction, vers la haute Durance.

Cette méprise de Rozet n'enlève rien à sa gloire, car il eut le mérite d'être, dans notre pays, le premier pionnier des études de glacialogie.

Au défaut des montagnes de Chorges le glacier durancien projeta un vaste golfe dans la vallée du Drac à travers les cols de Moussière, d'Ancelle (le Collet), de Manse et de Bayard. Ce bras du glacier couvrait en outre toutes les hauteurs intermédiaires comprises entre Piolit et Charance sur une largeur de 14 km. et avec une puissance d'au moins 500 mètres.

A 4 km. plus à l'Ouest une autre branche se détachait du glacier avec une largeur de 5 km., entre Charance et Céüse, et envahissait la vallée du Buëch.

Plus tard, par suite de l'ablation, les croupes qui séparaient les cols de la vaste baie de Bayard émergèrent successivement du glacier ; et les lobes, qui occupaient encore ces cols, élevaient, sur les deux croupes les limitant, des moraines latérales plus ou moins crêtées. Les plus remarquables de ces moraines sont celles du col de Manse.

Celles qui sont situées sur les flancs de la colline, au Nord du refuge, contournent au N. cette colline en se dirigeant sur Saint-Laurent.

Celles qui sont situées sur la pente Ouest du Puy-de-Manse sont beaucoup plus importantes et vont former un superbe promontoire à Combe-Froide ; en se raccordant à la moraine latérale gauche du glacier du Drac, elles circonscrivent, dans l'angle de leur confluence, le bassin d'Ancelle que défendait contre ses deux puissants voisins, le petit glacier de Roanne très peu pourvu d'ailleurs en produits morainiques.

Quand le col de Manse émergea à son tour du glacier, celui-ci édifia dans le vallonnement qui précède le col, et dans ses stades de retraite, une série de 4 moraines frontales à peine sensibles ; d'abord demi-circulaires et concentriques, puis à branches plus ouvertes jusqu'à ce que la dépression du col ne se fit plus sentir sur le bord du glacier, entre la Rochette et le bois de la Raviole.

Cette topographie glaciaire est comme une leçon qui permet de suivre et de saisir, presque sur le fait, d'intimes et d'intéressantes particularités du grand phénomène de la glaciation quaternaire.

L'invasion de la vallée du Drac par une branche détachée du glacier de la Durance est rendue manifeste, d'abord, par l'orientation des cordons morainiques qui se dirigent, du bassin de Gap, sur celui du Drac. Ensuite, et surtout, par la présence de nombreux éléments en marbre rouge de Chabrières et en quartzites de l'Embrunais qui se trouvent disséminés sur les territoires de Saint-Laurent, La Fare, Poligny, etc.

En nous aidant du baromètre, nous avons compté, entre Gap et le Puy-de-Manse, 32 cordons de moraines latérales. Quelques-uns de ces cordons sont à peine marqués; d'autres ont une importance plus grande, souvent même considérable puisqu'ils constituent de hautes collines étagées sur les pentes de Bayard, de Charance, de la Freyssinouse, en isolant entre elles des plateaux, des bassins, ou même de vrais vallons. Quelques-unes de ces rides peuvent être suivies sans hésitation sur 10 et 15 kilomètres.

Les plus remarquables sont celles de Manse, de Chauvet, des Rostans, celles très multiples du plateau de Peyre-Ossel, aux Bumats, au village de Charance et à Pic-Ponçon, et enfin celle qui passe à Romette. Toutes ces moraines sont formées de grès du flysch, de quartzites, de calcaires, et proviennent des vallées de Réalon, du Rabious, de Couleau, de la Biaisie ou du Fournel.

Au-dessous de Romette et suivant le rebord du plateau de Villard-Robert, Chabanas¹ jusque vers Neffes, est la moraine latérale à granits du Pelvoux; elle se trouve jalonnée par des matériaux à diorites et protogines depuis Châteauroux jusqu'au Poët, et nous l'étudierons en même temps que les moraines frontales du thalweg durancien¹.

¹ Bras du glacier durancien de la vallée du Buëch

¹ En contournant Charance à l'O., le glacier durancien envahissait la vallée du Buëch avec une puissance de plus de 500 m. Cette branche allait, par Veynes, rejoindre, vers Laragne, le glacier principal qui suivait la Durance. Pendant sa grande puissance, ce bras du Buëch émit des golfes de glace plus ou moins digités :

1° Dans la vallée de Rabou : moraines du Devez, de La Chaup, et éléments épars jusque sous le col de Glaize et aux Berthaux;

2° Vallon de Matacharre, jusque près de Font-Alibaud;

3° Hauts plateaux de Froidière, à Montmaur;

4° Sur la rive gauche : vallons de Cétise, de Combe Noire et du Villard;

5° Vallons de Furmeyer et de Châtillon; vallées du Drouzet et de Savournon.

Il est à remarquer que les glaciers d'Aurouse semblent avoir défendu les vallons de la Crotte, des Savas et la vallée de la Béoux.

Branche principale du glacier durancien

Après avoir émis cette dérivation sur le Buëch, la partie principale du glacier briançonnais s'écoula vers Sisteron par la vallée de la Durance. Sa rive droite contournait Céüse, à mi-flanc, et projetait bientôt par le col du Désert (1361 m.) un nouveau lobe qui allait rejoindre la branche du Buëch.

Se dirigeant ensuite au Sud, il couvrait le sommet de la petite Céüse (1685 m.); noyait dans sa masse les montagnes

On peut en dire autant des autres vallées affluentes du Buëch : St-Julien, Chauranne, la Blème, etc.

Dans son ablation successive, la branche du Buëch édifia, sur les pentes Ouest de Charance, des amas morainique de près de 500 m. de puissance, aux Feutrières : Importants dépôts aussi, sur le remous des Baux au-dessus de la Roche-des-Arnauds.

Quand sa surface se fut abaissée vers 1350 m., au défaut de Charance, il édifia, entre cette altitude et 1100 m., sur le plateau de Corréo, une série de 7 moraines latérales qui se distribuent en éventail d'une manière très remarquable sur ce plateau. Ces belles moraines débutent brusquement, comme sur un point de diramation, à Sauverterre et ne se prolongent pas à l'amont sur le travers des flancs trop pentueux de Charance.

A l'aval de la Roche, on n'observe guère, au voisinage du thalweg, que les remarquables placages de Montmaur et ceux de Châteaueux-les-Veynes, et en face les petites moraines des Savoyons sur les deux rives du Drouzet. Belle nappe d'argile glaciaire sur la terrasse du Guérêts au Nord de Veynes.

Quelques éléments épars sur la terrasse des Egaux, tandis qu'en face, les petits Egaux, se prolongeant à l'aval jusque vers Laragne, souvent sur les deux rives, par des lambeaux plus ou moins étendus, et représentent la moraine profonde caillouteuse avec blocs. Nombreux blocs aussi dans le vallon du Rio-Tors où épars à travers les collines vers Loric.

A Serre-la-Croix se trouvent de très remarquables moraines latérales. La plus élevée débute au défaut de la terrasse des Egaux sur la ferme dite Serre-la-Croix. Cette moraine forme, sur un kilomètre, l'arête très marquée du col alt. 840 m. et se prolonge sur plusieurs kilomètres sur le flanc sud de Myas. Nous avons compté, sur les deux

de Fouillouse, projetait un vaste golfe digité sur les plateaux de Lardier, Vitrolles et dans la vallée de la Déoule.

Après avoir tourné Crigne, il se dilatait par un nouveau golfe dans le vallon de Faye dont il franchissait le col (alt. 970 m.) pour donner la main à la branche du Buëch à travers le territoire de Savournon. Et enfin, après avoir

flancs de la crête du col une vingtaine de blocs de 1^m50 à 3^m d'axe, les uns anguleux les autres émoussés ou mal arrondis, en granits, grès du flysch, quartzites, muschelcalc de la haute Durance et un en grès aquitainien du Dévoluy.

Au-dessous, sont deux rides marquées par places et étagées sur la pente; plus bas à 150 mètres au-dessous du col et à 50 mètres au-dessus du Petit Buëch est une autre superbe moraine latérale à éléments durançais. Elle limite, entre elle et les trois moraines supérieures, un bassin de 3 à 4 hectares qu'elle domine de 15 mètres. Ce bassin serait un lac si la moraine était imperméable. Cette curieuse et intéressante cuvette est un vallum morainique, limité au Sud par les schistes de Myas et, au Nord, par une ride qui a toute l'apparence d'une petite moraine frontale en chevron. Cette topographie spéciale a valu, à ce bassin, le nom caractéristique de *Gourjasse*.

Cette moraine inférieure, que longe en tranchée la voie ferrée, se prolonge à l'amont et à l'aval sur plus de 3 kilomètres.

A ces preuves manifestes du passage du golfe de glace s'en ajoutent une foule d'autres. Ce sont des blocs, des dépôts disséminés sur Myas, sur le col du Laus d'Aspremont, sur Cellas, à Plan-de-Bourg, dans la cluse même de Serres, sur les flancs d'Agnielles et tout le long de la vallée vers Serres, La Piarre et Méreuil.

Entre Méreuil et Trescléoux, l'amont de la terrasse de la Garenne est, malgré sa surface horizontale, une vraie moraine profonde à nombreux galets striés et blocs.

La grande terrasse horizontale de Saléon près d'Eyguians est également un dépôt morainique superbe et rendu manifeste par les argiles à blocs et galets striés (en face de Lagrand); il en est de même à la Casse située entre Laragne et Arzeliers. Sur le flanc Nord de la Casse, une ravine a mis à jour, sous les assises inclinées des cailloutis deltaïdes, une nappe d'argile glaciaire limoneuse brune et présentant de nombreux galets striés. Il est à propos aussi de signaler les grandioses interstratification de boues glaciaires et de poudingues durançais à gros blocs, qui se montrent dans les extraordinaires berges du ravin de Pré-Gauthier, près de Châteauneuf-de-Chabre. En face, sur la rive gauche du Buëch, le petit ravin des Espagnols est creusé totalement dans des argiles glaciaires des plus typiques.

Chacun de ces recoins que nous venons de signaler comme en

contourné au S. la montagne de Saint-Genis, il se ressoudait avec la branche du Buëch, sur le vaste bassin de Laragne.

Cette puissance et ces invasions du glacier durancien ne sont pas de simples et oiseuses hypothèses. Elles sont établies par les nombreux éléments duranciens que présentent les croupes et les anciens champs de culture du Désert-de-Châtillon; par une minuscule moraine à quartzite et

passant, fournirait à lui seul les éléments d'une étude détaillée absolument démonstrative.

Le fait est donc évident, la branche du glacier de la Durance qui se déversait par le col de la Freyssinouse se prolongeait sur toute l'étendue de la vallée du Buëch et venait refaire sa jonction à Laragne, avec le glacier principal qui avait suivi la vallée de la Durance.

Dans sa retraite, la branche du Buëch édifica les superbes moraines frontales de Montmaur. Charles Lory fut le premier glaciériste qui signala ces moraines et qui sut, avec un flair de maître, les attribuer au glacier de la Durance.

La plus extérieure de ces trois moraines a plus de 100 mètres de puissance; elle est de beaucoup la plus remarquable: nous aurons occasion d'en reparler.

De Montmaur à la Freyssinouse la retraite paraît s'être opéré sans arrêt: toutefois il y a lieu de signaler deux moraines latérales très marquées, celle surtout de la rive droite qui isole, sous la ferme Quint, un vallon qu'avait emprunté l'ancienne route nationale.

Au col de la Freyssinouse le glacier subit un arrêt qui lui permit d'élever une belle moraine frontale à branches très accentuées et qu'a coupée la ligne ferrée pour l'emplacement de la gare (alt. 975 m.).

En s'abaissant sous le col par la fusion, la hernie glaciaire éleva une série de cinq moraines frontales séparées les unes des autres par des vallonnements marécageux. Cette remarquable topographie glaciaire est rendue plus sensible encore par la voie du chemin de fer qui traverse les moraines en tranchées et les vallonnements sur des chaussées.

Nous avons insisté plus que cela n'aurait été nécessaire peut-être sur les traces manifestes laissées dans la vallée du Buëch par le glacier, parce que M. Kilian avait écrit que cette branche du glacier n'avait pas dépassé Montmaur.

Nous venons de voir combien cette croyance s'accorde mal avec les faits que nous avons signalés et que nous aurions pu multiplier encore par de nombreuses particularités qu'il aurait été trop long d'énumérer.

Il serait intéressant aussi de donner un aperçu sur les manifesta-

grès de Flysch qui couronne la petite Céüse et par les bourrelets morainiques à blocs de la haute Durance du plateau du col de Faye.

Pendant la longue durée de son stationnement sur toutes ces vastes régions, le glacier eut le temps d'y accumuler, par ses moraines profondes, de puissantes nappes de boues caillouteuses, ou de simples cailloutis plus ou moins mêlés de blocs.

Pendant sa retraite, il dissémina ensuite, sur les terrains qu'il abandonnait, les blocs de sa surface. Tandis qu'avec ses moraines latérales il éleva les cordons morainiques de la base de Céüse et les imposants paysages glaciaires de la Garde, la Celle, la Freyssinouse et Pelleautier.

A l'aval, les escarpements de la Saulce, de la Petite Céüse, de Crigne et de Saint-Genis ont brisé les moraines superficielles et empêché l'édification d'une topographie morainique. Et ce n'est que sur le thalweg que reparaitra le relief glaciaire que nous étudierons plus loin.

Mer de glace du bassin à l'amont de Sisteron. — Des 8 branches qui sur le Gapençais morcelaient le glacier 6 conflurent à nouveau, à l'amont de Sisteron, dans le bassin compris entre Laragne et La Motte-du-Caire, Sisteron et le Monétier-Allemont. Ce bassin de 431 km. carrés

tions glaciaires qui se sont accomplies dans les nombreuses vallées affluentes du Buëch.

Ces petits glaciers locaux, très réels, semblent avoir souvent empêché le dépôt des moraines de la branche du Buëch. Ainsi, au Sud de Saint-Pierre-d'Argençon est un plateau bordant la Chauranne. C'est un cailloutis considérable à blocs nombreux qui proviennent du glacier local de la Chauranne.

Au Nord de la fontaine minérale de St-Pierre et sur le bas thalweg de la Chauranne est une série de bourrelets et de crêtes de moraines locales avec gros blocs.

Sur d'autres points les dépôts glaciaires locaux recouvrent les moraines du glacier alpin et semblent permettre de croire que ces glaciers locaux ont survécu, du moins en ces points, au grand glacier durancien. Il en est ainsi sur les pentes Nord de l'Oule en face de la gare de Veynes. Cette superposition est très marquée aussi sur les berges du Rif, près d'Antonaves et aux Autarets près de Ribiers.

était comme une mer de glace avec une épaisseur minima vers la grande phase, de 500 mètres.

Le front du glacier qui venait heurter les montagnes de la Baume et de Lure en se digitant dans de nombreux vallonnements, n'avait guère moins de 90 kilomètres de développement.

Après des explorations, un peu sommaires peut-être, nos éminents confrères, MM. Penck et Kilian, ont pensé que le glacier de la Durance n'avait pas franchi la cluse de Sisteron.

Nous ne saurions épouser une pareille croyance après avoir parcouru, en détail et à maintes reprises, ces vastes régions, tant de l'amont que de l'aval, de la cluse de Sisteron.

Mais, avant de suivre, au-dessous de Sisteron, le ruban de glace qui s'y étendit, jusque fort loin, nous devons examiner un instant les caractères nouveaux que présentait cette masse de glace après sa traversée du Gapençais.

ETAT DU GLACIER AUX PORTES DE SISTERON. — Les six dérivations et les 65 golfes en impasse qui morcelaient le glacier, d'Embrun à Sisteron, favorisèrent fatalement l'ablation du glacier et le dépôt des moraines superficielles.

En effet, peu de matériaux anguleux et de blocs erratiques de la haute Durance atteignirent ces basses régions.

Les immenses accumulations qui se sont opérées depuis le Monétier-Allemont jusqu'à Sisteron à travers les plaines et les plateaux situés entre Laragne et la Motte-du-Caire, ne sont composées que de menus matériaux à éléments roulés, et, soit à l'intérieur, soit à la surface, les blocs alpins sont excessivement rares et presque toujours fortement roulés. Ces puissants et vastes dépôts proviennent donc à peu près exclusivement des moraines profondes.

Réalimentation du glacier en gros blocs. — Et cependant on trouve à l'aval de Sisteron des trainées considérables de blocs aux tailles souvent énormes.

Ces trainées de blocs ne s'amorcent pas aux escarpements de la Baume de Sisteron puisqu'elles se prolongent

avec la même abondance et les mêmes caractères bien à l'amont de Sisteron.

Avant d'atteindre Sisteron le glacier recevait ses deux derniers affluents : le glacier de la Méouge, sur sa rive droite, et le glacier de la Sasse sur sa rive gauche.

Ces deux affluents lui apportaient, comme tribut, d'énormes matériaux à gros blocs du tithonique, les uns emballés dans leur masse, les autres en moraines superficielles.

Glacier de la Méouge. — A partir d'Antonaves, au débouché de sa vallée, le glacier de la Méouge accumula de formidables amas de cailloutis anguleux et à blocs sur les croupes des Narettes et des Dados, organisés en rides morainiques. Ces amas chaotiques s'arrêtent brusquement à Grouvac et à l'Adrech d'où ils dominent étrangement de 300 m. la profonde dépression de Clare-Combe que devait certainement combler le petit glacier de Rougnous qui prenait ses sources sur les mêmes montagnes que celui de la Méouge.

Il nous serait facile de donner ici, les multiples faits que nous avons recueillis relativement à l'existence de ce petit glacier. Mais il faut nous limiter.

Glacier de la Sasse. — Sur la rive gauche, les apports venus de la vallée de la Sasse, n'étaient pas moindres. Issu dans des gorges établies sur les flancs Nord de massifs, dont l'altitude dépassait souvent 1800 et même 2000 mètres, le glacier de la Sasse recevait, de ces hautes crêtes, de formidables apports qui réalimentèrent, de matériaux erratiques, la rive gauche du grand glacier et dont une partie hérissa encore d'innombrables blocs les flancs adoucis de la rive gauche depuis Clamensanne jusqu'à Sisteron.

Cette immense mer de glace dont les lobes de son front se festonnaient en un développement de près de 90 km. sur les flancs des montagnes de Sisteron, ne trouvait son écoulement vers l'aval que sur deux étroits passages :

1° Sur Bevens par le double col de Saint-Pensier (alt. 764 m.) et de la Mairie (alt. 734 m.), (le premier situé à 294 m. au-dessus du Buëch).

2° Par la Cluse de Sisteron qui n'a, entre le sommet de la Baume (alt. 890 à 1149 m.) et le Molar (alt. 749-920 m.), qu'une largeur de 1700 mètres.

Nos éminents confrères, MM. Penck et Kilian, fixent à Sisteron la limite extrême du front du glacier durancien. Charles Martin et Desor, signalent son passage jusque vers Château-Arnoux; dans une carte d'ensemble, Gabriel de Mortillet assigne, comme extrême limite au glacier durancien, Saint-Auban.

Sans doute, on ne trouve plus à l'aval de Sisteron de boue glaciaire. Les dépôts y sont uniquement caillouteux et par suite perméables. L'étroitesse de la vallée et sa profondeur ont dû faciliter le drainage des limons et des sables mêlés aux moraines du glacier, comme cela a été opéré dans les étroits et profonds cañons du Var, de la Tinée, de la Vésubie et de la Roya et sur nombre de points dans les vallées hautes-alpines. D'autre part, il n'y a pas, dans les cailloutis à l'aval de Sisteron, de galets striés; ce qui est à peu près de règle dans des dépôts perméables comme ceux de l'aval de Sisteron.

En revanche, de gros blocs forment, tantôt des groupes, tantôt des trainées, jusqu'à Saint-Auban à 19 km. de Sisteron : sur cette étendue les blocs sont tantôt noyés dans la masse des cailloutis, tantôt épars sur les terrasses ou sur leurs talus.

1° *Basse terrasse.* — Des blocs sont noyés dans la *basse terrasse* et dans les cailloutis de l'escarpement qui porte, au bord de la Durance, la plaine qui s'étend de Sisteron aux Bons-Enfants; dans les chambres d'emprunt et les tranchées du chemin de fer, des Bons-Enfants à Peipin; dans les emprunts de ballast près du pont de Volonne.

2° *Hautes terrasses.* — Ils se montrent nombreux et avec des tailles de 5 et 7 mètres soit sur le rebord, soit sur le talus, soit noyés dans l'intérieur des cailloutis des hautes terrasses à Saint-Domin au-dessus de Sisteron, sur la haute terrasse d'Aubignosc à Château-Arnoux et sur celle de Saint-Auban. A Saint-Puy les blocs se coudoient et

s'empilent les uns sur les autres dans l'intérieur des cailloutis.

Au sud de Château-Arnoux, *si*r blocs atteignent chacun des volumes de 500 à 600 mètres cubes et ils sont en partie enfouis dans les graviers.

Avant la construction du chemin de fer, en 1871, et avant la construction du pont de Volonne, toute la région et surtout les talus et le rebord des hautes terrasses étaient hérissés de blocs aux tailles fantastiques. Les plus grands ont été débités, soit comme pierres d'appareil, soit comme bloc d'enrochement contre la rivière.

Nous avons assisté en 1906, navré, mais impuissant, à la destruction d'un grand nombre de blocs de la terrasse de Sant-Puy ou de Salignac qu'on employait pour la confection d'une digue contre le Vanson.

Nous avons compté, de Sisteron à Saint-Auban, une vingtaine de blocs provenant de la haute Durance. Ce sont des grès du flysch, des quartzites, des granitoïdes, des euphotides, des calcaires triasiques, les uns anguleux, les autres plus nombreux aux angles émoussés, avec des tailles de 1^m50 à 2^m50.

A l'aval de Saint-Auban, les blocs diminuent de volume. Les tranchées pour le grand canal de l'usine électrique de la Brillanne exhumaient des fouilles une soixantaine de blocs de 1^m à 1^m750 d'axe avec des angles émoussés, mais parfois encore très saillants.

Origine des blocs erratiques de l'aval de Sisteron. —

On a prétendu expliquer le transport de ces blocs par une débâcle provenant de la rupture du barrage d'un lac qui aurait emporté ces blocs dès la Cluse de Sisteron.

Une débâcle ou une série de débâcles n'auraient bénéficié, pour les divers niveaux, que d'une pente de 0^m35 pour 100 mètres. Il est sans exemple, qu'avec une si faible pente, une débâcle ait pu transporter des blocs de 50 à plus de 500 mètres cubes.

D'ailleurs une débâcle ne peut rendre compte de l'existence de blocs de 5 à 7 m. d'axe et dont les fragments, à

cassures vives et concordant parfaitement, sont en intime voisinage 1 à 2 m. de distance comme nous en avons trouvé à Aubignosc et à Château-Arnoux.

D'autre part, ces trainées de blocs débutent, comme nous l'avons dit, à 12 km. à l'amont de Sisteron, et s'amorcent, d'une part, à Antonnaves, au débouché de la gorge de la Méouge et d'autre part, sur les plateaux de la rive gauche de la Sasse.

Près d'Antonnaves nous avons mesuré dans le glaciaire un bloc qui cube 600 m. cubes.

Nous avons compté des centaines de blocs de 3 à 9 m. sur les flancs ou le rebord de la terrasse de la Silve, d'Entraïns à Soleillet. Un de ces blocs, parfaitement anguleux, avait 13 mètres d'axe.

C'est évidemment le glacier de la Durance qui a semé sur toutes ces étendues les blocs qui s'y font remarquer. Le glacier de la Durance s'est donc prolongé au moins jusqu'à Saint-Auban; et nous verrons plus loin qu'il a dû porter son front jusque près de Manosque.



CEINTURE EN BRONZE

Trouvée dans les Hautes-Alpes

Vers 1890, des bergers, en fouillant le sol dans leurs jeux, mirent à jour, à l'Auberie, près de Saint-Bonnet, un petit trésor de l'âge de bronze comprenant : une ceinture-bouclier, des bracelets, des torques, fibules, boutons et appliques. Le tout représentant la parure, à peu près complète, d'un guerrier de l'âge du bronze (époque Larnaudienne, d'après G. de Mortillet).

Le possesseur actuel de cette intéressante trouvaille aurait eu occasion de s'en défaire à un prix élevé, si nous ne l'avions supplié d'attendre ; car nous espérions rencontrer quelque généreux mécène qui voulût bien en faire l'acquisition pour le Musée.

Vains espoir. Et il est à craindre que ces objets si intéressants, pour notre histoire locale, ne subissent le sort de toutes les trouvailles antérieures qui sont allées orner les cabinets d'amateurs ou les autres Musées quand elles n'ont pas été détruites inconsciemment. Ainsi, le trésor de l'âge de bronze de la Fare, qui pesait 18 kg. fut vendu à un forgeron ; celui de Panacelles, près de Guillestre, orne le Musée de Toulouse, celui de Clare-Combe, près de Ribiers, est au Musée de Saint-Omer ; celui de Réallon, qui comprenait plus de 450 pièces d'une rare conservation, est au Musée de Saint-Germain.

Pour empêcher l'exode de la dernière trouvaille, quel-

ques personnes ont émis l'idée d'avoir recours à une souscription discrète parmi les personnes qui s'intéressent aux choses du pays.

Quelques-uns de nos généreux compatriotes ont déjà spontanément promis leur précieux concours. Il est grandement désirable qu'ils aient des imitateurs aussi généreux et aussi libérateurs pour couvrir la dépense et assurer à notre Musée la possession de cette armure aussi rare qu'intéressante.

D. M.

Altitude : 739m=20, au nord, à l'ombre

Observations du 1^{er} au 31 octobre 1912

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été ; 8 heures, hiver						SOIR : 6 heures						
	Baro- mètre	Tempé- rature	Etat du ciel	Thermo- mètre monillé	Pluie ou neige fondue tombée en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature	
									Direction	Force			
1	761.7	-10.5	couv.	4	2.5	6.4	-18.0	757.5	—	—	couv.	4	-13.0
2	756.9	-12.9	couv.	4	2.5	6.3	-17.0	755.5	—	—	id.	3	-14.0
3	754.4	+13.0	couv.	4	3.2	6.7	-19.0	757.4	—	—	3/4 couv.	3	-13.0
4	761.1	+10.3	1/4 couv.	1	8.3	6.0	-12.0	765.5	N.S.	3	1/4 couv.	1	-9.0
5	766.9	6.0	beau	0	—	0.6	-15.0	766.5	—	—	id.	4	-9.0
6	765.3	6.5	1/4 couv.	1	—	3.2	-15.5	763.2	—	—	id.	—	-11.0
7	762.2	7.5	couv.	4	—	5.6	-11.0	763.8	—	—	id.	—	-9.0
8	762.3	+8.5	pluie	5	—	6.2	-17.0	764.0	—	—	id.	—	-15.0
9	765.7	-16.2	3/4 couv.	3	8.7	8.3	-18.0	765.1	—	—	id.	—	-11.0
10	767.6	-9.0	beau	0	3.5	3.0	-19.0	765.5	—	—	3/4 couv.	3	-9.8
11	768.1	+8.9	2/4 couv.	2	3.5	2.4	-19.0	768.1	—	—	2/4 couv.	2	-10.0
12	771.3	+5.0	beau	0	0.5	1.5	-19.0	769.5	—	—	beau	0	-10.5
13	770.5	+6.0	id.	—	—	2.9	-19.0	769.6	—	—	id.	—	-10.0
14	771.7	-7.1	id.	—	—	3.5	-20.0	769.5	—	—	id.	—	-10.5
15	769.2	-7.1	id.	—	—	4.2	-20.5	767.2	—	—	id.	—	-11.6
16	766.8	-8.6	id.	—	—	4.0	-21.0	765.0	—	—	id.	—	-8.9
17	767.2	-6.0	id.	—	—	0.6	-20.5	764.1	N.E.	3	couv.	4	-13.0
18	764.7	-6.0	id.	—	—	3.5	-15.3	765.0	N.S.	1	beau	0	-7.9
19	767.4	-4.5	id.	—	—	1.0	-13.5	761.4	—	—	id.	—	-7.5
20	762.5	-2.2	couv.	4	—	0.6	-18.0	761.4	—	—	id.	—	-9.2
21	760.1	-3.9	beau	0	2.1	0.6	-15.0	754.6	—	—	couv.	4	-8.1
22	761.0	-14.0	pluie	5	2.9	2.9	-8.0	754.9	—	—	id.	—	-4.5
23	757.2	-1.2	3/4 couv.	4	1.0	0.5	-9.2	753.4	—	—	id.	—	-5.4
24	754.9	-4.8	couv.	4	4.5	1.6	-10.0	755.5	—	—	id.	—	-6.3
25	755.9	-5.1	pluie	5	15.2	4.5	-12.5	759.4	N.O.	1	id.	—	-13.5
26	764.0	-3.1	couv.	4	—	0.1	-13.8	762.5	—	—	beau	0	-7.7
27	766.7	-5.1	beau	0	—	1.0	-18.6	765.6	—	—	beau	0	-6.4
28	770.2	+0.5	id.	—	—	1.5	-18.0	767.0	—	—	couv.	4	-9.0
29	768.2	+7.8	couv.	4	—	4.1	-12.5	766.1	—	—	id.	—	-9.2
30	764.3	+9.2	id.	—	0.3	2.9	-15.0	761.5	—	—	pluie	5	-10.5
31	762.6	+5.1	2/4 couv.	2	16.5	3.5	-14.6	761.7	N.	3	couv.	4	-8.5
Moyenne.	764.3	+7.1	—	—	—	—	—	762.9	—	—	—	—	+9.7

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 739m20, au nord, à l'ombre

Observations du 1^{er} au 30 novembre 1912

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été ; 8 heures, hiver					SOIR : 6 heures								
	Baro- mètre	VENT		Tempé- rature	Etat du ciel	Thermo- mètre mouillé	Pluie ou neige fondue tomblée en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
		Direction	Force								Direction	Force		
1	765.0	N.	2	4.9	couv.	4.6	—	4.0	+11.9	767.2	E.	2	beau	5.2
2	767.7	S.E.	3	2.4	3/4 couv.	1.8	—	2.0	+9.5	767.1	N.	3	id.	3.2
3	765.6	N.E.	2	1.0	beau	1.0	—	3.9	+6.2	766.7	N.	2	id.	2.0
4	769.1	—	—	0.9	1/4 couv.	2.0	—	3.0	+9.0	770.3	—	—	id.	1.1
5	770.1	—	—	4.7	id.	5.2	—	6.2	+8.9	764.8	E.	2	id.	6.9
6	760.6	—	—	—	beau	1.0	—	2.0	+9.0	759.0	E.	2	id.	6.9
7	766.4	—	—	2.7	id.	0.8	—	3.0	+8.0	767.8	E.	3	id.	2.5
8	777.5	—	2	0.8	id.	1.0	—	3.0	+9.0	768.2	—	—	id.	4.0
9	769.6	E	1	3.0	couv.	2.0	—	0.8	+11.0	758.7	E.	1	id.	6.2
10	767.9	—	—	0.2	3/4 couv.	1.0	—	1.5	+15.0	763.5	—	—	2/4 couv.	6.9
11	758.0	—	—	0.0	couv.	0.5	—	2.0	+8.9	748.9	—	—	couv.	4.0
12	745.9	—	—	0.9	brumeux	0.8	43.0	2.5	+6.1	748.8	—	—	beau	0.9
13	751.9	—	—	5.2	3/4 couv.	3.4	—	7.0	+3.4	754.2	—	—	couv.	1.5
14	763.9	—	—	7.0	beau	8.5	—	8.5	+6.4	763.1	—	—	beau	0.3
15	760.6	N.E.	3	0.5	id.	0.3	—	2.1	+9.0	760.0	—	—	couv.	0.3
16	761.5	N.E.	4	0.8	couv.	1.1	—	7.0	+3.4	763.1	N.	3	1/4 couv.	1.0
17	766.6	S.	2	1.0	id.	2.3	—	3.9	+10.0	767.1	E.	2	3/4 couv.	0.9
18	766.4	—	—	3.2	id.	4.0	—	7.0	+3.0	763.0	—	—	couv.	0.9
19	765.1	S.E.	1	0.3	beau	1.2	—	5.8	+4.3	766.8	N.	2	beau	1.0
20	770.1	N.E.	2	0.9	3/4 couv.	1.5	—	4.0	+7.2	768.4	—	—	id.	1.2
21	765.0	—	—	3.3	couv.	3.0	—	4.5	+6.4	763.0	—	—	id.	5.0
22	767.4	E.	1	2.0	beau	2.0	—	3.0	+5.6	768.6	N.	2	id.	0.2
23	770.9	—	—	2.9	id.	4.0	—	5.0	+4.4	770.1	S.	1	id.	1.0
24	770.9	N.	2	8.2	id.	9.4	—	10.5	+6.2	767.5	S.E.	3	couv.	0.0
25	769.7	N.E.	2	1.0	id.	4.2	—	6.0	+3.9	768.4	—	—	beau	1.9
26	769.8	—	—	8.9	id.	9.5	—	9.0	+10.2	766.9	—	—	2/4 couv.	3.4
27	764.8	—	—	4.1	couv.	3.4	—	8.9	+10.0	759.8	—	—	couv.	3.0
28	758.7	—	—	0.5	id.	0.5	—	3.0	+6.0	760.6	N.	1	beau	0.0
29	760.8	—	—	2.7	couv.	3.4	2.5	7.5	+5.0	760.5	—	—	couv.	3.0
30	758.1	—	—	0.5	couv.	0.5	1.5	5.4	+4.0	753.6	—	—	id.	0.5
Moyenne.	761.9	—	—	—32.1	—	—	—	—	—	+763.5	—	—	—	+49.4

Altitude : 729m20, au nord, à l'ombre

Observations du 1^{er} au 31 décembre 1912

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été ; 8 heures, hiver					SOIR : 6 heures				
	Baro- mètre	VENT		Tempé- rature	Etat du ciel	Baro- mètre	VENT		Tempé- rature	Etat du ciel
		Direction	Force				Direction	Force		
				Thermo- mètre mouillé	Pluie (ou neige fondue) tombeée en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	N.		
1	757.5			+ 3.0	4.5	- 3.0	+ 7.0			3/4 couv. 3
2	768.5			+ 5.0		- 5.5	+ 5.5			1/4 couv. 1
3	771.2			+ 2.2		- 5.2	+ 5.5			2/4 couv. 2
4	773.0		0.	+ 2.0		- 6.5	+ 5.0			beau 0
5	772.6			+ 1.8		- 13.0	+ 5.0			id.
6	770.1			+ 10.5		- 12.1	+ 6.			1/4 couv. 1
7	773.1			+ 11.4		- 11.6	+ 6.0			id.
8	775.1			+ 10.4		- 11.7	+ 7.0			2/4 couv. 2
9	773.9			+ 10.6		- 11.5	+ 7.0			id.
10	771.9			+ 10.6		- 11.5	+ 5.6			1/4 couv. 2
11	772.2			+ 9.8		- 11.1	+ 7.2			id.
12	768.6			+ 9.0		- 10.0	+ 5.6			beau 0
13	771.0			+ 1.7		- 4.5	+ 7.0			id.
14	777.0			+ 3.5		- 5.0	+ 5.0			couv. 4
15	769.9			+ 1.8		- 3.0	+ 10.2			beau 0
16	770.3			+ 3.7		- 3.7	+ 9.0			beau 0
17	763.2			+ 3.5		- 4.2	+ 8.7			beau 0
18	767.0			+ 5.4		- 6.0	+ 7.8			beau 0
19	766.0			+ 2.0		- 3.2	+ 8.5			1/4 couv. 1
20	771.5			+ 5.5		- 3.5	+ 8.0			beau 0
21	772.1			+ 4.8		- 6.2	+ 8.0			couv. 5
22	768.4			+ 0.1		- 6.0	+ 6.5			beau 0
23	765.4			+ 4.3		- 6.3	+ 7.5			couv. 0
24	771.2			+ 2.0		- 1.8	+ 7.9			id.
25	774.9			+ 3.0		- 3.5	+ 10.0			1/4 couv. 4
26	771.5			+ 3.5		- 4.5	+ 9.8			couv. 2
27	767.5			+ 3.4	20.2	- 1.0	+ 15.0			2/4 couv. 4
28	768.5			+ 0.3		- 1.0	+ 11.0			beau 0
29	769.3			+ 1.8		- 3.5	+ 11.0			beau 0
30	772.7			+ 1.5		- 3.0	+ 9.5			3/4 couv. 3
31	775.5			+ 3.2		- 4.5	+ 8.5			1/4 couv. 1
Moyenns.	770.3			- 43.						
										- 0.8

Le Secrétaire-Gérant.

A. FABRE.



HENRI DE ROUSSET

Aquafortiste

Par M. Joseph ROMAN

Dans le numéro de ce *Bulletin* du mois de janvier 1910, j'ai consacré à M. Disdier de Rousset une notice nécrologique trop courte et trop improvisée. J'aurais dû, pour être à peu près complet, rechercher comment s'était faite la formation artistique de ce peintre distingué, quels avaient été ses maîtres et surtout étudier la technique de sa peinture. Il eût fallu aussi l'envisager sous ses divers aspects comme dessinateur, peintre, aquafortiste, aquarelliste, etc. J'ai été très incomplet; mais une notice nécrologique ne peut être une étude poussée qui exige beaucoup de travail et des renseignements que je n'avais pas alors.

J'ai cependant noté dans cet article que M. de Rousset avait aspiré à être aquafortiste et j'ai signalé deux planches de lui fort habilement gravées qui témoignent de beaucoup de maîtrise dans ce genre de travail.

Cependant, je ne savais pas tout; je savais M. de Rousset artiste jusqu'au bout des doigts, mais j'ignorais qu'il eût fait de l'aquarelle, du pastel, du modelage, cherchant dans toutes ces voies diverses quelque chose de nouveau à trouver, à l'affût des procédés les meilleurs et les plus délicats.

Quant à l'eau forte je savais qu'il avait gravé deux planches, il m'en avait lui-même donné des épreuves, mais il en a gravé bien davantage. L'eau forte a toujours opéré sur

lui une invincible attraction ; il aspirait à devenir un maître dans cet art merveilleux et il y serait parvenu si le temps ne lui avait manqué, car il était excellemment doué.

Le célèbre paysagiste Jules Dupré disait que les peintres faisaient de l'eau forte seulement dans leurs bons jours. Rien de plus exact, car l'exécution de l'eau forte doit être rapide, facile, sans reprises, c'est une improvisation, un croquis qui peut indéfiniment se reproduire par l'impression et qui rend exactement ce qu'a voulu l'artiste sans interprétation aucune.

Nulle gravure ne procure comme l'eau forte la sensation de la couleur, aussi presque seuls les grands coloristes Rembrandt, Van Dyck, etc., s'y sont adonnés d'une manière suivie.

Le travail du burin est lent, méthodique, rien dans son élégance un peu compassée n'est laissé au hasard ; l'eau forte procède autrement, c'est une gravure à effet qu'il ne faut pas regarder à la loupe.

On en connaît le procédé. Sur une plaque de cuivre revêtue d'un vernis noirci, on dessine à la pointe fine et du premier coup. Quelques traits, quelques hachures font saillir les figures, fuir les lointains. On fait ensuite mordre la partie du cuivre qui a été mise à nu par le travail de la pointe, le surplus restant protégé contre l'acide par le vernis. Puis le vernis enlevé on renforce les fonds au moyen d'eau forte étendue rapidement au pinceau et lavée quand la morsure est suffisante. Ce procédé donne aux personnages une intensité de vie extraordinaire, aux paysages un fuyant et un relief remarquables qu'on ne peut obtenir par le burin.

Toute retouche au burin nuit à l'eau forte ; Rembrandt et Van Dyck ont quelquefois retouché les leurs au burin et les ont alourdis et gâtés ; le premier travail est toujours le meilleur. Van Dyck avec quelques lignes et quelques hachures sait faire saillir les têtes de ses personnages, fuir leurs tempes, profiler les masses de leur barbe et de leurs cheveux, dessiner ces mains élégantes, aristocratiques, bien en place, qui suffiraient à le faire reconnaître à défaut de

signature ; quelques indications légères font deviner les vêtements sans qu'il soit nécessaire de les achever.

Evidemment cet art libre et personnel avait séduit M. de Rousset ; de 1884 à 1889, il travailla avec un excellent aquafortiste nommé Jazinski à en apprendre tous les procédés. C'est de Van Dyck qu'il aspirait à suivre la manière ; il commença par le copier ; deux croquis à l'eau forte des portraits de Jean et de Pierre Breughel par ce maître sont parmi ses premières œuvres.

Puis il tenta de l'imiter en gravant le portrait d'une de ses connaissances dont le nom n'a pas été retrouvé. Cheveux abondants, barbe étalée, ample vêtement, bras posé transversalement ; l'imitation de Van Dyck est flagrante dans cette eau forte. Elle témoigne encore d'une certaine inexpérience ; les fonds sont barrés de hachures un peu confuses, mais pour une première œuvre personnelle c'est bien et elle possède surtout une grande qualité, la vie.

Puis il copia de l'Albert Durer et Daumier et transporta sur cuivre un de ses propres tableaux, le *Berger des Alpes*, maintenant au musée de Marseille. Cette dernière eau forte est caractéristique ; elle est toute moderne d'inspiration et cependant l'influence de Van Dyck s'y fait encore sentir dans la pose et le dessin de la main et dans la manière dont les vêtements sont compris. C'est une simple esquisse, les vigueurs font défaut ; mais il n'y a pas une erreur dans le trait et comme préparation c'est excellent.

Enfin, une de ses dernières œuvres est le portrait d'un ancien magistrat lyonnais, M. Gilbert Devienne, avec lequel il était apparenté, figure ferme, d'un dessin un peu sec mais très correct et paraît-il d'une ressemblance parfaite.

H. de Rousset aspirait à être un maître aquafortiste, il ne cachait pas son ambition à cet égard ; il eût voulu pouvoir du premier coup enlever sur le cuivre des personnages irréprochables et vivants, ou y reproduire toute la profondeur des paysages des Alpes. Il y serait certainement parvenu, mais comme pour tant d'autres choses, hélas ! c'est le temps qui lui a fait défaut, de sorte qu'il ne nous reste de lui aucune eau forte personnelle achevée, mais seulement

des essais et des tâtonnements qui témoignent de ce qu'il eût pu faire.

Les eaux fortes d'Henri de Rousset, dont tous les cuivres n'ont pas été retrouvés, seront toujours très rares, je crois donc être utile aux collectionneurs en en donnant la description complète accompagnée de la date approximative à laquelle elles ont été faites.

1. Chimère ailée, tournée à gauche dans un encadrement en forme de double accolade dont le fond est strié de traits parallèles. Sur le fond de la planche des essais de pointe.

Copie probable d'un ornement persan. Premier essai. Vers 1884. 75^{mm} sur 57.

2. Paysage figurant une plage au milieu de laquelle se dresse un arbre sous lequel est une barque ; à gauche deux cabanes de pêcheurs ; à droite deux barques mâtees et les flots de la mer.

Copie très librement faite d'un modèle pour aquafortistes qui se trouve dans la méthode de Lalanne. Vers 1884-1885. 125^{mm} sur 97.

3. Portrait du peintre Pierre Breughel. Il est à mi-corps tourné des trois quarts à droite, la barbe en pointe, la moustache relevée, les cheveux ras, vêtu d'une collerette plissée, d'un pourpoint boutonné sur la poitrine et d'un manteau. Le bras sortant du manteau est posé transversalement. La tête seule est ombrée. Essais de pointe sur les fonds.

Copie très habile de l'eau forte de Van Dyck. Vers 1885. 212^{mm} sur 140.

4. Portrait du peintre Jean Breughel. Il est à mi-corps tourné des trois quarts à gauche, la barbe en pointe, la moustache relevée, les cheveux rares retombant sur le front, vêtu d'une collerette plissée, d'un pourpoint boutonné sur la poitrine et d'un manteau. Le bras gauche sort transversalement du manteau. La tête seule est ombrée.

Copie supérieure à la précédente de l'eau forte de Van Dyck. Vers 1885. 225^{mm} sur 146.

5. Portrait de la mère d'Albert Durer. Elle est en buste des trois quarts à gauche, le front et le cou ridés, les yeux louches, un voile sur la tête. Indices de corsage et de manteau.

Copie du dessin d'Albert Durer daté de 1514 et conservé au musée de Berlin. Cette eau forte est très terminée, un peu sèche. Vers 1887. 198^{mm} sur 149.

6. Le père Fouettard. Assis sur un fauteuil des trois quarts à droite, un petit bonnet sur la tête, des bésicles sur le nez, moustachu, vêtu d'une ample blouse, des espadrilles aux pieds, il tient courbé sur son genou un enfant vu de dos et gesticulant. Sa main tient un fouet à plusieurs lanières qu'il va laisser retomber sur les fesses du bébé.

Eau forte enlevée beaucoup plus librement que la précédente. D'après un dessin du caricaturiste Daumier. Vers 1887. 228^{mm} sur 152.

7. Portrait d'un inconnu. Il est en buste des trois quarts à droite, cheveux au vent, barbe étalée; ample vêtement, le ruban de la légion d'honneur à la boutonnière (du côté droit). Le bras gauche repose transversalement sur le bras droit.

Eau-forte faite probablement d'après nature sans croquis préalable; fond brouillé de hachures irrégulières. Certaines parties sont excellentes. L'imitation de Van Dyck est flagrante. De 1885 à 1887. 227^{mm} sur 150.

8. Le Berger des Alpes. Homme barbu à mi-corps, coiffé d'un béret et tourné des trois quarts à droite. Il tient de la main gauche un long bâton et est vêtu d'un justaucorps boutonné sur la poitrine et d'un manteau à collet.

Reproduction du tableau d'H. de Rousset qui est au musée de Marseille. Cette eau-forte est une préparation parfaite, mais elle est inachevée, les ombres et les vigueurs manquent. 1888. 137^{mm} sur 98.

9. Portrait de M. Gilbert Devienne, ancien magistrat. Il est en buste, tourné des trois quarts à droite, les cheveux

rare, avec un collier de barbe, cravate et vêtements à peine indiqués. Essais de pointe sur le fond de la planche.

Eau-forte faite d'après nature à Lyon. Grande fermeté de touche. Vers 1890. 162^{mm} sur 121.

10. Portrait de Rembrandt. Il est en buste jusqu'à la naissance des bras, vu de face, les cheveux longs, avec une légère moustache et coiffé d'une barette de velours. On voit un indice de cuirasse. Essais de pointe sur le fond de la planche.

Eau-forte gravée avec infiniment de légèreté et sans aucune hésitation, d'après l'un des nombreux portraits de Rembrandt par lui-même. Vers 1890-1891. Planche en largeur de 145^{mm} sur 98.

C'est peut-être la meilleure œuvre d'H. de Rousset.



NOTICE HAGIOLOGIQUE

SUR

QUELQUES RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME DE BERTAUD

Par M. l'Abbé F. ALLEMAND

I. — *But de cette étude*

Quand le Haut-Alpin voit, non loin du chef-lieu, se dresser devant lui le mont Aurouse, se souvient-il qu'au pied de ce sommet, dans un bassin circulaire enclos de roches abruptes, exista de 1188 à 1446 un monastère de chartreusines ? Se souvient-il que là vécurent de nobles femmes dont notre pays a lieu de s'honorer, des femmes qui, ne cherchant qu'à se faire oublier, n'acquirent que mieux la gloire la plus pure, celle de la vertu et de la sainteté. Dans leur nombre, deux sont qualifiées de bienheureuses, Anne, prieure de Bertaud, et Jeanne de Villeneuve, prieuré de la Celle-Roubaud, dépendance de Bertaud ; une troisième a rang parmi les saintes : c'est Roseline de Villeneuve, aussi prieure de la Celle-Roubaud.

La Provence a vénéré ces héroïnes, dressé à l'une d'elles des autels, et nos Alpes, si elles ne les ont pas entièrement oubliées, en gardent à peine le souvenir.

Cependant elles sont plus de nous que de la Provence, car, si deux d'entr'elles touchent à cette dernière par leur

naissance et par leur mort, nous les revendiquons toutes trois comme professes de notre ancienne chartreuse du mont Arouse.

Il importe donc d'évoquer leur mémoire et de la faire revivre, si possible, parmi nous.

Je viens, pour cela, leur consacrer quelques pages où je m'efforcerai de recueillir et de condenser ce que divers auteurs et documents ont pu nous conserver à leur sujet.

Mais tout d'abord il convient de faire connaître par un court aperçu historique le couvent qui fut leur asile, le témoin silencieux de leurs prières et de leurs vertus

II. — *La Chartreuse de Notre-Dame de Bertaud*

Bertaud, nom probablement d'un ancien possesseur du sol pendant le haut moyen-âge¹, est situé sur la commune de la Roche-des-Arnauds. A l'ouest, se dresse le pic de Bure à une altitude de 2.712 m. et, aux autres points, les monts la Plane, Col de Rabou, Mouissière et Loubet. Entre ces hautes barrières, boisées d'un côté et abruptes de l'autre, le territoire forme comme un grand cirque au sol inégal et coupé de torrents. L'aspect est tout ensemble austère et grandiose, et le climat des plus durs, surtout en hiver. Tout en ce lieu porte au recueillement de l'âme et favorise ses élans vers le Créateur.

C'est au centre de ce désert que s'élevait autrefois le monastère sous le vocable de *Notre-Dame de Bertaud* ou *d'Arouse*. Il comprenait les cellules des religieuses, la salle capitulaire, le réfectoire, le *fornellum*² et l'église, le tout cloîtré d'un mur d'enceinte, avec, au dehors, des habitations pour les frères convers et le prêtre desservant la

¹ Beaucoup de noms de lieux, dans les Alpes, ont la même origine, tels ceux d'*Auriac*, *Oriol*, *Ceillac*, *Prabaud*, *Rambaud*, *Champsaur* (*campus sauri*), etc.

² Le *Fornellum* était une salle où l'on faisait du feu et où l'on recevait les étrangers.

communauté. Sur son emplacement et de ses débris s'est formé depuis le petit hameau de la Crotte¹ où on remarque encore diverses substructions et l'église.

Cette dernière, convertie en ferme, est construite en style pur roman, avec des pierres soigneusement taillées et appareillées. La nef unique est voûtée en berceau et divisée en trois travées séparées entr'elles par des arcs-doubleaux retombant sur des pilastres en saillie; la dernière, qui servait d'abside, se termine en cul de four².

Vers la ferme de la Grangette, a été bâtie après coup, une petite chapelle où l'on a transporté la pierre d'autel, un beau monolithe, de l'ancienne église. Cette chapelle, sous le vocable de *S. Pierre*, est le but d'un pèlerinage le 29 juin.

Le monastère fut fondé en 1188 par la cession que firent du territoire de Bertaud aux religieuses de Prébayon, du diocèse d'Orange³, Adelaïde Flotte et ses quatre fils, seigneurs de Montmaur, et par le rachat simultané qu'effectuèrent les dites religieuses de droits que le chapitre de Gap avait sur la terre⁴. Toutefois ce ne fut que vers 1200 que la maison claustrale et l'église furent construites sur un fonds appelé *Pré Masse* et donné, à cette date, par les frères Flotte dans cette intention⁵.

La nouvelle maison vit bientôt ses possessions s'accroître. C'est ainsi que dès 1198, il est fait don aux religieuses du domaine de Bertaud à Ventavon, en 1226 de celui de Quint à la Roche-des-Arnauds et, plus tard, d'autres au Lazer, au Monétier-Allemont et à Upaix. Outre ces domaines, elles acquirent par donations ou par achats d'autres biens, tels que diverses maisons à Gap, des champs, des prés, des pâturages à la Cluse, Agnières, Montmaur, la

¹ Ainsi nommé de *Crota*, voûte, celle de l'ancienne église. Ce hameau appartient aujourd'hui à l'administration forestière.

² On trouve aussi à Bertaud un pont qui est de la même architecture que l'église.

³ La maison de Prébayon existait dès une époque reculée. Elle suivait, à l'origine, la règle de Saint Césaire d'Arles, puis elle embrassa, en 1660, celle de Saint Bruno.

⁴ P. Guillaume : *Chartes de Bertaud, Gap, 1888.*

⁵ *Invent. des Arch. de Durbon de 1694, numéro 410.*

Roche-des-Arnauds, Manteyer, la Freyssinouse, Pelleautier, Upaix, Ventavon et autres lieux¹.

D'autre part, les papes Innocent III, en 1203, et Clément IV, en 1226, les dispensèrent des droits de décimes; de hauts seigneurs et princes, tels que Reymond Béranger IV, l'empereur Frédéric II, Charles I^{er}, roi de Naples, Charles, prince de Salernes, les Dauphins Guigues VI, Guigues VII et Humbert I^{er} les exemptaient des taxes de péage dans leurs terres, tandis que d'autres et les évêques, notamment ceux de Gap, les prenaient sous leur garde et leur protection².

Cependant elles ne jouirent pas toujours en paix de leurs nombreuses possessions disséminées un peu partout. Elles furent engagées en bien des démêlés avec leurs voisins, surtout avec les Templiers, les Chartreux de Durbon, les seigneurs de Montmaur et de la Roche-des-Arnauds. Pour obtenir justice elles durent recourir maintes fois au Dauphin, au Sénéchal de Provence, aux rois de France et aux papes d'Avignon³.

Des infortunes d'autre sorte vinrent fondre sur elles. Ce fut en 1376, pendant le carême, l'incendie de leur maison, et nous voyons, en cette occurrence, le chapitre général de l'ordre, ainsi que le pape Clément VII, recommander leur pauvreté à la sollicitude publique.

En 1446, le monastère devint encore la proie des flammes, et, cette fois, il ne fut plus relevé. Les religieuses durent d'abord se retirer dans leurs habitations de Gap, puis vinrent bientôt se fixer dans la maison haute des chartreux de Durbon. En 1463, leurs biens furent incorporés à ceux de ce couvent. Dès lors, la communauté ne fit plus que décliner jusqu'en 1601 où la dernière des religieuses fut transférée, par ordre de l'évêque de Gap, au monastère de Prémol⁴.

Avant ses revers la chartreuse de Bertaud occupait, en raison de son importance, le second rang parmi celles de

¹, ² P. Guillaume : *Chartes de Bertaud*, Gap 1888.

³ Charles Lecouteux. *Annales de l'ordre des Chartreux*, t. 113, p. 66.

⁴ Don Mollin : *Histoire de l'ordre des Chartreux*, mss.

France¹. Nous ne connaissons à aucune époque le nombre précis du personnel composant la communauté. En 1297, on trouve 45 professes réunies en chapitre et 33 en 1299; mais toutes n'étaient pas présentes. Ces religieuses appartenaient pour une bonne part aux familles les plus considérables des Alpes et de la Provence, exemple édifiant montrant quel haut esprit d'honneur et de foi animait alors la noblesse.

Dans leur nombre, en effet, nous trouvons des noms tels que ceux-ci : 1188, Girarde d'Eltens; 1209, Reymonde de Messara; 1297, Raybaude de Montauban, Reymonde de Montorcier, Alix de Laye, Alix de Spina, Alix Flotte; 1299, Catherine Flotte de Jarjayes, Marguerite et Catherine de Laugelas, Rostagnie de Tarascon, Rostagnie de Montorcier; 1323, Béatrix d'Ardisson, Anne de Neffes, Allarde de Bénévent, Marguerite de Laye, Guillaumette de Sigoyer, Béatrix de Reynier, Eynarde de Morges, Roseline et Reymonde d'Esparrons, Catherine de St-Marcel, Alix, Laurette et Sibille de Barras; 1335, Raybaude de Pierrevert; 1356, Philippine Flotte; 1364, Belette d'Ancône, Héléonore et Garcende de Flotte, Catherine de Freyssinière, Guignonnette de Montorcier; 1391, Isoarde de Sigoyer; 1432, Alix de Varces; Antoinette et Marguerite de Montorcier, Arnaude Flotte, Marguerite de St-Marcel, Dragonnette d'Auriac; 1462, Marguerite de la Font de Savignes; Georgette de St-André, Mariette de St-Marcel; 1517, Nicolette de Montorcier².

Honneur à ces nobles filles de saint Bruno, honneur, en leur personne, à l'idéal divin qui les fit s'ensevelir vivantes dans ce désert, non tant pour y expier par la pénitence des péchés qu'elles n'avaient point commis, que pour y conserver par la retraite et y embellir par la piété le trésor de leur innocence.

Mais, entre toutes, se distinguent par leur rare sainteté les quatre vénérables prieures dont je vais maintenant parler.

¹ Charles Lecouteux : *Annales de l'ordre des Chartreux*.

² J. Roman : *Obituaire de Bertaud*, 1904.

III — *La bienheureuse Anne*

Je ne dois point prétendre donner une vie fort complète de notre bienheureuse, car trop peu de faits la concernant sont parvenus jusqu'à nous. L'humilité dont, à l'exemple des saints, elle s'entoura, l'époque relativement lointaine où elle vécut, l'ombre du cloître, l'isolement de Bertaud, les incendies du monastère ont été tout autant de causes qui ont contribué à envelopper son existence comme d'un voile mystérieux. Toutefois nous possédons quelques éléments d'investigations qui nous permettent d'éclairer sa mémoire d'un peu de lumière.

Nous ne connaissons que son nom de baptême : elle s'appelait *Anne*. Son nom de famille nous reste inconnu. C'est que les chartes, à cette époque, ne désignaient que très rarement les religieuses par leur nom patronymique.

Quel était son pays d'origine ? Pour la même raison, nous ne le savons pas davantage. En quelle année vint elle au monde ? Même silence. Toutefois il nous est permis de la faire naître à la fin du XII^e siècle. Ce qui le démontre est qu'en 1231, nous la trouvons prieure de Bertaud. Or, d'après les constitutions de l'ordre cartusien, nulle professe ne pouvait être admise à la dignité de prieure avant l'âge de 30 ans. Ce fait rapporte ainsi sa naissance à l'époque indiquée.

Sur la même donnée, nous pouvons ajouter qu'elle fit partie du noyau de religieuses qui fondèrent la colonie de Bertaud, ou, tout au moins, une des premières qui vinrent de bonne heure en augmenter le nombre.

Le jeune monastère était alors dans la pleine expansion de sa ferveur première. La sève monastique y circulait avec exubérance. La règle y était observée dans tout son esprit de piété et d'austérité et y développait les grandes vertus, autant qu'elle excitait l'admiration édifiée des contemporains.

Voici, en effet, ce qu'écrivaient en 1214, le 5 février, dans une charte de cette date, quatre chevaliers, témoins oculaires : « Moi, Raybaud d'Orange et mes frères, Guirand de Simiane, Rostaing et Raybaud d'Agoult, conduits par l'esprit de Dieu, nous sommes transportés, un samedi, à la maison de Bertaud pour y participer le lendemain, à l'office saint. Dans ce cloître, nous avons vu les vierges sacrées pratiquer la vie monastique sous un habit dur et grossier, chanter le jour et la nuit pendant le cours des heures, les louanges de Dieu. Forcés par une âpre intempérie à y séjourner, nous avons pu nous convaincre, en présence du site resserré, des roches abruptes et des monts en ruine, combien elles étaient pressées par la pénurie de toutes choses et par la rigueur d'un froid immodéré. Touchés de piété et de miséricorde,... nous avons crû de notre dignité, pour subvenir à l'indigence de ces saintes cénobites, de leur départir quelque chose de notre opulence. » Et ils leur font une donatioin de biens sis à Ventavon ¹.

Au nombre de ces touchantes vierges dont la vue avait si profondément ému les nobles visiteurs, était, selon toute apparence, notre future bienheureuse. Nous aimons à nous la représenter se distinguant par sa régularité, sa piété, sa pénitence. Dès ce temps, elle se paraît, comme d'autant de perles précieuses, de toutes les vertus évangéliques et assemblait les éléments de la sainteté qu'elle devait porter si haut.

En 1231, Anne était prieure de Bertaud. Ce fait nous dit que si elle possédait les vertus de sainteté, elle ne manquait pas des qualités requises pour la direction spirituelle et temporelle de la communauté. Nous pouvons donc louer en elle l'intelligence, la sagesse, le tact dans les affaires, la force et la douceur dans le commandement.

Notons sous son priorat un fait d'ordre temporel. Ce fut la donation des pâturages de la Cluse que lui passa Arnaud Millon, par un acte du dimanche de la Trinité d'une année qui n'est pas désignée. Voici cet acte :

¹ *Chartes de Bertaud.*

« Moi, Arnaud Millon, pour la rédemption de mon âme et celles de mes parents, je donne et concède de bonne foi et sans aucune réserve à Dieu et à la bienheureuse Vierge Marie, aux sœurs et frères de Bertaud, pour qu'ils les aient à perpétuité, les pâturages pour leurs troupeaux dans le territoire de La Cluse. J'ai fait cette donation entre les mains d'Anne, prieure; présents Humbert, prieur du Val Ste-Marie, et Garnier, prieur de Durbon, devant lequel j'ai juré de ne jamais contrevenir à cette stipulation, et j'ai promis de la faire louer par mon fils ¹. »

La vénérable prieure ne survécut pas longtemps à cette acquisition. D'après l'*Ephemeris Cartusiana* cité dans des notes manuscrites de Mgr Dépéry, aux archives des Hautes-Alpes, sa mort serait arrivée le 11 février 1232². Ses restes mortels furent inhumés, sans nul doute, à la chartreuse de Bertaud, et sa cendre s'est mêlée depuis à la poussière du désert.

Son nom et ses vertus lui survécurent. Après sa mort, elle fut déclarée bienheureuse. En quelle année et dans quelles circonstances ce titre lui fut-il concédé ? Nous l'ignorons, mais nous sommes assurés du fait par le témoignage de Dom Nicolas Mollin, mort prieur de la Silve-Bénite en 1638³.

Cet auteur dit : « La bienheureuse Anne, prieure des religieuses de Bertaud, jouissait du don de prophétie et de la gloire des miracles ; *Beata Anna, priorissa monialium Bertaudi, prophetiæ dono et miraculorum gloria coruscans.* »

Et c'est tout. Mais ces mots ne renferment-ils pas en synthèse toute l'histoire et tout le panégyrique de sa sain-

¹ La famille Millon paraît originaire de la Roche-des-Arnauds. On en trouve deux branches, en 1640, à Chaillol : Millon-des-Andrés, de laquelle sont sortis plusieurs prêtres et Millon-la-Cloche qui s'allie, à cette date, aux nobles d'Arnaud, seigneurs de Montorcier et descendants du Dauphin.

² *Almanach des saints de Provence* ; année 1904.

³ Dom N. Mollin : *Hist. de l'ordre des Chartreux*, mss.

teté ? Et cette sainteté, le Ciel lui-même ne l'a-t-il pas authentiquée par le double privilège dont il avait gratifié son humble servante ?

IV. — *La bienheureuse Jeanne de Villeneuve*

La prieure Anne était morte. Quelques années après, vint à Bertaud revêtir la bure cartusienne, une jeune fille de la haute noblesse de Provence et qui devait marcher sur les traces de son aînée en religion; j'ai nommé Jeanne de Villeneuve.

La famille de Villeneuve était originaire d'Elna, en Catalogne. Ses membres se montrèrent non moins illustres par leur piété traditionnelle que par leurs actions d'éclat et leurs hautes alliances. Le premier qui soit connu est Reymond, lequel mourut en 1182. Il fut père de Gérard I^{er} à qui, pour ses bons et loyaux services, Guillaume III, roi d'Aragon, inféoda, l'an 1201, la terre des Arcs, d'où dépendaient celles de Trans, Flayosc, la Motte et les Esclans. Celui-ci eut pour fils Gérard II et Romée de Vence, ministre renommé du roi Bérenger V. Gérard II donna le jour à Arnaud I^{er}, père lui-même d'Arnaud II et de Jeanne, notre bienheureuse.

Au XIII^e siècle, les seigneurs des Arcs avaient bâti un château fortifié dont les ruines attestent encore la puissance et la splendeur. Il se dressait en face du massif des Maures sur le sommet d'une gracieuse éminence dominant la vallée de l'Argens et où déjà s'élevait une citadelle (*arx*), qui lui avait donné son nom. Au sud et à l'ouest, il surplombait un précipice au fond duquel coulaient en mugissant les eaux du Réal; aux côtés opposés, il était protégé par un rempart et une tour carrée dont le voyageur, en passant, admire encore les restes.

Aujourd'hui, tout fait silence sur ce roc aride; mais jadis, quand les seigneurs y habitaient, que les hommes d'armes foulaient sous leurs pas l'aire du castrum, la vie

et le mouvement y étaient intenses. Or, c'est là que vint au monde, vers 1225, Jeanne de Villeneuve.

Son père, comme nous avons dit, fut Arnaud I^{er}; sa mère nous reste inconnue jusqu'ici. Quelles furent les premières années de l'enfant ? Aucun document n'est venu nous l'apprendre. Mais sa vie ultérieure nous est un garant qu'elles durent s'écouler tout entières dans l'innocence et la piété. Puis elle devint adolescente. C'est alors qu'elle entendit l'appel divin.

Une voix lui disait : « Ecoute, ma fille, et considère, *audi filia, et vide*; prête l'oreille et oublie ton peuple et la maison de ton père, *inclina aurem tuam et obliviscere populum tuum et domum patris tui*, et le roi, le grand roi de gloire, sera épris de tes charmes surnaturels, *et concupiscet rex decorem tuum*¹. » Puis la voix, se faisant plus précise, lui indique que c'est à Bertaud qu'elle doit se consacrer à l'époux divin.

Elle part. Adieu, maison paternelle, tendres baisers d'un père et d'une mère, gloire des aïeux, grandeurs humaines. Adieu, belle Provence, vallées fertiles de l'Argens; à votre doux climat, à votre ciel d'azur je préfère les frimats et les neiges, les grondements de la foudre et la sauvage nature du désert des montagnes.

Elle arrive. Tendre fleur éclore au soleil du midi, la voilà transplantée dans un sol sibérien. A la famille absente succède une famille nouvelle; à la vie douce et opulente des seigneurs, la vie austère et pauvre du cloître.

La maison de Bertaud, comme toutes celles de l'ordre, suivait en effet, une règle fort sévère. Les religieuses étaient vêtues d'un costume pauvre, grossier, consistant en une robe de laine blanche avec cucule, scapulaire, guimpe et voile noir. Au chœur, elles revêtaient, en plus, un manteau blanc¹.

Le jeûne et l'abstinence étaient observés dans toute leur rigueur. Les chartreusines ne faisaient que deux repas par jour, suivis chacun d'une récréation qu'elles prenaient en

¹ F.-A. Lefebvre : *Saint Bruno et l'ordre des Chartreux*, Paris, 1883.

commun. De neuf heures du soir à neuf heures du matin, elles gardaient un silence absolu; c'était ce qu'on appelait le *grand silence*¹.

Sur seize heures de veille, onze étaient consacrées aux exercices spirituels. L'office canonial en prenait trois, les prières en cellule quatre et les lectures spirituelles autant².

L'office du chœur comprenait le chant solennel de matines et de laudes au milieu de la nuit, le petit office de la Vierge et les prières pour les bienfaiteurs et les défunts³.

Tel était le genre de vie que la fille du château des Arcs était venu chercher au pied du mont Aurouse. Comme son renoncement au monde avait été complet, elle n'en fut point rebutée et persévéra dans sa vocation.

D'après les statuts de l'ordre, quatre degrés marquaient l'ascension dans la vie religieuse : le postulat, la prise d'habit, la profession et la consécration. Le postulat ne pouvait commencer qu'après quinze ans révolus et durait un an. La prise d'habit suivait et, après une année dite de *probation*, avait lieu la profession qui comportait les vœux solennels. La consécration demandait quatre ans de profession et vingt-cinq ans d'âge.

Jeanne de Villeneuve parcourut toutes ces étapes, et toujours, il est permis de le croire, avec un nouvel accroissement de vertus et de ferveur monastique.

Elle était devenue la parfaite chartreuse, et sa carrière paraissait désormais acquise toute entière à la maison de Bertaud; mais le Ciel avait sur elle d'autres desseins.

A trois kilomètres des Arcs, près de la plaine de Valbourgès, au diocèse de Fréjus, s'élevait le monastère de la Celle-Roubaud, au milieu d'un beau vignoble parsemé d'oliviers et de mûriers. Il était situé sur l'emplacement d'une antique forêt dont une source abondante arrosait les vertes pelouses. La tradition rapporte qu'au IX^e siècle, un ermite, qui n'est pas autrement connu, serait venu bâtir sa cellule dans ce lieu solitaire, auquel il aurait laissé son

¹, ², ³ F.-A. Lefebvre : *Saint Bruno et l'ordre des Chartreux*, Paris, 1883.

nom. Vers la fin de sa vie, des disciples, touchés de sa sainteté, seraient venus se ranger sous sa direction, et c'est ainsi qu'aurait été fondé le monastère dont il s'agit.

Ce pieux asile fut concédé, en 1200, à l'ordre des Templiers. Ces religieux y exécutèrent d'importantes restaurations; ils bâtirent notamment la chapelle romane qu'on voit de nos jours encore et la placèrent sous le vocable de *sainte Catherine du Mont Sinäi*.

Ceux-ci cédèrent bientôt la Celle-Roubaud aux religieuses bénédictines de la maison de Souribes, près de Sisteron, diocèse de Gap, lesquelles lui donnèrent le vocable de *sainte Marie*. Mais ces filles de saint Benoît, trop éloignées de la maison mère et aux prises avec une excessive pauvreté, étaient tombées dans le relâchement, et leur communauté avait fini par être réduite à deux membres seulement.

C'est alors qu'à la date du 5 février 1260, India, prieure de St-Pierre de Souribes du consentement d'Othon, évêque de Gap, et de Bertrand, évêque de Fréjus, cédèrent le couvent de Ste-Marie de la Celle-Roubaud à Elisabet, prieure de Notre-Dame de Bertaud, moyennant une redevance annuelle de cinq sous tournois, à l'effet d'y établir un monastère de son ordre.

Ici nous retrouvons Jeanne de Villeneuve. Elle fut envoyée à la Celle-Roubaud en tête d'un essaim de religieuses de la maison mère de Bertaud. Nul doute que la nouvelle fondation ne fut faite sur les instances et par les secours pécuniaires d'Arnaud de Villeneuve qui avait cherché à attirer près de lui une sœur aimée et vénérée.

C'est ainsi que Jeanne de Villeneuve dut quitter dans les Alpes une communauté où s'étaient écoulées les premières années de sa vie, une mère et des sœurs dont la sainteté l'avait édifiée, dont la bonté l'avait charmée. Elle dit donc adieu à cette chère solitude et revint vers ce château des Arcs qu'elle avait si généreusement quitté. Il est permis de supposer que la population des Arcs se joignit à sa famille pour fêter son retour.

Jeanne de Villeneuve fut nommée prieure de la Celle-Roubaud. Elle devait avoir au moins trente ans, puisque

c'était le minimum de l'âge requis pour qu'une religieuse fut promue à cette dignité. Son priorat fut de longue durée et saintement rempli. Elle ne l'abdiqua que dans un âge fort avancé. On croit que ce fut vers 1300. Elle vécut plusieurs années encore et ne serait morte qu'en 1310¹.

La vénérable prieure est qualifiée de bienheureuse. Les Bollandistes citent un catalogue de tous les bienheureux de l'ordre des chartreux, catalogue dressé à Prémol et qui mentionne une bienheureuse Jeanne, professe de Bertaud, dont le corps aurait été retrouvé intact cinquante ans après sa mort. Comme il n'est pas dit que cette professe soit morte à Bertaud, nous pouvons voir en elle la première prieure de la Celle-Roubaud. C'est du moins l'opinion de l'auteur anonyme de l'*Almanach des saints de Provence*². Cet auteur va jusqu'à dire que la précieuse découverte aurait été faite lors de l'exhumation de sainte Roseline qui avait été enterrée à côté de sa tante.

Ajoutons que Théophile Reynaud, dans sa *Trias patriarcharum*, appelle, mais par erreur sans doute, la vénérable prieure, *Diane* au lieu de *Jeanne*.

Telle est dans ses grandes lignes la vie de notre bienheureuse; il est à regretter que nous ne la connaissions pas davantage dans les détails. Cela tient surtout à l'esprit de l'ordre qui, confiné dans la retraite, ennemi de tout apparat, a caché les grandes actions des saints personnages qu'il a produits.

V. — Sainte Roseline de Villeneuve

Sainte Roseline est plus connue. Si nous ne possédons à son sujet aucune vie ancienne, nous avons des *mémoires* écrits au XVII^e siècle par des auteurs qui ont eu en mains des documents aujourd'hui perdus³. Parmi ces auteurs,

¹, ² *Almanach des saint de Provence*, 1904.

³ *Acta Sanctorum*, tom. II, de juin, p. 491.

nous pouvons citer Bouche¹, François de Villeneuve, Dom Chauvet, Trévilas, Dom Amable, Dom Haitze.

A l'aide de ces mémoires, les Bollandistes² ont consacré à la sainte une étude des plus importantes. En 1867, le comte de Villeneuve Flayosc s'est servi de ce travail pour écrire une grande vie de son éminente parente³. Dans cette œuvre, il élucide avec beaucoup d'intelligence les difficultés qui naissent de traditions parfois obscures, et produit de savants aperçus tant sur sa famille que sur les événements généraux des XIII^e et XIV^e siècles. Enfin quelques auteurs modernes, tels que M. Lombard, M. l'abbé Liotard⁴, M. le chanoine Arnaud⁵, ont publié des vies populaires de la Sainte.

Mais, comme les Bollandistes ont résumé tout ce que les biographes anciens ont dit à son sujet et que les auteurs postérieurs n'ont fait que reproduire leur narration, c'est sur eux que nous allons spécialement nous guider dans l'exposé qui va suivre.

Roseline de Villeneuve naquit le 27 janvier 1263, au château des Arcs. Parmi les ruines de l'antique monument on distingue un reste d'habitation nommé *la chambre de Madame*. C'est là, selon la tradition, qu'elle aurait vu le jour.

Elle eut pour père Arnaud II de Villeneuve et, pour mère, Sibille Burgole de Sabran, dont la famille a donné à l'Eglise, au XIV^e siècle, saint Elzéar.

Divers prodiges signalèrent sa naissance. Sa mère, pendant sa grossesse, eut révélation qu'elle portait dans son sein une rose sans épines, et, quand l'enfant naquit, une auréole céleste vint tout-à-coup illuminer son visage, au moment où le père allait déposer sur son front le premier baiser.

Elle reçut en son baptême le nom de *Rossoline* ou

¹ Bouche : *Hist. de Prov.*, tom. II, p. 178.

² *Acta Sanctorum*, tom. II, de juin.

³ Hippolyte de Villeneuve : *Vie de Sainte Roseline*, 1867.

⁴ Liotard : *Vie de Sainte Roseline*, Draguignan, 1873.

⁵ Arnaud : *Vie de Sainte Roseline*, Arcs, 1890.

Rosseline, forme féminine du nom de *Rossolin*, *Rosselin*, très répandu dans la Provence au moyen-âge et dérivant de *Rufus*, roux⁴. On en a fait depuis le nom plus doux de *Roseline*.

Dès ses premiers instants, l'enfant, d'après la tradition, préludait à son angélique pureté en voilant modestement le sein de sa nourrice toutes les fois qu'elle y puisait son lait. C'est en souvenir de ce fait qu'on montre encore dans l'enceinte du castrum les ruines d'une maison cintrée, avec fenêtres à meneaux, et qu'on nomme *la maison de la nourrice*.

Quand elle eut sept ans, Roseline reçut la confirmation. A l'instant où le pontife lui imposait les mains, on vit une auréole divine couronner son front, comme au jour de sa naissance.

Façonnée de bonne heure aux pratiques de vertu par sa pieuse mère, l'enfant se montra surtout charitable envers les pauvres. Elle donnait si largement qu'un jour les serviteurs, craignant l'abus et se croyant responsables, jugèrent bon d'avertir son père. Celui-ci, pour la surprendre s'étant caché sur son passage, lui demanda ce qu'elle portait dans son tablier. Elle l'ouvrit; c'était des roses fraîches. Or, on était au mois de janvier. C'est en mémoire de ce prodige qu'il est coutume de représenter la Sainte portant des roses dans le pan de son scapulaire.

La tradition et les Bollandistes rapportent que Roseline fut envoyée, jeune encore, à Avignon, pour y être élevée chez les sœurs de sainte Claire dont Gérard de Sabran, sa tante maternelle, était abbesse. Mais les guerres qui mirent à sang le comtat Venaissin, ayant obligé les religieuses à se disperser, Roseline revint au château des Arcs.

Elle était l'aînée de onze enfants. Ses parents songèrent à la marier à un noble descendant de Romée de Villeneuve de Vence. Mais le Ciel avait déjà parlé au cœur de la jeune fille et elle avait résolu, pour répondre à sa vocation, d'entrer en religion au monastère de Bertaud, comme avait fait

⁴ C'est l'opinion des Bollandistes.

sa tante Jeanne. Ses parents n'insistèrent plus et un secours inespéré vint la seconder dans son dessein. Josseland, évêque d'Orange, arrivant de Rome, reçut l'hospitalité au château des Arcs. Il s'offrit à conduire Roseline chez les chartreuses de saint André de Ramière, dans son diocèse, d'où elle espérait pouvoir gagner facilement Bertaud. Ainsi fut fait. Roseline vint commencer son postulat à Ramière et alla le continuer à Bertaud.

Elle y arrive. Si la nature en elle un instant dût frémir à l'aspect des roches alpestres, elle avait le bonheur de trouver une famille d'autant plus accueillante que les regrets et souvenirs laissés par sa tante y étaient encore vivaces. Et puis c'était là que Dieu la voulait, et Dieu pour elle c'était son repos, *Deus meus, locus meus*¹.

Le Ciel lui-même récompensa ce sacrifice par un prodige. Un jour, fête de saint Bruno, c'était le tour de la novice de préparer le repas. Seule dans la salle de cuisine, elle va commencer son ouvrage. Mais voici que l'esprit divin s'empare d'elle. Cédant à une douce contemplation, elle est ravie en extase et les heures s'écoulent. La cloche va sonner. La sœur intendante se présente, et que voit-elle ? des anges qui disparaissent. Ils avaient eux-mêmes préparé le dîner, et la communauté, ce jour-là, se nourrit de mets miraculeux.

Roseline avait déjà passé deux ans à Bertaud ; elle y avait accompli son année de postulat et celle encore de probation. Elle fut admise, à l'unanimité des voix, par le chapitre général à la profession. Le jour choisi fut la fête de Noël en 1280. Dans une cérémonie touchante, elle prononça les vœux solennels qui la consacraient à Dieu et à la vie du cloître pour toujours. Elle avait alors dix-sept ans.

La chartreuse de Bertaud fut heureuse de posséder une professe non moins éminente par ses qualités et ses vertus précoces que par sa haute naissance. Elle était pour ses sœurs un modèle, une conseillère et une protectrice.

A son arrivée au monastère, les religieuses refusaient

¹ Saint Augustin.

depuis dix ans, d'acquitter à l'évêque de Gap les dîmes sur les vignes nouvelles. La prudente vierge, par ses sages avis, obtint de ses sœurs humble et entière soumission aux droits du prélat.

D'autre part, les seigneurs voisins, entr'autres celui de Montmaur, Raymond de Montauban, exerçaient contre le couvent des droits, non de suzerains, mais de spoliateurs. Leurs vassaux, les imitant, empiétaient aussi sur ses possessions.

Dans ces conjonctures, Roseline se souvint qu'elle était fille des Villeneuve, alliés aux Sabran, aux d'Agoult et autres familles puissantes de Provence. Elle porta en haut lieu les doléances de ses sœurs. Le comte de Provence déploya dans la répression une telle énergie que tous se virent contraints de racheter leurs torts, violences et dommages envers le couvent. C'est ainsi que Roseline, par sa haute influence, faisait respecter sa communauté et même la famille entière des cartusiens.

Cependant ce sujet d'élite ne devait pas toujours demeurer à Bertaud. Cinq ans après sa profession, en 1285, ses supérieures décidèrent de l'envoyer à la Celle-Roubaud. Était-ce parce que cette frêle fleur de Provence s'étiolait aux brumes du mont Aurouse ? Toujours est-il qu'elle dût abandonner une maison où elle s'était vouée à Dieu, où elle laissait de saints et tendres attachements. Elle partit pour les Arcs. Ses biographes racontent que toute la population se porta au-devant d'elle et reçut triomphalement la fille de ses nobles seigneurs. Après avoir donné à sa famille et à ses compatriotes ce que les convenances commandaient, elle eut hâte d'aller s'enfermer dans sa cellule à la Celle-Roubaud.

Là, sous la direction de sa tante, elle continua de se sanctifier. En dehors de ses longues heures de prière et de pénitence, elle avait encore du temps à donner aux travaux littéraires et musicaux, et surtout à la transcription des livres saints. Par là, elle propageait à sa manière la parole sacrée.

Roseline avait atteint ses vingt-cinq ans ; c'était en 1288.

Elle fut admise à la consécration. Elle la reçut des mains de Bertrand de Favier, évêque de Fréjus. Le prélat lui conférait, en outre, les insignes de diaconesse, réservés par privilège spécial aux filles de saint Bruno : l'anneau, le voile, l'étole, le manipule, la croix et le bréviaire. Nul doute que cette éminente faveur ne fut pour elle le point de départ de nouvelles ascensions vers la perfection monastique.

Cependant Jeanne de Villeneuve qui depuis quarante ans dirigeait la Celle-Roubaud, succombait sous le poids de l'âge, des austérités et des labeurs. En 1300, elle se démit du priorat. Quelle autre que sa nièce pouvait mieux la remplacer. C'est justement ce que comprit Boson, général des chartreux, et il la nomma prieure. Jean d'Esse, évêque de Fréjus, plus tard, pape sous le nom de Jean XXII, vint présider à son installation. Il amenait avec lui Elzéar, frère de l'élue, et pour lors chanoine de Fréjus.

Roseline ne vit dans cette élévation qu'une charge et redoubla, dès lors, ses prières et ses pénitences : elle ne mangeait le plus souvent que du pain sec et se donnait de rudes et fréquentes disciplines.

Pendant une de ces nuits vouées aux saintes macérations, Jésus Christ daigna lui apparaître. Il avait la tête couronnée d'épines et ruisselante de sang ; ses épaules fléchissaient sous une croix pesante ; tout en sa personne exprimait une indicible tristesse. « O mon Maître, s'écrie Roseline, quels barbares ont donc pu vous traiter ainsi ? — Les fils de Manès, lui fut-il répondu, les perfides Albigeois ; veux-tu ma fille, partager mes souffrances ? » Et, dès cette vision, l'innocente et généreuse victime ne mit plus de borne à ses expiations.

Comme une si parfaite prieure devait bien s'acquitter des devoirs de sa charge ! Elle réservait le meilleur de son âme aux soins spirituels de la communauté. Sa direction éclairée des lumières divines et soutenue de ses exemples de sainteté y développait à un haut degré la ferveur et les vertus claustrales.

Le temporel n'était pas négligé. Par ses soins, le monas-

tère reçut d'importantes restaurations¹. Elle mettait la main à tout, réglait l'entrée des redevances, la marche des travaux agricoles, la garde des troupeaux. Des rixes, dont témoignent encore les archives des Arcs, s'élevaient fréquemment entre les bergers du couvent et ceux des communaux². Par son esprit de justice et de charité, par sa largeur de vue, elle sut applanir les difficultés et tout faire rentrer dans l'ordre.

Le soin des pauvres était de même une de ses attributions personnelles. Celle qui fut favorisée du miracle des roses distribuait abondamment les aumônes du couvent et plus encore celles de son cœur. Elle devint surtout la providence des malheureux pendant des disettes qui sévirent en 1302, 1314 et 1320, années désastreuses où les populations étaient réduites à se nourrir de l'herbe des champs.

Sa sollicitude et son influence dépassèrent les bornes du monastère. Par ses hautes relations elle sut préserver les maisons de son ordre en Provence et en Dauphiné des vexations des seigneurs et de leurs vassaux. Comme Catherine de Sienne, elle fut mêlée aux grands événements de son temps. C'est ainsi qu'elle fut l'inspiratrice des expéditions pacificatrices du comte de Provence à cette époque, et qu'elle contribua puissamment à la délivrance de Charles d'Anjou, roi de Sicile. C'est elle aussi qui dirigeait son frère Hélion dans les opérations maritimes qui le rendirent maître de Rhodes et arrêtaient les progrès de l'Islamisme.

Aussi le pape Jean XXII qui, étant encore évêque de Fréjus, avait pu apprécier les qualités et les vertus de Roseline, voulut lui donner un gage de sa paternelle dilection. Par un bref du mois de décembre 1323, il octroya au couvent de la Celle-Roubaud les revenus du prieuré rural de Saint-Martin en la paroisse des Arcs. Dans cet acte, le pontife lui rappelle qu'ayant été témoin de sa haute sainteté, il en a gardé un profond souvenir et qu'en témoignage il fait à sa communauté la présente concession.

¹ Lefebvre : *Saint Bruno et l'ordre des Chartreux*.

² Liotard : *Vie de Sainte Roseline*.

Roseline, avons-nous dit, était l'ainée de onze enfants. Arnaud II, son père, était mort en 1307 ; sa mère et sa tante aussi n'étaient plus. A elle désormais incombait le soin de ses frères et sœurs. De celles-ci Sanche¹ avec Marguerite, sa nièce, était venue la rejoindre dans le cloître à la Celle-Roubaud, tandis que Béatrix garda la virginité dans le monde. De ses frères Arnaud III fut seigneur des Arcs, et Reymond, gouverneur de Marseille ; Elzéar devint évêque de Digne, Hugues savant docteur de l'ordre de saint François, Reynaud, chancelier du duc de Tarente, Héliou, chevalier de Saint Jean de Jérusalem. Ces quatre derniers s'étaient voués à Dieu dans le célibat.

Héliou, quand il partit en 1309, pour la conquête de Rhodes, était venu prendre congé de sa sainte sœur. Celle-ci avait prédit qu'il lui arriverait malheur, mais qu'il serait secouru par les prières des chartreusines. C'est ce qui arriva. Les infidèles ayant fait en 1310 une descente dans l'île, Héliou, malgré une héroïque résistance, tomba dans leurs mains. Pendant la nuit, il vit en songe Roseline qui venait à lui et détachait ses liens, puis, étendant son tablier sur les flots, lui faisait traverser sur cet esquif étrange la Méditerranée. La légende ajoute que Héliou, à son réveil, se trouva près du château des Arcs.

Mais de quelque façon que se fut opérée son évasion, il est certain qu'Héliou revint en Provence. En 1314, il fut créé grand prieur de saint Gilles et, en 1339, grand maître de l'ordre. Il assura la puissance maritime des chevaliers de Rhodes et brisa celle du Croissant.

Cependant, Roseline chargée d'ans, accablée de travaux et d'austérités, voulut, malgré les instances de ses sœurs, abdiquer le priorat. Elle fit bien, car sa fin approchait, et l'heure lui en fut révélée par Dieu. Après avoir reçu tous les secours des mourants, elle avait permis aux religieuses de se retirer. Seule, Marguerite, sa nièce, veillait à son chevet. La mourante lui dit : « Veillez et priez auprès de

¹ Dom V.-M. Doreau, dans ses *Ephémérides de l'ordre des Chartreux*, 1897, t. 1^{er}, p. 289, l'appelle *Agnès* au lieu de Sanche.

moi. » Puis tout à coup : « Adieu, Marguerite, adieu, je vais à mon Créateur¹. »

C'est alors qu'elle fut favorisée d'une vision merveilleuse. Saint Bruno, saint Hugues de Lincoln et saint Hugues de Grenoble entrèrent dans sa cellule, revêtus de l'habit des chartreux et portant l'encensoir dans les mains ; derrière eux venait la sainte Vierge, tenant l'enfant Jésus entre ses bras. Avec la permission de la Mère de Dieu, saint Hugues de Lincoln encensa la mourante. Le démon fut autorisé à émettre contre elle les accusations qu'il pouvait avoir à produire. Il n'eut autre chose à dire sinon qu'elle s'était abandonnée au repos un après-midi. Telle était l'inanité de cette imputation que son âme aussitôt fut portée au ciel. Au même instant, Roseline expira. C'était le 17 janvier 1329.

La sainte fut parée des insignes de sa dignité et exposée dans la chapelle claustrale à la vénération des fidèles. Au bruit de son trépas promptement répandu, ceux-ci accoururent en foule. Ils voulaient contempler une dernière fois les traits de celle qu'ils appelaient leur sainte. Au contact du corps vénéré, des aveugles recouvrèrent la vue et des infirmes, la guérison. L'émotion populaire était vive, et on dût surseoir de trois jours aux funérailles.

Dans le cimetière du couvent on creusa sa tombe à côté de celle de la bienheureuse Jeanne, sa tante. Une modeste croix de bois en marqua l'emplacement et on raconte que la terre, s'exhaussa en forme de mausolée.

VI. — *Son culte et ses reliques*

Dès sa mort, la sainte prieure devint l'objet d'un culte populaire. On ne cessait d'accourir à son tombeau, et, quatre ans s'étant écoulés, le bruit se répandit que des odeurs suaves s'en exhalaient. On demanda l'exhumation

¹ Charles Lecouteux, d'après un ancien *nécrologe* de Bertaud.

des restes précieux. Elle fut ordonnée par le pape Jean XXII qui, par une délicate attention, en confia le soin à Elzéar, frère de Roseline, assisté de Barthelmi Grassi, évêque de Fréjus. Le saint corps fut trouvé dans un état parfait de conservation. Les yeux étaient entiers et brillaient comme s'ils étaient vivants. Extraits de leur orbite, ils furent placés dans un reliquaire d'argent et déposés à l'église des Arcs. Quant au vénéré corps, il fut porté triomphalement par six religieuses ; puis on l'enferma dans une châsse et on le descendit dans un caveau creusé dans la chapelle claustrale. Cette élévation a gardé le nom de *Triomphe de sainte Roseline*, et la fête en a été célébrée tous les ans, le dimanche de la Trinité.

En 1344, la précieuse relique fut placée dans un lieu plus apparent, et, en 1360, par les soins d'Hugues d'Arpajon, évêque de Marseille, elle fut reçue dans une châsse vitrée et exposée sur l'autel de la chapelle. En 1389, pendant les troubles de l'époque, elle fut cachée dans le sous-sol de la chapelle d'où elle fut retirée plus tard pour être rendue à la dévotion populaire.

Cependant, en 1421, les chartreuses pressées par la décroissance de leurs revenus, furent forcées d'abandonner la Celle-Roubaud et s'affilièrent aux bénédictines de la maison d'Hyères ; encore cette union ne put-elle durer, et une bulle d'Alexandre VI, en 1499, vint les séculariser. En 1504, les Franciscains de l'Observance s'établirent à la Celle-Roubaud, et leur couvent prit le nom de *Sainte Roseline*.

Ces religieux se montrèrent les gardiens fidèles de ses reliques. Leur provincial, Bastida, visitant la Celle-Roubaud, constata, par procès-verbal du 16 août 1609, l'entière conservation du saint corps, la flexibilité des membres et la ductibilité des chairs.

En 1637, Louis de Villeneuve, prieur des Arcs, fit sceller les restes précieux dans une nouvelle châsse richement décorée et déposée sous un arceau établi dans le mur de la chapelle où il existe encore.

En 1661, Louis XIV et sa mère, Anne d'Autriche, visi-

tant les sanctuaires de Provence, parurent aux Arcs. Le roi, vivement impressionné à la vue des yeux toujours vivants de la Sainte et craignant une supercherie, ordonna à son médecin, Vallot, de percer l'un des yeux avec une épingle. Cet œil, qui porte encore les traces de deux piqures, s'est obscurci depuis; l'autre est resté intact. Deux cents ans après, en 1883, les yeux, toujours dans le même état, furent placés dans un nouveau reliquaire et reçurent, en cette occasion, des hommages solennels en réparation du manque de respect dont ils avaient été l'objet de la part du grand roi.

Quant au saint corps, il courut, en 1707, le péril d'être profané par les armées du duc de Savoie; mais les habitants surent les faire respecter. En 1783, les Franciscains, tombés dans la pauvreté, avaient délaissé presque entièrement l'entretien de la chapelle et du couvent. Mgr de Beausset, évêque de Fréjus, fut sur le point de concéder aux Messieurs de Villeneuve les reliques de leur parente, mais, devant les instances de la population, le prélat établit la paroisse en possession du précieux dépôt.

Ce ne fut pas en vain. Pendant la Révolution, ces mêmes habitants ne laissèrent point profaner l'antique chapelle. Ils la rachetèrent et la rétrocédèrent à la commune.

En 1835, le corps vénéré fut l'objet d'une nouvelle translation et enfermée dans une châsse en marbre. Cette fois encore, son état d'incorruptibilité fut constaté en présence de médecins commis à cet effet.

Cependant la chapelle avait souffert des injures du temps et il devint nécessaire de la restaurer. Ce fut en 1894. Le corps miraculeux fut scellé dans une châsse de fer forgé et ajouré de glaces permettant de voir à l'intérieur. Le dimanche de la Trinité, 31 juillet, une importante solennité réunissait, avec un très grand concours de pèlerins, les évêques de Fréjus, de Marseille et de Digne, le procureur général des chartreux et les principaux membres de la famille de Villeneuve. Une fois de plus, fut glorifiée l'humble religieuse qui avait jeté les fondements de sa sainteté à la chartreuse de Bertaud dans nos Alpes.

Il nous reste, en finissant, à établir la légitimité du culte rendu à sainte Roseline.

Le pape Jean XXII allait inscrire son nom dans le catalogue des saints, quand la mort vint le surprendre. Plus tard, les chartreux sollicitèrent l'introduction de sa cause, mais, dépouillés de leurs biens pendant la Révolution, ils durent renoncer à leur projet devant les frais énormes que sa réalisation aurait coûtés.

Sainte Roseline n'est donc pas canonisée, mais sa sainteté n'est pas moins établie par des faits indiscutables.

C'est d'abord le culte spontané qui lui a été rendu sans interruption pendant de longs siècles. Ce sont ensuite les miracles qu'elle a opérés de son vivant et après sa mort. Les Bollandistes en énumérèrent neuf de 1675 à 1694, sans compter les autres dont le plus manifeste est la permanente incorruptibilité de son corps¹.

Enfin nous avons l'autorité du saint siège. En 1851, Pie IX autorise son office dans le propre du diocèse de Fréjus, et, en 1861, accorde une indulgence plénière pour le jour de la fête. Or, ces décisions impliquent la reconnaissance de sa sainteté et équivalent à un décret de canonisation.

¹ Les Bollandistes racontent (p. 511) que deux frères Observantins Espagnols, ayant reçu l'hospitalité au couvent, ouvrirent, pendant la nuit, la chasse pour soustraire des reliques du saint corps. Mais sainte Roseline apparut à l'intendant du couvent et lui dit : « Lève-toi et vois ce qu'on me fait. » Celui-ci obéit et surprit les deux coupables qu'il empêcha de consommer leur larcin.

De plus, Dom V.-M. Doreau, dans ses *Ephémérides précitées* (t. 1^{er}, p. 289), relate une apparition de sainte Roseline, d'Agnès, sa sœur, et de Marguerite, sa nièce, à Louise de Plancques, prieure de Gosnay, vers 1550. La sainte venait encourager la jeune religieuse à persévérer dans sa vocation.

VII. — *La prieuse Artaude de Grinde*

Cette religieuse n'est point, comme les précédentes, qualifiée de bienheureuse ou de sainte, mais nous savons qu'elle vécut et mourut en odeur de sainteté. A ce titre, elle a laissé une place dans les manuscrits de son ordre. Fondé sur ces mémoires, Dom V. M. Doreau, dans ses *Ephémérides*, lui consacre une notice intéressante¹. C'est dire que je lui dois moi-même un chapitre dans cette étude.

Artaude de Grinde vint à la vie au début du xvi^e siècle. Elle appartenait à une famille noble et très chrétienne où l'amour du bien était héréditaire. L'enfant ne rencontra au foyer familial que de bons et solides exemples. La foi trempa fortement sa jeune âme et y déposa les premiers principes de ces grandes vertus dont elle devait plus tard tresser sa couronne.

Devenue jeune fille, son existence grave et modeste laissa paraître un caractère élevé, ferme et judicieux. Riche, belle, faite pour plaire et briller, elle dédaigna tous ces avantages selon le monde, et on la vit se plonger avidement dans la solitude pour y communiquer avec Dieu dans la prière. Il apparut dès lors à tous qu'elle n'appartiendrait point au siècle. De fait, elle vint s'ensevelir dans la chartreuse austère de Bertaud.

Ce monastère, comme nous l'avons dit en commençant, fut détruit en 1646, par un incendie dont il ne se releva plus. La communauté fut transférée dans la maison haute des religieux de Durbon. C'est dans cet asile perdu dans la montagne et qui existe encore, que notre chartreuse fournila toute sa carrière de haute sainteté.

« La jeune postulante, dit Dom Doreau, triompha aisé-

¹ Dom V. M. Doreau : *Ephémérides de l'ordre des Chartreux*, 1892, tome II, p. 140-43.

ment des premières difficultés. Le climat, les jeûnes, les veilles, la solitude et le silence ne firent qu'attiser sa ferveur. Au jour impatientement attendu de sa profession, la flamme de l'holocauste acheva de purifier les dernières scories de la victime. Elle sortit de là plus vigoureusement trempée, plus agile dans les voies de la perfection, plus forte contre elle-même ; capable, en un mot, de beaucoup travailler et de souffrir beaucoup.

« Dieu et les âmes ! La Mère de Grinde est tout entière dans ces deux mots. Ce fut, on peut le dire, son principal, son unique objectif, durant les longues années de son administration. Car elle dut à sa vertu précoce et à la maturité de son jugement d'être placée, jeune encore, à la tête de ses compagnes : hier, ses égales ; aujourd'hui, ses filles, aimantes et dévouées.

« Naturellement elle voudrait écarter le fardeau. Elle a beau protester, se déclarer indigne d'une telle mission, l'élection est maintenue, et la bonne sœur doit prendre en main le gouvernail.

« Ce qui frappe dans cette existence, ce ne sont pas les événements au milieu desquels elle se déroule, ni les actes extraordinaires qui donnent à d'autres un caractère surhumain, c'est plutôt l'oubli et le mépris de soi, dont la servante de Dieu donne constamment l'exemple. Il ne faut pas lui parler de son nom, de l'honorabilité de sa famille, des brillants services rendus par ses aïeux à l'Eglise et à la France. Tout cela n'est que vent et fumée. A voir la simplicité de ses manières, à l'entendre discourir sur les événements ordinaires de la vie, on la prendrait pour une fille sans culture. Dès qu'elle aborde la spiritualité, l'Ecriture sainte, son visage s'illumine et, dans son regard plein de noblesse, étincellent les flammes toujours vivaces de sa première éducation.

« Les saints ont cela d'admirable, qu'ils suffisent à tout, que rien n'échappe à leur sollicitude. Nous en avons un exemple dans cette vénérable Mère. Elle passe à l'église la plus grande partie de son temps. Quelques gouttes de bouillon composent son ordinaire, au point que ses filles deman-

dent comment elle peut tenir à ce régime. Et pourtant elle est présente partout, plus encore par le cœur que par l'intelligence. Le cœur est sa qualité maîtresse. C'est par le cœur qu'elle vit, c'est par lui qu'elle règne, par lui aussi qu'elle souffre. Car quel est le grand cœur qui n'ait pas son martyr ! »

Ce fut pendant son priorat que les guerres de religion ensanglantèrent nos Alpes. Dès le début, suivant Juvénis, Raymond de Montauban, sieur de Ricobel, fit assassiner par des hommes masqués le prieur de Durbon... Dans la suite, des bandes d'hérétiques se ruèrent sur les environs de la chartreuse. Il ne resta pas une église debout, pas un couvent habitable. Durbon fut pris plusieurs fois, pillé, saccagé. Les frères et les bergers étaient battus et quelques uns massacrés. Les bestiaux furent enlevés, les revenus saisis, le mobilier détruit ou dispersé. Les moines, menacés de mort, durent à diverses reprises prendre la fuite.

Durant ces épouvantes, la Mère de Grinde ne cessait d'encourager ses filles de la parole et de l'exemple. Rien ne fut jamais changé dans la marche de l'observance. Chose surprenante, les fanatiques ne se montrèrent même pas sous les murs de clôture.

Les religieuses attribuèrent leur préservation moins aux interventions de leurs parents et amis, qu'aux ferventes prières de leur prieure, et c'est à elle, après Dieu, qu'elles rendirent leurs actions de grâce.

La pieuse et vaillante libératrice se montra jusqu'à la fin fidèle à son programme. Pleine de jours et de mérites, elle s'éteignit en odeur de sainteté le 6 novembre 1584. Ses restes mortels furent inhumés dans le cimetière claustral.



DEUX CHARTES FAUSSES

CONCERNANT

LA FAMILLE BERTON DE CRILLON

Par J.-CH. ROMAN

Nous avons eu l'occasion, il y a deux ans, au cours du travail que nous avions entrepris comme thèse de sortie de l'Ecole des Chartes, d'étudier les actes concernant la petite abbaye de Sainte-Croix de Châteauroux, établissement d'origine incertaine qui fut agrégé, en 1293, à l'ordre de Chalais et uni à l'abbaye de Boscaudon. Parmi ces quelques parchemins, généralement peu importants, un seul avait une réelle valeur par son ancienneté et par son texte; c'était une charte originale, de 1124, enregistrant la donation d'un certain Guy Berton de Balbes et ses fils, Méolans et Humbert. L'objet de cette libéralité était une terre non confrontée, sise à Saint-Clément, ancienne propriété de Guillaume, archevêque d'Embrun, et par lui donnée audit Guy en considération du lien matrimonial qui l'unissait à sa nièce, Avicie. Le texte de cet acte est le suivant :

ANNO DOMINI INCARNATIONIS .I. CENTESIMO .X°X IIII°./
INDICTIONE .IIª .CONCURRENTE .IIº. EPACTA .III. donavit
dominus Guido Bertonus,/ laudantibus Meolano et Humberto filiis
eius, monasterio Santæ Crucis, in usum/ monachorum inibi Deo ser-
vientium, terram quam habebat apud Sanctum Clementem./ à domino
Willelmo vñerabili Æbrædunensis archipræsulæ aunculo (sic) Avi-
cia,/ predicti Guidonis uxoris, dono & grata concessione ipsius archie-

piscopi et tocius/ supradictæ æcclesiæ capituli. Quod que archiepiscopus ratum et inconcussum omnibus/ que notum fieri voluit propria manu signo inferius facto hanc cartulam/ confirmavit, et tempore C. eiusdem loci abbatis suo sigillo assignavit./ Si quis autem perversus, quod Deus avertat, fratribus supra dictis aliquam calumpniam, vim et laborem inferre temptaverit, probabili more precedentium virorum/ servato, et curiæ .x. auri libras solvat, anathematisque venabulo/ perfossus & convictus, perpetuo fruatur silentio. AMEN ;

Signum Willeimi Ebredun S. Guidonis S. Meolani S. Humberti
archiæpiscopi.

Cet acte qui pourrait, à juste titre, être compté parmi les plus précieux des documents concernant l'archevêché d'Embrun, provient des portefeuilles du collectionneur lyonnais bien connu, Henri Morin-Pons, et est conservé à la Bibliothèque municipale de Lyon¹. Son importance lui avait valu d'être tiré en héliogravure dans l'*Inventaire des Archives Dauphinoises* de M. Henri Morin-Pons, entrepris en 1878 par M. le chanoine U. Chevalier et feu M. Lacroix, archiviste de la Drôme, et malheureusement laissé inachevé². Elle avait été citée, en outre, d'après cette reproduction, par M. l'abbé Paul Guillaume dans son édition de *l'Histoire des Alpes Maritimes*, de Marcellin Fournier, non sans quelques scrupules, d'ailleurs, car l'éditeur ajoutait avec une réserve pleine de prudence qu'« à son sens, ce document était très suspect »³. Nous ne savons pas les raisons, sans doute fort judicieuses, qui justifiaient ces soupçons (M. l'abbé Guillaume ne nous en a point fait part), mais il est certain que nulle mention de cet acte n'étant faite ni dans Fournier, qui avait cependant à sa disposition tous les chartriers de l'Embrunais, ni dans l'*Histoire du diocèse d'Embrun* du curé Albert, l'apparition inopinée de ce document important suffisait à mettre en garde contre son authenticité.

Son extérieur, cependant, était bien fait pour tromper

¹ Bibl. mun. de Lyon, Fonds Morin-Pons, n° 79, pièce 1.

² Ulysse Chevalier et P. Lacroix : *Inventaire des Archives Dauphinoises* de M. Henri Morin-Pons. Lyon, 1878, pp. 202 et 203.

³ Ce document a été en outre examiné au point de vue du scellement, par M. Georges de Manteyer qui l'a trouvé inadmissible.

les érudits même les plus experts. L'acte est transcrit sur un parallélogramme de parchemin de 192^{mm} de haut sur 200^{mm} de large dont l'aspect dénote une ancienneté assez grande; la peau est en excellent état, forte, sans transparence, modérément jaunâtre, avec quelques taches d'humidité. Elle porte 12 lignes d'écriture sans compter les souscriptions qui terminent l'acte: la première ligne est en capitales rappelant les majuscules du XII^e s.; les deux premiers mots sont en caractères de 12^{mm} de haut, très gras et quelque peu ornés: les lettres longues, les I et les N portent des bagues au milieu de leur corps, les lettres rondes, les O et les D, portent deux points à leur intérieur; l'abréviation *domini* est représentée comme dans la chancellerie pontificale avec un signe d'abréviation en forme d'oméga. Le reste de la première ligne et la seconde, jusqu'à la fin de la date, sont en caractères de 8^{mm} de haut, plus maigres, sauf l'I initial de *incarnationis* qui est gras; l'A est fermé très bas, la barre horizontale du T est à peine visible. Les lettres du texte sont d'environ 4^{mm}, le *c* et le *t* de *epacta* sont reliés par en haut comme dans la chancellerie pontificale. Les *e* sont irrégulièrement cédillés¹, les points d'*i* ne sont jamais indiqués. A la sixième et à la douzième ligne nous rencontrons des *et* représentés par la ligature &; l'*a* du début de la cinquième ligne est surchargé d'un accent. Enfin, à part quelques rares archaïsmes, l'ensemble de l'écriture porte tous les signes du XII^e siècle très avancé, sinon du début du XIII^e. Le bas de la charte est occupé par quatre signatures olographes surmontant respectivement quatre croix qui représentent les signatures autographes des parties; la première de celles-ci est haute de 12^{mm}, la seconde, de 11^{mm}, la troisième de 7 et la quatrième de 10^{mm} environ; leur tracé est inhabile, les deux dernières surtout semblent tremblées et fourchues à dessein.

L'encre est rougeâtre et imite à merveille celle qui était en usage au douzième siècle; les lignes sont légèrement tra-

¹ Les *e* cédillés sont représentés dans cet article par la ligature æ.

cées à la pointe sèche, il n'a pas été prévu plus de lignes que le texte n'en comporte. A droite, deux traits parallèles, espacés d'un demi-millimètre, forment marge. Le bord supérieur de la charte est percé de 22 trous qui semblent indiquer que l'acte a été cloué à une planchette ou cousu à quelque autre document. Autre détail qui n'est peut-être pas sans intérêt, à la partie inférieure du parchemin des caractères d'imprimerie sont tracés en creux, singularité qui provient sans doute de la pression des pages de quelque gros imprimé sur le parchemin humide.

L'acte enfin a été scellé sur double queue et le scellement est renforcé par un repli de 23^{mm} ; la fente qui devait servir à l'appension du sceau est large de 29^{mm}, on s'y est repris à deux fois pour la tracer et la coupure semble toute fraîche. Au dos, de la main qui a écrit la charte, a note suivante : *Carta Willel[mi] archiep[iscop]i ebredun[ensis]./ Carta Guidonis bertonii.* La charte a été pliée en deux puis en trois, les plis sont peu fatigués.

Toute cette longue description était nécessaire pour montrer que les soupçons éveillés par l'apparition subite de la charte de 1124 se renforçaient rapidement par un examen attentif de sa forme. Ainsi, cet acte qui prétend être du début du XII^e s. se trouve scellé et, qui plus est, scellé sur repli, lorsqu'il est constant que, non seulement les archevêques d'Embrun, mais aucun autre encore des évêques ou archevêques de cette région, sauf peut-être l'archevêque d'Arles, n'avait de sceau à cette époque, que l'on ne commence guère à faire usage de ce mode d'authentification, dans le comté de Forcalquier qu'un demi-siècle plus tard et que, lorsque l'on commencera à sceller, on négligera le repli jusqu'au milieu du XIII^e siècle. Autre singularité : les signatures des parties figurent à l'eschatocole sous forme de croix, et cela est tout-à-fait invraisemblable, car cette notation, qui serait un archaïsme au nord de la Loire, ne se rencontre en aucune manière dans les chartes émancées du diocèse d'Embrun ni même dans celles qui proviennent des diocèses voisins. D'autres détails de la forme de l'acte, certaines particularités de l'écriture, entr'autres

la présence de majuscules à la première ligne du texte, la représentation insolite de *millesimo* par un *i* surmonté d'un oméga, voire même la place de la date au début de l'acte et la singularité de quelques parties des formules, viennent s'ajouter aux griefs principaux pour confirmer notre hypothèse : cette charte est un faux.

Etant arrivé à cette conclusion, il nous vint à l'esprit que le dossier Morin-Pons sur la famille Berton de Crillon, contenait un autre document, relativement fort ancien, qui faisait, pour ainsi dire, le pendant de celui-ci, et nous eûmes la curiosité de l'aller voir.

Cet acte, coté n° 79, pièce 2, du même dossier, est une promesse faite par Rainaud Berton, seigneur de Balbes, à Philippe-Auguste, alors roi de France (la charte est datée de juillet 1189), de l'accompagner à la croisade avec une vingtaine d'hommes d'armes.

En voici le texte ¹ :

Universis tam presentibus quam futuris. Notum sit quod ego, Rainaldus Bertonus, miles de/ Balbis, Antecessorum meorum uestigia prosequi uolens, quorum nonnulli dominos quondam franc[orum] (?) reges/ et sabaudie comites in terram sanctam pergre (*sic*) comitaerunt, promisi et, per iuramentum meum/ solempniter prestitum me obligavi cum illustrissimo principe, domino philippo, rege franc[orum] (?), transfretare,/ ab Augusto proximo ueniente in annum, vel antea, si iusserit, me decimo militum et cum/ decem balistariis in equis bene paratis. Volo eciam et concedo quod, si, ante terminum predictum, me/ decedere contingeret, quod Basamundus, filius meus primogenitus, uel Thomas, uel alius, loco mei, cum/ predicto numero militum et balistariorum, teneatur ad predictum terminum transfretare. Et ad hoc, predictos basamundus, (*sic*)/ thomam et successores meos obligo et astringo. In cuius rei testimonium, presentes litteras sigilli mei/ impressione et Testium subscriptione feci communiri. Sunt testes. Radulfus de Sanauia, Willelmus de/ Alamanz, et Petrus Frolesii, milites. Actum apud lugdunum, Anno domini. m°.c°. octogesimo nono,/ mense iulij.

Ce document est transcrit sur un parallélogramme de parchemin de 215^{mm} de large sur 159^{mm} de haut qui semble,

¹ Cette charte est reproduite en fac-similé dans l'Inventaire précité entre les pages 204 et 205.

comme celui que nous avons décrit plus haut, dater d'une époque assez ancienne ; c'est de bon parchemin, tel qu'on le fabriquait aux XII^e et XIII^e siècles, souple déjà, sans excès ; il est fort usagé et présente des taches d'humidité, des trous et des marques d'usure qui ressemblent quelquefois étrangement à du grattage. Il porte douze lignes d'une écriture parfaitement semblable à celle qui était en usage en Dauphiné dans le premier tiers du XIII^e s. et assez soignée : la majuscule du début de l'acte est simple, les autres sont élégantes et portent la marque du XIII^e s. avancé. Chose curieuse à noter, pas plus que dans la charte de 1124, les points ne sont mis régulièrement sur les *i* ; d'autre part, les *f* et les *t* précédés d'un *s* sont formés d'une manière identique. L'écriture de cet acte présente, en général, quelques traits de ressemblance, peut-être fortuite, avec celle de la charte de 1124, surtout si l'on compare cette dernière avec la note qui figure au dos du document de 1189. L'encre est légèrement rougeâtre, mais assez bien teintée.

Les lignes sont tracées à la pointe sèche, ce qui est normal, mais, comme dans le précédent document, il n'a pas été tracé plus de lignes qu'il n'en était nécessaire pour contenir tout le texte. Les deux premières lignes sont indiquées d'une manière différente des autres, le stylet employé est plus affilé et le trait tient toute la largeur du parchemin, tandis qu'aux lignes suivantes il est arrêté, à gauche, à 11^{mm} et, à droite, à 7^{mm} du bord du parchemin par des marges tracées suivant le même système¹. Le parchemin a été replié à sa partie inférieure sur une largeur de 26^{mm} et sur ce repli deux sceaux ont été appendus. Au milieu, deux fentes parallèles de 20^{mm} de long nous indiquent l'emplacement du sceau de Rainaud Berton, et, à 40^{mm} du bord gauche, enfilé en un simple trou, un lacet de cuir singulièrement disposé est tout ce qu'il reste d'un autre sceau, celui d'un des fils de Rainaud probablement.

Au dos de l'acte, de la même main que celle qui l'a écrit,

¹ Ce fait tendrait peut-être à prouver que ce faux a été écrit sur un morceau de parchemin laissé inemployé au bas d'un acte du XII^e ou du XIII^e s.

mais en caractères plus petits, la note suivante : *obligatio Rainaldi bertonii militis/ cap[itulum] (?) .iii. §. ii./ .j./*. Au dessous et à gauche de *obligatio* on voit un début de note extrêmement éprouvée par l'usure et dont on a essayé de faire revivre les caractères avec de la noix de gale : on ne distingue clairement qu'un *p* barré courbe qui doit être le début de *promissio*. Entre la seconde et la troisième ligne de la note précédente, on voit les vestiges d'une cote qui peut être rapportée à la fin du XIII^e siècle, quant à l'écriture, on lit : *Car[ta] u..... per[egrinagium] (?) terre [sancte]*. Enfin, sur le côté gauche de la charte, cette note qui est du XVIII^e ou du XIX^e siècle : *juillet 1189/ charte de Renaud Berton/ Témoins: Raoul de Sennevoye/ Guillaume de Aumanz/ Pierre Frolois/* Ce document, comme le précédent, est plié en deux, puis en trois.

Si nous examinons uniquement la forme pour ainsi dire impeccable de ce document nous sommes tout d'abord disposés à témoigner en sa faveur et à nous porter garants de son authenticité, aussi, pour le critiquer, devons-nous examiner la substance de l'acte et nous assurer d'abord de l'identité de cette famille Berton que nous y retrouvons.

Nous voyons apparaître, dans la charte de 1124, un Guy Berton, sa femme Avicie, nièce de Saint Guillaume, archevêque d'Embrun, et ses enfants, Humbert et Meolans, puis, dans celle de 1189, Rainaud Berton et ses fils Balsamond et Thomas ; quelle est cette famille qui semble aussi puissante que que bien apparentée ? M. l'abbé Guillaume fait de Guy Berton, il est difficile de se rendre exactement compte pourquoi, un seigneur de Barben ou du Plan de Barben, actuellement le Plan-de-Phazy ; mais le seul examen du dossier de M. Morin-Pons nous montre qu'il s'agit tout simplement des ancêtres des Berton de Crillon.

Il serait présomptueux de vouloir, sans études préalables, faire l'historique exact de la famille Berton, les généalogistes du XVIII^e s. n'y sont point parvenus, bien qu'ils eussent entre les mains toutes les archives de cette maison ; et maintenant que celles-ci se réduisent à quelques centaines

d'actes, dont aucun n'est antérieur à la fin du XVI^e s., la tâche est à peu près impossible. La meilleure partie de ce fond et la plus intéressante pour nous, se compose d'un certain nombre de généalogies des XVII^e et XVIII^e s. disséminées ça et là, dans les archives des ducs de Crillon¹ à la Bibliothèque Nationale, dans les dossiers Bleus, et même dans les dossiers Morin-Pons, à Lyon. Dans la plupart de celles-ci les recherches ne sont poussées que jusqu'au XVI^e s., jusqu'à un certain Gilles Berton qui fut le premier marquis de Crillon¹. A cette époque, les Berton vivaient sans gloire à Avignon.

Voilà donc tout ce que l'histoire nous fournit de réel, de précis sur cette maison. C'est antérieurement au XVI^e siècle, une famille bourgeoise de riches marchands que le roi anoblit et dote d'un marquisat en récompense des services rendus² ; quel contraste entre cet état relativement mesquin et celui que les Berton prétendaient posséder trois siècles auparavant. Comment une famille dont les membres épousaient, au XII^e siècle, la nièce d'un archevêque d'Embrun, dotaient généreusement les abbayes, allaient en croisade avec vingt hommes d'armes équipés à leurs frais, comment cette famille avait-elle déchu à tel point que, réduite à l'état de noblesse minuscule, elle dût, au XVI^e s., solliciter de la main du roi de France un nouveau titre de noblesse. Il y a là une invraisemblance qui choque ; nous trouverons, en outre, un vrai contresens historique en examinant la teneur de l'acte de 1189. Rainaud Berton, nous dit-on, promet au roi de France de le suivre à la croisade, mais que vient faire le roi de France dans cette circonstance ? Les Berton, fussent-ils Lyonnais, Provençaux, Avignonnais, Dauphinois ou Savoyards,

¹ Jean Cordey. — Inventaire des Archives/ des/ Ducs de Crillon/... Paris, Champion, 1908, in-8° — P. 1 et 2, n^{os} A^o-A^o.

² On peut citer comme généalogiste sérieux : Ignace-Hyacinthe Amat de Gravezons, dans l'introduction de sa *Vita/ generosi/ Ludovici de Berton/.... Roma*, MDCCXXIV, pp. 1 à 17. Gilles Berton, sgr. de Rouvillasc et de St-Roy, était fils de Barthélemy, et marié à Marguerite de Seystre.

n'étaient à aucun titre vassaux de Philippe-Auguste. En réalité, soumis directement à leur comte, vassal lui-même de l'Empire, leur place était toute indiquée dans les rangs de l'armée impériale que Frédéric Barberousse réunissait pour seconder les efforts des rois de France et d'Angleterre. On pourrait même encore examiner si, comme nous l'indique la charte de 1189, les comtes de Savoie allèrent à cette croisade ou à toute autre, mais ceci n'est pas indispensable pour nous montrer que ce dernier acte ne mérite aucune confiance.

Efforçons-nous maintenant de saisir quel est le but que l'on a cherché à atteindre en fabriquant ces chartes fausses. Dans l'une et dans l'autre les ascendants et les descendants des auteurs de l'acte sont soigneusement indiqués et généralement montrés dans quelque situation capable de flatter la vanité de leurs petits-neveux : l'oncle de Guy est un archevêque et un saint, Rainaud va comme ses ancêtres à la croisade, est en rapports directs avec le roi de France et traite de pair à égal avec lui, il est donc évident que nous sommes en présence de faux généalogiques. Si nous examinons d'ailleurs le travail de quelques héraldiques du XVIII^e siècle, nous nous rendons rapidement compte de la destination particulière de chacun de ces actes et de l'importance qu'ils devaient avoir pour la confirmation des prétentions nobiliaires de la famille de Crillon.

Les Crillon semblent en effet s'être aperçus de bonne heure que l'acte récent d'anoblissement de leur aïeul Gilles cadrait mal avec leur grande fortune et ils s'efforcèrent d'élargir le champ de leur ascendance. Leur premier pas dans cette voie fut l'adjonction du nom de Balbi, Balbis ou de Balbes à leur nom patronymique. Que les Berton aient eu de bonnes raisons de se nommer Balbi, le fait est possible, mais le rapprochement et l'identification de ce nom avec celui de la famille Balbi, qui jouissait, paraît-il, de la puissance souveraine dans la petite ville italienne de Chieri ou Quiers, nous semble plus sujet à caution. Ces origines italiennes étaient fort à la mode au XVI^e siècle et la plu-

part n'étaient basées que sur quelques vagues rapports, sur quelque analogie douteuse, voire même sur l'imagination toute pure¹. Quoi qu'il en soit, les Berton se font appeler dès la fin du XVI^e s., Balbi ou de Balbes et prétendent descendre de la famille des podestats de Quiers laquelle, à les croire, se serait divisée en trois branches, l'aînée qui demeure à Quiers, la cadette, qui s'établit à Turin et la puînée, celle qui devait donner le jour au brave Crillon, qui émigra en France, en Avignon, à la suite d'une atteinte portée à ses privilège par le duc de Savoie².

Cette descendance légendaire, qui n'a point été admise par les généalogistes sérieux, sembla encore trop mesquine aux Berton du XVIII^e siècle et on la remit sur le chantier. Ce second travail nous est trahi par la présence d'une série de fiches ajoutées après coup dans le carton Berton des Dossiers Bleus de la Bibl. Nationale. D'après celles-ci les Berton-Balbi prennent une origine savoisiennne et leurs ancêtres se couvrent de gloire : Humbert, premier du nom, est tué à la prise d'Antioche en 1099, en 1147 Méolans est porte-étendard du comte de Savoie à la deuxième croisade et, en 1148, Humbert II suit Louis le jeune, roi de France, à la même expédition. Au XIII^e s. enfin, les Berton passent en Italie à point nommé pour devenir podestats de Quiers et se séparent en trois branches comme il a été dit. Ces indications sont pour nous du plus haut intérêt car nous retrouvons parmi ces personnages deux de ceux qui figurent dans le faux de 1124, Méolans et Humbert. Or, de 1099 à 1147, il y avait 48 ans bien comptés et l'on devait trouver un degré intermédiaire entre Humbert I, d'une part, et Méolans et Humbert II, de l'autre ; c'est à cet effet que la charte de 1124 fut inventée, établissant dans la personne de Guy et d'Avicie des ascendants flatteurs pour

¹ Il est d'ailleurs possible que les Bertons aient une origine italienne. Amat de Graveson (loc. cit.) y fait souvent allusion et spécifie que des rapports continus ont eu lieu entre la branche des Balbi, demeurée italienne, et les Crillon, au sujet d'un droit de majorat.

² Jean Cordey. — Inventaire des Archives des Ducs de Crillon... Introd. p. v (nf).

les marquis de Crillon. Il fallait en outre, pour rendre la généalogie plus complète, fournir un certain nombre de personnages entre Humbert II et Méolans, qui mouraient vraisemblablement vers 1175, et les Berton-Balbi de Quiers; le Rainaud de 1189; ses fils Basamond et Thomas, se trouvèrent inventés à merveille pour remplir ce rôle. Il se peut même que ce travail ait été continué et que l'on retrouve, plus tard, d'autres actes, aussi faux que ceux dont nous nous sommes occupé, conduisant lentement par une longue série d'honneur et de dignités, la famille Berton jusqu'à la situation de fortune où elle se trouvait, en Avignon, au début du XVI^e siècle.

Lyon (La Part-Dieu), Lure, mai 1911 et avril 1912.



CONTES ET LÉGENDES

du Valgaudemar

du Champsaur et du Gapençais

NOTE. — *Ce conte serre l'histoire de très près.*

C'est en effet à l'occasion du siège de Corps, que Les Digières employa un vieux procédé renouvelé d'Annibal, et qui fit semble-t-il, grand effet sur les assiégés.

Si je parais enlever la conception même de cette ruse à l'audacieux capitaine, c'est qu'elle m'a paru toute naturelle chez son lieutenant, originaire du Valgaudemar où les boucs et les chèvres se présentaient jadis en troupeaux plus nombreux que partout ailleurs.

Il n'y a rien là de nature à diminuer le mérite d'un chef qui savait utiliser de telles initiatives et tout organiser pour leur complet succès.

Il faut d'ailleurs tenir compte de la réputation que Les Digières s'était déjà faite en Dauphiné. Cette réputation combattait pour lui, à une époque où la ruse et le courage étaient les meilleurs facteurs de la victoire.

LE SERGENT L'UBAC

Pour demeurer dans la vérité, il sied de convenir que le sergent L'Ubac n'avait rien qui pût faire ressembler au bel Adonis. Il était au contraire aussi laid en sa face que chacun se le peut imaginer. Il n'avait qu'un œil, le dextre, l'autre lui ayant été enlevé avec la moitié de la joue, en place de laquelle était une balafre épouvantable à considérer.

C'est pourquoi certains disaient qu'il avait bien fait de

naître à l'ombre ¹ car le soleil ne l'eût pu voir sans se cacher incontinent. Or c'était parler méchamment, car le sergent L'Ubac n'avait point toujours été aussi horrible.

Né natif de l'Ubac en Valgaudemar, il était au contraire en son jeune temps de belle allure et d'avenante figure, et quand il s'en revenait au pays, avec son haut parler, sa moustache fièrement troussée et sa longue rapière qui sonnaient sur ses bottes contre ses éperons, les filles du Val rougissaient comme des cerises en juillet et chacun s'émerveillait, disant en son for que la compagnie du sire des Diguières à qui il appartenait devait être bien redoutable, si elle n'avait que des cheveu-légers à l'instar d'iceluy.

Il appert de ce que je viens de dire que le Sergent L'Ubac était huguenot; mais sur ma parole, la religion n'était point la cause pour laquelle il se battait, car il lui était bien indifférent de se battre pour Pierre ou pour Paul, pourvu qu'il se battit !... Le sergent L'Ubac guerroyait en ce temps de malheur ¹ pour piller, robber, marauder et parce qu'il y avait plus grand avantage à dépouiller les autres qu'à être dépouillé soi-même, comme l'était à chaque heure ² le pauvre manant, par la soldatesque, tant celle de la vache à Colas ³ que celle qui tenait pour le Pape et la Ligue.

Et encore n'est-ce point à la bataille que le sergent

¹ L'Ubac en patois du pays signifie l'exposition nord, c'est-à-dire des endroits que la hauteur des montagnes, dans la vallée de la Séveraise, prive pendant de longs mois des rayons du soleil.

² Jamais guerre, disent les mémoires de l'époque, n'a fait tant de mal et pesé de si terrible façon sur la malheureuse province (Arnaud, hist. des protestants du Dauphiné).

Les frères Gay citent le quatrain suivant qui dépeint l'état où en était venu notre pays :

Parmi tant de maux effroyables
Où l'on se voit abandonné
On peut nommer le Dauphiné
La province des misérables.

³ C'était, dit Eustache Fremont « à robbe qui peut et pille qui peut ».

⁴ Expression fréquemment employée par les ligueurs pour désigner leurs adversaires.

L'Ubac avait perdu son œil, mais par le fait d'un événement que je vais vous conter, pour que vous voyiez que ce sergent avait quelque sentiment de pitié à la différence de la plupart des gens d'arme au milieu desquels il vivait.

C'était un jour que la Compagnie du sire de Furmeyer, à qui il appartenait alors, était venue aux alentours de Montélimar pour reprendre cette ville sur les papistes qui s'en étaient emparés¹. Des soldats ivres avaient bouté le feu à un chaume, à seule fin de savoir si bien il brûlerait malgré la pluie, ainsi que l'un d'eux avait parié un écu.

Or comme la maison était déjà en flammes, on vit accourir la femme du manant à qui elle appartenait, tordant ses bras de désespoir et s'arrachant les cheveux de la tête parce que son enfant qui était encore à la mamelle, était resté enclos et allait sans nul doute périr dans le feu qui déjà crépitait sous la bise.

Ce que voyant L'Ubac s'élança, jeta bas la porte d'un coup d'épaule et pénétra dans la fournaise, sans penser qu'il n'en pourrait guère revenir.

Il en revint pourtant, tenant en ses bras le poupon, bien abrité dans son pourpoint dont en hâte il s'était dévêtu, mais il eut la figure si affreusement brûlée qu'il en perdit un œil.

Comme il était en si piteux état que chacun croyait le voir trépasser, Les Digières, qui était alors enseigne de Furmeyer et commandait sous lui, le vint visiter et se fit entretenir de la cause pour laquelle il avait été si malmené. Et quand il l'eut appris, il le fit sergent, non moins que s'il eût accompli un haut fait d'armes; puis il le garda près de lui par la suite, car il était compatissant, quoi qu'on en ait dit², quand par aventure il avait le temps et que son intérêt n'allait point contre sa pitié.

¹ Catholiques et protestants se disputèrent à maintes reprises la place forte de Montélimar pendant les guerres de Religion.

² C'est ici, en effet, l'occasion de démentir la légende qui s'est établie sur la férocité de Les Digières. La guerre et les mœurs de l'époque justifiaient certains procédés et Les Digières les employa toutes les fois qu'il le jugea nécessaire. Mais, si la cruauté fut parfois

Le sire des Diguières s'y connaissait en hommes. Il n'eut aucunement à se repentir de sa bonne action, car jamais il ne trouva si dévoué compagnon d'armes que le sergent L'Ubac, lequel lui sauva la vie souventes fois et lui rendit le grand service que vous allez voir.

*
**

Dans les guerres que se firent les catholiques et les protestants en Dauphiné ceux-ci n'eurent point toujours le dessus. Aussi bien, s'ils avaient foison de grands capitaines tels que Montbrun, Furmeyer, Les Diguières, il n'en était point différemment de leurs adversaires qui ne leur cédaient en rien, comme courage et comme valeur.

Plus d'une fois Les Diguières en fit la malheureuse expérience et se fit tailler en pièces assez piteusement. Mais il avait le grand avantage de pouvoir se retirer en Champsaur et en Valgaudemar et de refaire en ces pays ses forces et ses troupes sans être aucunement inquiété.

Le Champsaur et le Valgaudemar sont vallées tellement enserrées de montagnes qu'on n'y peut guère pénétrer que par deux endroits. Vers le côté de Gap, par les hauts cols de Bayard et de Manse et de l'autre côté, par les gorges du Drac. Ces deux passages sont ardues et difficiles ; aussi bien les ennemis du redoutable capitaine regardaient-ils à deux fois avant de s'engager témérairement en des lieux de si facile embuscade où maints d'entr'eux déjà avaient été déconfits pour l'avoir tenté.

Il était pourtant notoire que du côté de Grenoble sa défense avait un point faible. C'était la place forte de

chez lui un moyen, tous les historiens, dignes de ce nom, sont d'accord pour lui rendre cette justice qu'elle ne lui fut jamais un but ou un plaisir.

Il fut peut-être des guerriers de son époque le plus accessible aux sentiments d'humanité qu'il devait à sa sérieuse culture littéraire.

Corps qui s'avavançait dans les gorges du Drac comme un coin dans l'arbre et pouvait commander l'entrée du Champsaur par l'une ou l'autre rive du torrent.

Sur la rive gauche, Les Digières tenait bien l'ennemi en respect par le moyen de ses châteaux de Beaufaim et d'Ambel quasiment imprenables tant la nature elle même les avait fortifiés; mais, vers la rive droite, en s'appuyant sur Corps, l'ennemi pouvait contourner les pentes de Rochecourbe et parvenir jusqu'en face des Digières par des chemins difficiles mais non impraticables à des gens résolus.

Le grand capitaine avait déjà tenté un coup de main pour s'assurer cette place, mais son attaque ayant été éventée par le sire de Gordes, celui-ci avait secrètement pourvu la ville d'une garnison qui avait à l'heure dite culbuté les assaillants, et le renard dauphinois¹ avait dû remettre à des temps meilleurs cette conquête qui pourtant lui semblait nécessaire plus qu'aucune autre.

Or, c'était au printemps de l'an 1569. Le sire des Digières avait dû regagner le Champsaur. Devant l'hiver, il avait envoyé une grosse partie de sa troupe soutenir les réformés de Die, et il n'avait pu avec celles qui lui restaient, arrêter le duc de Mayenne qui avait mis le siège devant La Mure. Aussi bien il avait laissé presque tous ses hommes d'armes en observation vers Pellafof avec ordre de ne livrer nul combat. Lui-même s'en était venu avec quelques chevaux-légers, que commandait le sergent L'Ubac, notre vieille connaissance, en son manoir² des Digières au pied du mont Faraud, en face le Valgaudemar. Il comptait en cet endroit, attendre la compagnie qui devait lui faire retour

¹ C'est un des surnoms du connétable qui venait paraît-il des ruses qu'il avait employées dans le Dauphiné pendant les guerres de religion.

² Ce n'est que plus tard que Lesdigières entreprit la construction du magnifique château que le duc de Savoie détruisit peu à près de fond en comble, mais déjà pendant les guerres du Dauphiné Lesdigières possédait dans sa seigneurie du Glaisil un manoir qu'il avait fortifié avec celui de La Pral. Ce dernier, dont on voit encore les ruines à l'entrée des gorges du Drac, lui venait de sa mère.

de Die, et voir s'il n'y pourrait faire quelques nouvelles recrues.

Les choses traînaient en longueur, et comme le sire des Diguières ne recevait nul avis des uns ou des autres, il se promenait le long de son étang à l'instar d'un destrier qui ronge son frein. Quand il passa devant le bastion où se tenait la petite garnison du castel, (laquelle à cette heure, ne comprenait que les hommes d'armes de L'Ubac), il aperçut ce dernier qui regardait de son pauvre œil sans compagnon les gorges du Drac à l'endroit où s'élevait la tour de La Pral.

« Par la mule du Pape, sergent » lui dit-il en lui frappant sur l'épaule, car il était volontiers familier avec ses vieux compagnons d'armes « Que regardes-tu sur le chemin de Corps ? Ne verrais-tu, par aventure, accourir les gens de Monseigneur de Mayenne qui viendraient surprendre le hibou dans son nid ? » — « Que nenni ! Sire, je pense bien que ceux de La Mure ne leur laissent pas le temps de cavalcader, mais s'il en était autrement et qu'ils se puissent joindre à ceux de Corps, de par tous les diables d'enfer, je pense qu'il ne se faudrait point endormir en ce castel ! » — « Ne te mets pas en peine, L'Ubac, répondit le sire des Diguières, qui sentait en lui-même combien le sergent disait vrai, Poligny ne saurait tarder de m'amener mes gens de Die. Quand ils seront venus nous irons rejoindre Mayenne et nous passerons par Corps pour voir si ces bons ligueurs ne dorment point. »

« Quel besoin, Messire, d'attendre aussi longtemps ? Nos lames se vont rouiller en ces murs, car point n'est une occupation de gens de guerre, de voir courir les poissons de votre étang. »

Le sire des Diguières était devenu songeur. Il... pensait comme son sergent, et plus encore que ses hommes d'armes, souffrait d'être obligé de se tenir coi ; mais le rusé capitaine ne se voulait aventurer qu'à coup sûr, et il n'avait même pas une compagnie mais seulement comme je l'ai dit quelques cheval-légers pour toute armée !

« S'il convient à votre seigneurie de me laisser le soin

de cette affaire », continua le sergent L'Ubac, « peut-être bien la pourrai-je mener tout seul ! Que seulement il lui agrée d'être demain près la poterne de l'Ara, à la nuit noire, pour pouvoir entrer dans Corps avec ses hommes d'armes, si d'aventure la porte s'en venait à ouvrir. Pour ce qui est de moi, je lui demanderai de partir sans tarder pour l'Ubac où je me voudrais rafraîchir les idées à l'air du pays, avant de tenter la chance ! » — « Ouais ! s'exclama le sire des Digières, tu me vas sans doute en ton beau pays, lever une compagnie de boucs et de chèvres, car sur ma parole, il ne s'y voit guère autre chose ! » — « Bien le ferai-je sur ma foi », répondit le sergent L'Ubac, si cela est utile pour le service de votre seigneurie ! qu'elle se fie à mon œil ! il est bon, car il se doit acquitter de la charge de deux ! »

Et sur ce le sergent L'Ubac, à qui le sire des Digières avait octroyé sa licence, fit baisser le pont-levis sur l'eau croupissante des fossés emplis d'ajoncs et partit en sifflant vers le gué de La Trinité¹, lequel est en bas des terres des Digières, et le plus directement mène au Valgaudemar.



Depuis le matin, la ville de Corps était en émoi. Un pâtre et des marchands qui s'en venaient du Valgaudemar avaient conté que le même jour le sire des Digières attaquerait la place, car bien il était résolu d'en prendre possession, fallût-il lui donner assaut et la brûler toute entière pour la punir de sa résistance...

Un marchand même ajoutait qu'il avait vu des arquebusiers traverser le pont Bernard, pendant que d'autres allaient passer le pont du Loup² et c'était des premiers d'eux qu'il tenait le fait.

¹ Le gué de la Trinité est immédiatement avant le confluent du Drac et de la Séveraisse.

² Ces deux ponts sont situés dans les gorges du Drac, le premier à l'entrée de ces gorges, le second, au-dessous de Beaufin.

Les « Corpatus » étaient d'autant plus contristés que leur gouverneur fût parti pour La Mure, afin de voir Monseigneur le duc de Mayenne, et convenir de la résistance qu'il serait opportun de faire au sire des Digières s'il venait tenter un nouveau coup de main sur la ville. La menace surtout faisait trembler beaucoup d'entr'eux, car ils savaient que le sire de Bonne était homme à tenir les promesses de ce genre, vu qu'on ne connaissait guère de capitaine aussi tenace que lui quand il avait avancé quelque chose.

D'aucuns — car il s'en trouve toujours d'aussi zélés en pareille occurrence — auraient voulu capituler séance tenante ; mais les autres firent remarquer qu'il fallait auparavant savoir en quel lieu se trouvait le dire des Digières et qu'il valait mieux préparer la résistance, si non pour attendre le retour du gouverneur, du moins pour avoir conditions meilleures, que le redouté capitaine ne manquerait pas d'octroyer, s'il voyait que la place se pût défendre avec quelqu'avantage. Aussi bien la garnison qui se composait de quelque cinquante hommes, arma les bourgeois et mit des sentinelles tout le long du chemin de ronde, car nul ne savait par où viendrait le vieux renard ; peut-être bien par plusieurs endroits à la fois, car il était passé maître en fait d'embuches, tromperie, ruses et diableries, et qu'en plus il devait avoir grande envie de se venger.

La ville de Corps se trouve, comme chacun sait, dans une position forte, vu qu'elle est à l'instar d'une selle sur la croupe d'une montagne, entre un vallon escarpé et un ravin pentueux qui lui forment défenses naturelles. Le vallon est celui de la Sesia et le ravin a nom ravin de l'Ara. Le troisième côté est celui de la montagne. Iceluy, à la vérité, était assez mal défendu par une muraille sans bastion ni courtine, laquelle même était démunie de créneaux ; mais chacun pensait que la chose était peu utile, car on ne pouvait accéder de ce côté que difficilement par des sentiers escarpés bien plus propres aux chèvres qu'aux hommes d'armes.

Aussi bien les défenseurs de la place s'étaient portés

d'aucuns à la porte de la Sesia et les autres vers celle de l'Ara. Tous étaient aussi incertains, mais emplis de fièvre et d'impatience de savoir ce qui allait advenir.

Or la nuit était tantôt noire et le sire des Diguières n'avait point encore paru. Les plus confiants commençaient d'espérer que point il ne viendrait, mais les plus madrés pensaient qu'il voulait attendre la nuit pour mieux surprendre la ville et plus sûrement s'en emparer. Iceux disaient donc qu'il y avait lieu de craindre plus que d'espérer..... et point ils ne se trompaient, car aussitôt que la nuit fut noire, une sentinelle signala des feux en grand nombre qui se mouvaient sur la montagne, au-dessus des portes de l'Ara. Ce ne pouvait être que les soldats du sire des Diguières qui tenaient allumées les mèches de leur arquebuse, et ces feux étaient pour le moins au nombre de cent.

Mais les Corpatus n'étaient pas au bout de leur peine. Comme ils étaient portés vers l'Ara pour voir les dits feux, une autre sentinelle advint toute essoufflée d'avoir couru, pour dire que d'autres feux se mouvaient de pareille manière vers le pied de ville du côté de la Sésia. Ces feux n'étaient certes pas en moins grand nombre et la nouvelle glaça de terreur les défenseurs de la place qui pensaient ne pouvoir résister aux arquebusiers, surtout s'ils venaient des deux côtés par la montagne, d'où la muraille était de facile escalade.

Chacun s'émerveillait seulement de voir que tant d'hommes d'armes se pouvaient mouvoir en pareils lieux, pensant à part eux, qu'il fallait bien que ce fussent des diables de huguenots, des suppôts de Satan pour le faire avec leur arquebuse, sans trébucher dans le précipice.

Comme les bourgeois et la garnison en étaient à délibérer sur ces choses fâcheuses, le son d'une trompette retentit à la porte de l'Ara. C'était un hérault d'armes du sire des Diguières qui ainsi parla : « Bonnes gens de Corps, avant
« que de vous donner assaut, avec ses nombreuses trou-
« pes, le sire des Diguières vous fait sommer, comme il
« convient, de lui ouvrir vos portes, afin qu'il puisse établir

« garnison en votre ville. Il vous respectera vous et vos
 « biens si nul ne lui fait résistance ; mais s'il se voit con-
 « traint de pénétrer de vive force ; chacun de vous subira
 « les rigueurs accoutumées, et sera bellement pillé et
 « brûlé. Or donc si devant qu'il se soit écoulé une heure
 « vous n'avez rendu vos armes au sire des Diguières, qui
 « attend for la poterne de l'Ara, à la tête de son avant-
 « garde, il conviendra que vous vous apprétiez à vous
 « défendre suivant vos moyens. »

Mais point n'attendit une heure le sergent L'Ubac, (car c'était lui-même. Presqu'aussitôt les portes furent ouvertes et lui fut dit que les gens de Corps s'en remettaient au sire des Diguières pour ce qui concernait la sûreté et la conservation de leurs personnes et de leurs biens.

Le sergent courut donc avertir le sire des Diguières qui entra dans la ville sans désespérer, à la tête de ses seuls vingt archers, et reçut soumission à merci de tous ceux de Corps.

Quant à la garnison des ligueurs, elle n'avait eu garde d'attendre, et, ne pouvant fournir défense utile, elle s'était enfuie, de l'autre porte, afin d'avertir le gouverneur et le duc de Mayenne que Les Diguières avait investi la place à la faveur de la nuit avec des troupes si nombreuses, qu'eux mêmes avaient eu grand peine à s'en échapper.

Quand le sire des Diguières eût mis ses propres chevaux-légers à la place des gens d'armes de la Ligue, le sergent de L'Ubac lui vint demander s'il ne jugeait pas séant de réquisitionner le logement des troupes qui lui venaient d'aider à s'emparer de la place. Comme iceluy déclara consentir, L'Ubac s'en fut quérir les dits et l'on vit presque aussitôt rentrer dans Corps, marchant en bon ordre, un gros troupeau de boucs et de chèvres du Valgaudemar.

Toutes ces bêtes avaient une mèche d'étope enduite de graisse, attachée au bout de leurs cornes, dont maintes encore était allumées. D'aucunes avaient des lanternes au vol et devant le troupeau, tout seul, un bouc haut cornu, avec une barbe merveilleuse, s'avancait si gravement qu'on eût dit un président à mortier suivi du Parlement.

Et furent mises les dites bêtes en étables closes pour y passer la nuit, devant que d'être rendues à leurs maîtres.

Les Corpatus s'étaient assemblés grandement émerveillés et tout contrits quand ils eurent appris quels étaient les soldats qui les avaient effrayés au point de les empêcher de faire résistance. Mais point trop il n'y avait de quoi, car c'était moins les chèvres qui les avaient déterminés à ouvrir leurs portes que le renom du sire des Diguières le quel commençait à se répandre grandement à la ronde¹.

Aussi bien cette histoire ne serait point achevée si je ne vous disais ce qu'il advint du rusé sergent L'Ubac, auquel Les Diguières dit en matière de conclusion : « Puisque si brillamment et avantageusement tu commandas une compagnie de boucs, je ne te veux point enlever ta charge, mais seulement te donner d'autres soldats, voulant et désirant que tes nouveaux me rendent si grands services que tes anciens.

Ainsi fut fait capitaine le sergent L'Ubac.

STÉPHANE MOULIN.

¹ La terreur inspirée par Lesdiguières était telle déjà, qu'un jour dans une rencontre sur le col de Manse, un de ses lieutenants voyant faiblir ses troupes, n'eut qu'à crier : « à moi Lesdiguières, à la rescousse » pour voir ses adversaires commencer aussitôt à battre en retraite.

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 739m20, au nord, à l'ombre

Observations du 1^{er} au 31 janvier 1913

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été ; 8 heures, hiver						SOIR : 6 heures						
	Baro- mètre	VENT Direction Force	Tempé- rature	Etat du ciel	Thermo- mètre mouillé	Pluie ou neige fondue tombée en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
										Direction	Force		
1	772.8	—	3.0	beau	0	—	4.6	8.0	769.0	—	—	couv.	0.5
2	766.3	—	0.0	couv.	4	—	1.9	7.0	764.2	—	—	id.	7.0
3	763.0	—	1.3	id.	4	1.5	0.3	8.5	765.6	—	—	beau	0.0
4	770.9	—	4.2	2/4 couv.	2	—	4.8	9.2	769.4	—	—	1/2 couv.	2
5	772.9	—	3.2	beau	0	—	4.8	11.8	775.8	—	—	couv.	4
6	774.8	—	0.0	id.	0	—	4.2	6.5	772.0	—	—	id.	2.8
7	771.6	—	2.1	couv.	4	—	3.2	7.0	769.2	—	1	beau	0.2
8	766.9	—	0.5	2/4 couv.	2	—	3.0	11.3	766.0	—	—	couv.	4
9	767.8	—	2.0	brume	7	—	2.1	11.0	765.6	—	—	1/4 couv.	1
10	765.5	—	5.0	3/4 couv.	3	—	5.7	4.3	763.4	—	—	couv.	4
11	764.9	—	0.0	2/4 couv.	2	—	1.0	5.9	762.0	—	—	id.	1.9
12	760.5	—	4.0	couv.	4	—	0.2	7.1	763.0	—	—	2/4 couv.	2
13	765.5	—	3.0	id.	2	2.5	5.7	5.9	761.1	—	—	couv.	2
14	764.6	—	2.1	id.	4	1.4	6.4	3.4	761.1	—	—	beau	2.5
15	760.8	—	1.2	id.	—	—	0.2	4.1	760.4	—	—	couv.	4
16	763.3	—	0.2	id.	—	—	1.1	4.0	762.8	—	—	id.	1.0
17	762.3	—	1.0	id.	—	—	0.6	6.8	760.7	—	—	id.	2.8
18	761.9	—	4.0	2/4 couv.	2	4.5	2.0	6.6	764.8	—	—	id.	3.2
19	768.7	—	4.5	beau	0	—	5.0	5.4	761.8	—	1	id.	2.2
20	760.6	—	1.2	brouillard	7	—	5.0	5.4	761.1	N.E.	—	id.	0.1
21	757.5	—	0.0	couv.	4	6.7	5.0	5.7	767.5	—	—	id.	0.0
22	763.8	—	1.0	id.	—	—	1.7	6.8	768.3	—	—	beau	1.7
23	767.4	—	5.2	3/4 couv.	3	—	8.5	10.5	765.4	—	—	id.	0.0
24	766.9	—	3.0	beau	0	—	4.1	9.7	764.5	—	—	1/4 couv.	4.1
25	766.2	—	5.8	2/4 couv.	2	—	6.5	9.8	764.9	—	—	id.	1.8
26	767.0	—	4.0	beau	0	—	4.4	11.7	764.9	—	—	beau	6.0
27	767.9	—	3.0	id.	0	—	5.2	9.6	767.2	—	—	id.	0.0
28	764.6	—	2.1	couv.	4	0.7	1.8	9.9	762.6	—	—	1/4 couv.	1
29	764.6	—	1.3	couv.	5	—	2.3	8.9	762.6	—	—	couv.	2.3
30	761.0	—	1.8	id.	—	—	3.2	8.0	763.0	—	—	id.	1.8
31	764.9	—	3.2	pluie	5	12.0	2.5	8.0	766.0	—	—	pluie	3.0
Moyenne.	765.7	—	1.2	—	—	—	—	—	764.9	—	—	—	1.1

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 739m20, au nord, à l'ombre

Observations du 1^{er} au 28 février 1913

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été ; 8 heures, hiver						SOIR : 6 heures							
	Baro- mètre	VENT		Tempé- rature	Etat du ciel	Thermo- mètre mouillé	Pluie (ou neige fondue ; tombées en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
		Direction	Force								Direction	Force		
1	767.7	—	—	0.2	couv.	0.1	—	1.1	5.5	766.1	N.E.	—	beau	4.5
2	762.4	—	—	4.2	id.	4.1	—	1.1	8.1	764.9	N.E.	2	id.	4.8
3	772.1	S.E.	1	1.5	1/4 couv.	1.3	10.5	3.5	10.1	772.5	N.E.	4	id.	5.8
4	776.4	—	—	2.5	beau	1.0	—	4.1	13.1	772.6	—	—	id.	0.6
5	773.9	—	—	4.0	id.	4.5	—	5.0	11.9	769.6	—	—	2/4 couv.	1.5
6	769.3	—	—	—	3/4 couv.	1.6	—	5.1	11.1	768.4	—	—	beau	2.8
7	774.7	—	—	4.3	beau	4.6	—	5.3	12.1	772.6	—	—	id.	1.1
8	776.6	—	—	5.0	couv.	4.6	—	5.9	14.8	770.9	N.	1	id.	7.2
9	776.4	—	—	0.9	beau	0.9	—	0.2	10.1	774.4	N.	1	1/4 couv.	5.5
10	778.1	N.	1	5.5	id.	6.0	—	6.7	13.1	775.3	—	—	beau	2.4
11	776.0	N.	1	4.4	id.	4.8	—	5.2	13.3	772.0	N.	3	id.	7.9
12	772.6	N.E.	1	3.1	id.	1.6	—	6.5	12.7	768.9	N.	2	id.	5.5
13	772.0	N.	1	3.0	id.	2.6	—	4.2	13.1	770.2	N.	—	id.	4.8
14	763.6	S.	1	1.2	couv.	2.4	—	2.7	10.3	759.5	S.	1	id.	4.4
15	764.3	N.	2	3.9	id.	4.2	—	4.4	6.8	764.3	N.S.	1	couv.	3.3
16	763.7	N.E.	1	0.2	id.	0.8	—	4.4	5.1	762.7	N.S.	1	id.	3.0
17	759.4	N.E.	1	1.5	id.	1.9	—	2.0	4.3	757.0	N.E.	2	id.	0.5
18	759.8	—	5	2.5	id.	2.0	—	4.5	2.1	759.0	N.	3	3/4 couv.	0.8
19	758.8	—	—	0.5	id.	2.6	—	22.4	4.6	759.8	—	—	couv.	2.1
20	759.5	N.E.	1	1.1	id.	0.9	—	1.0	9.8	757.5	—	—	couv.	2.9
21	759.2	—	—	0.7	2/4 couv.	0.4	—	0.4	11.7	758.8	N.	2	1/4 couv.	4.2
22	762.5	N.E.	3	0.5	beau	2.8	—	6.1	5.1	763.1	N.E.	4	beau	1.1
23	767.4	N.	2	2.0	id.	3.0	—	12.0	11.6	765.6	N.	1	id.	0.3
24	769.2	—	—	2.8	id.	4.1	—	12.7	11.5	765.6	—	—	id.	3.2
25	769.6	—	—	8.7	id.	9.0	—	10.6	11.5	765.3	—	—	id.	4.2
26	767.1	—	—	3.1	couv.	4.5	—	6.5	6.0	762.6	—	—	id.	2.0
27	761.3	—	—	2.0	beau	3.0	—	3.0	7.0	759.2	—	—	neige	1.0
28	759.6	—	—	4.0	3/4 couv.	3.5	12.9	0.5	9.0	758.8	N.	3	1/4 couv.	3.0
Moyenne.	767.6	—	—	1.5	—	—	—	—	—	765.6	—	—	—	2.8

Altitude : 739m20, au nord, à l'ombre

Observations du 1^{er} au 31 mars 1913

123

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été ; 8 heures, hiver					SOIR : 6 heures							
	Baro- mètre	Tempé- rature	Etat du ciel	VENT		Température minima du matin	Pluie (ou neige fondue) tombée en 24 heures	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
				Direction	Force					Direction	Force		
1	763.8	+ 1.0	beau	0	—	—	—	+ 9.0	764.5	N.	3	beau	9.0
2	767.8	+ 1.5	id.	—	—	—	—	+ 7.5	769.3	N.	2	beau	0
3	773.6	+ 1.0	id.	—	—	—	—	+ 13.0	771.0	N.	1	beau	0
4	773.1	+ 2.5	1/4 couv.	1	—	—	—	+ 13.5	769.0	—	—	beau	0
5	772.4	+ 2.0	beau	0	—	—	—	+ 14.5	773.1	—	—	beau	0
6	776.3	+ 3.0	id.	—	—	—	—	+ 14.8	771.9	—	—	beau	0
7	774.5	+ 3.0	id.	—	—	—	—	+ 16.5	768.3	—	—	beau	0
8	768.8	+ 4.0	couv.	4	—	—	—	+ 11.2	766.5	E.	2	beau	0
9	767.5	+ 3.0	1/4 couv.	1	—	—	—	+ 9.2	770.8	N.	1	beau	0
10	776.0	+ 0.1	couv.	4	—	—	—	+ 11.0	773.2	E.	2	couv.	0
11	775.7	+ 0.0	beau	0	—	—	—	+ 20.0	771.0	—	—	beau	0
12	772.2	+ 1.1	id.	—	—	—	—	+ 18.3	768.2	—	—	beau	0
13	769.3	+ 1.0	id.	—	—	—	—	+ 14.0	766.5	—	—	beau	0
14	769.8	+ 0.6	id.	—	—	—	—	+ 18.5	767.8	—	—	beau	0
15	771.8	+ 0.1	id.	—	—	—	—	+ 18.2	765.5	N.E.	2	2/4 couv.	0
16	768.8	+ 1.2	id.	—	—	—	—	+ 16.0	770.2	—	—	beau	0
17	770.1	+ 1.5	2/4 couv.	2	—	—	—	+ 7.7	757.0	—	—	id.	0
18	756.7	+ 0.9	couv.	4	—	—	—	+ 11.0	759.8	E.	1	couv.	4
19	752.7	+ 0.0	id.	—	—	—	—	+ 9.5	764.3	E.	1	1/4 couv.	4
20	761.6	+ 5.8	id.	—	—	—	—	+ 9.0	765.3	—	—	id.	—
21	764.9	+ 7.2	id.	—	—	—	—	+ 9.5	755.3	—	—	pluie	5
22	764.2	+ 8.5	id.	—	—	—	—	+ 9.0	753.2	—	—	3/4 couv.	3
23	758.6	+ 6.8	pluie	5	—	—	—	+ 13.0	760.6	N.	1	couv.	9.5
24	758.4	+ 4.5	2/4 couv.	2	—	—	—	+ 10.0	757.0	S.	2	couv.	4
25	766.3	+ 5.8	2/4 couv.	2	—	—	—	+ 14.5	754.4	S.	1	couv.	6.0
26	757.3	+ 8.0	2/4 couv.	2	—	—	—	+ 14.5	757.1	S.	1	couv.	4
27	761.1	+ 7.9	2/4 couv.	2	—	—	—	+ 19.2	757.3	S.	1	couv.	4
28	757.8	+ 2.5	couv.	4	—	—	—	+ 19.0	757.0	S.	3	couv.	0
29	760.3	+ 8.4	couv.	4	—	—	—	+ 15.0	760.7	N.	1	couv.	4
30	758.7	+ 11.4	2/4 couv.	2	—	—	—	—	—	—	—	—	—
31	758.3	+ 9.0	couv.	4	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Moyenne.	766.3	+ 2.9	—	—	—	—	—	—	761.2	—	—	—	+ 7.3

Le Secrétaire-Gérant.

A. FABRE.



RECONSTITUTION DES ORGUES

d'EMBRUN

PAR M. J. ROMAN

Il y a déjà de longues années (c'était en 1887) que j'ai étudié, dans les *Comptes-rendus de la réunion des sociétés des Beaux-Arts à la Sorbonne*, les orgues d'Embrun. J'ai établi alors, par l'examen détaillé de ce monument si intéressant et par l'étude des documents imprimés ou manuscrits qui s'y rapportent, que, donné à la fin du xv^e siècle à la cathédrale d'Embrun par Louis XI, détérioré par les protestants en 1585, il fut une première fois restauré sommairement par ordre du Chapitre en 1632, puis restauré une deuxième fois beaucoup plus complètement et tel qu'il est aujourd'hui en 1751 par ordre de Mgr François Fouquet. Avant 1751 son aspect général avait été très peu changé depuis le xv^e siècle. En 1751, au contraire, on en modifia complètement l'allure; les tuyaux et les sculptures qui les entourent datent de cette dernière époque.

Il serait intéressant de rechercher comment étaient faites ces orgues avant leur réfection complète par Mgr Fouquet; quel était leur aspect au milieu du xvi^e siècle quand elles étaient encore intactes.

Les historiens nous apprennent qu'elles étaient ornées de deux panneaux peints représentant l'un Louis XI, l'autre Charles VIII, ce qui donnerait à penser que com-

mencées sous Louis XI et aux frais de ce roi, elles n'ont été terminées que sous Charles VIII.

Un autre détail, qui m'a été signalé par M. de Manteyer, nous donne un renseignement nouveau et très important. Dans la chapelle de Saint François (maintenant Sainte Anne) qui longe la nef latérale de droite de la cathédrale et dans laquelle existe le bel autel en bois sculpté donné par Mgr Guillaume d'Hugues en 1636, on peut voir à droite de la porte d'entrée de petites orgues placées sur une tribune. Or ces orgues, qui datent visiblement du XVII^e siècle, sont ornées de sculptures fort antérieures à cette époque. Ces sculptures se composent du haut d'un fronton triangulaire orné sur ses rampants de feuillages de char-don sculptés, et de deux pointes aigües de pinacles en colonnes, portant une ornementation semblable. Ces sculptures datent du XV^e siècle et sont du même bois, du même travail et d'un art équivalent aux panneaux du XV^e siècle qui existent encore dans nos orgues. Ce sont donc trois morceaux de l'ancienne ornementation de ces orgues qu'on a utilisés pour orner un autre monument quand on les a refaites en partie en 1751.

Passons en revue tout ce que nous savons et qui peut nous permettre de reconstituer par la pensée les anciennes orgues d'Embrun. Nous sommes certains qu'elles se composaient primitivement :

1. D'un grand panneau sculpté dressé au-dessus du clavier. Ce panneau d'abord étroit à sa base allait en s'élargissant assez pour servir d'appui au réduit ou étaient les tuyaux. Il portait sculpté d'un côté l'écu de France et de l'autre l'écu de Dauphiné. Pour ce qui précède il n'y a aucun doute puisque ce panneau existe encore à peu près intact au-dessus du clavier des orgues actuelles.

2. D'un buffet surmonté d'un fronton triangulaire et accosté de deux pinacles aigus. Ceci non plus ne fait aucune difficulté puisque les extrémités de ce fronton et de ces deux pinacles existent encore sur les orgues de la chapelle de Saint François, et qu'ils n'ont pu servir à aucun autre usage qu'à surmonter tout l'édifice des orgues primitives.

3. De deux panneaux peints figurant Louis XI et Charles VIII qui n'existent plus. A quoi servaient ces panneaux et où étaient-ils placés ? Il ne peut y avoir aucun doute à cet égard car nous avons des points de comparaison. Si, en effet, on examine les orgues de Perpignan et d'Hombleux, qui datent des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, on constate que les tuyaux de ces orgues, encore intacts et ayant la plus grande analogie avec celles d'Embrun, sont cachés derrière deux portes. Elles étaient généralement fermées pour les préserver de la poussière et on les ouvrait seulement quand on jouait des orgues pour que le son fut plus éclatant. Ces portes ne sont pas sculptées ce qui eut exigé du bois d'une certaine épaisseur et les eut alourdies, mais peintes, ce qui avait permis de les rendre très légères et très maniables. Nos orgues d'Embrun étaient donc, comme toutes celles de leur époque, munies de deux portes, comme une armoire ; sur l'une était peint Louis XI, sur l'autre Charles VIII.

Grâce aux éléments précédents voici comment je me figure l'ensemble de notre monument.

Sur un socle allant en s'élargissant, très finement sculpté et orné de deux écussons, qui existe encore, se dressait un édifice gothique composé de deux pinacles en pointe séparés par un fronton triangulaire, tous trois fort ornés d'entrelacs gothiques et de colonnettes. Entre les deux pinacles était le réduit des tuyaux, dissimulé derrière deux portes peintes sur lesquelles étaient représentés Louis XI et Charles VIII.

Je m'imagine que ces deux rois n'étaient pas debout mais agenouillés et présentés à la vierge par Saint Louis et Charlemagne debout, comme on le voit sur beaucoup de peintures de cette époque.

Il me paraît en effet improbable qu'on eut oublié dans ces peintures la Vierge patronne de la Cathédrale ; elle devait être peinte vénérée par les deux rois, mais elle ne pouvait être peinte entre eux parce qu'elle aurait été coupée longitudinalement en deux parties par la rainure des battants de la porte. La place qu'elle devait occuper

est toute indiquée ; elle devait être peinte en buste et portant l'Enfant Jésus, dans le triangle formé par le fronton.

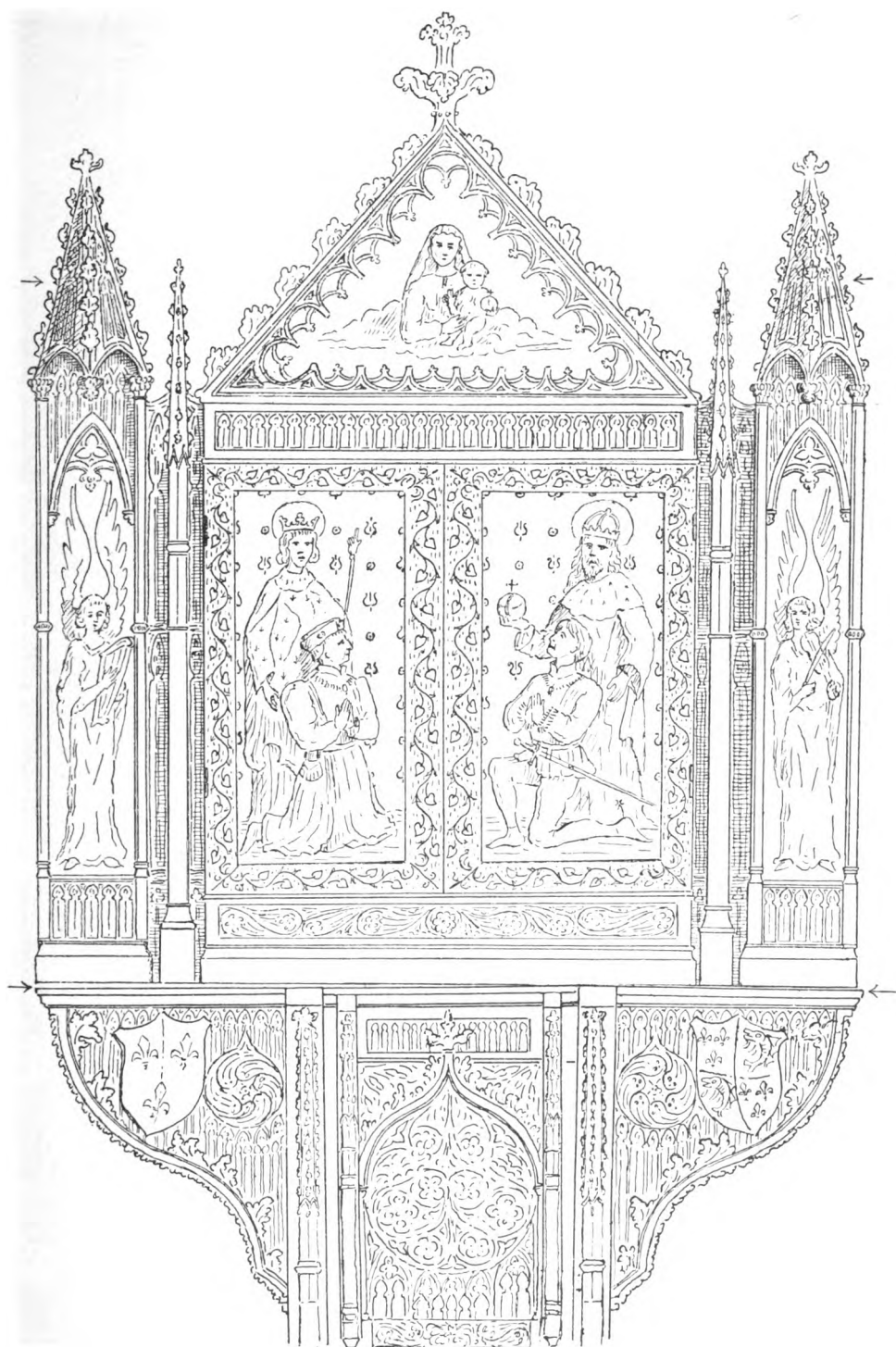
On m'objectera peut-être qu'il pouvait y avoir autre chose sur le fronton, un écusson armorié par exemple. Il ne pouvait y avoir d'écusson parce que ceux de France et de Dauphiné étaient déjà sculptés aux deux côtés du clavier et qu'on ne les eut pas reproduits une deuxième fois. Aucun autre cependant n'occupait le fronton, car l'écusson d'un sujet (Chapitre ou archevêque) ne pouvait être placé au-dessus de celui du roi.

Il est à présumer que sur la partie plate des deux pinacles on avait peint, suivant l'usage constant du xv^e siècle, deux anges ailés jouant d'instruments.

Cette reconstitution n'est pas certaine dans tous ses détails, mais elle n'a rien d'impossible et est tout à fait dans le caractère des orgues anciennes encore existantes. J'aime à croire que tel était dans son ensemble le monument que les huguenots ont gâté en 1585 et que Mgr Fouquet a fini d'altérer en 1751.

Ajoutez à cela le cul de lampe si élégant et encore existant sur lequel repose tout l'édifice et vous jugerez que ces orgues qui excitaient l'admiration de ceux qui les voyaient, et les regrets de ceux qui les avaient vues abîmées par les protestants étaient en effet un spécimen très remarquable de l'art de la sculpture, de la peinture et de la décoration au xv^e siècle.

Le croquis ci-joint n'a aucune prétention artistique, il est très grossier, mais il permet de se rendre compte de ce qu'étaient les orgues d'Embrun dans leur ensemble quand elles étaient dans leur complète beauté. Les parties inférieures et supérieures existent encore et je les ai copiées sur nature ; la partie centrale, comprise entre quatre flèches tracées sur les bords, est conjecturale et n'est autre chose que la traduction à l'aide de la plume de ce qu'on vient de lire.







PHÉNOMÈNES PLÉISTOCÈNES

DE

la Vallée de la Durance

PAR M. DAVID MARTIN

(suite)

Les plus basses et dernières moraines latérales seules correspondent à des moraines frontales

C'est sur le bassin de Gap que le glacier durancien édifia latéralement les paysages moraniques les plus grandioses et les mieux définis grâce à des pentes plus adoucies.

Nous avons compté, au méridien de cette ville, 32 moraines latérales, entre les hauteurs de Bayard et le fond de la vallée, c'est-à-dire entre 700 et 1750 mètres d'altitude.

Rappelons quelques particularités : 1° Les moraines situées au-dessus de 1250 mètres se dirigent vers la vallée du Drac par tous les cols d'Ancelle et de Bayard ; puis au défaut de la montagne de Charance, les moraines latérales situées au-dessus de 975 m., se dirigent dans la vallée du Buëch.

2° Entre La Rochette et Pelleautier toutes les moraines latérales sont manifestement parallèles au chaînon des collines de Saint-Mens et décrivent des quarts de cercles concentriques, autour de cette série de collines.

3° Les plus hautes moraines sont marquées sur les pentes

par des éléments épars ou par des amas discontinus. Mais celles qui s'étalent au-dessous deviennent de plus en plus importantes et c'est entre les altitudes de 1200 et 850 m. qu'elles atteignent le maximum de puissance jusqu'à constituer de hautes collines qui isolent entre elles, au travers du flanc de la vallée, de profonds vallons.

Au-dessous de 850 m. les moraines ne sont plus représentées que par de petites rides souvent discontinues et se poursuivent par de petits amas ou par des éléments plus ou moins nombreux.

4° Si, laissant de côté, le jeu des dérivations amenées par les cols de Bayard et de la Freyssinouse, nous ne considérons que celles de ces moraines qui ont suivi la vallée de Gap, nous constatons que celles de ces moraines, qui sont situées au-dessus de 800 m. d'altitude, sont uniquement constituées par des éléments du flysch et par des calcaires, des quartzites ou de très rares mélaphyres, c'est-à-dire par les dépôts fournis par les glaciers affluents issus des vallées embrunaises du Fournel, de la Biaisse, du Couleau, du Rabious et de Réalon.

Puis brusquement apparaissent, dans les moraines latérales situées au-dessous de 800 m., les éléments granitoïdes du Pelvoux marqués d'abord par les diorites de la vallée de l'Onde, parmi lesquelles se montreront bientôt quelques protogines qui deviendront plus nombreuses sur le thalweg de la Luye.

Cette apparition des granits n'est pas accidentelle et prouve manifestement que les affluents de l'Embrunais étaient éteints, car cette trainée des granits peut être suivie sur environ 120 km., c'est-à-dire depuis la Vallouise.

Elle forme sur la rive droite une puissante moraine qui obstrue, entre le Villard et Ville-Vallouise le débouché de la vallée de l'Onde, par ses blocs et cailloutis surtout en protogine. Elle émaille de ses amas ou par des éléments qui se coudoient ou s'espacent, les basses pentes; elle forme de remarquables lambeaux à Réotier, Saint-Clément, Châteauroux, Embrun; dissémine d'innombrables pierrailles anguleuses sur le plateau minuscule de Chérines; des élé-

ments à blocs, à Prunières; marque son passage, sous Romette, par les 4 énormes blocs de diorite de la Grand'-Vigne, dont l'un mesure 15 à 18 mètres d'axe. Cette trainée suit les basses pentes de Villard-Robert, de Puymaure au-dessus de Gap; se prolonge à l'aval sur les territoires des Eyssanières, Saint-Jean, Neffes et peut être suivie, sans autres hiatus que les escarpements de La Saulce, Vitrolles, jusqu'aux uniques moraines frontales situées entre Rourebeau et le Poët.

Cette trainée d'éléments granitiques indique donc, de Vallouise à Rourebeau, où se trouve la première moraine frontale déposée, une pente moyenne de la surface du glacier d'environ 0 m. 50 pour 100 m.

Les plus hauts dépôts granitiques des moraines, au Nord de Gap, indiquent que le glacier avait, sur ces parages, une puissance d'environ 100 m. A ce moment, il bifurquait sous Savines par deux branches dont l'une suivait la vallée de la Durance et l'autre celle de Chorges. Celle-ci bifurquait à son tour par la vallée de La Vance et par celle de la Luye ou de Gap.

Cette dernière branche bifurquait également à l'aval de Gap, une partie s'écoulait au S.-E. vers la Durance par l'étroite coupure de Cristaïe, tandis qu'une autre branche trouvait un passage vers le Sud par les Eyssanières, Saint-Jean, et par la vallée de Rousine.

Entre ces deux dernières branches émerge le massif de collines de Châteaueux dans lequel est creusé le cul-de-sac du Villard de la Tourronde, et dans lequel le glacier projetait un golfe qui y édifia, dans ses stades de retraite, 5 moraines frontales dont nous reparlerons.

Une série de particularités fort intéressantes se font remarquer sur l'ultime moraine latérale de Gap, établie tout à fait à la base des pentes sur le bord de la plaine.

Ainsi, sur la tranchée de 2 à 3 mètres de profondeur pour l'établissement d'une avenue, à côté de la route de Provence, la fouille a mis à jour, dès la porte du cimetière de Gap, 1 à 2 mètres de schistes à innombrables *possidonia alpina*, 1 m. 50 à 2 mètres d'argile et de lohm séparés des

schistes par une assise de 0 m. 50 à 1 m. d'épaisseur composée d'argile glaciaire criblée d'éclats provenant des schistes en place. Ces argiles glaciaires, à éclats de schistes, sont fréquentes dans la région à la base du glaciaire et nous semblent provenir du raclage opéré par le glacier sur les schistes qui forment le substratum du fond de la vallée de Gap à Embrun.

Dans ces argiles de la tranchée se trouvaient noyés de nombreux cailloux, de 0 m. 10 à 0 m. 50 et plus d'axe, roulés et arrondis, tous en grès du flysch ou en calcaires, (ceux-ci fréquemment striés), et d'innombrables éclats, avec blocs de 1 à 1 m. 50, absolument anguleux et en totalité en diorite avec rares protogines.

Les éléments roulés d'origine Embrunaise représentaient la moraine profonde provenant du raclage sur la région de rotture.

A 1.500 m. à l'aval de Gap, la carrière d'argile plastique (lehm provenant du ruissellement des pentes) de la tuilerie Monnier, a mis à jour, sous la couche d'argile de 1 m. 50 à 3 m. d'épaisseur, un sol entièrement constitué par de la pierraille absolument anguleuse avec blocs de 2 à 3 m., le tout en gneiss dioritique avec quelques protogines. Cette surface ainsi mise à jour présentait deux cordons de moraines latérales se raccordant avec des séries de petites moraines frontales toutes à pierraille et à blocs anguleux, le tout également noyé sous les argiles de surface.

Ces divers cordons circonscrivaient de petites cuvettes. Cette curieuse topographie qu'avait remblayée la nappe des argiles de ruissellement rappelle tout à fait la topographie avec son aspect et sa composition qu'avait organisée le glacier Noir, dans sa retraite de 1855, autour du refuge Césanne sur le Pré-de-Madame-Carle.

Basses moraines de la rive gauche de la Durance

On observe également sur la rive gauche de la Durance, une série de tronçons caractérisés souvent par une topographie remarquable et qui jalonnent une moraine latérale établie à l'intime voisinage de la rivière.

Cette moraine inférieure se montre imposante entre Baratier et le pont de la Clapière, près de Rochebrune, sous Piégu, aux Tourniaires, à Piconceli, aux Boulonges, Curban, Claret et à Thèze, où elle se raccorde avec une branche des moraines frontales de Rourebeau.

Sur la rive droite de la Durance se font remarquer également, au niveau des hautes eaux de la rivière, des trainées de drumlin en placages, à l'Ile-de-Rousset, à Remollon, Malcol, etc.

Tous ces dépôts se trouvent près des bords des rivières et présentent généralement de nombreux galets striés dans leurs assises de base. Sous ces dépôts on peut également observer de superbes surfaces striées de la roche en place, soit dans la vallée de Gap comme au débouché du torrent de Bonne, ou dans les cañons remblayés de la Blache et du Moulin-Neuf près de Gap, au Moulin-du-Pré au niveau même de la Luye, soit sur la Durance, à l'Ile-de-Rousset, à Remollon (chapelle de Sainte-Philomène), dans le hameau même des Boulonges, aux Piles près de La Saulce, au pont de Curban sur la Durance, etc.

CONCLUSIONS

1° Dans ses divers stades de retraite le glacier de la Durance éleva sur les flancs de ses deux rives (à Gap et à Baratier) une trentaine de moraines latérales en contre-bas les unes des autres et dont les dernières ou les plus basses, reposent sur le bas thalweg et très souvent au niveau même de la rivière actuelle. Ces moraines présentent tous les caractères de la topographie et des particularités morainiques: moraines à bourrelets saillants, blocs anguleux apportés de très loin, galets et surfaces de la roche en place striés.

Toutes ces constatations sont des preuves manifestes qu'au moment du dépôt des dernières moraines latérales la vallée était creusée jusqu'à la profondeur des rivières actuelles.

2° Il résulte en outre de toutes nos constatations, faites sur les lieux, que seules, les dernières ou plus basses moraines latérales correspondent et se raccordent avec le seul groupe de moraines frontales du Poët édifiées sur le thalweg de la Durance pendant la glaciation quaternaire.

CHAPITRE XIV

MORAINES FRONTALES

Quand des circonstances favorables permettent à un glacier de stationner en conservant la même puissance et la même étendue, ce glacier abandonne sur ses bords les matériaux solides qui se détachent de sa masse par suite d'une fusion partielle. Ces matériaux s'accumulent sur ses rives en y produisant des monticules dont l'importance est en rapport avec l'abondance de détritiques qu'il véhicule et avec la durée du stationnement. Généralement il peut se former ainsi, à chaque station, deux moraines latérales et une moraine frontale qui les raccorde.

Les moraines frontales affectent souvent la disposition d'un arc de cercle dont la concavité est tournée vers l'amont. Il en est ainsi lorsque l'axe du glacier coïncide avec celui de la vallée parce que les parties médianes du glacier ont une vitesse sensiblement supérieure à celle des bords. D'autres fois les moraines frontales sont tantôt rectilignes, tantôt obliques, tantôt elles forment des digitations diversement orientées.

En définitive une moraine frontale se dresse le plus souvent comme un rempart qui semble barrer la vallée et ne laisse le plus souvent qu'une échancrure à travers laquelle s'écoule le torrent qui sort du glacier.

Il est même des cas où la moraine frontale est continue d'un flanc à l'autre; cette particularité se produit dans divers cas et surtout quand le torrent trouve son écoule-

ment sur une partie latérale à l'amont du front du glacier, comme dans l'impasse de l'aval de Gap ou comme au lac des Estaris au-dessus d'Orcières, etc.

Il est des moraines frontales qui présentent une puissance continue sur toute leur étendue; sur d'autres cette puissance est très inégale, nulle sur un côté, énorme sur l'autre. D'autres fois leur croupe est accidentée de monticules coniques ce qui est fréquent sur les moraines frontales des glaciers formés de plusieurs affluents.

Les facteurs qui peuvent faire varier ainsi les caractères des moraines frontales sont nombreux, mais une étude attentive du bassin du glacier donne assez aisément la raison d'être de ces diverses particularités.

Groupes de moraines frontales. — Dans chacune de ses stations, un glacier ne peut élever qu'une seule moraine frontale. Mais très souvent le front du glacier subit de petits retraits qui lui permettent d'élever une série de moraines frontales plus ou moins espacées et parallèles qui laissent entre leurs croupes des vallonnements plus ou moins grands et accidentés et qui rappellent d'une façon assez similaire les circonvallations qui se font remarquer sur les belles moraines latérales, entre La Rochette et Séüse, dans le bassin de Gap.

Desor a appelé cette topographie, souvent grandiose « *le paysage morainique* ».

Dès qu'un glacier entre en regression après avoir élevé une ou plusieurs moraines frontales plus ou moins adossées, il abandonne, sur l'emplacement de son front, un bassin formant une sorte de cuvette limitée à l'aval par la croupe de la dernière moraine frontale, et sur les côtés par les deux dernières moraines latérales.

Cette cuvette est tantôt un marais, quelquefois un lac, souvent une plaine ayant toute l'apparence d'un lac desséché, à cause des croupes morainiques qui la bordent. A cette topographie spéciale le glaciériste italien Gastaldi a appliqué la judicieuse expression « *d'amphithéâtre morainique* ».

A l'aval de l'amphithéâtre morainique les moraines fron-

tales reposent très souvent sur la roche en place dans les hauts cirques montagneux, tandis que les moraines frontales édifiées sur le thalweg de la vallée principale reposent, à peu près toujours, sur des nappes de cailloutis qu'on a improprement appelés alluvions préglaciaires et qui dans la vallée de la Durance représentent, ainsi que nous l'avons établi dans le chap. XII, la moraine profonde qui se poursuit presque toujours sur de grandes étendues à l'aval et à l'amont des moraines frontales qu'elle porte.

Rareté des moraines frontales sur les thalwegs des vallées de la Durance

Théoriquement il semblerait qu'à toute station d'un glacier il devrait se former deux moraines latérales raccordées par une moraine frontale. Il s'en faut de beaucoup qu'il en soit toujours ainsi. Nous pourrions citer plusieurs exemples de glaciers actuels qui n'ont ni moraine frontale ni moraine latérale. Nous avons même constaté que certaines moraines frontales des glaciers quaternaires ne sont pas accompagnées de moraines latérales topographiques, mais seulement de rares tronçons ou même de traînées d'éléments plus ou moins discontinues. Quoique cette dernière particularité ne soit pas rare, elle ne présente pas la fréquence extraordinaire du phénomène inverse.

Ainsi nous avons compté sur les deux rives de la Durance (environs de Gap et d'Embrun) l'existence de trente-deux moraines latérales édifiées par le glacier quaternaire. Or, de toutes ces moraines, les deux dernières déposées, et qui sont de beaucoup moins importantes, correspondent seules à un groupe de moraines frontales situées sur le thalweg de la vallée : ce sont celles qui se font remarquer entre Rourebeau et le Poët.

Les puissantes moraines latérales qui se font remarquer entre Gap et Bayard perdent bientôt, à l'aval de Gap, leur organisation spéciale ; mais l'erratique s'y continue en s'étalant sur les plateaux, les croupes, les pentes peu déclives,

et cela, avec une puissance qui indique d'une manière manifeste que le glacier avait encore aux abords de la cluse de Sisteron une épaisseur de 400 à 500 mètres, entre Laragne et Lamotte-du-Caire.

Nous ne citerons ici qu'un exemple. Au méridien des moraines frontales du Poët, au quartier de Salomon, situé sur la rive gauche de la Durance et au-delà du Siriez, une petite colline est coiffée d'une nappe de dépôts glaciaires du Briançonnais à la côte de 913 m. d'altitude. Cette moraine de Salomon domine la plus haute et dernière moraine frontale du Poët (alt. 611 m.) de 302 m. et la Durance elle-même aux parages de Sisteron de 450 m.

Il ne nous paraît pas admissible qu'avec une pareille puissance le glacier durancien se soit arrêté aux portes de Sisteron.

Aussi nous admettons sans hésitation que le glacier de la Durance s'est étendu fort loin à l'aval de Sisteron, au moins jusqu'à Manosque.

Cette extension est corroborée par la présence d'innombrables blocs erratiques, par la sélection dans la composition des cailloutis des terrasses, par l'état de fraîcheur des éléments et aussi par les entonnoirs à cañons sur la Durance qui s'ouvrent dans les terrasses de Lurs à la Brillanne, et sur celle des Mées à Oraison¹, etc.

Or, sur l'étendue de 62 kilm. qu'il y a entre les moraines du Poët et Manosque, on ne trouve aucune amorce de moraine frontale.

D'autre part, après avoir édifié les 5 moraines frontales de Rourebeau au Poët, le glacier rétrogradé, sans subir aucune station, jusque dans les hautes gorges du Pelvoux; car, sur ces 150 kilm de régression continue, nous n'avons pu observer aucune trace, tant soi peu définie, de moraine frontale.

A la suite de nos longues recherches, il nous parut étrange que le glacier durancien eût élevé si peu de moraines frontales au regard des 32 moraines latérales dont une dizaine au moins sont si grandioses.

¹ Ces entonnoirs à cañon sont remarquables sur la plaine de Ventavon. Voir le n° 133 (1912-1913) du *Bull. de la Carte Géol. de Fr.*

Pour expliquer cette rareté, nous avons d'abord pensé que ces dépôts avaient pu disparaître par le fait des érosions torrentielles. Une pareille hypothèse pourrait être fondée si la vallée de la Durance n'avait été, comme le Var, la Tinée, la Vésubie, la Roya, qu'un étroit et long cañon qui n'aurait permis le dépôt de moraines que sur le lit étroit de la rivière. Mais tel n'est pas le cas de la Durance qui ne présente, sur son parcours, que de très courts cañons séparés par des élargissements avec emplacements très propices pour favoriser les dépôts et assurer la conservation des moraines.

Cette rareté des moraines frontales édifiées sur le thalweg de la vallée n'est pas spéciale à la Durance, nous l'avons également constatée dans nombre de vallées des Alpes et des Pyrénées.

En présence de la rareté des moraines frontales sur le thalweg même des vallées principales¹, nous étions amené à une de ces deux conclusions :

1° Ou les glaciers n'avaient pas de matériaux suffisants pour leur permettre d'édifier de pareils dépôts ;

2° Ou bien leur front devait se trouver soumis à d'incessantes oscillations de progression et de régression.

Mais ces alternatives tout hypothétiques ne pouvaient, ni séduire, ni reposer l'esprit.

Aussi, en présence de l'insuccès de nos recherches, il nous parut plus pratique d'étudier les moraines existantes, et de tâcher de découvrir, dans les circonstances qui les accompagnent, la raison d'être de leur existence.

Il est manifeste que les moraines topographiques sont produites pendant les stations qu'impose à un glacier un parfait état d'équilibre entre les facteurs contraires de l'ablation et de l'alimentation.

Une pareille conclusion s'impose comme un axiome pour la formation des moraines latérales. Et si ces dernières ne se prolongent pas jusqu'aux extrêmes limites du glacier durancien, c'est que bien des causes secondaires ont trou-

¹ En revanche, les moraines frontales sont nombreuses dans les vallées latérales, celles surtout qui furent envahies de l'aval à l'amont.

blé la production de ce phénomène. Nous ne signalerons ici, parmi ces causes de trouble, que la topographie si accidentée du Gapençais : elle morcela le glacier en une foule de lobes qui divergèrent dans des vallons latéraux.

On conçoit aisément ces conditions d'équilibre quand on examine les moraines frontales que les glaciers, soit anciens soit actuels, ont édifiées à la base de leur talus dans les hautes montagnes. Sous ce rapport les crans morainiques d'éboulis, que les névés quaternaires ont édifiés pendant leurs phases de régression sur les flancs nord des montagnes de la Bléone, de l'Asse, du Verdon, etc., sont fort remarquables et présentent, vus de loin, l'aspect de routes côtières parallèles établies à diverses hauteurs, à flanc de côteau.

Raisons d'être des moraines frontales édifiées sur le thalweg des vallées principales

L'examen spécial et attentif, que nous avons fait des diverses moraines frontales quaternaires qui existent sur le thalweg, soit de la vallée principale, soit des vallées latérales envahies par l'amont par des bras du glacier principal, semble justifier leur formation par une des particularités topographiques suivantes :

1° Un brusque élargissement du thalweg, en permettant au glacier de s'étaler sur une plus grande largeur diminuait son épaisseur, pouvait provoquer sa fusion et déterminer ainsi la station du front du glacier et la formation d'une ou de plusieurs moraines frontales ;

2° Un écran montagneux dont l'ombre portée prolongée mettait le glacier à l'abri du rayonnement solaire pouvait enrayer la retraite du glacier et favoriser le stationnement de son front et la production d'une moraine ;

3° Une dépression préexistante en donnant plus d'épaisseur au glacier pouvait enrayer la régression et déterminer une station et la production de moraines frontales.

1° Moraines frontales édifiées sur un élargissement des vallées

a) Le petit glacier de Roane, en débouchant de son étroite gorge sur la plaine, édifia la belle moraine frontale qui porte le village d'Ancelle.

b) Le glacier de Celse-Nière, au sortir de son cañon, se se dilata sur le petit plateau des Chalets de l'Aile-Froide et édifia la remarquable moraine frontale qui porte l'hôtel et les chalets.

c) Le glacier du Verdon, au sortir de l'étroite vallée de l'aval d'Allos, édifia sur la plaine de Colmars une moraine frontale peu élevée, mais qui barre la vallée comme une chaussée.

d) Le glacier de la Doire-Ripaire, en regressant vers l'amont de Turin, fut arrêté à la sortie de la gorge de Suze et édifia, entre Pianezza et Rivoli, de superbes moraines frontales très connues.

e) Il nous paraît intéressant de rappeler ici les vastes moraines frontales que les glaciers des Pyrénées édifièrent en sortant de leurs gorges et en s'étalant sur les vastes plaines au N. des Pyrénées, tandis que leurs culots géminés mettaient à l'abri des dépôts morainiques la fosse dans laquelle coule l'Adour.

2° Station et moraines frontales provoquées par une ombre portée (ubac)

Dans les vallées qui furent envahies par les glaciers quaternaires il n'est pas rare de rencontrer des moraines frontales sur des parties de ces vallées soumises à un *Ubac* prolongé par le fait de l'existence d'un escarpement montagneux qui, en projetant son ombre portée sur le glacier, avait retardé la fusion et provoqué ainsi son arrêt avec la formation d'une moraine frontale.

Il nous semble vraisemblable de croire que vers la fin

de la glaciation, lorsque la langue de glace représentant encore un glacier n'avait plus qu'une épaisseur de glace égale au taux annuel de l'ablation, toute cette partie du glacier devait disparaître dans le courant de l'année, de sorte que le front du glacier devait se trouver reporté de toute cette quantité vers l'amont, à moins qu'une cause quelconque ne vint retarder cette ablation finale.

1^{er} exemple. — Des particularités de cette nature n'ont certainement pas été étrangères à la formation des moraines frontales de Montmaur, qui sont manifestement les seules qui aient été édifiées sur le thalweg de la vallée par la branche importante qu'y projetait le glacier de la Durance par la trouée de la Freissinouse avec une puissance, supérieure vers les débuts, à 500 mètres.

Quand, par l'ablation cette branche se trouva réduite à une feuille de glace éphémère, elle accomplit sa régression sans arrêt important, semble-t-il, depuis sa confluence, vers Laragne, avec le glacier principal, jusque dans le bassin de Montmaur¹.

Le bassin de Montmaur est la partie la plus froide de la vallée du Buëch, non seulement parce qu'elle se trouve le plus exposée aux vents du nord qui y débouchent par les gorges de la Béoux, du Rif et de la Sigouste, mais encore parce qu'elle se trouve sous l'ubac prolongé produit par le massif de Séüse.

¹ Ces moraines frontales de Montmaur sont marquées :

- a) D'abord par une intumescence à gros éléments et à blocs qu'entaillent la route et la voie ferrée, en partant de la Magdeleine pour se diriger vers Veynes ;
- b) Par une petite butte moranique située entre la voie ferrée et le Buëch et sur la rive gauche de la Béoux ;
- c) Par une moraine conique sise sur le thalweg et portant la chapelle de Sainte-Philomène, à la côte altimétrique de 887 m.
- d) Et surtout par la moraine qui débute près du village, décrit un arc de cercle en longeant la rive gauche de la Béoux et présente une puissance supérieure à 100 mètres.

Cette puissante moraine, établie dans un vaste remous que formait le glacier, dut débiter de bonne heure dans cette sorte d'impasse.

(Toutes ces moraines sont à grès du flysch de l'Embrunais).

2° *Exemple.* — Les deux moraines stationnaires édifiées sur le thalweg du Drac, la première entre Brutinel et le Domaine, la seconde, non loin de là, entre Saint-Jullien et Saint-Laurent-du-Cros.

3° *Exemple.* — La seule moraine frontale spéciale à l'ancien glacier du Valgodemar nous paraît être la croupe de plus de 100 m. d'épaisseur édifiée en face de Saint-Maurice, au quartier de Clot-Raine, sous l'ombre portée du formidable escarpement du Puy de Saint-Maurice et peut-être la petite croupe de Lallé dite *Serre de Beni*.

4° *Exemple.* — Dans le bassin de la Durance nous signalerons la grande moraine des Bans qui limite à l'aval le Pré de Madame Carle. Le glacier de la Durance issu du Pelvoux, après s'être retiré sans arrêt appréciable de Rourebeau à Vallouise devint brusquement stationnaire sur le Pré Carle, grâce sans doute, à l'ombre-portée du massif du Pelvoux.

5° *Exemple.* — Un exemple frappant de l'influence exercée sur la régression des glaciers par un écran montagneux nous semble être la moraine frontale édifiée par le glacier de la Cerveyrette, au quartier de Lachaup, à l'aval de la plaine du Bourget, sous l'ombre portée par les hauts épaulements des croupes Nord du massif de Rochebrune.

3° Station du glacier et moraine frontale provoquées par une dépression préexistante

Gastaldi et G. de Mortillet, attribuèrent le creusement des lacs alpins en relation avec des moraines frontales à l'action érosive du fond des glaciers.

Comment pourrions-nous attribuer une action aussi puissante aux glaciers après avoir constaté sur de nombreux exemples leur incapacité à débarrasser, même leur lit, de buttes, de croupes, de barres formant saillie en schistes souvent instables qui gênaient leur passage et sur lesquelles ils se sont bornés à estomper, polir et strier les parois de l'amont et des parties latérales.

Nous examinerons prochainement avec plus de détail l'origine des lacs alpins qui se sont trouvés sur le passage des glaciers quaternaires.

Pour l'instant, nous constatons que le glacier de la Durance n'éleva sur sa vallée principale qu'un groupe de moraines frontales avec un autre groupe sur sa dérivation de la vallée de Gap. Et nous allons tâcher d'établir que ces deux groupes de moraines frontales ne furent dues qu'à une dépression préexistante située à l'amont immédiat de ces moraines.

Moraines frontales de l'impasse de Gap

Pour établir une proposition d'apparence aussi paradoxale, il est besoin de mettre en lumière, au moins d'une manière sommaire, la topographie spéciale qui a permis la production de si importants phénomènes.

La branche dérivée de la Durance — qui envahit par leur amont les vallées de La Vance et de La Luye à travers des seuils peu élevés qui anastomosent entre elles les trois vallées, — trouvait jusqu'à l'aval de Gap un thalweg largement ouvert entre les flancs adoucis de la rive droite et les chaînes de collines de Lara, Rambaud, St-Mens, Cristaïe.

Mais vers 3 km. à l'aval de Gap surgissent sur la plaine, au voisinage des pentes adoucies de la rive droite, les collines de Belle-Aureille (alt. 801 m.). Ces collines qui dominent le thalweg de 91 m., se prolongent par les collines de la Tourronde (alt. 711 m.) jusqu'aux croupes de Châteauvieux avec lesquelles se raccordent, vers 850 m., les collines de Cristaïe de la rive gauche; de sorte que, grâce à cette topographie, le thalweg de Gap paraît se terminer par une impasse manifeste de 2 km. de profondeur.

Depuis ses sources situées sur le seuil de La Bâtie-Neuve (alt. 860 m.), la Luye suit généralement la base des collines de la rive gauche. Jusqu'à Gap, elle coule au niveau de son thalweg qu'elle envahit aux moindres crues. Mais, à

partir de Gap elle s'encaisse sur 5 km. de distance dans un cañon de 30 à 40 m. de profondeur, tantôt étroit et à talus escarpés, tantôt élargi par des méandres atteignant quelques centaines de mètres de largeur, et dans des berges constituées soit par la roche en place, soit par des dépôts glaciaires¹.

Après un parcours de 15 km. dans la direction de l'Est à l'O., puis au S.-O., La Luye se coude brusquement à l'Est pour traverser, sur un km., l'étroite coupure de Cristaïe après laquelle elle reprend la direction Sud, sur la Durance (alt. 590 m.).

Dernières moraines latérales édifiées sur la vallée de Gap

Lorsque la branche de Gap du glacier de la Durance commença, à Oréac, le dépôt de sa dernière grande moraine latérale de droite, vers 940 m., il digitait sa rive droite sur les plateaux de Villard-Robert, d'Entraïns, de Chabanas qu'accidentent nombre de croupes morainiques diversement orientées grâce aux vallonnements qui découpent ces plateaux.

Puis au-delà des ravins rapprochés du Sarrazin et de Flodence, la crête de la grande moraine latérale s'abaisse rapidement vers Romette de 930 à 830 m.

Cet abaissement de la crête de la moraine est parfaitement justifiée parce que, au sortir du Petit-Larra le thalweg de La Luye s'élargit brusquement de trois fois sa largeur ce qui dut diminuer notablement l'épaisseur du glacier qui édifia ses dernières moraines latérales plus ou moins marquées sur le rebord, ou même sur les talus des plateaux sus-nommés et qui limitent, en le dominant, le thalweg de La Luye.

¹ Un sondage effectué en 1887 à la gare, à l'amont de Gap, sous la direction de M. Dupont-Delporte, ingénieur, traversa 2 m. d'argile à blocs de granites anguleux, et 22 m. 50 d'argile glaciaire sans rencontrer la roche en place.

A ce moment le glacier de Gap trifurquait à 3 km. à l'aval de la ville : une branche s'écoulait sur la rive droite par le N., des collines de Belle-Aureille, sur la vallée de Rousine, et Saint-Jean, par où elle édifiait, par places, des tronçons de moraines latérales, et rejoignait ensuite la branche de la Durance vers les Piles. Une autre branche trouvait un écoulement précaire à l'Est, par le défilé de Cristaïe, non seulement à cause de l'étroitesse de cette coupure et du coude brusque qu'elle imposait au lobe de glace, mais encore par suite de la présence du golfe de glace qui devait se détacher du glacier de la Durance, à La Madeleine, et remonter la gorge de la Luye. Enfin, entre ces deux branches se trouvait le lobe central qui se prolongeait dans l'impasse du Villard avec une largeur de plus d'un kilomètre.

Lorsque les collines de Belle-Aureille (alt. 801 m.) émergèrent au milieu du champ de glace, le glacier éleva, à leur défaut, en aval, deux moraines latérales parallèles vers l'alt. de 780 m. et qui laissent entre elles un étroit vallon de 15 m. de profondeur qu'épouse la route de Provence.

Peu après le dépôt de ces deux moraines médio-latérales le glacier de l'impasse cessa de franchir la colline de la Tourronde alt. 761 m. sur laquelle il édifia une moraine frontale dont la partie principale porte le château de la Tourronde (château Chauvet).

Dès que, par l'ablation, le glacier abaissa sa surface au-dessous de cette dernière croupe morainique, il se trouva limité dans l'impasse du Villard. Dans ses stades de retraite, il y édifia cinq moraines frontales successives réparties sur une étendue de moins de 2 km. Dans leurs circonvallations, les croupes de ces moraines ont donné naissance à un petit lac qui n'est alimenté que par les eaux pluviales et qui est, dans la haute Durance, un des rares habitats de la *limnée des corbeaux*.

Cette impasse de Gap, et les cinq moraines frontales que le glacier y édifia, présentent les remarquables particularités suivantes :

1° Les arcs de ces moraines frontales ne se prolongent

pas jusque sur les flancs des collines de Cristaïe ou de la Tourronde, qui bordent l'impasse; ils en sont séparés, au moins sur la rive droite, par une dépression qui semble avoir servi d'écoulement à des eaux puissantes qui ont contourné les moraines frontales et qui ont certainement contribué au creusement, jusque fort avant dans la roche en place, du profond ravin, sans bassin d'alimentation, qui vient, du Sud au Nord, se raccorder avec la Luye à l'entrée de la cluse de Cristaïe.

2° En arrière de la dernière moraine frontale se trouve, en contre-bas de 38 m. de la croupe de la dernière moraine, le bas thalweg de la Luye qui a ici une largeur de 600 m. environ. En ce point se fait sur la Luye, par un raccord parfait, la confluence du ravin de Graffinel qui longe la base de la dernière moraine frontale. Ce ravin semble prendre sa source dans la petite dépression de Fontreine, passe dans l'étroite gorge, entre les deux basses collines schisteuses de Graffinel, dépendant de celles de Belle-Aureille, puis s'écoule, parallèlement à La Luye, dans un cañon creusé, comme celui de La Luye dans la basse-terrasse qu'il sépare de la moraine frontale pour déboucher sur La Luye à son niveau.

Ce minuscule ravin, de moins de 3 km. de longueur, sans bassin d'alimentation, aurait été incapable de se creuser un lit aussi important. Il occupe le lit mort du grand torrent de Malcombe descendu de Charance et dont le lit débouche sur une sorte de col ou de selle adossée à la colline de Belle-Aureille. Aujourd'hui une digue dérive ses eaux, au Sud, dans la rivière de Rousine, mais, dans ses crues, une branche s'échappe vers Fontreine et s'écoule par le Graffinel dans La Luye. Il paraît manifeste que, quand le glacier se fut cantonné dans l'impasse de la Basse-Tourronde, le torrent de Malcombe, libre de toute contrainte, devait s'écouler vers Fontreine, suivre la rive droite du glacier et aller contourner son front vers le Villard pour se déverser par la profonde ravine à peu près éteinte aujourd'hui qui débouche dans La Luye à l'entrée de la Cluse de Cristaïe. Ce torrent de Graffinel devait être en outre considérable-

ment grossi par les eaux abondantes qui circulaient le long de la rive droite du glacier depuis l'amont de Gap.

3° La basse terrasse qui forme la plaine de Gap et qui se prolonge jusqu'à la Basse-Tourronde, entre le ravin de Graffinel et La Luye, qu'elle domine de 40 m., présente cette étrange particularité de dominer de quelques mètres la croupe de la dernière moraine frontale qui s'élève au Sud au-delà de la combe de Graffinel.

Si la vallée de La Luye n'avait pas été creusée à ce moment et que le glacier eût eu son lit tout établi sur la basse terrasse de Gap, il aurait été sans épaisseur et serait rapidement devenu la proie d'une ablation qui n'aurait pas donné le temps suffisant pour former les moraines frontales de l'impasse.

4° D'ailleurs le ravin de Graffinel, en contournant la base de la moraine à travers la prairie du Moulin-du-Pré, au niveau de La Luye, a mis à jour la roche en place dont la surface polie et les stries superbes qui la recouvrent s'élèvent en pente douce vers le fond de l'impasse¹.

Ces diverses particularités concourent à établir que le cañon actuel de La Luye, et les méandres du Moulin-du-Pré, étaient, à ce moment, creusés jusque vers leur profon-

¹ Sur cette roche en place, polie, striée, repose la dernière moraine frontale qui débute à la base par de l'argile à nombreux galets striés. Bientôt ces galets disparaissent et l'argile reste homogène jusqu'à 30 m., crête de la moraine qui porte latéralement le célèbre petit lambeau de sables bréchoïdes. Cette argile plastique se prolonge au N. sous la carrière des sables de la Basse-Tourronde.

Ces argiles plastiques correspondent aux argiles de la tranchée de l'Avenue de Provence à la sortie de Gap, et à celles du puits de la gare de Gap¹. Ces nappes d'argile rappellent, à s'y méprendre, des argiles lacustres. Mais leur origine glaciaire est nettement établie par les galets striés de la base et par les éclats anguleux de schistes qu'on y observe.

D'ailleurs elles ne présentent, ni limons charbonneux, ni coquilles de mollusques d'aucune sorte. Ces argiles proviennent du limage du fond du glacier sur les schistes qui formaient le lit du glacier de Château-roux à Gap, après que les érosions sous-glaciaires eurent balayé les moraines profondes caillouteuses des affluents du Pelvoux qui suivaient cette direction.

¹ Voir la note de la page 144.

deur actuelle. Cet évidement, en donnant ainsi au culot du front du glacier une épaisseur d'une quarantaine de mètres, retarda sa fusion totale; il permit la station et la production des moraines frontales.

5° Au surplus, l'examen détaillé de la région fournit des traces très marquées d'autres phénomènes qui révèlent des épisodes de la fin de la glaciation et dont la production n'aurait pu s'accomplir sans l'existence de ce cañon.

A 2 km. à l'amont de la dernière moraine frontale, c'est-à-dire, entre la ferme de La Gaye (Lalegaie de la Carte d'Et.-Maj.) et Gap, se fait remarquer, sur la plaine de la rive droite de La Luye, un complexe morainique assez sensible encore, malgré les travaux de culture et le remplissage des anciennes cuvettes morainiques par du lehm¹.

¹ L'exploitation de la carrière de lehm par l'usine de céramique de Fontreine a mis à découvert des particularités d'un haut intérêt qu'il nous paraît utile de consigner ici. Cette exploitation a déblayé les argiles de 2 à 3 hectares, sur une profondeur de 1 m. 50 à 3 m., et mis partout à découvert une nappe de cailloutis absolument anguleux et granitiques (diorites de l'Onde avec rares protogines du Pelvoux). Ces cailloutis étaient composés de fragments de toutes les tailles depuis les menus éboulis jusqu'à des blocs de 2 à 3 m. d'axe.

Cette nappe générale de pierraille présentait des bourrelets saillants de 1 m. 50 à 2 m. qui étaient orientés en moyenne les uns du Nord au Sud, les autres de l'Est à l'Ouest et qui circonscrivaient des cuvettes à sol irrégulier. Ces divers bourrelets représentent des cordons de moraines, soit latérales, soit frontales. Le jeu de cette topographie, son aspect, sa composition, rappelle tout à fait l'aspect des moraines que dans ses digitations éphémères avait élevées le glacier Noir au moment où il battait en retraite en 1855 sur le Pré-de-Madame-Carle. (Voisinage Ouest du Refuge Cézanne).

Toute cette topographie morainique de la fin de la glaciation avait été remblayée jusque par dessus la crête des moraines par un lehm marron provenant uniquement de la lixiviation des pentes voisines. Vers la base de ces pentes, à talus adoucis, se trouvent de petits deltas de sables et menus galets.

En visitant, à plusieurs reprises, avec notre excellent ami M. V. Perrot, inspecteur des Forêts, cette exploitation, nous avons observé dans ces argiles la présence de coquilles actuelles, de nombreux troncs et des souches de mélèzes ou de pin dont les racines reposaient sur la pierraille; et, sur les talus, de nombreux foyers à tous les niveaux. Il est fâcheux que des observations précises n'aient pu y recueillir des traces de l'industrie de l'homme néolithique ou des restes d'animaux.

Ce complexe est formé d'une série d'intumescences de moraines frontales qui débutent vers Fort-Mutin et se poursuivent sous les fermes Marchon, Deyglun, jusqu'à La Gaye. Ces moraines frontales se raccordent à Fort-Mutin, sur la rive droite, avec une moraine latérale dont les tronçons formant encore bourrelet peuvent être suivis jusqu'à la villa Laty. Tandis que l'autre branche de l'arc se raccorde près de La Gaye à une série d'intumescences très marquées surtout au Nord de la ferme de Patac. Cette deuxième moraine latérale est établie à quelques mètres seulement du bord du talus du cañon de la Luye.

La genèse de ce complexe morainique isolé sur la rive droite nous semble d'interprétation facile.

Quand le glacier édifia ce complexe à l'aval de Gap, il avait une largeur d'environ 1.200 à 1.500 m. avec une épaisseur de quelques mètres seulement sur la plaine de la rive droite et de la petite lisière de la rive gauche, tandis que sur les 200 ou 300 m. de largeur du cañon de La Luye son épaisseur était d'au moins 40 mètres.

Or, on sait, que, toutes choses étant égales d'ailleurs, la vitesse d'un glacier est en intime relation avec sa puissance. Il est donc vraisemblable de croire que, dans ces conditions, la partie du glacier logée dans le cañon devait avoir une vitesse supérieure à la partie qui se traînait péniblement sur la plaine. Ces vitesses inégales devaient donc amener une tension entre ces deux parties et déterminer, par suite, la production d'une crevasse marginale au voisinage de l'angle dièdre formé par la plaine et par le talus du cañon.

Cette crevasse notablement élargie par les agents météoriques, l'air, la chaleur, etc., amena une solution de continuité et divisa le glacier en deux lobes distincts; de sorte que la branche située sur la terrasse put édifier deux moraines latérales raccordées par une frontale.

Si le cañon n'avait pas existé et avait ainsi permis au lobe du glacier qui l'occupait de s'étendre plus à l'aval on devrait retrouver, sur la rive gauche de la Luye, les amorces des moraines frontales.

Or, nous avons longtemps et inutilement cherché ces amorces alors que nous n'avions pas encore saisi les modifications que peuvent amener dans la production de ces phénomènes, des épaisseurs différentes sur la coupe transversale d'un glacier.

La production de digitations pareilles qui ont amené la formation de complexes morainiques isolés sur les terrasses ou les plateaux étagés sur les flancs des vallées glaciaires, n'est pas un phénomène exceptionnel; nous aurons occasion d'en citer plusieurs exemples.

Moraines frontales de Rourebeau édifiées par le glacier principal de la Durance

La seule station manifeste que semble avoir opérée le front du glacier sur le thalweg de la Durance est marquée par le groupe de cinq moraines frontales qui se dressent au travers de la vallée entre Rourebeau et le Poët, sur une étendue de 1.200 mètres.

Ce groupe de moraines frontales est accompagné de particularités qui mériteraient une étude détaillée pour en faire ressortir le haut et significatif intérêt.

La crête, à 611 mètres, de la dernière de ces moraines, domine, de 50 mètres, comme le fait judicieusement observer M. Kilian, l'ample dépression qui s'ouvre, à leur amont dès le Monétier. Cette dépression qui se réduisait, au centre du thalweg sur la terrasse de Thèze, à 28 mètres, n'aurait pas été suffisante pour justifier une station aussi importante; aussi elle était, en outre, considérablement augmentée par la profondeur et la disposition du vaste et profond cañon dans lequel coule la rivière sur ce parcours. En effet, du Monétier à Rourebeau, soit sur 10 km., la Durance coule du N. au S. dans un cañon creusé au milieu des terrasses sur une profondeur de 60 à 103 mètres avec une largeur moyenne de 800 m. A Rourebeau elle se coude à l'Est, jusqu'au delà de Thèze, par un sinus en S, de 2, 5 kil.

de diamètre, sur une largeur de plus d'un kilomètre et une profondeur de 103 mètres ; puis elle reprend sa direction du N. au S. pour se couder encore de l'Ouest à l'Est en un circuit très prononcé à un kilomètre plus loin.

Ce cañon n'est pas dû à un surcreusement post-glaciaire ; il existait déjà sous le glacier au moment du dépôt des moraines frontales.

L'existence sous-glaciaire de ce cañon est démontrée par les faits suivants :

a) *Par la position des dernières moraines latérales.* — D'Embrun au Monétier, les terrasses des moraines profondes avaient été balayées par les érosions sous-glaciaires, aussi les dernières moraines latérales se trouvent établies au voisinage et jusque sur le lit de la rivière avec une topographie et des caractères qui prouvent d'une manière certaine que la rivière était creusée au moins jusqu'à sa profondeur actuelle entre Embrun et le Monétier.

Du Monétier à Sisteron, le thalweg de la vallée, ayant conservé les terrasses édifiées en moraine profonde, les dernières et basses moraines latérales ne peuvent se trouver que sur ces terrasses, c'est-à-dire, à un niveau un peu plus élevé au-dessus du lit actuel de la rivière. Toutefois, d'autres faits, très démonstratifs, prouvent que dans ces parages la rivière était également creusée à sa profondeur actuelle.

b) *Cañons adventices latéraux.* — Sur les 7 km. du Monétier au Beynon, la belle terrasse qui borde et domine la rive droite de la Durance de 80 m., présente, entre la route de Provence et la rivière, 6 gorges qui s'ouvrent brusquement en entonnoirs plus ou moins digités au sein de la plaine et qui vont se raccorder avec le lit actuel de la Durance par des cañons creusés d'abord dans les cailloutis de la terrasse, puis fort avant dans les schistes calloviens du substratum.

Ces curieuses et profondes ravines se prolongent si peu à travers la plaine vers les collines, comme pour y prendre leurs sources et leur raison d'être, qu'elles n'atteignent même pas la route nationale. Aussi, si, dans une

exploration, on se borne à suivre la route, on ne peut avoir conscience de leur existence.

Ces profondes et énigmatiques ravines semblent donc devoir leur existence à des cours d'eau puissants, nés sur place. Elles sont donc tout à fait comparables aux entonnoirs à cañons profonds et étroits que nous avons signalés¹ sur la terrasse de la Brillanne; et, comme ceux-ci, elles doivent leur origine à une rivière adventice qui s'écoulait, entre le glacier et les collines de Ventavon, sur les bords de la terrasse que le glacier laissait libres.

En outre, ces gorges latérales se trouvèrent envahies, au fur et à mesure de leur creusement, par des lobes du glacier qui y édifièrent des moraines soit en placages, soit même crêtées, et quelquefois digitées; tantôt avec de gros cailloutis, tantôt avec du marrin ou drumlins, ou même avec de la vraie boue glaciaire à galets striés.

De pareils phénomènes n'auraient pu se produire avec des particularités si palpables, si le cañon de la Durance n'avait pas existé sous le glacier.

c) *Complexes morainiques isolés sur les terrasses.* — Indépendamment des accidents morainiques déterminés par les lobes que le glacier projetait dans ces ravines latérales, nous retrouvons sur les plaines de Thèze et de Ventavon, des complexes morainiques similaires et mêmes plus importants que ceux que nous avons signalés, ci-dessus, sur la plaine de la Luye, à l'aval de Gap.

Ainsi, à Portalis, à Saint-Roch sur la terrasse de Ventavon et surtout entre Thèze et Pieux-Sang (le Puissant de la carte d'Et. maj.), se remarquent, au voisinage des rives du cañon durancien, des cordons de moraines latérales qui se raccordent, à l'aval, avec des moraines frontales extérieures au cañon de la Durance et dont la position indique d'une façon évidente que des lobes de glace se trouvaient latéralement isolés du glacier principal qui occupait le grand cañon de la Durance.

De pareilles topographies marquent d'intéressants épi-

¹ Bull. des Services de la Carte géol. de Fr., 1912-1913, n° 133.

sodes de la fin de la glaciation. Les phénomènes ont même pu se produire indépendamment des moraines frontales du glacier principal, sur les terrasses qui longeaient le cañon.

Ainsi, on trouve un superbe et significatif complexe de ce genre sur la petite plaine de Larnande qui longe le Drac en dominant son cañon de 80 m., à 3 k. à l'aval de Saint-Bonnet.

C'est un complexe d'un k. d'étendue marqué par deux moraines latérales manifestement raccordées, malgré les travaux de culture, par une moraine frontale. Entre ces moraines, est la dépression que devait occuper le lobe du glacier isolé sur la terrasse.

La genèse de ces complexes latéraux et accidentels nous paraît également d'interprétation facile. Vers la fin de la glaciation, alors que la partie du glacier établie sur la terrasse n'avait plus que quelques mètres de puissance, la partie du glacier logée dans le profond cañon devait vraisemblablement avoir, à cause de sa grande épaisseur, une vitesse supérieure à celle de la partie qui se traînait sur la terrasse. De là une tension de plus en plus considérable suivant la ligne longitudinale séparant les deux régions; et la production enfin, d'une crevasse suivant cette orientation. L'action des agents météoriques et la chaleur solaire eurent ensuite bientôt fait d'élargir cette crevasse, de mettre à jour le rebord de la terrasse et d'isoler ainsi le lobe latéral du glacier. Cette digitation put ainsi édifier, avant sa fusion finale, un complexe sur son périmètre. Semblable complexe se remarque sur le territoire de la Fare non loin de Saint-Bonnet.

Toutes ces particularités dont nous pourrions citer de nombreux exemples sont autant de preuves de l'existence du cañon sous-glaciaire, de son influence sur la station du glacier et sur la production de moraines frontales. Les moraines frontales de Rourebeau se pressent autour de la vaste dépression demi-circulaire que forme, au travers de la vallée, le cañon de la Durance et qu'elles dominent de 103 m. Entre les circonvallations des trois dernières moraines dont une des branches semble se prolonger, au-delà

du cañon, sur le territoire de Thèze, se trouve une petite dépression marécageuse occupée par le Laus de Saint-Martin. Mais la plus grande étendue de ces croupes et plateaux morainiques est occupée par des bois de chêne et par des terres de culture qui entourent les deux hameaux de Sainte-Colombe et de Saint-Martin.

La deuxième moraine plus réduite, est séparée des trois dernières moraines par un espace plan de 200 à 300 m. de largeur. A une petite distance en avant de cette deuxième moraine se montre une croupe arrondie qui est la moraine extérieure, la première déposée et qui vraisemblablement est le produit du dépôt d'une moraine médiane. Les cinq moraines frontales n'occupent guère, du bord du profond cañon de Thèze à la croupe arrondie formée en avant par la première moraine déposée, qu'une distance d'environ 1.200 m.

Moraine frontale de la Grande Sainte-Anne

Si étrange que cela puisse paraître, le glacier de la Durance éleva, en avant des moraines frontales de Rourebeau et postérieurement à leur dépôt, une vaste intumescence ayant tous les caractères d'une moraine frontale et située à 4 km. à l'aval. Mais avant de décrire cette moraine nous devons signaler quelques-unes des nombreuses particularités dont fourmille la région.

Tandis que les arcs des quatre dernières moraines frontales se prolongent plus ou moins à l'Est vers le coude de la Durance, situé sous Thèze, ils sont au contraire interrompus à l'Ouest où se trouve un ample vallonnement que suit en partie la route de Provence à l'aval de Rourebeau.

Ce vallonnement débute au hameau de Rourebeau et devient de plus en plus accusé et profond en contournant au Sud-Est la butte rocheuse (callovien) qui porte le donjon dominant le Poët. Ce vallonnement rejoint ensuite par un dénivellement brusque la Durance sur la basse plaine de

Sarclières qui est une vaste boucle d'érosion produite, comme à l'emporte pièce, dans la terrasse du Poët.

Il est manifeste que cet ample vallonnement fut produit par les érosions d'eaux abondantes d'une rivière adventice latérale au glacier.

Cette rivière morte, en contournant les moraines frontales, a-t-elle balayé sur cette direction les arcs Ouest de ces moraines? Il serait imprudent de l'affirmer, car on ne trouve, sur ces moraines aucune trace des talus d'érosions. Il serait plus vraisemblable de croire que le glacier était très pauvre en matériaux de transport sur la rive droite, comme l'annonce l'absence de moraine latérale crétée sur ce côté.

Quoi qu'il en soit, ce vallonnement est demeuré inachevé et comme suspendu à 30 m. de hauteur au-dessus de la plaine de Sarclières. Ce manque de raccord avec la Durance et, d'autre part, ce fond de vallée, à vaste courbure et sans lit de torrent, paraissent tout d'abord des énigmes.

Une étude détaillée de la région et de longues recherches sur les rivières mortes qui circulaient sur le bord des glaciers où elles marquaient leur passage tantôt par des érosions, tantôt par des terrasses adventices souvent accompagnées de deltas torrentiels, nous ont appris, que, dans le cas actuel, le creusement du vallonnement adventice fut retardé tant qu'un lobe du glacier de la Durance fut émis par le seuil de Saint-Andéol (alt. 625 m.) sur Mison¹ par le vallon de la Pallue-du-Fraisse; car, pendant ce temps, la rivière accidentelle était refoulée par la rive droite du glacier. Mais cette rivière adventice put commencer à fonctionner quand la surface du glacier se trouva abaissée, par l'ablation, au-dessous du col de Saint-Andéol et que le lobe

¹ Nous ne pouvons considérer les grandes collines morainiques comprises entre les Tardieux et le château de Mison, ni celles situées entre les Armands et le Jardin, comme étant des moraines frontales. Ces puissants amas de glaciaire me paraissent être plutôt des témoins de la nappe formée par les moraines profondes, et épargnés par les puissantes érosions des eaux sous glaciaires qui y ont ouvert les nombreux vallonnements de Mison.

du glacier contournant au S.-E. le promontoire des Bernardins put s'écouler sur le Poët avec la masse du glacier.

A ce moment la rive droite du glacier n'avait sur le palier de Rourebeau (alt. 600 m.) qu'une épaisseur de 25 mètres. Ce ne put être que pendant la durée de la fusion de cette lame de 25 m. de glace que la rivière adventice put fonctionner et excaver dans la basse terrasse (la moraine profonde). C'est alors que le vallonnement put être creusé ; car cette érosion se trouva brusquement et définitivement interrompue quand la surface du glacier s'abaissa au-dessous du palier de Rourebeau. Dès avant ce moment aussi le dépôt des moraines frontales était achevé puisque leur crête est à 611 m. c'est-à-dire à 11 mètres au-dessus du palier de Rourebeau.

Mais à ce moment, le glacier avait encore, dans le cañon de la Durance, une épaisseur de glace de 92 mètres (différence entre la côte de 600 mètres du plateau de Rourebeau et celle de 508 mètres du fond du cañon). Le glacier avait donc encore, grâce à cette épaisseur, assez de puissance pour s'écouler par le cañon de la rivière jusqu'à la plaine de Sarclières (alt. 490 m.) située à 4 km seulement plus à l'aval.

Sur ce parcours le glacier put balayer le delta d'alluvions torrentielles instables édifié sous lui par la rivière adventice sur le talus de la terrasse du Poët.

Avec sa dépression de 60 m. en contrebas des terrasses du Poët, le bassin de Sarclières conservait au glacier assez d'épaisseur pour lui permettre d'opérer une station nouvelle et d'édifier pendant ce temps à l'aval sur la terrasse de Sainte-Anne, une moraine frontale : sa simple, mais imposante intumescence est formée de cailloutis à blocs dont la partie culminante, de forme très surbaissée, est à la côte de 550 m.

Moraines frontales sur le thalweg du Drac

Les moraines frontales sont très rares aussi sur le thalweg du Drac. Sur cette vallée, l'emplacement qui aurait semblé offrir les meilleures conditions pour favoriser un pareil dépôt, est le débouché d'Aspres-les-Corps, grâce, à la fois, à la profonde dépression de 200 m., évidé de ses moraines profondes de la Trinité et du Motté, sur la région de confluence du Drac et de la Séveraisse, grâce aussi à l'ombre portée par le haut massif de Faraut.

Mais les pentes très déclives de la Croix d'Aspres et de Beaufin favorisèrent peu le développement des moraines sur le front de cette station; aussi ce ne fut qu'un peu en arrière et même sur les parties latérales que le dépôt put s'opérer, soit sur le plateau d'Aspres où il prend une forme topographique très marquée au Cros-des-Boûmias, sur la rive droite¹, tandis que la branche très marquée

¹ *Origine des grès du Flysch des moraines d'Aspres.* — Notre estimable confrère et ami, M. P. Lory, nous avait signalé en 1903, dans une communication orale, l'existence, dans les dépôts glaciaires d'Aspres, de galets en grès du Flysch qui, d'après lui, ne pouvaient provenir que du haut Drac. Ces éléments du haut Drac, pour atteindre le plateau d'Aspres auraient dû franchir le puissant glacier du Valgodemar. Et M. Lory, pensant, avec raison que la chose était impossible, se trouvait amené à admettre que ces éléments du flysch avaient dû arriver là pendant une *interglaciation*.

Des raisons majeures ne nous permettent pas d'adopter cette interprétation de notre confrère. D'abord, par sa plus grande proximité des lieux, par l'immense supériorité de son bassin d'alimentation, le glacier du Valgodemar aurait toujours atteint, dans chaque nouvelle glaciation, le territoire d'Aspres avant le glacier du Drac, et y aurait également survécu plus ou moins de temps après la retraite de ce dernier.

D'autre part, il n'est pas démontré que les hauts sommets du Valgodemar n'eussent pas, à l'origine, un revêtement sédimentaire comme les flancs Est du massif du Pelvoux. Ainsi, l'absence, à peu près complète, d'éléments granitiques, dans les immenses dépôts du Pontique édifiés par la Durance de l'amont du confluent de la Bléone

sur la rive gauche forme la croupe imposante couronnant la colline qui isole du Champsaur, le remous de Beaufin qui, vraisemblablement, devait être encore remblayé par un golfe du glacier.

Moraine frontale du Domaine et de Brutinel

La plus remarquable moraine frontale édiflée sur le thalweg du Drac est celle qui barre la vallée à 2 km à l'amont de Saint-Bonnet entre Brutinel (rive gauche) et le Domaine, sur la rive droite.

Cette moraine est située sur le point où le massif de l'Aiguille de Laye projette, au printemps, son ombre

jusqu'à La Crau, indique manifestement que le massif du Pelvoux était revêtu d'une vaste carapace de terrains sédimentaires.

Ce revêtement sédimentaire se trouva ensuite assez largement éventré, au Pliocène supérieur, puisque les cailloutis alluviens de cette époque, si largement représentés encore entre Gap et La Crau, sont en majorité à éléments granitiques.

Toutefois des lambeaux de cette carapace de terrains sédimentaires avaient résisté aux érosions pontiques et pliocènes. En effet, nous avons observé, dans la grande moraine frontale des Bans qui ferme à l'aval le Pré-de-Madame-Carle, d'assez nombreux éléments calcaires ainsi que des blocs en grès du Flysch qui ne peuvent provenir que des hautes crêtes¹.

Il est donc très permis de croire que de pareils faits se soient opérés sur les flancs Sud et Ouest du Pelvoux. Et de fait, nous avons fréquemment observé, même sur les délaissés de la Séveraisse, au Valgodemar, des galets de grès grossier qui ont la plus frappante analogie avec ceux de la base du Flysch et entre autres avec ceux qui se trouvent plaqués contre les gneiss amphiboliques de la pyramide de Chaillol-le-Vieux, au col de la Cabane du Touron. D'après toutes ces prévisions, on ne peut donc affirmer qu'il y ait eu plusieurs périodes glaciaires dans la vallée du Drac et que les grès du Flysch d'Aspres-lès-Corps proviennent du haut Drac.

¹ Le 3 août 1913 nous avons constaté près de la Cabane du lac de Crupillouze la présence de 2 blocs de quartzite permo-triasique témoins de cette carapace sédimentaire.

portée la plus prolongée. En ce point, le mistral qui a suivi, du N.-O. au S.-E. la vallée du Drac, change brusquement de direction, tourne au Sud et s'élève sur les pentes des cols de Bayard et de Manse ; aussi, c'est en ce point que le climat du Champsaur est le plus souvent brumeux et le plus rigoureux. Aussi le glacier opéra en ce point la plus longue station à en juger par la masse imposante de la moraine frontale.

Cette moraine constitue un petit plateau de plusieurs centaines de mètres de largeur avec des talus très pentueux à l'amont et à l'aval. Elle forme une falaise escarpée sur la coupure de 90 m. de hauteur par laquelle s'écoule le Drac. Les blocs anguleux qui hérissent la surface et ses pentes sont nombreux, tandis que sur la falaise on voit, à l'intérieur, les boues et les graviers chevaucher. En arrière se trouvent quelques intumescences moins importantes, dont la dernière, raccordée par deux cordons morainiques latéraux, se trouve non loin, entre Saint-Julien et Saint-Laurent-du-Cros.

Après le dépôt de ce groupe de moraines la régression fut continue jusque vers les Auberts, dans la haute gorge de Champoléon où se trouve une formidable accumulation de matériaux à la base Nord des hauts escarpements du Cédérat¹ (2911 m.). Ce fut la dernière moraine frontale édifiée (vers 1500 m.) à une époque antérieure à l'histoire.

Le dernier culot, qui a représenté le glacier du Drac à notre époque, est le petit glacier de la Pierre accroché sur un petit replat d'où il s'élevait jusqu'à la crête du Sirac..

De 1872 à 1888 : il n'avait alors ni moraine profonde, ni moraine frontale, ni moraine superficielle. Le plateau rocheux, en avant de son front, était lisse, lavé, poli et strié. Le glacier s'est retiré depuis, et s'est réduit en tous sens, en abandonnant complètement les hautes crêtes. Et, en quelques années le culot de glace disparaît sous des masses d'éboulis qui ont recouvert d'une casse de désolation tout le plateau rocheux qui était si poli et si lavé encore en 1888.

¹ Cédérat, terme inconnu dans le pays. C'est le Mont Sebeyra ou Subeyra fréquemment usité dans la toponymie alpine.

Le glacier à travers les siècles avait nettoyé et poli son lit et l'avait déblayé de tous les détritrus. On conçoit ainsi pourquoi il n'avait plus de moraines.

Mais, en se réduisant, il a abandonné les hauts escarpements qu'il avait polis et abrités, à travers les âges, contre les actions météoriques. Et en quelques années ces hautes parois polies, se trouvant exposées à toutes les intempéries, se sont fissurées, effritées, éboulées en un sombre chaos.

Ces faits résument l'histoire moderne de la plupart des glaciers des Alpes.

Moraines frontales des vallons latéraux envahis de l'aval à l'amont

Dans ces vallons latéraux le golfe de glace se trouvait, en général, puissamment alimenté par la masse du glacier. Les moraines frontales sont nombreuses dans ces vallons, mais elles y ont souvent peu d'importance. Ce sont de petites rides, réduites souvent à de modestes monticules. Dans les vallons courts et pentueux les moraines frontales sont très souvent confondues avec les moraines profondes parce que les unes et les autres se sont déposées en s'appliquant sur la pente en un talus uniforme.

Ce n'est que dans les vallées ou vallons à pente adoucie que se montrent des moraines frontales topographiques, c'est-à-dire en bourrelets saillants.

Exemples : moraine frontale de la cabane forestière du Sapet, près de La Bâtie-Neuve, du lac Saint-Lagier, près de Montclar, de Charamelle, près de La Bréole, etc.

Les moraines frontales les plus remarquables de beaucoup sont celles de la vallée de Seyne et surtout celles des Sagnières, près de Sélonnet et du Serre de Saint-Martin, qui semblent dues à leur position dans un ubac très prolongé et qui sont surtout rendues intéressantes par la formation des cañons adventifs qu'elles ont imposés à la rivière.

En résumé, si la formation des moraines frontales édifiées au bas des hautes pentes et celle des moraines latérales est déterminée par un certain état d'équilibre des facteurs contraires de la fusion et de l'alimentation, celle des moraines frontales édifiées sur le thalweg des vallées résulte plutôt de causes simplement topographiques qui, ayant pu retarder la fusion et la régression, ont provoqué la station du front du glacier et favorisé ainsi la production de moraines frontales.

12 juillet 1913.



UNE TROUVAILLE DE MONNAIES DU XVI^e SIÈCLE

A SALÉRANS (HAUTES-ALPES)

Par M. PAUL PLAT

Le 27 décembre 1912, à Salérans, petite commune du canton de Ribiers, un homme occupé à démolir une vieille maison, trouva maçonnée dans un mur à l'emplacement d'une armoire, une sonnette de mouton en fer. Il la retira et trouva qu'elle était très lourde ; il eût alors l'idée qu'elle renfermait quelque chose. Il la vida et put constater, qu'avec un petit sac en toile à moitié rongé par les rats, elle contenait 217 pièces de monnaie, qu'au premier abord, il prit pour de l'argent. Cinq jours après, c'est-à-dire le 1^r janvier suivant, il m'apporta sa trouvaille et je la lui achetai.

A première vue, je me rendis facilement compte que ces pièces de monnaie étaient seulement de billon. En les examinant en détail, je reconnus qu'il y en avait une seule en argent, qui est un demi-teston de Charles IX.

A part quelques unes, dont la frappe a été défectueuse, ces pièces sont toutes de bonne conservation et ont l'air d'avoir été choisies par la personne qui les avait cachées. Dans le nombre, il s'en trouve de très bien frappées. Les pièces les plus usées sont les doubles-sols parisis de Charles

IX, ce qui donnerait à penser que c'étaient celles-là qui étaient d'un usage plus fréquent.

Mon attention fut également attirée par la sonnette, qui est d'une forme très régulière, d'une fabrication très finie, recouverte d'une forte couche de cuivre, malgré qu'elle soit en fer et ornée dans le haut et dans le bas, de deux cercles en pointillé. On la croirait de fabrication récente, si les monnaies qu'elle contenait n'étaient là pour attester qu'elle n'a pu être fabriquée postérieurement au XVI^e siècle.

Les pièces les plus récentes, composant ce trésor, portent la date de 1588, ce qui donnerait à penser qu'il a été enfoui à cette époque ou très peu après. Ce pourrait-être là le pécule d'un berger de la région, qui effrayé par les exactions commises par les gens d'armes des différents partis, à cette époque qui a été une des plus troublées des guerres religieuses, s'était empressé de ramasser son argent dans cette sonnette et à le maçonner dans un des murs de sa maison, pour le mettre à l'abri de toute éventualité possible. L'homme disparu sans avoir rouvert sa cachette, ce trésor a séjourné là pendant plus de trois siècles et il a fallu que le brave Espieu Marcellin vienne démolir la maison pour le remettre accidentellement à jour.

Les pièces composant ce trésor, se répartissent comme suit :

1^o Louis XII, roi de France (1498-1515). — 1 douzain, frappé à Angers.

2^o François I^{er}, roi de France (1515-1547). — 1 douzain, frappé à Saint-Lô.

3^o Henri II, roi de France (1547-1559). — 1 demi-gros de Nesle, frappé à Paris.

4^o Charles IX, roi de France (1560-1574). — 56 pièces, savoir :

1 demi-teston, frappé en 1575 (par conséquent après sa mort) à Toulouse ; 16 sols-parisis, dont 4 frappés à Villeneuve-St-André ; 7 à Montpellier ; 1 à Riom ; 1 à

Toulouse; 1 à Limoges et 2 dont la marque d'atelier n'est pas visible.

11 doubles-sols-parisis, dont 4 frappés à Montpellier; 1 à Villeneuve-St-André; 1 à Toulouse; 1 à Aix-en-Provence et 4 dont la marque d'atelier n'est pas visible.

28 douzains, dont 4 frappés à Aix-en-Provence; 9 à Villeneuve-St-André; 3 à Dijon et 12 dont la marque d'atelier n'est pas visible. Un des douzains frappés à Dijon, diffère des autres, en ce que l'écusson de l'avvers n'est pas cantonné de deux G et que la croix du revers est fleurdalisée et n'est pas cantonné de deux couronnes et de deux fleurs de lis.

5° Henri III, roi de France (1574-1589). — 118 pièces, savoir :

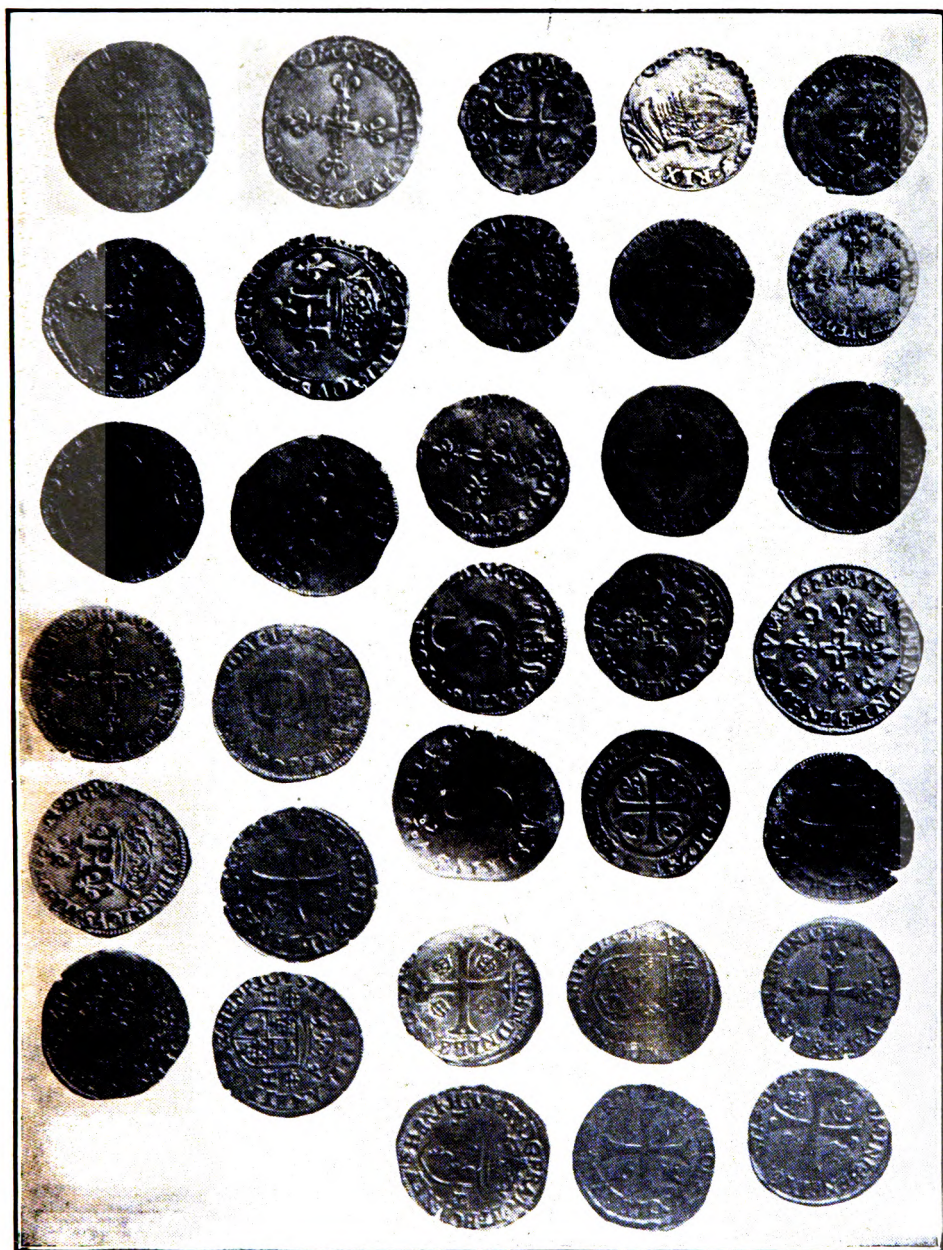
50 douzains, dont 12, où la marque d'atelier n'est pas visible; 22 frappés à Aix-en-Provence; 9 frappés à Grenoble; 8 frappés à Villeneuve-St-André; (une des pièces de cet atelier portant la date 1577, n'a pas l'écusson de l'avvers cantonné de deux H); 1 frappé à Lyon; 1 frappé à St-Lô (cette pièce porte la marque d'atelier au revers et a la croix cantonnée de deux H et de deux fleurs de lis. Une autre de ces pièces, portant comme différent o au-dessous de l'écusson de l'avvers et ♂ (un monde) à la fin de la légende du revers et la date 1577, pourrait avoir été frappée à Montélimar. Cette même pièce, a la croix du revers cantonnée de deux fleurs de lis et de deux couronnes.

64 gros-de-Nesle, dont 1 du Dauphiné; 8 frappés à Villeneuve-Saint-André; 14 à Aix-en-Provence; 16 à Montpellier et 25 où la marque d'atelier est fruste.

4 demi-gros-de-Nesle, dont 3 frappés à Aix-en-Provence et 1 où la marque d'atelier est fruste.

6° Grégoire XIII, pape (1572-1585) (monnaies frappées par Charles de Bourbon et Georges, légats d'Avignon). — 14 pièces, savoir :

7 douzains et 7 gros.





7° Sixte V, pape (1585-1590) (monnaies frappées par Charles de Bourbon, légat d'Avignon). — 23 pièces, savoir :

23 gros.

8° Dauphin, comte de Déciane (Italie) (1583-1598).

1 gros-de-Nesle, imitation de ceux d'Henri III.

9° Hercule Radicati, comte de Cocconato et Passerano (Italie).

1 gros-de-Nesle, imitation de ceux d'Henri III et portant même le défférent d'atelier d'Aix-en-Provence.

10° Comtes de Frinco (Italie).

1 gros-de-Nesle, imité de ceux d'Henri III.

Il est à remarquer que la majorité des pièces composant ce trésor sortent des ateliers du midi de la France, par conséquent les plus rapprochés du lieu où a été faite la trouvaille. Cela donne une idée du peu d'activité que devait avoir le commerce à cette époque troublée.



SITUATION ÉCONOMIQUE

DU

DÉPARTEMENT DES HAUTES-ALPES

en 1801

PAR M. L'ABBÉ P. GUILLAUME

Les dix-sept documents qui suivent émanent d'autant de peresonnages, plus ou moins considérables des Hautes-Alpes, auxquels le préfet Bonnaire les avait demandés par lettres des 6 et 13 ventôse an 9 [26 février et 4 mars 1801]. Elles répondent à un questionnaire précis, que le Ministre de l'Intérieur, Chaptal, avait provoqué par sa lettre du 23 pluviôse an 9 [13 février 1801], que l'on trouvera ci-après. Elles se rapportent surtout aux objets suivants : prix moyen de la journée de travail, avant et pendant le cours de la Révolution ; nourriture des habitants à la même époque ; vêtement en usage ; produit des récoltes ; élevage des bestiaux et maladies auxquelles ils sont sujets, etc.

Les réponses à ce questionnaire sont relatives à la plupart des cantons du département actuel des Hautes-Alpes. Elles sont signées : pour le Briançonnais, par Barthélemy Chaix, sous-préfet de Briançon ; pour l'Embrunais, par Nicolas-Meyssas, sous-préfet d'Embrun ; pour le Gapençais, par Joseph Provansal-Lompré, homme de loi à Ancelle ; Jean-François Maigre, ancien administrateur du Département, à Aspres-lès-Corps ; l'abbé Donnette, maire

de St-Etienne-en-Dévoluy; Antoine Chauvet, ancien député, notaire à Montjay; Bonabel, juge de paix à Orcières, et P. Baile, maire de Champoléon; Pierre Faure, maire d'Orpierre; Joseph Pellegrin, maire de Ribiers; Pierre Motte, de St-Bonnet-en-Champsaur; Claude Gérard, maire de Chabottes; Jean-Louis Gontard, maire de Serres; Pierre-Joseph Martel, de Tallard; Louis Carle, notaire et maire d'Upaix; Pierre-Etienne Lachau, de Veynes, conseiller de préfecture.

Deux ou trois rapports ne sont pas signés: ce sont ceux relatifs aux cantons de La Bâtie-Neuve, de Tallard (ou plutôt de Neffes et Pelleautier). Nous avons essayé de retrouver les noms de leur auteur.

Les réponses de 1801 au questionnaire du préfet Bonnaire permettent d'établir de très utiles comparaisons avec celles qui furent adressées par les communautés des Hautes-Alpes, en 1789, à la Commission intermédiaire des Etats du Dauphiné et que nous avons publiées naguère¹. Il suffit d'appeler ici l'attention du lecteur sur leur réel intérêt.

Gap, 10 décembre 1912.

P. GUILLAUME.

¹ *Recueil de Réponses faites par les communautés de l'élection de Gap au Questionnaire envoyé par la Commission intermédiaire des Etats du Dauphiné* (en 1789), Paris, Imprimerie Nationale, 1908, in-8° de xvii-609 pages. — *Idem, par les communautés de l'élection de Grenoble* (Valgaudemar et Champsaur), dans les *Bulletins de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, année 1912, pages 1, 103 et 340.

*Lettre de Chaptal à Bonnaire, préfet des Hautes-Alpes,
sur la situation économique du département.*

LIBERTÉ. — RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — ÉGALITÉ

Secrétariat. Bureau de la statistique

Paris, le 23 pluviôse an 9^e de la République une
et indivisible [13 février 1801].

*Le Ministre de l'Intérieur au Préfet du département des
Hautes-Alpes.*

J'ai reçu, Citoyen Préfet¹, vos lettres du 17 frimaire [8 déc. 1800], du 15 nivôse [5 janv. 1801] et du 5 pluviôse [25 janv. 1801]. Vous avez joint aux deux premières des états pour brumaire et frimaire et à la dernière un mémoire fort détaillé sur la situation de votre département.

Vous y avez apporté beaucoup de soin et d'attention, et je l'ai lu avec intérêt. Je donnerai de la publicité à plusieurs des observations qu'il renferme; parce que je crois utile, non seulement que le Gouvernement s'occupe de tout ce qui a rapport aux idées générales d'amélioration, mais encore que les hommes éclairés de toute les parties de la République fixent leur attention sur les questions de cette importance. Je vous ajoute encore, avec plaisir, que j'ai trouvé dans votre mémoire plusieurs vues saines, des idées sages et patriotiques qu'il est bon de propager.

Vos recherches sur la population sont bien faites et éclairent les doutes que je vous avais manifestés.

J'ai invité, le 12 frimaire [3 déc. 1800], le citoyen Caire-Morand à me communiquer son mémoire sur les cristaux².

¹ Félix Bonnaire, législateur, député suppléant du Cher, nommé préfet des Hautes-Alpes le 11 ventôse an 8 (2 mars 1800), installé le 11 germinal suivant (1^{er} avril 1800), transféré dans la Charente en l'an 10 (13 avril 1802), et alors remplacé par Ladoucette.

² Publié dans le *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, 1883, p. 170 et suiv.

Je charge le citoyen Crétet¹ de me rendre un compte particulier des travaux relatifs à la route du Mont-Genèvre.

Vous avez pu voir dans les *Annales d'Agriculture*, une discussion sur votre circulaire du 28 frimaire [19 déc. 1800]. Je vous engage à la lire et à m'en dire votre avis.

J'ai consulté le Conseil des Mines sur votre mémoire du 5 brumaire [28 oct. 1800] relatif aux houilles. J'attends son avis pour vous répondre.

Je fais passer au Ministre des Finances une note sur vos contributions. Pour compléter le travail que vous avez déjà tant avancé, Citoyen Préfet, il ne vous reste plus qu'à me donner des recensements exacts et soignés des habitants par classes et par profession; un dénombrement du bétail de toute espèce, etc.

Il faut calculer à combien revient la dépense journalière de chaque individu; me dire à combien s'élève le prix de la journée de travail, etc.; en un mot, il faut chiffrer et réduire en tableaux ce que vous avez développé dans votre mémoire. Je m'occupe en ce moment de la rédaction de projets de tableaux que je vous enverrai; mais, en attendant qu'ils vous parviennent, occupez-vous de recueillir tous les renseignements nécessaires pour les remplir. Votre zèle et votre intelligence me sont de surs garans du succès de vos efforts.

Je vous salue,

CHAPTAL.

(De la main de ce dernier :) P. S. Je vous recommande de veiller à ce que les différentes colonnes de vos états de situation soient désormais exactement additionnées.

(En tête :) Enregistrée n° 374. — « Accusé de réception. Invitation de rassembler toutes les matières susceptibles d'entrer dans un travail général et complet de statistique ». — « Répondu le 7 pluviôse an 9 » [27 janv. 1801]. — « Ecrit à des commissaires désignés par cantons. Idem, aux maires des communes de l'arrondissement et aux sous-préfets ».

¹ Emmanuel Crétet, comte de Champmol, né au Pont-de-Beauvoisin, le 10 févr. 1747, mort à Auteuil le 22 nov. 1809, membre du Conseil des Anciens (1795 et 1799), conseiller d'Etat, directeur des Ponts et Chaussées, gouverneur de la Banque (1806) et ministre de l'Intérieur (1807-1809).

Dépouillement général des Réponses faites aux Questions renfermées dans les Circulaires du Préfet des Hautes-Alpes des 6 et 13 ventôse dernier an 9, [26 février et 4 mars 1801], aux Commissaires par lui désignés pour obtenir des renseignements exacts sur les objets désignés au présent état.

Cet état renferme, sur 14 colonnes :

1° Les noms des arrondissements [cantons anciens] et des communes qui le[s] composent.

2° Prix moyen de la journée de travail avant la Révolution.

3° Variation qu'il a éprouvé pendant le cours de la Révolution, en l'évaluant en numéraire.

4° Fixation actuelle de la journée de travail.

5° Causes de ces variations.

6° Denrées qui composent le pain dont on se sert dans les communes.

7° Quelle est la nourriture habituelle des habitants de la campagne.

8° Evaluation, terme moyen, de la consommation des gens vivants dans les villes.

9° Idem de ceux vivants dans les bourgs et villages.

10° Vêtements les plus en usage. Comment se les procure-t-on ?

11° Quantité de vin qu'on perçoit dans les communes.

12° Quotité du produit des récoltes en grains.

13° Quantité de grains qui se perçoit par aperçu.

14° Observations.

15° Bestiaux.

16° Haras.

17° Epizooties.

18° L'importation et l'exportation des bestiaux, etc.

ANCELLE ET SAINT-LÉGER

Gap, le 25 ventôse an 9 de la République française,
une et indivisible [16 mars 1801].

Le Commissaire du Gouvernement près le tribunal criminel du département des Hautes-Alpes, au citoyen Bonnaire, préfet des Hautes-Alpes.

Citoyen Préfet, je vous adresse mes réflexions sur les questions que vous avés proposé, concernant les communes d'Ancelle et de St-Léger. J'ai tâché de les résoudre, sinon mathématiquement, au moins avec le plus de précision qu'il m'a été possible. Vous ne trouverez pas, dans mes réponses, les connoissances que vous avés eu la bonté de me supposer; mais je vous prie, Citoyen Préfet, de les recevoir comme une faible marque de l'empressement que j'ai à répondre à vos vues bienfaisantes.

Je vous salue avec la plus parfaite considération.

PROVANSAL-LOMPRÉ¹.

Notes sur les communes d'Ancelle et de St-Léger.

Ces communes étaient comprises dans l'ancien régime, sous le mandement de Faudon². L'écart de St-Léger formait le 1/5^e de ce mandement. C'est sous ce rapport du 1/5^e qu'il est porté dans les réponses aux questions proposées par le citoyen Bonnaire.

1. Quel était le prix moyen de la journée de travail avant la Révolution.

¹ Joseph Provansal-Lompré, homme de loi à Ancelle en 1799, membre et président de la Société populaire de Gap en mai 1794 (L. 939), était commissaire du Gouvernement près le tribunal criminel du département des Hautes-Alpes en 1801. Il fut élu député des Hautes-Alpes à la Chambre des représentants pendant les Cent jours, le 16 mai 1815.

² Le mandement de Faudon comprenait les communes actuelles d'Ancelle et de St-Léger (canton de St-Bonnet-en-Champsaur). Il datait d'une époque ancienne et existait au XI^e siècle.

Au rapport des gros fonciers, sur qui pèse l'exploitation rurale, le prix moyen de la journée de travail, avant la Révolution, était de quarante centimes avec la nourriture, et de soixante à soixant et dix centimes sans nourriture.

La journée de travail des charpentiers, menuisiers, maçons et autres artisans, est ordinairement fixée au quadruple de la journée de travail proprement dite, outre la nourriture qui est plus dispendieuse.

2. Quelle variation a éprouvé cette fixation pendant le cours de la Révolution ?

Cette fixation est montée à soixante et dix, soixante et quinze et quatre vingt centimes.

3. Quelle est aujourd'hui cette fixation ?

Le prix moyen de la journée de travail est à peu de chose près, le même aujourd'hui, c'est-à-dire soixante et quinze centimes avec la nourriture et d'un franc vingt-cinq centimes sans nourriture.

4. Quelles sont les causes des variations que vous assignerez ?

Les causes physiques, qui privent souvent, en tout ou en partie, le laboureur de sa récolte : telles sont : 1° les neiges abondantes, les gelées, les grêles, les rosées, les vents chauds, les insectes et les ravins auxquelles sont exposées les communes dont il s'agit, et de la disette des grains ; 2° le prix excessif des comestibles et des vêtements en tout genre.

5. Le prix des comestibles des denrées de toute espèce a-t-il été l'unique cause de ces variations ?

Le prix des comestibles et des denrées de toute espèce en est une cause ; mais elle n'est pas unique : si l'on considère que la guerre a enlevé beaucoup de bras, qui manquent à la culture des terres ; que le discrédit progressif du papier-monnaie, la masse énorme qui fut mise en circulation en faisant changer le prix de chaque chose, donna en même temps les moyens de les acquérir ; de là est venue l'habitude de vendre à tout prix, les uns leurs marchandises, les autres leur travail ; habitude que l'abondance et le temps feront perdre insensiblement et principalement

lorsque la paix aura permis au Gouvernement de diminuer les dépenses de la République.

6. Quelle est la nourriture des habitants de la campagne ?

La nourriture habituelle des habitants de la campagne est du pain de seigle, d'orge et d'avoine, appelé *mêlée* ; de la soupe ; quelque peu de laitage, des pommes de terre ; très peu de jardinage, et de l'eau, si on en excepte un petit nombre, dont la nourriture est à peu de chose près la même : ceux-cy mangent de temps en temps quelque morceau de lard.

Leur régal ; dans les jours consacrés au repos ou à leurs fêtes, est une soupe au lait et au fromage, avec du ris ou de la pâte ; ils ne boivent du vin qu'au cabaret.

7. Remarque-t-on dans cette nourriture une différence sensible entre les habitants épars des campagnes et ceux réunis dans les villes, bourgs et villages ?

On ne fait aucune différence entre ceux qui vivent dans les villages, et ceux épars dans les hameaux ; mais la différence qu'on trouve dans la nourriture des habitants des campagnes et ceux réunis dans les villes et bourgs est très sensible. Les premiers sont forcés, pour subvenir au paiement des contributions, à l'entretien de leurs familles, aux dépenses que nécessitent les outils aratoires, etc., de porter au marchés les fruits de leurs économies, les petits produits de leurs volailles et de leurs bestiaux ; et les seconds consomment cette masse de provisions qui abondent de toute part.

8. A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation journalière de chaque individu des campagnes ?

La consommation journalière de chaque individu de ces communes peut être évaluée, terme moyen, à trente centimes, savoir : deux livres de pain, estimées vingt centimes, eu égard au prix actuel des grains, et les autres aliments, à dix centimes.

9. A combien peut-on évaluer, terme moyen, la consommation des gens vivant dans les villes et bourgs ?

Cette consommation peut consister à une livre de pain

par jour, en y ajoutant le vin, les fruits et la viande de boucherie, le tout évalué, terme moyen, à soixante centimes.

10. Quels sont les vêtements les plus en usage ?

Les vêtements les plus en usage pour l'un et l'autre sexe, sont le cadis ou *cordilla*, étoffe grossière, mais d'un bon usage.

11. Comment se les procure-t-on ?

Les uns, en nourrissant des troupeaux de moutons ou brebis, dont ils font ouvrir les laines ; les autres les achètent de différents particuliers, qui en font un petit commerce, ou chez les négociants, dans les villes et bourgs.

12. Le nombre des bestiaux a-t-il augmenté depuis la Révolution ?

D'après les renseignements pris à cet égard, le nombre des bestiaux a augmenté depuis la Révolution, mais cette augmentation n'est pas considérable.

13. Quelles sont les causes qui s'opposent à leur multiplication ?

Elles se réduisent à deux principales, concernant les bêtes à laine, savoir : la petite vérole ou *picote*, et la *piane*, ainsi appelée vulgairement (c'est une maladie qui fait pourrir les pieds de ces animaux). Les blanches gelées concernant les juments, qui sont en petite quantité, dans ces communes. Quant aux vaches, leur multiplication est toujours la même ; mais on y fait très peu d'élèves, parce que l'hiver y est trop long et que les ménagères sont empressées de profiter du lait, qui leur produit plus que le veau.

14. Quels sont les pays qui en fournissent aux communes désignées ?

Les moutons et brebis qu'on élève, dans ces communes, ne suffisent pas pour entretenir le commerce qu'on en fait. On en tire la majeure partie de la vallée de Barcelonnette, ainsi que des troupeaux d'Arles ou de la Camargue, qui viennent paître sur ces montagnes. On achète les chevaux, les juments, les bêtes à corne, aux foires de St-Bonnet, de Corps, La Mure et de Gap ; les jeunes mulets viennent du Poitou, où on va les chercher, à grands frais.

15. Quel est le nombre de bestiaux qui y entrent ou en sortent par l'effet du commerce en spécifiant les espèces ?

On ne peut comprendre dans les bestiaux qui y rentrent ou en sortent, par l'effet du commerce, que les bêtes à laine. Il en entre, par aperçu, un mille et il en sort deux mille.

Quant aux chevaux, mulets et vaches, on n'en fait aucun commerce. Ils servent seulement à l'exploitation rurale.

Des haras. — La tradition nous apprend qu'on n'a jamais cherché à établir des haras dans ces communes, par ce qu'elles sont excessivement froides et les avenues très difficiles. D'ailleurs, l'hiver y étant très long, les fourrages suffisent à peine pour la nourriture des bestiaux indispensables pour l'agriculture.

Des épizooties. — On ne connaît, depuis longues années, dans ces communes d'autres épizooties que celle déjà rappelée : la petite vérole et la *piane*. On regarde ces maladies soit comme naturelles, soit comme accidentelles. L'expérience nous a appris qu'elles peuvent détruire des troupeaux en entier et surtout les jeunes agneaux, qui n'y résistent que difficilement. Le seul moyen de s'en garantir consiste à éviter soigneusement que les troupeaux se mêlent ; ce qui est presque impossible.

16. La qualité du produit de la récolte en grains, dans les communes désignées, est-il du $1/3$, du $1/4$, du $1/5$, etc., de la semence ?

L'assolement des terres labourables est différent dans ces deux communes : à St-Léger, on ensemeince ordinairement une moitié, tandis que l'autre repose ; à Ancelle, un tiers est ensemené en bled seigle, un tiers en grains transeaux, c'est-à-dire orge ou avoine ; l'autre tiers est en jachère.

Communément, le seigle rend le quatre pour un. Le produit pourrait cependant s'élever plus haut, si les intempéries déjà rappelées ne s'y opposaient. Mais il conste que l'espérance du laboureur est souvent trompée. On a malheureusement éprouvé que, pendant neuf années consécutives, on n'a pris qu'une récolte en entier.

L'orge rend le six pour un ; mais on n'en fait guère,

parce qu'il épuise trop les terres et qu'il exige plus d'engrais.

Le rapport de l'avoine est le moindre ; il est en raison de trois pour un.

17. Quelle est la quantité de grains qu'on perçoit, par aperçu, dans ces communes ?

Par aperçu, ces communes peuvent percevoir six mille setiers bled seigle et trois mille setiers, tant orge qu'avoine.

18. *Composition du pain.* — Il est composé de bled, d'orge et d'avoine, quelques habitants aisés se nourrissent de pain de seigle sans mélange, mais le nombre est petit.

Y perçoit-on du vin ?

Il n'y a jamais eu de vignes. Les fruits du printemps n'y sont mûrs qu'en automne.

ASPRES-LES-CORPS

1. *Réponses aux questions ou renseignements demandés par le Préfet des Hautes-Alpes, au cit. Maigre, propriétaire de la commune d'Aspres, sur les communes d'Aubessagne, le Glézil, et celles composant le ci-devant canton de St-Firmin; en suite de ses lettres des 6 et 13 du présent mois de ventôse an 9 [26 févr. et 4 mars 1801].*

2. Quel était le prix moyen de la journée de travail avant la Révolution ?

Le prix moyen de la journée de travail dans les communes d'Aubessagne, Le Glézil et celles composant le ci-devant canton de St-Firmin, était avant la Révolution, d'un franc; elle n'a pour ainsi dire éprouvé aucune variation jusques vers la fin de 1792 (vieux style), attendu que jusques à cette époque le papier monnoye conserva à peu près sa valeur.

3. Quelle variation a éprouvé cette fixation pendant le cours de la Révolution, en évaluant la journée en numéraire ?

La perte sensible qu'éprouvèrent, dans la suite, les assi-

gnats et successivement les mandats, furent la cause d'une variation inévitable dans la journée de travail, au point qu'elle fut fixée (évaluée en numéraire), d'abord, à un franc cinquante centimes et, ensuite, à deux francs.

4. Quelle est aujourd'hui cette fixation ?

Cette fixation est restée la même jusques à aujourd'hui, et l'on ne peut se dissimuler qu'elle ne soit au delà de sa valeur.

5. Quelles en sont donc les causes ?

C'est que le peuple, lors du papier monnaie, était tellement accoutumé à gagner beaucoup que cette idée est restée empreinte chez lui, quoiqu'il fût payé en numéraire après la chute du signe représentatif.

D'autres causes sont encore l'effet du prix excessif de la journée de travail, et on les puise dans la rareté des bras et la cherté de ceux qui restoient.

Croirait-on que des personnes à gage sont aujourd'hui payées le double de ce qu'elles gagnaient avant la Révolution ? Nous pouvons dire, d'ailleurs, que l'arbitraire à presque seul servi de base à ceux qui vendaient leurs bras.

Le prix des comestibles, des denrées de toute espèce a-t-il été l'unique cause de ces variations ?

Le prix des comestibles y a très peu coopéré, puisque malgré les variations qui ont existé dans le prix des denrées, la journée de travail a toujours été la même.

6. De quelles denrées se compose le pain dont on se sert dans les communes ?

Le pain dont les habitants des communes désignées se servent est uniquement composé de seigle et d'orge ; les plus pauvres mettent même dans ces espèces de grains des pommes de terre.

7. Quelle est la nourriture habituelle des habitants de la campagne ?

Le cochon, les chèvres salées, les pommes de terre ; le laitage et le jardinage sont, d'ailleurs, leur unique nourriture, ils recueillent peu de fruits.

Remarque-t-on, dans cette nourriture, une différence sen-

sible entre les habitants épars des campagnes et ceux réunis dans les villes, bourgs et villages ?

Il existe très peu de différence dans la manière dont se nourrissent les habitants épars des campagnes et ceux réunis dans les bourgs et villages. Mais cette différence est sensible chez les habitants des villes ; le pain dont se servent ces derniers n'est composé que de froment, et ils se nourrissent habituellement de viande fraîche, de poisson, de gibier, etc.

8 et 9. A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation des gens vivant dans les villes, bourgs et villages ?

L'on peut évaluer, terme moyen, la consommation journalière de chaque individu des campagnes à un franc, celle des gens vivant dans les bourgs et villages ne diffère point ; mais la consommation des individus vivant dans les villes, peut être évaluée le double.

10. Quels sont les vêtements les plus en usage ? Comment se les procure-t-on ?

Les vêtements les plus en usage dans ces communes, sont des draps qui se fabriquent dans le pays et que l'on se procure par le moyen des laines que l'on enlève aux moutons et brebis qui y sont élevés ou que l'on tire du département de Vaucluse.

11. Y perçoit-on du vin et en quelle quantité ?

Il se perçoit peu de vin dans l'arrondissement désigné ; les communes du Glézil et Aspres en produisent seules ; il est de mauvaise qualité et très âpre ; l'on peut en évaluer la quantité à 200 hectolitres.

12. Quelle est la qualité du produit des récoltes en grains ? Est-ce le $\frac{1}{3}$, le $\frac{1}{4}$, le 5^e de la semence ?

L'on y perçoit assez de grain, et son produit peut être évalué au quintuple de la semence.

13. Quelle est la quantité de grains qui se perçoit par aperçu ?

La quantité annuelle qui se perçoit dans la commune

d'Aubessagne peut être de.....	20.000	miriagrammes
dans celle du Glézil, de.....	12.500	—
dans celle d'Aspres, de.....	15.500	—
dans celle de St-Firmin, de.....	22.000	—
dans celle de St-Jacques, de.....	10.000	—
dans celle de St-Maurice, de....	12.500	—
dans celle du Villar-Loubière, de.	6.000	—
dans celle de Clémence-d'Ambel,		
de	7.500	—
dans celle de Guillaume-Peyrou-		
se, de.....	8.000	—

TOTAL..... 113.500 miriagrammes

en grains de toute espèce.

14. *Observations.*

L'on remarque que la somme du produit des terres de ces communes s'est accrue depuis quelques années. Doit-on l'attribuer à une plus grande activité dans les travaux des campagnes, ou aux défrichements considérables qui ont eu lieu ?

Il est à croire que cet accroissement de produit n'est dû qu'à ce dernier moyen, plus nuisible à l'agriculture qu'avantageux, par les inconvénients qu'il peut produire, eu égard à leur site pentueux, soit en portant dans des terres inférieures des ravins, très préjudiciables à leur culture, soit en consommant une grande quantité d'engrais : il est donc évident que le produit des terres défrichées ne constitue qu'une richesse éphémère, plus apparente que réelle ; et il serait de la sagesse de tout administrateur de défendre les défrichements.

Le nombre des bestiaux a-t-il augmenté depuis la Révolution ?

L'on ne peut douter que le nombre des bestiaux de toute espèce n'ait augmenté depuis la Révolution ; une amélioration sensible dans la culture des prairies artificielles en est une des principales causes, et l'établissement de plu-

sieurs canaux d'irrigation n'y a pas peu contribué. Il est hors de doute que, si les canaux d'arrosage étaient encore plus multipliés dans ces communes, leur sol n'acquît beaucoup plus de valeur. Des encouragements distribués à propos par le Gouvernement produiraient le meilleur effet.

Bestiaux.

Quelles sont les causes qui s'opposent à leur multiplication ?

Les bestiaux font la principale richesse des campagnes et y procurent l'abondance ; mais les moyens de les multiplier n'y sont pas assez connus, et il manque de bons sujets dans toutes les espèces.

Les vaches seules y sont élevées avec quelques succès, parce que l'on se sert, pour les féconder, des taureaux que l'on tire des départements du Puy-de-Dôme et du Cantal.

L'espèce des chèvres ne s'y multiplie que trop et l'on peut assurer que, si l'on ne prend des moyens pour détruire cet animal dévastateur, bientôt sa dent vorace et meurtrière aura détruit le peu de bois qui reste.

Quels sont les pays qui les fournissent à ces communes ?

Les cochons que l'on y nourrit sont tirés en majeure partie du département de l'Isère. L'on élève peu de moutons dans ces communes, et l'on porte si peu d'attention dans le choix des béliers, que l'espèce va toujours en dégénéralant, et bientôt elle tombera dans une dégradation parfaite. Un moyen infailible pour régénérer la race, serait de se procurer des brebis et des béliers des départements des Pyrénées ou de Vaucluse.

Les moutons que l'on y nourrit en plus grande quantité sont achetés dans ce dernier département. L'on n'y élève ni chevaux, ni mulets ; les départements de la Haute-Saône, du Doubs, du Jura, du Puy-de-Dôme, des Deux-Sèvres, de la Vienne et de la Vendée en fournissent à ce pays. L'on pourrait cependant y en élever facilement ; mais il faudrait y former des haras, tant pour les ânes que pour les chevaux, et assujétir cette administration à des lois particulières ; obliger les propriétaires d'employer certain-

nes précautions dans l'augmentation de leurs bêtes de somme, restreindre et limiter la liberté de livrer au bourrique les belles juments, afin de conserver à l'espèce toute la perfection. Le choix des étalons ne serait point à négliger non plus.

Quels sont les lieux où ils pourraient s'établir ?

Deux haras pourraient être avantageusement établis, l'un à Brudour, hameau de la commune d'Aspres, où il en existait un avant la Révolution, chez le cit. Dumas ; un autre, dans la commune d'Aubessagne, qui, par sa position, réunirait tous les avantages propres à cet établissement.

Quoique dans cette partie du Département l'on n'y élève que très peu de bestiaux, il en existe une quantité assez considérable, notamment dans la commune d'Aubessagne, qui récolte beaucoup de fourrages, depuis qu'elle s'est procuré de l'arrosage, et l'on peut évaluer la quantité de ceux qui y entrent, année commune, savoir :

En bœufs.....	100
En vaches.....	800
En chevaux.....	120
En mulets.....	200
En ânes.....	150
En moutons ou brebis.....	10 000
En cochons.....	300
TOTAL.....	10.670

Il en sort par l'effet du commerce à peu près la même quantité dans chaque espèce.

Il sort aussi environ 1.000 chèvres que l'on élève dans ces mêmes communes.

Tous ces différents animaux sont sujets à des maladies, telles que la *péritneumonie*, l'esquinancie, le mal de chèvres, le vertigo, la gourme, la clavelée, le charbon, la phthisie, la morve, les dartres, la gale et le farcin, et, si un grand nombre d'animaux de la même espèce est attaqué à la fois d'une maladie aigüe ou chronique, on dit que c'est une maladie épiootique. C'est aux artistes vétérinaires à

approfondir les causes particulières de ces maladies, à y appliquer ses remèdes préservatifs et curatifs.

Causes des épirooties

Nous dirons seulement que ces maladies ont leur cause primitive dans l'infection de l'air, ou dans la corruption des aliments, ou dans la contagion d'un corps à un autre.

Les grandes sécheresses, tout comme les pluies fréquentes qui ne sont point interrompues par les vents du nord, causent la putridité, et ces temps sont funestes par les maladies épidémiques. Les années d'une humidité excessive ne sont point les seules qui détruisent les troupeaux : la grande chaleur, l'ardeur du soleil, ont à peu près les mêmes effets ; cependant les saisons ne contribuent pas seules aux maladies épirootiques ; le vice des aliments y a encore beaucoup de part et, lorsqu'une nourriture trop humide se joint aux vices de l'atmosphère, la maladie doit être immanquable.

L'on remarque que les animaux qui sont nourris avec des fourrages provenant des prairies naturelles sont plus sujets à des maladies.

L'on remarque également que les cantons bas, humides et marécageux, sont plus sujets aux épirooties, que ceux élevés, secs et sablonneux.

Moyens de les prévenir

Il est nombre de précautions à prendre pour y prévenir les épirooties.

Il faut éloigner des écuries toutes les ordures, les fumiers, etc.

Empêcher le bétail de nager, d'aller dans l'eau, dans les lieux profonds et d'y rester trop longtemps ; il ne faut point l'envoyer le matin aux champs à jeun, principalement les jours de rosée ou de brouillard ; mais attendre que le soleil ait dissipé l'un et l'autre.

Ne point abreuver le bétail dans des eaux bourbeuses et croupissantes.

Renouveler souvent l'air dans les écuries et y brûler de temps en temps des bois de genièvre.

Enfin, interdire le rouissage des chanvres dans les eaux stagnantes, lors de la sécheresse.

Depuis longtemps aucune maladie épidémique ne s'est manifestée chez les animaux de ces communes, si l'on en excepte les cochons, dont une grande partie périssaient dans les vingt-quatre heures; ceux qui étaient traités à temps en échappaient presque tous; on les saignait à la queue ou aux oreilles, que l'on attachait ensuite, et on leur donnait des boissons rafraîchissantes. L'on attribue les causes de cette maladie aux grandes chaleurs que ces animaux craignent beaucoup et à la rareté des eaux.

Fait à Aspres, le 25 ventôse an 9 de la Rép. [16 mars 1801].

MAIGRE¹.

BATIE-NEUVE (LA) ET ST-ETIENNE-D'AVANÇON

2 Quel était le prix de la journée de travail avant la Révolution ?

45 centimes, avec la nourriture et 90 centimes, sans autre chose.

3. Quelle variation elle a éprouvé ?

En l'an 3, 4 et 5, la journée a été jusques à 1 franc, avec la nourriture, et 2 fr. sans nourriture.

4. Quelle est aujourd'hui cette fixation ?

75 centimes avec la nourriture, et 1 fr. 50 sans nourriture.

5. Quelles sont les causes des variations ?

Ce qui a porté les journées au plus haut cours, c'était

¹ Jean-François Maigre, d'Aspres-lès-Corps, élu membre du Conseil du département des Hautes-Alpes, le 13 novembre 1792, et administrateur du même département le 5 novembre 1797, confirmé le 14 avril 1798 par l'assemblée électorale, siégea jusqu'au 1^{er} avril 1800, époque de l'arrivée du préfet Bonnaire dans les Hautes-Alpes.

1° la concurrence du papier monnaie avec le numéraire ;
2° la guerre, qui occupait les bras de la jeunesse ; 3° la cherté des denrées de première nécessité et objets d'entretien.

6. Le prix des comestibles a-t-il été l'unique cause de ces variations ?

Non, puisqu'il en a été assigné d'autres dans l'article précédent.

7. Quelle est la nourriture habituelle des gens de la campagne ?

Du pain de méteil, des légumes et quelque peu de laitage.

8. Remarque-t-on une différence sensible dans la nourriture des habitants de vos campagnes et ceux des villes, bourgs ou villages ?

Si on considère que les habitants des villages de ce canton supportent les mêmes fatigues que ceux qui sont épars dans les campagnes, on n'y en trouve aucune. Mais elle est bien différente avec ceux de la ville, qui ne font pas des travaux aussi pénibles et ne perdent pas autant par la transpiration. Cette différence est encore sensible pour le pain entre les pays qui perçoivent du vin et ceux qui n'en ont pas. Les gens de la campagne mènent une vie plus pénible et moins aisée que ceux des villes, qui ont plus des moyens de se procurer ce qui leur est nécessaire, soit par les rentes qu'ils ont, soit par les bénéfices plus considérables qu'ils sont à portée de faire par leur commerce.

9. A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation journalière de chaque individu de campagne ?

50 cent. par individu, attendu qu'ils sont plus économiquement en famille que lorsqu'ils vont [t] à la journée.

A combien peut s'évaluer la consommation des gens de ville ?

Elle est la même dans les cantons d'Avançon, de La Bâtie-Neuve ; mais j'estime que dans la ville elle ne doit être que de 40 centimes.

10. Quels sont les vêtements les plus en usage ?

Du cadis appelé vulgairement *cordillac*.

Comment se les procure-t-on ?

On les fabrique dans le pays, ce qui fait la principale occupation en hiver, qui est fort long dans ces montagnes.

Le nombre des bestiaux a-t-il augmenté depuis la Révolution ?

Oui. L'amélioration de l'agriculture ayant donné plus de fourrages, soit en prairies artificielles, soit en pailles, le nombre des bestiaux a dû nécessairement augmenter, d'autant mieux que les biens nationaux, qui étaient presque tous en friche, ont passé entre les mains des habitans qui les ont réparés.

Qu'est-ce qui s'oppose à leur multiplication ?

C'est en partie les défrichements qui ont été faits dans les communaux qui servoient de pâturages, et qu'en général l'habitant ne peut plus garder que les bestiaux nécessaires à ses travaux et peu propres à la multiplication, par rapport aux fatigues qu'ils essuyent et en partie par le défaut d'un établissement de haras.

Quels sont les pays qui en fournissent aux communes désignées ?

Outre les bêtes à laine de la vallée de Barcelonnnette et de tout l'Embrunais, et les bœufs et vaches du département de l'Isère, les mulets du ci-devant Poitou ou Auvergne, les chevaux de la ci-devant Lorraine : la seule espèce qui s'élève dans le pays suffisamment pour l'usage, c'est les ânes et les chèvres.

Quel est le nombre des bestiaux qui entrent ou qui sortent par le commerce ?

Il entre, en bêtes à laine, dans le canton de St-Etienne et La Bâtie-Neuve, non compris Ancelle, environ 3.000, et il en sort 3.500. — Il entre environ 1.000 bêtes à corne, et il en sort environ 950, attendu qu'il meurt au moins un 20^e chaque année. — Il entre environ 150 chevaux ou mulets, et il en sort à peu près le même nombre, attendu que ceux qui meurent sont à peu près remplacés par ceux qui y naissent.

Nota. — Le citoyen Arnaud, propriétaire de La Bâtie-Neuve, a fait un établissement de ce genre, qui a supérieurement réussi, depuis quelques années, soit par le choix

des étalons, soit par les soins qu'on en a, soit par l'emplacement qu'ils occupent ; mais on craint que le propriétaire ne puisse le soutenir plus longtemps, si le Gouvernement ne vient au secours.

Ce qui cause les épizooties dans ces cantons, c'est, pour les bêtes à laine, les pâturages marécageux, les brouillards et les pluies d'automne, et la communication que les troupeaux ont ensemble dans les pâturages ; — pour les bêtes à corne, les fourrages aigres et les terres trop fortes, qui les échauffent ; — et, pour tous les autres, les fatigues excessives, causées par les mauvais chemins et l'inégalité des terres.

11. Quelle quantité du vin y perçoit-on ?

Dans le canton de La Bâtie-Neuve, on y perçoit tout au plus 300 charges de vin, mauvaise qualité, et dans celui de St-Etienne, environ 3.000, dont la moitié, médiocre qualité, et l'autre moitié, bonne qualité .

12. Quelle est la quotité du produit des récoltes ?

On y perçoit environ 4 pour 1. Mais je dois observer qu'on y sème fort clair, par rapport à la maigreur des terres et il en faut cultiver une quantité considérable pour une médiocre récolte.

13. Quelle est la quantité de grains qui se perçoit ?

Environ 6.000 charges de bled, dans les deux cantons, Ancelle excepté, moitié méteil, moitié froment ; environ 500 charges d'avoine, et 100 charges de légumes.

De quelles denrées se compose le pain dans les communes ?

Deux sixièmes se servent du seigle ; trois sixièmes, du méteil ; un sixième, du froment ; et les plus indigents y mêlent des pommes de terre¹.

¹ Ce document n'est pas signé. Peut-être doit-on l'attribuer à Davin, ancien commissaire du Directoire exécutif près l'administration municipale du canton de La Bâtie-Neuve, ou bien à Provansal, juge de ce même canton dès 1798 au moins.

BRIANÇON

2. Quel était le prix moyen de la journée avant la Révolution ?

Le prix moyen de la journée avant la Révolution était de soixante centimes.

3. Quelle variation a éprouvée cette fixation pendant le cours de la Révolution, en évaluant la journée en numéraire ?

Le prix de la journée pendant la Révolution a éprouvé, d'année en année, une augmentation très sensible. Il était déjà de 75 centimes en 1792 et d'un franc en l'an 5. Le journalier a toujours exigé du numéraire pour le salaire de ses peines.

4. Quelle est aujourd'hui cette fixation ?

La journée d'un bon ouvrier se paye un franc 20 centimes; celle d'une femme, 60 centimes.

5. Quelles sont les causes des variations que vous éprouvés ?

Plusieurs : la 1^{re} et principale vient du peu de bras qui restent disponibles, surtout dans un pays où les différentes réquisitions ont enlevé une jeunesse nombreuse et où presque tous les citoyens sont propriétaires; la 2^e est due au papier monnaie, quoique les journaliers n'en voulussent pas; la 3^e à l'abandon des forêts et autres propriétés communales, qui ont été la proie de tous ceux qui avaient besoin d'aller en service pour vivre et qui, par la vente des bois communaux, sont aujourd'hui aussi commodes que les propriétaires médiocres.

Il s'en faut bien que le prix des comestibles et des denrées aye été l'unique cause de l'augmentation du prix de la journée. En 1788 et 1789, le grain était plus cher qu'en l'an 7 et presque autant qu'aujourd'hui. Cependant on sent la différence du prix de la journée. Le journalier a contracté l'habitude de se faire payer tout ce qu'il veut. Le propriétaire est forcé de se soumettre à ce joug onéreux.

Le nouveau régime administratif a déjà opéré beaucoup de bien ; avec le temps tout rentrera dans l'ordre.

7. Quelle est la nourriture habituelle des habitans de la campagne ?

Le pain de seigle sans distraction du gros son, et dans plusieurs communes frontières le pain d'orge, la soupe de légumes, de pommes de terre et de mauvaise farine composent la nourriture des trois quarts et demy des habitans de la campagne ; le reste se nourrit d'un pain où il entre un cinquième de froment, de laitage, d'œufs et de viande salée. Dans tout le Briançonnais on cuit le pain pour un an ce qui donne l'économie du tiers.

Remarque-t-on dans cette nourriture une différence sensible entre les habitans épars des campagnes et ceux réunis dans les villes, bourgs et villages ?

Les habitans des campagnes, bourgs et villages se nourrissent tous de la même manière, sauf la différence en la réponse cy-dessus. Ceux des villes usent, presque tous, de viande de boucherie et, en général, mangent de très bon pain.

8. A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation journalière de chaque individu des campagnes ?

Elle peut s'évaluer à trente centimes.

9. A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation des citoyens vivant dans les villes, bourgs et villages ?

La consommation des habitans des campagnes, bourgs et villages, est parfaitement la même. Celle des citoyens vivant dans les villes peut s'évaluer à soixante centimes.

10. Quels sont les vêtemens les plus en usage ?

Tous les habitans des campagnes, bourgs et villages, sont vêtus d'une veste courte, d'un gilet, et ils portent de gros souliers bien ferrés. Les femmes ont presque toutes une camisole.

11. Comment se les procure-t-on ?

On se les procure par le moyen de la laine des brebis qu'on nourrit et dont on fabrique, dans le pays, un drap

très grossier. — Les habitans des villes s'habillent de drap fabriqué dans les départemens méridionaux.

12. Quelle est la quotité du produit de la récolte en grains ?

Quatre miriagrammes en donnent ordinairement seize.

13. Quelle est la quantité des grains qui se perçoit par aperçu dans l'arrondissement ?

Il se perçoit dans l'arrondissement environ 5 cents mille myriagrammes de grains seigle, 500.000 myriagrammes, avec 24.000 myriagrammes de mauvais vin, dans les 3 ou 4 communes du midy de l'arrondissement.

14. De quelle matière se compose le pain dont on se sert dans les communes ?

Le pain se compose de farine de seigle, sans distraction du gros son ; dans quelques communes, de farine d'orge, et, dans presque toutes, il est composé en partie de pommes de terre.

15. Perçoit-on du vin et quelle quantité ?

On perçoit du vin de très mauvaise qualité, dans les communes de La Roche, de L'Argentière, de St-Martin-[de-Queyrières] et des Vignaux. La quantité, environ de douze mille décalitres.

Le Sous-Préfet de l'arrondissement.

A Briançon, le 24 germinal de l'an 9 de la République
[14 avril 1801].

Signé CHAIX ¹.

¹ Jean-François-Marie Chaix, plus connu sous le nom de Barthélemy Chaix, né à Briançon le 6 mars 1760, nommé sous-préfet de cette ville le 4 avril 1800, remplacé le 31 juillet 1815, le créateur des rampes du Mont-Genèvre (1802), qui rendit praticable les routes du col Izoard (1805) et de Vallouise (1807), conseiller général du canton de Briançon du 1^{er} sept 1844 au 30 nov. 1845, auteur de diverses publications, parmi lesquelles les *Préoccupations statistiques géographiques et synoptiques des Hautes-Alpes*. Grenoble, 1845, in-8°, 979 p. Chaix est mort à Briançon, le 29 août 1852, à l'âge de 93 ans.

DEVOLUY

17 mars 1801.

1. *Réponses aux questions proposées par le Préfet des Hautes-Alpes, dans sa lettre du 6 ventôse an 9 [25 févr. 1801], au citoyen Dohnette, maire de la commune de Saint-Etienne, relativement aux quatre communes du Dévoluy.*

2. On n'a jamais eu, dans le Dévoluy, de prix fixe pour la journée de travail. On ne les emploie que pour les moissons. Chaque particulier, à l'aide des bras de sa maison ou des domestiques, en cas d'insuffisance, fait le travail de ses terres, qui ne produisent que du grain seigle ou avoine. Or, pendant les moissons des seigles, le prix était de 50 centimes; celui des journées des avoines était de 40 centimes, attendu que les journées sont plus courtes pendant la récolte des avoines, qui ne se fait qu'en fructidor. [août-sept.] et vendémiaire [sept.-oct.].

3. Pendant les 10 années passées de la Révolution, le prix de la journée de moisson a varié considérablement. On a vu des moissonneurs, dans des moments pressants à la vérité, exiger une mesure de bled par journée, laquelle mesure était évaluée à 3 francs en numéraire.

4. Le prix ordinaire de la moisson pendant l'an 8 a été de 70 centimes pour les seigles et 50 centimes pour les avoines.

5. Le haussement du prix des comestibles n'a pas été l'unique motif de ses variations. L'aisance dans laquelle se trouvaient les journaliers pendant le cours du papier monnaie; le penchant naturel que l'homme a pour les aliments délicats; la facilité des moyens: ont contribué pour beaucoup à ces différentes variations. On pourroit même dire que la paresse à laquelle l'homme imprévoyant se livre, lorsqu'il n'a pas de besoins réels, y entrent de beaucoup.

6. La nourriture habituelle des habitants du Dévoluy est le pain de seigle et la soupe. Dans des années calamiteuses,

ils se résignent à manger du pain d'avoine, ce qui fait que, pendant la Révolution, ils n'ont pas eu des besoins extrêmement pressants et que la Révolution n'a pas été aussi sensible, dans cette partie, que dans d'autres pays. Ils ajoutent à leurs repas, certains jours extraordinaires et de fête, un morceau de porc salé, dont ils mangent la viande à midi et la soupe le soir. Leur nourriture ordinaire, pendant l'hiver, est, le matin, la soupe de bouillie, faite avec la farine de pois communs, quelque peu de lentilles et une petite quantité de froment; le tout moulu ensemble; à midi, des pommes de terre cuites à l'eau; par intervalle, un morceau de fromage blanc; le soir, la soupe aux choux, porreaux, raves, etc. Le Dévoluy n'est pas un pays de laitage.

7. Si par le mot de différence, on entend l'enbonpoint des habitants des campagnes et de ceux réunis dans les villes, on peut dire, en général, que les habitants des campagnes sont mieux portans et jouissent d'une santé plus robuste, sont moins sujets aux maladies et plus accoutumés à la fatigue que ceux des villes.

Si on fait tomber cette différence sur la nourriture elle-même, on peut dire que celle des habitants des villes est plus succulente, mais que celle des campagnes y supplée par la quantité. L'air épaissi des villes ne produit pas un aussi bon *chyle* que l'air dégagé des campagnes, surtout du Dévoluy.

Les habitants épars dans les campagnes font une consommation d'un tiers en sus de ceux réunis dans les villes, bourgs et villages. Les bergers de Provence qui viennent garder leurs troupeaux, pendant l'été sur ces montagnes, consomment, chaque jour, quatre livres de pain de première qualité, par individu.

8. La consommation journalière des individus du Dévoluy peut s'évaluer, terme moyen, à trois livres de pain, en comprenant les vieillards et les enfans. Si, pour cette évaluation on entend le produit en numéraire, elle peut s'évaluer à 30 centimes, savoir 22 centimes en pain et le reste en accessoires.

9. Vu la délicatesse des mets et la cherté, on peut dire que l'évaluation en numéraire des habitants des villes, bourgs et villages réunis, s'élève à la moitié en sus de celle des campagnes.

10. Les vêtements en usage dans le Dévoluy sont des étoffes de laine qu'on appelle *cordelia*, fabriquées dans le pays ou aux environs. Ce *cordelia* est fait d'une laine cardée, dont la première espèce, appelée *tira*, fait l'ourdi; la seconde espèce, appelée *trame*, fait le tissu de cette étoffe; qui, ayant été bien faite, produit un vêtement assez imperméable au froid. Les femmes filent cette laine pendant l'hiver. Cette laine est prise sur les moutons qu'on nourrit et dont l'excédent est vendu aux foires voisines. On se sert des souliers de cuir, et des chapeaux. On porte du linge qu'on va acheter en chanvre dans les pays circonvoisins.

11. Le nombre du gros bétail a augmenté depuis la Révolution, quoiqu'on ne puisse pas assigner la quotité, on peut assurer, en général, que l'espèce mulets a gagné en nombre, parce que, dans le Dévoluy, et surtout à Saint-Étienne, on fait beaucoup de prairies artificielles, qui réussissent assez bien, par le moyen du plâtre. On pourrait en dire la même cause par rapport aux moutons. Les bœufs et vaches sont à peu près en même nombre qu'avant la Révolution. On n'élève aucuns bestiaux dans ce pays.

Les bœufs, les vaches nécessaires à ce canton s'achètent aux foires voisines, aussi bien que les mulets; mais cette dernière espèce y est amenée par des marchands qui vont les acheter, à l'âge de six mois, dans les départements du Cantal et du Puy-de-Dôme. On en voit naître de cette espèce environ une vingtaine dans le Dévoluy. Les moutons, qui sont à peu près au nombre de 8.000, vont s'acheter à Arles, au printemps. On les achète agneaux; on les revend à l'âge de deux ans, quelquefois trois, rarement quatre, parce que on ne nourrit pas les moutons pour les vendre gras.

Il n'est pas possible d'évaluer fixement le nombre des bestiaux qui entrent ou qui sortent par l'effet du commerce.

On peut dire, par aperçu, que quatre mille moutons, 60 mulets, 200 bœufs, 100 vaches, ainsi que quelques autres bestiaux se renouvellent tous les ans.

Il serait inutile et même impraticable d'établir des haras dans ce pays, soit pour les ânes, soit pour les chevaux : il n'y a pas trente juments dans tout le canton. Celles qui s'y trouvent sont servies par les ânes appartenant aux particuliers. Les haras en chevaux y sont inutiles ; on [n']y conduit point les juments. Un établissement de ce genre serait impraticable parce qu'il n'y a point d'endroit propre à cet objet, et parce que la consommation que feraient ces animaux nuirait à la nourriture scrupuleusement économisée pour les autres bestiaux.

14. Il y a longtemps qu'aucune épizootie n'a occasionné des funestes effets dans ce pays. Les porcs, par intervalle, y contractent des maladies contagieuses, qui ne font pas des pertes considérables. Il meurt quelques bestiaux par l'effet des maladies particulières. Il serait cependant nécessaire que l'on eût, dans ce canton, quelque élève de l'école vétérinaire ou quelque homme connoisseur en maladie des bestiaux. Il faudroit pour cela quelques encouragements.

15. Il y a, dans le Dévoluy, deux foires assez célèbres : l'une le 29 août (v. st.) à Agnières, et l'autre, le 14 septembre (v. st.) à St-Disdier, où il se vend quantité de bœufs et de vaches, surtout du pays. Les habitants ayant jetté les semences, à ces époques, vendent leurs bestiaux pour économiser deux ou trois mois de nourriture. La vente des moutons se fait à la foire de St-Michel à Saint-Bonnet.

Rédigé par le Maire de la commune.

A St-Étienne-en-Dévoluy, le 26 ventôse an 9 [17 mars 1801].

DONNETTE, *maire*¹.

¹ Jean-François Donnette, né à Embrun le 5 octobre 1738, d'abord

DEVOLUY

*Notions sur le canton du Dévoluy*¹.

Le Dévoluy est un pays montueux, situé à l'ouest du *Champsaur*, borné au nord par le département de l'Isère, au sud-ouest par le Gapençois, à l'est par la susdite vallée du *Champseaur*. Il est ouvert du midi au nord, traversé par deux torrents; dans cette direction les eaux qui partent du midi vont se perdre au nord, dans le Drac, au-dessous de *Corp*. De ces deux torrents, l'un appelé *Souloise*, divise la commune de St-Etienne en deux parties; l'autre, appelée *Neirette*, divise la commune d'Agnières également en deux parties; ils causent dans leur cours beaucoup de dégâts.

Ce canton est composé de quatre communes, savoir : St-Etienne, St-Disdier, Agnières et La Cluze; le terroir, inégal, partagé par des torrents, des rochers, des précipices, comprend environ six lieues. Il est borné de tout côté par des montagnes inaccessibles et stériles, sur lesquelles il ne croit du bois d'aucune espèce, pas même de rampante bruyère. Cependant on y trouve quelques pâturages en gazon, qui, bien souvent, sont couverts des décombres que les eaux entraînent du haut des montagnes.

Le terrain consiste en terres labourables et prés en petite quantité; les récoltes ne consistent qu'en seigle et avoine. Les gelées du printemps tardif et de l'automne précoce endommagent souvent la récolte. La neige y séjourne ordinairement six mois dans les bas-fonds, ce qui fait que la plupart des habitants, inutiles dans leurs maisons, pressés, d'ailleurs, par leur économie habituelle et indispensa-

professeur de philosophie au collège de cette ville, puis curé de Saint-Etienne-en-Dévoluy (6 oct. 1779), où il ne cessa de résider jusqu'à sa mort (1^{er} janvier 1812), et dont il fut successivement maire et juge de paix.

¹ Ce second mémoire sur le Dévoluy n'est pas signé, mais il est de l'écriture du curé Donnette, de même que le précédent.

ble, vont gagner leur vie, pendant l'hiver, dans des pays lointains, pour, à leur retour, subvenir aux besoins de leur famille et à l'acquittement de leurs contributions.

La population de ce canton, en y comprenant les enfants et les vieillards, est de 1.850 âmes.

Le terrain pierreux, et léger de sa nature, y a une étendue assés considérable pour les fonds en culture; mais il y est d'un produit inégal et insuffisant pour la nourriture de ses habitants, ce qui cause en partie l'émigration dont on a parlé ci-dessus.

Les terres y sont travaillées par des bœufs et à grand frais. Les semences en seigle commencent vers le milieu de thermidor et la récolte s'en fait sur la fin du même mois, l'année suivante. Les avoines s'y sèment depuis le milieu de Germinal jusqu'au milieu de Floréal. La récolte s'en fait en Vendémiaire et Brumaire; elle est quelque fois surprise par les neiges; il ne s'y fait pas d'autres récolte.

Les terres y sont engraisées par le moyen des *parcs*, c'est-à-dire par des bercails composés de moutons venus des environs d'Arles pendant l'été. Le berger qui préside à ce bercail, le change tous les jours de place. Elles y sont travaillées de cette sorte: 1° le bled; 2° l'avoine; 3° guéret; de cette sorte que la même terre ne produit du seigle qu'une fois dans trois ans.

Les débouchés de ce canton y sont en général très difficiles et, pendant plusieurs mois de l'année, impraticables, à cause des quantités de neige qui les obstruent.

Le débouché de St-Etienne est à St-Bonnet, par le col du Noyer, qui, au commencement de l'automne, est obstrué par les neiges, et dont le chemin pentueux ne présente que périls et dangers, même pendant la belle saison; la distance est de deux grandes lieues.

Le débouché de St-Disdier est à Corps, par un chemin long, difficile et périlleux. Il y a trois lieues de St-Disdier à Corps. Celui d'Agnières est à Veynes, sur une distance de trois lieues. Celui de La Cluze, qui est à Veynes, comme celui d'Agnières, à la distance de deux lieues, a un chemin pratiqué dans le lit d'un torrent dangereux, appelé Labéoux.

Il n'y a, dans ce canton, aucun commerce, fabrique, ni manufactures. Le nombre des moutons à laine, qu'hivernent dans le pays, s'élève communément à six mille cinq cents. Ils produisent des toisons de belle qualité; la majeure partie de cette laine sert à l'habillement des habitants; les femmes confinées dans les écuries, s'occupent, pendant l'hiver, à la filler. Les moutons sont nourris avec une mêlée de paille de seigle et d'avoine. Il n'y a presque point de brebis. Le labourage des terres est fait par des bœufs. Il n'y a presque point de vaches à lait. On se sert des ânes et de quelques mulets de basse taille, plus propres à grimper dans les montagnes pour le transport des bois de chauffage, qui y est très rare, surtout dans la commune d'Agnières, qui en manque absolument [et] dans celle de St-Etienne. L'exploitation en est très difficile.

Il est à observer qu'à l'époque de l'émigration du citoyen Pina, ci-devent seigneur de St-Disdier, les communes de St-Etienne et de Saint-Didier se disputèrent la possession et la propriété d'un bois limitrophe entre ces deux communes, qui, jusqu'à cette époque, avait été respecté par les habitants, sous la conservation dudit Pina; mais, qui, depuis lors, a été absolument rasé, par les habitants des communes *litigentes*, aidées de la commune d'Agnières.

Chaque habitant n'a de maison que ce qui lui est indispensablement nécessaire. Elles sont toutes bâties en pierre et cimentées de terre et, malgré qu'elles soient enfouies en partie dans le terrain, elles sont cependant sujettes à des fréquents éboulements; les écuries, granges et chambres d'habitation sont à des rez-de-chaussée, sur le même niveau et sous le même toit.

Chaque habitant possède des immeubles plus ou moins étendus. Les facultés personnelles consistent à quelque faible profit provenant du superflu des laines, de sorte que les habitants n'y sont pas riches, pas même aisés, puisqu'on ne trouverait pas, dans le canton, quatre habitants dont la fortune s'élève à douze mille francs.

Ils se nourrissent grossièrement, et soit inclémence de l'air, soit crudité des eaux, la consommation y est prodigieuse.

gieuse. Ils ne mangent que du pain de seigle et, et dans les momens de calamité ou de stérilité, du pain d'avoine.

En conséquence, il n'est pas surprenant que les contributions qui sont extraordinaires et presque insupportables pour ce canton, éprouvent des lenteurs effrayantes pour le trésor public. Elles s'élèvent en l'an cinq à 18.250 l. 13 s., savoir: 15.633 l. 13 s., en contribution foncière et 2.625 l., en personnelle et mobilière.

En l'an 6, les contributions foncières et personnelle ont été les mêmes qu'en l'an 5, à cette différence près; qu'en vertu de la loi du 9 vendémiaire an 6 [30 sept. 1797], la contribution foncière a éprouvé une diminution du cinq pour cent et la contribution personnelle et mobilière d'un 6^e

En l'an 7, la contribution foncière c'est élevée à la somme 11.377 fr. 52 c.; la contribution personnelle et mobilière à la somme de 709 fr. 70 c.

En l'an 8, la contribution foncière a été la même que celle de l'an 7; la contribution personnelle et mobilière s'est élevée à la somme de 916 fr. 78 c.

Il n'est pas inutile d'observer que la récolte est souvent endommagée par les gelées du printemps et de l'automne; que la récolte d'avoine est parfois couverte de neige précoce et que la proximité des montagnes entraîne des gelées fréquentes pendant l'été.

(A suivre.)

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 739m20, au nord, à l'ombre

Observations du 1^{er} au 30 avril 1913

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été ; 8 heures, hiver					SOIR : 6 heures						
	Baro- mètre	Tempé- rature	Etat du ciel	Thermo- mètre mouillé	Pluie (ou neige fondue; tombée en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
									Direction	Force		
1	761.5	6.0	3/4 couv.	4.0	18.3	0.0	+14.5	759.1	N.E.	3	1/4 couv.	- 9.6
2	763.7	6.0	1/4 couv.	1.8	—	2.0	+14.0	762.1	—	1	beau	0 8.0
3	760.9	1.8	beau	0.3	—	1.2	+14.8	755.3	N.E.	1	id.	+ 8.8
4	753.8	8.2	couv.	2.9	—	0.1	+14.5	752.1	N.E.	1	couv.	+ 6.8
5	753.4	2.9	beau	2.5	4.7	0.5	+ 8.6	751.4	—	—	id.	+ 5.0
6	754.9	4.8	couv.	4.4	1.5	2.3	+ 7.0	754.3	—	—	2/4 couv.	+ 5.1
7	753.1	4.5	beau	1.9	0.2	1.6	+13.1	748.7	—	—	couv.	+ 5.0
8	754.5	7.1	3/4 couv.	3.2	2.7	1.5	+13.7	754.4	—	—	id.	+ 6.3
9	755.8	4.8	id.	3.2	—	1.0	+12.8	757.0	N.	2	id.	+ 5.3
10	758.3	4.2	beau	2.0	—	2.0	+11.6	756.6	N.	2	id.	+ 6.8
11	758.0	4.9	2/4 couv.	1.7	—	0.5	+14.8	753.9	N.	1	beau	0 9.3
12	752.3	4.3	pluie	3.3	—	3.2	+ 9.6	751.3	S.O.	1	2/4 couv.	2 2.9
13	753.2	0.5	beau	5	—	3.3	+ 5.8	756.6	N.	1	beau	0 0.4
14	761.5	1.8	id.	4.0	—	5.4	+ 7.8	761.4	N.	4	id.	2.9
15	762.6	1.0	id.	0.6	—	2.4	+12.2	761.8	N.	1	id.	+ 5.1
16	762.8	4.6	2/4 couv.	4.6	—	0.8	+16.6	760.4	—	1	2/4 couv.	4 11.0
17	761.7	8.4	couv.	3.8	—	4.4	+ 9.8	760.9	S.	1	couv.	4 8.4
18	762.4	6.4	2/4 couv.	4.2	5.4	2.5	+14.3	762.8	—	—	3/4 couv.	3 9.8
19	765.9	5.0	id.	2.6	—	1.7	+14.7	763.4	—	—	2/4 couv.	2 9.4
20	762.8	8.2	id.	7.6	4.4	4.5	+19.2	760.7	—	—	1/4 couv.	1 14.8
21	762.5	10.5	couv.	10.7	—	3.7	+21.7	760.5	S.	1	couv.	1 16.3
22	763.1	10.7	id.	10.0	—	8.8	+16.5	760.3	—	—	id.	+ 10.5
23	761.9	9.6	id.	8.8	14.7	9.6	+11.8	760.6	—	—	id.	+ 10.0
24	759.5	10.6	3/4 couv.	9.8	20.1	6.6	+15.5	759.2	—	—	id.	+ 10.8
25	759.0	7.6	couv.	6.8	10.0	6.6	+11.0	758.8	N.	1	id.	+ 8.8
26	757.3	10.4	id.	8.4	15.4	7.4	+16.2	755.4	—	—	2/4 couv.	2 12.8
27	756.1	10.5	2/4 couv.	8.5	0.4	5.8	+18.7	757.6	—	—	couv.	4 12.9
28	762.2	10.5	beau	8.2	—	4.6	+21.2	762.3	S.E.	1	2/4 couv.	2 15.9
29	764.4	13.2	id.	9.5	—	4.3	+22.6	760.4	—	—	couv.	4 13.5
30	763.1	12.3	1/4 couv.	10.5	0.3	4.6	+22.7	760.1	—	—	id.	+ 16.4
Moyenne.	759.4	6.3	—	—	—	—	—	758.1	—	—	—	+ 8.9

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 739m20, au nord, à l'ombre

Observations du 1^{er} au 31 mai 1913

199

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été ; 8 heures, hiver					SOIR : 6 heures							
	Baro- mètre	VENT		Tempé- rature minima du matin	Pluie (ou neige fondue) tombée en 24 heures	Thermo- mètre mouillé	Etat du ciel	Tempé- rature maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
		Direction	Force							Direction	Force		
1	760.4	N.	2	+10.4	—	+8.4	2/4 couv.	+16.8	761.0	N.	2	2/4 couv.	+10.0
2	760.1	N.	1	+6.2	13.6	+4.4	id.	+15.2	757.2	N.E.	1	id.	+10.6
3	756.7	N.E.	4	+7.2	—	+4.7	couv.	+15.5	754.6	E.	1	beau	+10.9
4	755.3	—	2	+8.0	—	+5.4	2/4 couv.	+12.1	754.4	E.	2	couv.	+5.8
5	752.4	—	1	+4.9	8.2	+3.8	1/4 couv.	+12.1	748.6	E.	1	2/4 couv.	+7.5
6	751.7	E.	2	+5.3	—	+3.0	2/4 couv.	+14.9	752.3	E.	2	beau	+9.9
7	754.8	N.E.	0	+7.5	—	+4.9	beau	+17.5	754.5	E.	1	beau	+12.5
8	754.1	—	4	+10.5	—	+7.2	couv.	+20.9	756.2	—	—	beau	+15.0
9	757.2	—	4	+12.5	—	+9.9	id.	+21.0	757.1	E.	1	couv.	+13.5
10	758.0	—	3	+13.0	—	+10.0	3/4 couv.	+21.5	757.2	S.	1	id.	+13.0
11	758.9	—	0	+10.0	8.0	+7.5	beau	+16.5	762.5	N.	1	1/4 couv.	+16.0
12	763.2	N.	2	+10.0	—	+6.5	2/4 couv.	+18.0	759.7	—	—	beau	+10.0
13	761.9	—	4	+11.2	—	+8.5	couv.	+18.0	758.0	—	—	couv.	+10.0
14	761.9	—	2	+12.0	—	+9.0	id.	+16.0	763.8	N.	2	pluie	+8.5
15	761.6	N.	2	+9.0	0.5	+8.5	pluie	+12.5	758.8	N.E.	1	id.	+12.0
16	756.7	E.	3	+11.9	14.4	+7.3	3/4 couv.	+21.5	758.1	N.	1	couv.	+9.8
17	757.7	N.E.	5	+8.3	49.3	+7.5	pluie	+11.0	760.1	N.E.	2	pluie	+6.7
18	760.5	—	id.	+8.0	61.5	+7.8	id.	+15.0	758.6	E.N.E.	1	2/4 couv.	+13.5
19	760.0	N.	4	+11.2	—	+8.8	couv.	+17.1	759.2	N.	3	beau	+12.3
20	762.6	N.E.	2	+9.5	—	+5.4	2/4 couv.	+19.0	763.2	N.E.	2	id.	+12.5
21	766.4	—	0	+10.5	—	+7.8	beau	+20.0	761.9	—	—	id.	+18.4
22	764.0	—	0	+12.7	—	+9.5	beau	+23.1	763.2	N.E.	1	id.	+13.1
23	765.6	N.E.	2	+11.6	—	+7.8	beau	+21.3	763.4	N.E.	2	id.	+16.5
24	765.4	N.E.	2	+14.4	—	+10.5	2/4 couv.	+26.1	763.8	N.E.	2	2/4 couv.	+18.1
25	766.2	—	0	+16.0	—	+12.8	beau	+28.1	763.1	N.E.	2	couv.	+21.0
26	767.2	—	—	+16.0	—	+13.0	id.	+26.3	767.8	S.	1	3/4 couv.	+21.3
27	768.1	—	—	+17.0	—	+13.7	id.	+27.7	765.9	—	—	couv.	+20.5
28	766.3	N.	2	+17.5	—	+12.8	id.	+28.0	763.6	—	—	2/4 couv.	+21.6
29	764.6	—	—	+18.2	—	+14.3	2/4 couv.	+27.0	763.2	—	—	3/4 couv.	+22.6
30	765.5	—	—	+17.1	—	+14.3	beau	+27.0	762.3	—	—	id.	+21.0
31	762.1	—	—	+18.9	—	+15.5	id.	+21.4	761.7	—	—	couv.	+19.0
Moyenne.	760.9	—	—	+11.5	—	—	—	—	759.8	—	—	—	+13.9

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 739^m30, au nord, à l'ombreObservations du 1^{er} au 30 juin 1913

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été ; 8 heures, hiver					SOIR : 6 heures						
	Baro- mètre	Tempé- rature	Etat du ciel	Thermo- mètre mouillé	Pluie ou neige fondue, tombee en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
									Direction	Force		
1	761.8	+13.7	couv. 4	+12.8	4.3	+12.1	+19.1	761.7	—	—	couv. 4	-16.5
2	762.1	+13.7	id.	+13.7	4.9	+12.0	+24.4	761.7	—	—	id.	-19.0
3	761.8	+13.7	id.	+12.8	0.3	+12.1	+19.5	764.7	—	—	id.	+16.3
4	765.8	+12.8	id.	+11.7	3.8	+12.1	+26.8	763.3	—	—	id.	-14.9
5	765.4	+12.7	id.	+11.8	0.6	+7.4	-17.5	764.0	—	—	id.	-17.0
6	764.1	+12.7	1/4 couv.	+12.6	—	+8.8	-21.8	763.1	—	—	1/4 couv. 1	+15.2
7	764.3	+12.5	beau 0	+7.6	—	+7.5	-21.5	762.2	N.E.	1	beau 0	+17.4
8	765.6	+13.9	id.	+9.9	—	+8.0	+19.9	762.3	N.S.	1	id.	+20.0
9	764.6	+16.0	couv. 4	+13.0	—	+7.0	+19.2	762.3	—	—	id.	+19.2
10	764.1	+16.8	beau 0	+13.5	—	+11.8	-27.5	762.6	—	—	id.	+18.7
11	763.2	+18.7	id.	+18.8	—	+11.8	-29.5	761.2	—	—	id.	+21.0
12	761.7	+18.2	id.	+14.0	—	+8.9	-29.5	761.6	—	—	id.	+22.5
13	762.9	+17.8	id.	+13.0	—	+12.1	-26.0	761.2	—	—	id.	-21.1
14	764.0	+17.0	id.	+12.7	—	+12.4	-29.0	762.1	—	—	id.	-21.3
15	761.2	+19.0	couv. 5	+16.2	—	+13.2	-28.0	762.5	—	—	id.	+21.8
16	765.2	+19.0	beau 0	+16.0	—	+14.0	-27.6	764.4	—	—	id.	+20.0
17	763.7	+17.3	id.	+14.1	—	+8.5	-27.3	762.4	—	—	2/4 couv. 2	+22.2
18	763.5	+19.0	id.	+14.1	—	+8.4	-28.0	762.8	—	—	beau 0	+19.0
19	763.8	+18.0	id.	+14.5	—	+11.0	-26.0	764.0	—	—	beau 0	+18.5
20	763.5	+19.0	id.	+14.8	—	+10.5	-23.0	761.7	N.E.	2	beau 0	+18.0
21	760.6	+14.5	id.	+10.2	—	+10.2	-22.5	759.5	E.	1	beau 0	+15.6
22	760.2	+15.0	id.	+10.0	—	+7.0	-22.0	761.8	E.	1	beau 0	+17.0
23	765.0	+14.1	id.	+10.2	—	+7.6	-26.0	762.1	—	—	beau 0	-23.2
24	762.7	+15.1	couv. 4	+13.8	—	+8.5	-24.6	761.2	—	—	1/4 couv. 2	+17.0
25	760.8	+16.0	beau 0	+14.0	—	+10.5	-24.0	758.2	N.	3	2/4 couv. 2	+16.1
26	757.8	+16.1	1/4 couv. 1	+8.7	—	+7.8	-22.1	761.7	—	—	beau 0	+15.0
27	763.3	+13.2	beau 0	+9.7	—	+6.5	-23.8	760.2	E.	3	id.	+18.0
28	762.5	+16.0	id.	+9.9	—	+6.4	-22.5	763.5	S.	2	couv. 4	+18.1
29	764.2	+19.0	1/4 couv. 1	+15.0	—	+9.5	-26.9	764.3	—	—	beau 0	+19.4
30	763.9	+17.5	beau 0	+12.0	—	+6.8	+27.0	761.2	—	—	id.	+19.3
Moyenne.	763.3	+16.0						762.4				+18.7

Le Secrétaire-Gérant, A. FABRE.



LA RÉFORME DE BOSCODON

en 1621

PAR M. J.-CH. ROMAN

L'abbaye de Boscodon, la première et la plus puissante des filiales de Chalais, dernière survivante de cette congrégation jadis prospère, était au début du XVII^e siècle dans un état tel qu'une réforme radicale devenait indispensable. Le désordre s'était peu à peu introduit dans ses murs à la faveur des troubles politiques et religieux qui n'avaient cessé de se produire depuis la fin du XIII^e siècle, et les naufrages successifs dont elle avait été victime avaient largement contribué à la décadence des mœurs. Les guerres de succession de Provence au XIV^e siècle et les ravages des Vaudois qui furent plus considérables qu'on ne se l'imagine généralement; au XV^e siècle, les incursions continuelles des bandes provençales, les exactions de malandrins, d'écorcheurs de toutes sortes entretenirent pendant, dans l'Embrunais, un état de tension nerveuse, de crainte continuelle qui rendit impossible tout progrès et même toute conservation de l'ordre établi. Les revenus diminuèrent avec la ferveur : la plupart des possessions provençales de Boscodon, Lavercq, Seyne, Pailherols, furent occupées par des troupes irrégulières et leurs moines dispersés¹. Les fermages ne rentrent plus, les services ne sont plus payés, les cultivateurs abandonnent leurs

champs. On est obligé de supprimer les charges capitulaires et de réunir leurs bénéfices à la mense conventuelle devenue insuffisante². Les bâtiments de l'abbaye et de ses prieurés forains sont mis à sac ou détruits de fond en comble³. Le nombre des moines diminue dans des proportions effrayantes⁴.

C'est en vain qu'à la fin du XV^e siècle quelques abbés réformateurs, Pierre de Saint-Aignan, Claude d'Arces s'efforcèrent de mettre un peu d'ordre dans cette abbaye qui donnait de telles marques de décadence⁵; leurs efforts demeurèrent vains parce que la situation politique demeurerait la même, parce que les revenus faisaient encore défaut et que la confiance n'était pas encore revenue.

La mise en commende de Boscodon vint donner un dernier coup à sa malheureuse conventualité⁶. La présence de l'abbé dès lors faisant défaut, le pouvoir suprême passant à des mains étrangères, les moines furent peu à peu livrés à eux-mêmes et, ne pouvant être dirigés par un des leurs, ils entendirent au moins être maîtres chez eux. Ils imposèrent en 1520 à Guy de Feugère une sorte de concordat qui, sous couleur de sauvegarder leurs droits légitimes, leur donnait une indépendance presque absolue et portait une atteinte fâcheuse à la régularité et aux bonnes mœurs⁷.

Les pouvoirs de l'abbé sont désormais limités : un vicaire choisi parmi les moines lui est substitué, il lui devient impossible de chasser ses religieux, de les excommunier, de les châtier et c'en est fait de l'observation du vœu d'obéissance. Le nombre des moines est limité à douze, de crainte que la part de revenus attribuée à chacun ne devienne dérisoire, on permet aux individus de posséder des bénéfices, des biens particuliers et, dans ces conditions, le vœu de pauvreté devient illusoire. Les moines sont autorisés à quitter l'abbaye pour plusieurs jours et ils courent ainsi bien des risques de violer leur vœu de chasteté perpétuelle.

La nomination d'abbés étrangers, italiens pour la plupart, non résidants, inconnus à leurs subordonnés et peu sou-

cieux de leur salut achève de jeter la discorde à Boscodon⁹. A la veille des guerres de Religion ce monastère était aux mains de l'aristocratie locale; les Rousset, les Rame, et surtout les Lafont de Savine y faisaient la loi¹⁰; les bénéfices attribués à chacun des moines étaient échangés, vendus, cédés par leurs usufruitiers au même titre que leurs biens patrimoniaux¹¹. Ils passèrent quelquefois même à des individus étrangers à l'abbaye¹². Des querelles intestines, des procès¹³, des batailles semaient la discorde au sein du Chapitre où le népotisme et le mode de désignation des offices avaient fait entrer des éléments peu recommandables, moines enfants, sans vocation et sans pitié¹⁴. La décence monacale faisait entièrement défaut, chacun agissait à sa guise, des particularités fâcheuses troublaient le service divin et enlevaient aux offices toute leur solennité. Les mœurs elles-mêmes devenaient suspectes: des moines dépouillant leur froc couraient la campagne, le démon s'introduisait dans les cellules sous le couvert de vêtements féminins. On organisait des chasses au faucon dans les bois avoisinant la Durance¹⁵.

Les guerres de Religion augmentèrent encore le désordre en lui imprimant un caractère tragique. Les moines furent chassés de leur abbaye, les moins zélés reprirent la vie séculière, l'un d'entre eux, même, Auguste Clapier, s'engagea parmi les troupes catholiques, tandis que les plus craintifs, bloqués dans Embrun, attendaient avec anxiété la fin des événements¹⁶.

En 1585 ils purent revenir à Boscodon où un spectacle désolant les attendait. De leur maison mise au pillage il ne restait plus que des ruines¹⁷. Pour guérir toutes ces plaies et relever tous ces décombres il fallait un homme actif et énergique: on le trouva dans la personne d'Abel de Sautereau¹⁸. Ce personnage dont le rôle, dans le diocèse d'Embrun et dans le Dauphiné en général, a été des plus considérables, s'attacha avec une tendre sollicitude à réformer cette abbaye de Boscodon qu'il appelait familièrement sa conquête et son nouveau monde¹⁹. Il reconstruisit les bâtiments, revendiqua les propriétés usurpées, racheta les

prieurés vendus, réclama l'arriéré des fermages, fit revivre les coutumes abolies¹⁹ et termina son ouvrage en restaurant la règle que l'on négligeait depuis longtemps. Ses règlements promulgués le 20 septembre 1621 sont l'expression d'une raison sainement pratique et d'un esprit fort élevé : ils sont l'œuvre d'un clerc pieux et d'un honnête homme au sens dans lequel ce mot était employé à son époque.

Nous en donnons la teneur d'après une copie du 18^e siècle faite de la main d'Antoine Silvestre, dernier grand prieur de Boscodon²⁰.

Commencement de la réformation faite par le révérendissime père en Dieu, Abel de Sautereau, par la grâce de Dieu et du Saint Siège apostolique abbé de l'abbaye Notre-Dame de Boscodon, ordre de Saint Benoît, prothonotaire apostolique, conseiller et aumônier du Roy, président aux Etats de Dauphiné, etc., et par le vénérable Chapitre de ladite abbaye.

Nous, Abel de Sautereau, docteur es droits, par la grâce de Dieu et du Saint Siège abbé de l'abbaye et monastère de Boscodon, ordre de Saint Benoît, etc. Sachant et connoissant que nous sommes chargés des âmes des religieux et autres qui sont dans ledit monastère, desquelles nous sommes comptables devant Dieu, tellement que si, par notre négligence, aucune des brebis qui nous sont commises s'égaroit et fût dévorée du loup, son sang seroit demandé de nos mains, et [que], par ce, c'est du devoir de notre charge de réformer et corriger ce que nous connoissons être à reprendre dans ce monastère et remettre sur l'ancienne règle de notre ordre, laquelle, [tant à cause des] longues guerres passées et désolation dudit monastère, ruiné et brûlé, qu'autrement, [s'est trouvée] altérée. A cette cause, voulant commencer la réformation de la règle// de notre dit chef fondateur et père, Monsieur Saint Benoît, nous vous avons bien voulu faire entendre que ce que nous avons dû faire n'a été que pour l'augmentation du service de Dieu, la dilection et charité fraternelle que nous avons envers vous et pour l'édification du peuple, notre voisin, vous priant et vous exhortant tous, en général et en particulier, que vous mettiez peine, puisqu'il a plu à Dieu de vous appeler à cette sainte vocation, d'observer ladite sainte règle, et ce, qu'ayant laissé père et mère et tous vos biens pour suivre Notre Seigneur Jésus Christ, [vous vous montriez] bons serviteurs et utiles, et afin que nous ne soyons contraints, contre notre volonté, en cas qu'il y [en] eût quelques uns qui ne voulussent [la] reconnaître et faire leur devoir et observer, au mieux qu'il leur sera possible, selon les incommodités présentes de cette maison, ce à quoy leur vocation et vœus les obligent, d'y apporter la rigueur et user de l'autorité qu'il a plu à Dieu de nous donner dans cet endroit.

Chapitre 1

Premièrement, puisque l'Ecriture Sainte nous témoigne en plusieurs endroits que la crainte de Dieu est le commencement de toute sagesse et que c'est ce qui doit nous // introduire à la vie éternelle, à laquelle nous aspirons tous et un chacun, si le proposeront continuellement devant les yeux, en toutes leurs pensées, paroles et actions et tâcheront, avec la grâce de Dieu, d'observer et garder tant les commandements que les conseils évangéliques de pauvreté, chasteté et obéissance, à quoy ils se sont obligés par leurs vœu, et disent souvent de cœur et d'esprit avec le psalmiste: « *Vota mea domino reddam coram omni populo eius.* »²¹ et l'écoutent intérieurement leur disant et commandant à toute heure et à tous moments: « *Redde Altissimo vota tua, vovete domino et reddite.* »²². A cet effet [que] les divers offices soient célébrés bien et dévotement, selon l'intention des fondateurs et rubriques du bréviaire Fridenlen, reconnu de l'autorité de notre Saint Père le Pape Clément VIII.

Chapitre 2

Tous les frères, sans retardation aucune, incontinent qu'ils entendent le son de la cloche, sans s'amuser par les cloîtres ou ailleurs, se rendront dans l'église, faisant premièrement l'inclination à l'autel du glorieux père Saint Benoit et, de là, au grand autel avec génuflexion lorsque le Saint Sacrement y reposera et, après, se rendront dans le chœur, salueront le Révérendissime abbé avec inclination, ou supérieur, s'il // se trouve dans le chœur, se tenant à leur place, à genoux, invoqueront par quelque brève prière l'assistance divine pour se préparer à l'office.

Chapitre 3

Etant ainsi préparés, la cloche ayant été sonnée, la lampe allumée, le supérieur ayant donné le signe, tous se lèveront après luy uniformément pour dire à voix basse *Pater noster*, *Ave Maria*, le *Credo* à l'heure qu'il doit se dire, tournés du côté de l'autel, lequel achevé, le semainier commencera à voix intelligible et convenable *Domine labia mea aperies* ou *Deus in adjutorium*, auquel tous répondront unanimement, s'inclinant, les bras croisés devant l'autel, lorsqu'ils commenceront *Gloria Patri* jusques *Sicut erat in principio* exclusivement.

Chapitre 4

Se tiendront ainsi, répondant à celui ou ceux qui diront le *Venite exultemus*, si ce n'est qu'il faille qu'ils aillent au pupitre pour chanter l'invitatoire à la fin dudit psaume *Venite*, comme l'on dira *Gloria Patri*, les bras croisés, comme dessus, tournés devers l'autel, chœur contre chœur, et en feront de même toutes les fois qu'on dira *Gloria Patri* et à la fin des hymnes et au dernier couplet des hymnes, pour la

révérence de la très sainte Trinité, comme le commande Saint Benoît dans sa règle, chap. II. //

Chapitre 5

On psalmodira et chantera avec voix intelligible, faisant les pauses et points requis, sans se précipiter et hâter, et principalement prendra-t-on bien garde que l'un des deux chœurs ne commence le verset avant que l'autre n'ait entièrement finy, à quoy prendront principalement garde le supérieur et le chantre, et se gardera le silence alternativement d'un chœur à l'autre, de façon que personne ne chante en l'un des chœurs pendant que l'autre dit son verset. Celui qui entonnera les psaumes dira tout seul jusques aux deux points et milieu du verset, les autres de son côté prenant et poursuivant avec luy l'autre partie, et ne s'asseieront qu'après avoir finy ledit premier verset, observant cela alternativement du côté que le psaume s'entonnera.

Chapitre 6

Aux jours de fettes et dimanches, les antiennes de matines, laudes et veppres s'entonneront suivant l'ordre des dignités et offices de céans, en sorte néanmoins que celui qui entonnera l'antienne n'entonnera le psaume hors de nécessité; l'on entonnera jamais que debout et tette découverte. //

Chapitre 7

Aux jours de fêtes, les antiennes seront entonnées par deux semaines, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, alternativement, lesquels le chantre nommera le samedi à vêpres; pour les antiennes des petites heures, l'un des cloitriers ou novices qui le pourra faire les entonnera, et, d'autant que le chantre doit entonner les psaumes au premier chœur, l'on en nommera quelqu'un du second qui puisse le faire.

Chapitre 8

Les nocturnes de matines achevés, tous se tiendront debout jusqu'à ce que le supérieur ayt donné la première bénédiction et, lors, tous s'assoieront, excepté celui qui dira la leçon, et ne se lèvera onc puis jusques après le verset de la troisième leçon, lors que l'on commencera le *Gloria patri*, s'il n'en est qui doivent aller au pupitre pour chanter les répons.

Chapitre 9

Les leçons se diront par ordre, commençant par les moindres, à voix intelligible et devant le pupitre, afin que chacun puisse entendre et comprendre ce qui se lit²². //

Chapitre 10

Or étant certains que les moines ici-bas, au chœur, font le même office que les anges et les bienheureux font éternellement et feront, es cieus, si nous voulons socier notre psalmodie à la leur, il est raisonnable que nous imitions de notre petit pouvoir le respect et la profonde révérence dont ils usent, louangeant leur créateur et le nôtre. C'est pourquoy il est enjoint à tous et un chacun des religieux de se comporter principalement au chœur avec respect et révérence, soit assis, soit à genoux, considérant que si partout nous sommes en la présence de Dieu, cela est principalement vray lorsque nous psalmodions au chœur, comme le marque notre bienheureux père Saint Benoit en sa règle, chap. 19, là où il nous exhorte à ce devoir par les paroles du psalmiste : *Servite domino in timore et iterum psallite sapienter et in conspectu angelorum psallam libere* ²⁴. Et partant, les religieux étant au chœur se tiendront modestement à leur place, sans sortir ou aller de ça de là, si ce n'est pour aller chanter au pupitre ou faire le service nécessaire ordonné par le supérieur, sans sortir hors de l'église que tout l'office qui se dira lors ne soit parachevé et le signe donné par le supérieur, si ce n'est celui qui est hebdomadaire // pour la petite messe, lequel pourra sortir quelque peu auparavant pour se préparer. Que si quelqu'un est appelé ou forcé de sortir pour quelque affaire, il prendra la permission du supérieur qui s'y trouvera, du moins par signe, en s'inclinant devant lui.

Chapitre 11

De plus, si le froid [ne] dispense quelquefois de tenir des gants aux mains, l'on les otera du moins lorsqu'on fera quelque fonction dans le chœur pour la communauté, soit, en officiant, lisant les leçons disant les versets ou tournant les feuillets du livre qui est au pupitre ; et ailleurs, hors du chœur, si l'on en porte, que ce soit par nécessité et non par vanité.

Chapitre 12

Outre les inclinations marquées cy-dessus, tous s'inclineront encore à la confession qui se fait à prime et à complies, puisqu'entre toutes les autres actions celle-cy doit être accompagnée d'humilité.

Chapitre 13

Sortant de l'église, ils feront comme ils ont fait en entrant avec la gèneuflexion ou inclination les bras croisés, suivant la coutume monacale, // ce qu'ils feront aussi toutes les fois qu'ils passeront ou viendront devant l'autel du lieu où l'office se fait, avec gèneuflexion lorsqu'on y célébrera la messe et que le Saint Sacrement y sera.

Chapitre 14

Depuis la fin de matines et primes l'on laissera l'espace suffisant pour la célébration des messes, qui sera la charge du grand prieur ou sacristain de commander aux novices ou cloitriers qui ne sont prêtres de donner la cloche pour le signe de tierces qui se dira, ou plus tôt ou plus tard, selon la diversité du temps.

Chapitre 15

Depuis la Croix de septembre jusques à Pâques ou Quasimodo, le premier de matines sonnera à cinq heures, et le second environ trois quarts d'heure après, afin que l'on puisse commencer l'office positivement à six. Hors les jours fériés et fêtes non chomables, tierce sonnera à neuf heures. Depuis Quasimodo jusques au susdit jour et fette de la Sainte Croix, le premier de matines sonnera à quatre heures et le reste comme dessus, à proportion; pour les dimanches et fettes chomables, tierce se reculera d'environ demy-heure. La grand messe conventuelle se célébrera tous les jours, selon la diversité // du temps et de l'office, avec les cérémonies requises, conformément aux rubriques du missel Fridenlen, sans qu'il soit permis à l'hebdomadaire de changer ces oraisons ou collectes qui sont commandées, pour d'autres, à sa volonté; pendant laquelle ceux qui sont au chœur garderont l'ordre de se tenir debout, à genoux ou assis, qui est porté [tant] par les rubriques du missel; que par la déclaration de la règle, chap. 20, de *Reverentia orationis*; principalement ne s'asseoiront point pendant que l'on chante le *Kyrie eleison* et que le prêtre dit les oraisons, soit avant l'Epître, soit à la post communion, ains se tiendra-t-on ou debout ou à genoux, suivant la diversité du temps.

Chapitre 16

Les jours solempnels, le divin office se célébrera par le supérieur se trouvant au monastère, assisté d'un diacre, sous diacre et autres officiers nécessaires et convenables pour la célébrité du jour, avec le plus de solempnité que faire se pourra, afin que Dieu en soit mieux servy et honoré et le peuple édifié et consolé, chacun des religieux faisant sa charge avec révérence et charité requisite[s] et commandé[s] au chœur, modestement et avec les cérémonies requises. //

Chapitre 17

Quant aux vêpres, depuis la Sainte Croix de septembre jusques à Pâques, le premier sonnera à deux heures après midy et le dernier à trois, depuis Pacques jusques au susdit jour de la Croix de septembre, le premier à trois heures et le dernier à quatre.

Chapitre 18

Aux processions on ira avec la même révérence et modestie, de deux à deux, par ordre et chacun selon son rang, sachant chacun ce qu'il doit dire ou chanter, et étant précédemment adverty et commandé par le chantre pour se réparer comm' aussi pour les répons, graduel, trait ou prose qui se chante à la messe, avant l'épître.

Chapitre 19

Les messes basses qui se disent d'obligation, qui sont deux le dimanche et une les autres jours, se diront d'ordinairement les premières pour la commodité du peuple, et tâcheront ceux qui sont prêtres ou doivent l'être de bien apprendre et exactement observer les cérémonies requises pour la célébration de ce très saint mystère.

Chapitre 20

Les religieux non célébrants se confesseront et recevront le très saint sacrement de l'autel au moins tous les premiers dimanches// du mois et fettes solennelles et, pendant l'avant et carême, du moins de quinze en quinze jours et, ce, en la grand messe conventuelle.

DES OFFICES

Chapitre 21

La charge de grand prieur est de commander aux cloîtres, d'y faire observer la police, les constitutions monacales et la règle, en tant que les incommodités du lieu et du temps peuvent le permettre.

Chapitre 22

A ces fins, il assemblera du moins une fois la semaine tous les religieux en chapitre, au jour qui sera advisé et trouvé plus commode, auquel ne permettra à aucun de s'absenter, si ce n'est pour affaires urgentes, où il fera lire et expliquer la règle, exhortera à l'observation d'icelle, corrigera les fautes et manquements des religieux par pénitences modérées et raisonnables; et ne sera permis à aucun de parler s'il n'est interrogé et après avoir demandé et obtenu la permission, observant notamment en cet endroit ce qui est porté par la règle et constitution. //

DU SACRISTAIN

Chapitre 23

Le sacristain, suivant l'ancienne tradition, entretiendra le luminaire dans l'église, entretiendra et fera blanchir les napes et aubes, corpo-

raux et autres habits de Dieu au divin service, fera tenir l'église et chapelle balayées et nettes de toute ordure, de façon que ceux qui entrent pour prier Dieu en soient bien édifiés.

Chapitre 24

Le susdit luminaire que le sacristain doit entretenir consiste à ce que, 1° pendant l'office, en tout temps, la lampe allumée, aux messes basses, deux vigiles; aux grandes messes, les jours de dimanche et fettes qui ne sont pas fériées, deux cierges et, à l'élévation du Saint-Sacrement, une torche; aux fettes solennelles, aux premières et secondes vêpres et à la grand messe, quatre cierges, à matines, quatre vigiles ou petits cierges, et, pendant les complies, deux; à l'élévation du Saint-Sacrement, deux torches; à la Purification, les chandelles pour la procession, lesquelles il retirera après matines. A la semaine sainte quinze petites chandelles et le cierge pascal. //

DU CHANTRE

Chapitre 25

Sera en charge au chantre, comme il est porté par les anciennes constitutions de céans, d'ordonner au chœur psalmodies et cérémonies, les semainiers pour les antienes invitatoires de matines, répons et versets, les leçons que chacun doit dire ou chanter aux processions. A ces fins, sera à propos que tous les samedys il en fasse une table laquelle se pendra devant vêpres dans quelque endroit du chœur ou à la sacristie, afin que chacun y puisse voir la charge qu'il aura au chœur pour la semaine suivante.

Chapitre 26

Prendra aussy garde à l'ordre qu'on doit garder à l'office de se tenir uniformément debout, assis ou à genoux, corriger les manquements de ceux qui ne liront correctement, distinctement et intelligiblement les leçons au chœur, de ceux qui se hâteront à la psalmodie, laquelle il conduira et régira de façon principalement que l'on anticipe les antienes ou versets d'un chœur à l'autre, à quoy il prendra exactement garde et se plaindra au supérieur de ceux qui ne luy voudront obéir suivant ce qui est de sa charge. //

Chapitre 27

Il entonnera, comme la coutume, les pseumes au premier chœur, la reprise de toutes les antienes, commémoraisons, introïts de la messe, graduel, ne s'absentera avec permission sans pourvoir quelqu'un qui puisse faire sa charge.

DU CELERIER

Chapitre 28

Parcequ'il est raisonnable que ceux qui servent à l'autel et à l'église vivent de l'autel, et que l'office de celerier a été érigé audit monastère depuis quelques années pour avoir le soin de nourrir et entretenir les religieux, au nombre de douze servant actuellement, et servants dans l'abbaye, ainsy qu'il est porté par la fondation dudit office^{es}.

Chapitre 29

Le celerier est obligé d'avoir soin de pourvoir à l'entretien du réfectoire et table mensuale, fournissant auxdits religieux les vivres nécessaires à ce que aucun n'ayt juste sujet de se plaindre, conformément à la fondation dudit office.

Chapitre 30

Que si, par sa faute ou négligence ou mauvaise volonté, les vivres que ledit celerier doit // fournyr auxdits religieux viennent à faillir, se retireront à nous ou à notre grand prieur pour y voir et pour contraindre ledit celerier à fournyr ce qu'est tenu par ladite fondation, sans qu'ils en fassent bruit ny question contre ledit celerier.

Chapitre 31

Le celerier se servira de serviteurs ou domestiques honnêtes, de bonne vie et conversation, propres pour préparer les vivres et rendre les services nécessaires et deüs aux religieux, nettement et proprement [de manière] à ce que qu'il n'y ayt occasion de se plaindre.

DU CHAMERIER

Chapitre 32

La charge du chamelier est de donner aux cloitriers et novices, pour le vestiaire, ce qui est contenu dans sa fondation et à tous des cucules, de façon qu'il [y] en ayt encore deux ou trois pour les prieurs forains dépendants de l'abbaye lorsqu'ils y viennent et font quelque séjour.

DU RÉFECTOIRE

Chapitre 33

Le signe pour la réfection du soir et du matin entendu, tous les religieux se rendront // promptement au refectoire où, étant arrivés, l'hebdomadaire de l'office commencera la bénédiction au signe du supérieur, laquelle achevée, l'on gardera étroitement le silence. Le lecteur commencera incontinent la lecture afin que, comme dit l'explication de la règle, chap. 38, l'âme commence à prendre sa réfection devant le corps, et se continuera la lecture et le silence tout le long du repas, tant le soir que le matin, par des lecteurs hebdomadaires qui ne pourront s'absenter sans permission et sans pourvoir d'autre. Que si quelqu'un excite quelque tumulte, qu'il subisse la correction régulière, conformément à la règle, chap. 24°.

Chapitre 34

Afin que l'un et l'autre puisse se faire commodément et sans difficulté et que le lecteur ne soit grevé, le céliier aura charge et sera obligé de lui faire réserver sa portion chaudement, afin qu'il puisse diner immédiatement après la table commune, ayant même pris en tout temps ce que prescrit Saint Benoit dans sa règle, chap. 35; les serviteurs se tiendront prêts pour donner à chacun ce qui luy est nécessaire, sans qu'il soit besoin de rompre le silence pour le demander. //

Chapitre 35

Ils prendront ladite refection sobrement, honnêtement et avec modestie, sans murmurer et faire de bruit, ayant toujours pour le moins autant de soin de la réfection spirituelle qu'ils peuvent prendre de la lecture, que de la corporelle qu'ils prennent des viandes, de façon qu'ils ne sortent jamais de table sans emporter quelque chose de ce qui leur a été lu et pour en faire par après leur profit.

Chapitre 36

Chacun ayant honnêtement pris sa réfection et le supérieur faisant signe au lecteur de cesser, ladite lecture finira par la clause et conclusion commencée : *En autem, Domine, miserere nobis*, et tous se leveront et répondront : *Deo gratias*, et lors, le susdit hebdomadaire commencera les antienes de grâces, lesquelles se commenceront et finiront pour le présent au refectoire, il continuera jusques au pseau-me; iceluy commencé, on sortira deux à deux, commençant par les derniers, pour aller processionnellement à l'église y dire none // et ensuite d'icelle, conformément à la règle et à ce qui s'est pratique

céans, de la mémoire de quelques-uns même des religieux, attendant que Dieu nous fasse la grâce de voir l'ancien réfectoire rétabli pour le pouvoir faire plus souvent et aux jours marqués par la règle.

Chapitre 38 (*sic*)

Quant aux déjeuners et gouters, condescendant aux infirmités et aux incommodités du lieu et du pais, nous jugerons tolérable qu'après la première messe qui se dira et incontinent après le premier à vêpres, chacun des religieux pourra aller, sans bruit, au réfectoire et prendre un morceau de pain, un verre de vin ou deux au plus, jusqu'à ce qu'autrement soit ordonné, suivant la règle et fondation.

Chapitre 39

Hors ces heures, il est deffendu, hors le cas de nécessité et permission, de manger et boire dans le réfectoire, même arrivant quelque étranger; il ne sera permis à aucun de manger et boire avec eux, ains seulement à ceux qui auront la charge de les entretenir // ou pour qui ils seront venus, et cecy sans préiudice et devoir du celerier.

Chapitre 40

D'autant que le celerier ne peut être sujet d'attendre ceux qui reviennent parfois de dehors excessivement tard, afin que chacun soit soigneux de se retirer aux heures dues, en hiver après huit heures et, en été, l'*Ave Maria* du jour ayant sonné, ledit celerier [ne] sera obligé de leur faire bailler à souper sans le commandement du supérieur; et le celerier aura soin de faire fermer la grande porte de la cour, comme dessus, et celle du cloître.

Chapitre 41

Or, parce que nous ne pouvons vivre sans scrupule de conscience (le silence étant une chose tant recommandée et inséparablement conjointe à la profession monacale, étant expressement commandé de l'observer depuis complies en la règle, chap. 42), si nous ne tâchions au moins d'en garder quelque petite partie, nous ordonnons qu'en hyver, les religieux, ayant pris leur réfection et s'étant récréés ensemble et honnêtement environ une demye heure, // tous se retireront en leurs chambres devant le supérieur, sans qu'il leur soit permis de rentrer au réfectoire, hors le cas de nécessité et permission, et, en été, l'*Ave Maria* du soir ayant sonné, tous seront obligés de se retirer en leur chambre, sans qu'il leur soit permis, de là en advenante, de se promener ou aller ça et là.

DES VŒUX RELIGIEUX

Chapitre 42

C'est icy qu'il faut que tous les religieux tremblent, entendant à tous moments, en tous lieux, son ange gardien qui lui réitère et réitère les paroles du psalmiste et prophète cy-dessus marquées : *Redde altissimo vota tua, vovite et reddite*, et qu'ils tâchent, avec la grâce de Dieu, qu'il ne leur manque jamais de tenir parole et gardent inviolablement la promesse qu'ils ont faite à Dieu de sa stabilité, conversion et changement de mœurs, obéissance, chasteté perpétuelle et pauvreté volontaire, autrement qu'ils se tiennent assurés, leur dit Saint Benoît, Chap. 58 de sa règle, de se voir au jugement particulier et universel damner et condamner de celui duquel ils se moquent maintenant, luy manquant de parole et faussant ses promesses et rompant ses vœus. //

Chapitre 43

Pour la chasteté, qu'ils croient fermement a[vec] l'apôtre qu'ils sont le temple du Saint Esprit et, partant, se gardent bien de le profaner s'ils ne veulent encourir l'ire et l'indignation de Dieu et se voir abandonner de luy, qui ne peut habiter en une âme souillée, ny en un corps sujet au péché.

Chapitre 44

Et, partant, s'abstiendront à l'intérieur de toutes sales pensées, se divertissant et invoquant l'aide du Saint Esprit et de la glorieuse Vierge Marie, protectrice et mère de toute pureté et, à l'extérieur, se contre-garderont de toute parole, discours et actions qui ressentent tant soit peu le vice que l'apôtre nous deffend même de nommer.

Chapitre 45

Ne s'entretiendront en aucune part avec filles ou femmes suspectes, ny les introduiront dans leur chambre, si ce n'est leurs proches parentes, sans permission.

Chapitre 46

Pour la pauvreté religieuse, que ceux qui voudront se mettre en repos de conscience sachent que nous la pouvons garder même à l'état présent si nous croyons que nous n'avons la propriété d'aucune chose, ains seulement // la permission de l'usage pour nos nécessités, si nous voulons nous rendre bienheureux embrassant la pauvreté d'esprit, c'est-à-dire de volonté, nous contentant d'avoir Dieu pour notre partage, méprisant tout le reste et ne le cherchant qu'en ce qui est nécessaire pour le service de Dieu.

Chapitre 47

Quant à l'obédience, il s'en faut rapporter à la règle de laquelle nul abus ne nous a pu dispenser en cet endroit, étant celle qui nous fait être religieux et de laquelle le Pape même ne nous dispenseroit jamais, si ce n'est qu'il ne nous voulût rendre des religieux séculiers. Néanmoins, ayant égard aux anciennes constitutions de céans, nous spécifions pour ce regard que les religieux ne pourront sortyr hors du monastère et limites d'iceluy, qui sont les ruisseaux du Colombier et de l'Infernet, ni même s'éloigner du côté du bois sous peine de prison et d'être privé de la table commune et traité comme désobéissant.

Chapitre 48

Advenant que les religieux aillent dehors avec permission, laquelle ils prendront par écrit si c'est pour aller loin, ils n'y pourront faire plus de // séjour qui ne leur aura été permis, hors le cas de nécessité ou grande utilité, de quoy ils seront obligés de rendre compte au supérieur dès qu'ils seront arrivés et incontinent avant toute autre chose, après leur retour à la maison, comme aussy ils se présenteront au supérieur toutes les fois qu'ils reviendront de dehors, comme il se pratique dans toutes les religions.

Chapitre 49

Pour ce qui est de la stabilité, qu'ils ont promis à Dieu avec l'obédience, qu'ils sachent qu'ils sont obligés de faire résidence au monastère et ne doivent demander permission de s'absenter sans quelque bien juste sujet; et principalement se garderont d'en controuwer ou rechercher les occasions pour sortyr du monastère, assurés qu'ils seront dorénavant que les permissions qu'ils auront ainsy obtenues seront nulles devant Dieu.

Chapitre 50

Et, sortant du monastère avec permission, se comporteront en tout et partout modestement et honnêtement en tous leurs discours et actions, porteront toujours leur habit monacal, soutane et froc, sans lequel habit il leur est deffendu [de rester] ny dehors, ni dedans, autrement, s'ils ne sont trouvés sans habit, enjoignons à notre clavaire de les emprisonner sans autre mandement et commission, pour depuis être chatiés suivant le mérite du fait. //

Chapitre 51

Sous même peine deffendons-nous aux religieux de quereller, menacer ou battre, jurer et blasphémer, soit dedans ou dehors le monastère, ou pareillement jouer hors d'iceluy à quelque jeu que ce soit.

Chapitre 52

Comme aussi ils prendront garde de ne pas s'y trop affectionner, même dans la maison, principalement aux jours de fettes, auxquelles nous sommes plus obligés de vacquer au divin service et bien édifier le prochain; que si l'on joue, que ce soit par honnêteté et deüe récréation, ce soit pour une heure, plus ou moins, sans qu'il soit permis d'y employer des après diners entiers, cela étant contraire à la conversion et changement de mœurs que nous avons promis à Dieu, et ce que nous devons ordonner principalement sur ce point, si ce n'est que nous exhortions chacun de bien examiner à quelles mauvaises coutumes il est sujet, pour s'en corriger avec la grâce de Dieu, comme il s'y est obligé par termes exprès en sa profession, à raison de quoy l'on s'abstiendra aussy de jurer sa foy, de nommer le diable et proférer semblables paroles indécentes du tout à des religieux. //

Chapitre 53

Touchant la récréation, on concède que, les jours de fette et dimanches, on pourra jouer en quelque jeu licite et d'exercice, en hyver, depuis le diner jusques à une heure après midy, en été, jusque à deux. laquelle heure sonnée et le signe donné, tous se retireront pour lire ou méditer. Avec l'habit monacal il faut ajouter qu'on portera la cucule suivant la forme ancienne depuis la Toussaint jusqu'à Pacques, des colets modestes, sans manchètes, sans porter ny ceinture ni miton²⁶, que tous porteront la tonsure monacale et la barbe, sinon rasée, du moins modestement et régulièrement, sans point de grande moustache.

Chapitre 54

Deffendons très étroitement à tous et un chacun desdits religieux de quelle qualité que ce soit, de mettre les mains par violence sur quelqu'un de leurs confrères ou domestiques et de les menacer outrageusement, de s'ayder d'aucunes armes offensives ou défensives quelles qu'elles soient, et les tenir ou porter sans la permission du supérieur, sous les peines portées par le droit.//

Chapitre 55

Et, venant que quelqu'un soyt malade et n'ayt moyen de s'entretenir, le supérieur prendra le meilleur de la table pour lui bailler et, ne pouvant se nourir de cette portion, le celerier lui fournira quelque chose de meilleur à la place de la portion qu'il pourroit prendre à table.

Chapitre 56

Puisque l'on fait profession d'une règle qui porte abstinence de chair en tout temps, hors la maladie, et le jeüne depuis la Croix de septembre jusque à Pacques et depuis la Pentecôte jusqu'à la fette

de la Croix, nous devons retenir quelque peu de cette observance, de même qu'elle se pratiquoit céans, ce qui est cause que dorénavant on fera abstinence de chair les mercredis, non seulement dans ce monastère mais partout où les religieux se trouveront, et on jeûnera les vendredis, sinon qu'il se trouve quelque jour de jeûne dans la semaine.

Chapitre 57

Si les religieux désirent être reconnus vrais enfants de cette maison, ils auront soin de// procurer son bien, tant spirituel que temporel, et, partant, se garderont non seulement de médire, de détracter tant de leur supérieur que de leurs confrères, mais encore tâcheront de couvrir leurs défauts s'ils en reconnaissent en eux, procurant de tout leur possible que le peuple soit bien édifié du rétablissement que chacun de son côté tâchera, selon son pouvoir, d'apporter à cette maison.

Chapitre 58

De même, garderont à leur pouvoir et conserveront les biens de l'abbaye, meubles et immeubles, déclarant et manifestant, s'ils connaissent qu'il y ayt quelqu'un qui les usurpe et détienne injustement.

Chapitre 59

Remettront tous les papiers, titres, documents qu'ils pourront avoir concernant l'abbaye, meubles et dépendances d'icelle et concernant les offices même, dans un coffre qui est à présent dans la sacristie de Notre Dame d'Embrun, fermant à deux clefs, dont nous en avons une et le Chapitre l'autre, et, quand en auront besoin, en feront faire des copies signées, et d'autant que par le malheur des guerres plusieurs se sont saisis des titres et documents de l'abbaye, au grand préjudice// d'icelle, seront tenus les religieux indiquer ceux qu'ils sauront en avoir quelques papiers, le tout sous peine d'excommunication et autre de droit.

Chapitre 60

Advenant le décès d'un des religieux, est deffendu de prendre sa chambre si elle ne lui est baillée par nous dits abbé, prieur ou vicaire ou celui qui aura pouvoir d'eux, ny ce qui pourroit être dedans et c'est sous peine d'excommunication et peine que dessus.

Chapitre 61

Advenant l'occasion d'une place claustrale, office ou bénéfice claustral, ou autre dépendant dudit monastère et abbaye de Boscodon, nul ne sera introduit sans la provision et consentement de nous dit abbé et sera tenu notre vicaire nous faire entendre la vacance d'offices, bénéfice ou place claustrale et ne recevoir aucun en quelle sorte que

ce soit. sans que premièrement nous ayons été advertys par notre dit vicaire, conformément aux transactions d'Arces et de Feugières, nos prédécesseurs abbés, et sans derroger à aucun droit du chapitre. //

Chapitre 62

En considérant que l'église de céans a grandement besoin de réparations, ayant été pillée par le malheur des guerres, nous jugeons faisable et raisonnable qu'à la réception d'un chacun des religieux, en prenant l'habit, il aumonera et baillera dorénavant, pour les droits du chapitre, quatre vingt dix livres qui seront employées à la réparation de ladite église, et trois livres au secrétaire qui recevra l'acte de réception et d'habitation.

Chapitre 63

Et, après que ceux qui auront été reçus auront parachevé l'an et jour de leur probation, s'ils sont en aage, leur sera demandé s'ils veulent ou peuvent demeurer en cette abbaye et vivre sous l'obéissance, faisant profession de religieux, et s'ils demandent temps pour faire plus ample probation, on leur concèdera six mois au plus, lesquels finys, ils seront admonestés et contraints, selon le droit, de faire les vœux et profession accoutumée de faire par les moines et religieux, et de même ceux qui ont déjà demeuré céans plusieurs années sans faire profession seront obligés, comme ils le sont déjà par la disposition du droit, de// faire profession et l'acte de leur dite probation, reçu par le susdit secrétaire de l'abbaye, sera mis aux archives d'icelle; pour lequel acte sera encore baillé audit secrétaire trois livres.

Chapitre 64

Quant aux susdites nonante livres, elles seront receues par celui qui en aura la charge de nous dit abbé et, à notre absence, de notre prieur ou vicaire, pour en être rendu bon et loyal compte par iceluy de l'employ aux réparations que dessus.

Chapitre 65

Chaque officier sera obligé de faire inventaire des choses qui dépendent de son office.

Chapitre 66

Les arrangements des membres et biens de la celererie ne se fairont par le celerier seul, mais il appellera quelcun du chapitre, ou le grand prieur, ou tel autre [qui] sera advisé par ledit chapitre. //

Chapitre 67

Toutes lesquelles choses et articles susdits seront tenus tous et un chacun des religieux saintement et sincèrement observer et garder,

sans préjudice de la plus grande odédience qu'ils doivent, conformément à la règle sous laquelle ils ont fait et doivent faire profession, à laquelle nous n'entendons rien déroger, au contraire, ny même ce qui plus salubrement pourrait dorénavant être ordonné, ou par nous ou par celui ou ceux qui en auroient charge ou pouvoir, et, ce, après les avoir entendu mot par mot, par la lecture qui en aura été faite au chapitre, sous les peines d'excommunication, privation d'office et prébandes claustrales, adjoutant pour plus grande confirmation de tout ce que dessus, que nous y avons été mus et portés par le zèle que nous avons et devons avoir pour la gloire et service de Dieu, du salut des âmes à nous commises et du bien et rétablissement de la vie religieuse et monastique, fort ravalée par les malheurs des troubles en cette abbaye, qui commence néanmoins, depuis que Dieu nous y fait jouyr du bien de la paix, de reprendre son premier lustre, par la grâce de Dieu, bonne volonté et zèle des religieux; priant et suppliant par charité tous et un chacun desdits religieux et leur commandant, par l'autorité qu'il a plu à Dieu// et au Saint Siège [nous] dépar tyr en cet endroit, de garder et observer ce que dessus, de point en point, tant à notre présence qu'à notre absence, et, pour plus grande force, enjoignons à notre grand prieur de faire garder et observer, luy donnant tout pouvoir et autorité de ce faire, outre et pardessus le pouvoir qu'il a sur les religieux résultant de sa charge, avec plein pouvoir de punir et chatier ceux qui voudroient, ce qu'à Dieu ne plaise, se départir du devoir et obéissance, se rendant réfractaires, de faire ou dire [en] notre absence tout ce que verra être expédient et nécessaire pour l'observation de ce que dessus, règle et constitutions monacales, tout ainsy et ny plus ny moins que si présents nous y étions, après que le tout aura été entendu et signé d'un chacun pour n'y avoir chose aucune contrevenant à la raison et à la règle.

Abel de Sautereau, abbé de Boscodon.

F. J. Béraud, grand prieur.

A. Jame, sacristain.

Albrand, chantre.

De la Robinière, celerier.

Peyron, chamelier.

Pierre Besson, religieux.

F. Sigaud, religieux.

Bernard de Gérard, novice.//

Et moy, Charles de la Robinière, par le commandement de Mgr le Révérendissime abbé de Boscodon et par le révérend chapitre de ladite abbaye, ay écrit les susdits articles et choses sus mentionnées et ay signé et soussigné.

Fait à Boscodon, le 20 septembre 1621.

F. CHARLES DE LA ROBINIÈRE,
pour secrétaire.

Ces statuts, œuvre de bon sens et de sage modération, n'eurent pas le succès qu'il méritaient d'obtenir. Ils demeurèrent en vigueur pendant trois quarts de siècle à peine. Complétés le 28 octobre 1644, sous l'influence de François de Sautereau, cousin et successeur d'Abel²⁷, par l'adjonction d'un chapitre sur les novices²⁸, ils furent remplacés, vers 1680, par de nouveaux règlements émanés de l'archevêque d'Embrun²⁹. L'œuvre du grand commendataire ne jouissait plus à la fin du XVIII^e s. d'aucun crédit : Antoine Silvestre, auteur de la copie que nous avons sous les yeux, l'attaque avec amertume en des termes qu'il est curieux de citer : « Ce ne fut, dit-il qu'en 1600 qu'un abbé... rappela les religieux... Son zèle ne s'en tint pas là ; il fit illusion à ce dévot commendataire qui se crut en droit de donner des règlements et des constitutions. Ce nouveau législateur mérite des éloges par la bonté de ses vues ; il est vraisemblable qu'il ne se douta pas qu'elles donnoient atteinte au droit légitime d'un respectable siège³⁰ puisqu'il voulut donner de l'authenticité à ces pieux et pathétiques chapitres par la souscription des religieux existants. Leurs successeurs croient n'avoir pas les mêmes raisons d'adhésion et de docilité³¹.

Il est surprenant de trouver un tel langage dans la bouche de celui qui fut sera quelques années plus tard, de 1771 à 1778, l'adversaire opiniâtre de l'archevêque d'Embrun et le défenseur irréductible des droits à l'existence de l'abbaye de Boscodon, mais l'histoire de ce monastère et de la congrégation de Chalais toute entière n'est-elle pas un tissu de contradictions et d'inconséquences ?

L'œuvre d'Abel de Sautereau, si elle n'eut pas de durée, influença cependant fortement l'esprit des moines de Boscodon. Ses exhortations et ses préceptes leur rendirent au moins l'idée de la régularité et de la décence, et il est bien probable que, sans l'action énergique de ce réformateur, l'abbaye embrunaise, moralement et matériellement appauvrie, n'eût pas survécu aux ruines des guerres de religion.

NOTES

¹ Le prieuré de Laverq fut uni en 1491 à l'office de cellerier, mais sa tradition ne put être opérée à cause de l'insécurité de cette région. (*Arch. de la comm. des Crottes, copie du XVII^e s.*). Il est très probable que les autres prieurés situés en Provence se trouvaient dans une situation aussi mauvaise, sinon pire.

² Les offices de cellerier et de sacriste furent supprimés l'un et l'autre au milieu du XV^e s. et rétablis en 1491. (*Ibid. et Inventaire des titres de l'abbaye de Boscodon en 1712*).

³ Le prieuré de Sainte-Croix fut entièrement dévasté à la fin du XIV^e s. et réédifié en 1418 (*Suppl. Martin V., n° 127, f° 276*). Boscodon fut brûlé deux fois entre 1370 et 1420 (*Suppl. Eugène IV, n° 306, f° 41*) et de nouveau dévasté à la fin du XV^e s. (*Arch. mun. des Crottes, acte du 3 mai 1546*).

⁴ Boscodon comptait 7 moines en 1469, 9 en 1470, 6 en 1491, 9 en 1502. Le nombre de 12 ne se trouve de nouveau qu'en 1520.

⁵ Pierre de Saint-Aignan, moine de Cluny, prieur du Thouvet, licencié en droits, siégea du 26 mai 1427 à la fin de 1456. Claude d'Arces, fils de Bon d'Arces et de Louise Lambert, d'abord prieur, puis abbé de Boscodon de 1474 au 15 mai 1518. Ces deux personnages composèrent des statuts qui n'ont pas été conservés (Voir plus bas *acte de 1520*).

⁶ Boscodon fut mis en commende en 1546 en faveur de Nicolas de la Croix.

⁷ Cet acte est conservé en copie aux archives des Hautes-Alpes (*Liasse cotée: Boscodon H. 47*).

⁸ Au décès de Nicolas de La Croix, Alexandre de Compegio, cardinal de Sainte Lucie, doyen de la Chambre apostolique, abbé de Crua, fut nommé abbé de Boscodon mais il n'accepta pas ce bénéfice. Georges de Testaferrea, prêtre italien, lui fut substitué en 1554 et se démit de ses fonctions trois ans plus tard. Jules Alvarotti lui succéda et ne demeura abbé que durant quelques mois. Alphonse Rosseti, évêque de Ferrare, nommé à sa place résigna ses fonctions, entre 1562 et 1564, en faveur de son neveu Alexandre, qui demeura abbé jusqu'à la fin du XVI^e s.

⁹ Jacques de Roussel est grand prieur en 1520, Barthélemy, son frère, remplit les fonctions de chamier et de prieur de Sainte-Croix de 1507 à 1540, et celles de sacriste de 1510 à 1535; François, son

autre frère est moine en 1548. Isnard de Rame est chantre de 1501 à 1558. Etienne de La Font de Savine est grand prieur de 1470 à 1475 environ. Claude, prieur de St-Maurice en 1518 et chantre, Albert est aussi grand prieur de 1530 à 1558 et jouit en outre du prieuré de Saint-Sépulcre de Chorges de 1518 à 1537. D'autres membres de cette famille figurent à cette époque parmi les moines de Boscodon; enfin l'administration du Saint-Sépulcre est remise entre les mains des La Font depuis le milieu du XVI^e s.

¹⁰ Voir : *Arch. du château de Picomtal, cartulaire de Savine, t. I, p. 427*, échange de bénéfices du 5 juin 1518.

¹¹ Vide *supra* : Le prieuré du Saint-Sépulcre de Chorges est cédé par Claude de La Font à Georges d'Ayguebelle, moine de Saint-Pierre de Vienne.

¹² Voir le concordat passé entre Guy de Feugère et les moines de Boscodon : *officium camerariatus nunc in lite...*

¹³ Comme on a pu le voir par la note 9, il n'était pas rare de voir les mêmes personnages occuper une fonction pendant 20, 30 et même 40 ans, Baptiste de l'Épine est chantre de 1558 à 1605, Claude Peyron chamier de 1577 à 1602. Ces moines étaient entrés nécessairement très jeunes à l'abbaye. Cet abus est encore signalé au XVIII^e s. (*Arch. Nat. G. 124 : Mémoire de 1769 décrit plus loin*).

¹⁴ Les seigneurs des Crottes se plaignirent à différentes reprises de ces chasses (*Arch. du château de Picomtal, Mémoire ms. de Jacques de la Vilette, 1454 environ*).

¹⁵ Les moines de Boscodon se retirèrent au nombre de cinq ou six dans la maison abbatiale, à Embrun, en 1580. Ils y séjournèrent jusqu'en 1606, date à laquelle leur abbaye recommença à devenir habitable. Ils tenaient leurs réunions dans l'église de Sainte Cécile. Auguste Clapier ou de Clapier échangea le froc contre le vêtement militaire en 1585, il servit probablement parmi les ligueurs. Il fut réhabilité par un acte capitulaire du 10 novembre 1606. (*Réflexions/ pour Messire Victor Amédée de Lafont de Savine, seigneur de Remollon, Châtillon-le-Désert et autres places, abbé commanditaire de l'abbaye Royale de Notre-Dame de Boscodon et le sieur Syndic/ du chapitre de ladite abbaye, défenseurs/ contre/ Messire Lazare de Revel/... — Grenoble J. Cuchet, 1754. In-fol. de 66 p., p. 35*).

¹⁶ Il existe aux archives du château de Picomtal un procès-verbal de visite de l'abbaye en 1585.

¹⁷ Abel de Sautereau était fils de Claude et d'Antonie de la Court de la Combe, il était conseiller aumônier du Roi, prieur de St-Martin de Miséré et de Moirans, il fut nommé en 1618 grand vicaire de Grenoble, on lui offrit successivement les évêchés de Grasse, de Belley et de Lodève qu'il refusa.

¹⁸ Fournier. — *Histoire des Alpes-Maritimes...* t. II, p. 619.

¹⁹ Abel de Sautereau fait en 1603 un accord avec la ville de Seyne, au sujet de la perception des droits à payer à son monastère; il

transige, en 1607, avec la communauté des Crottes sur la question des droits communs à cette communauté et à Boscodon dans la vallée de l'Infernet. En 1618, il fait un accord avec les habitants de Théus. En 1628, enfin, il termine les réparations de l'église conventuelle et la rend au culte.

²⁰ Cette copie, qui se trouve actuellement dans le carton des Archives Nationales coté: G^o. 124 (*Commission des Réguliers, Boscodon.*) fut envoyée par Antoine Silvestre, grand prieur, à Mgr de Leyssin, peu après sa nomination à l'archevêché d'Embrun, c'est-à-dire vers la fin de 1767 ou le début de l'année suivante. Elle se présente sous la forme d'un petit cahier de 20 feuillets de papier, mesurant 218^{mm} de haut sur 165 de large, attachés les uns aux autres par une ficelle rouge. En tête la note suivante: *Boscodon* (de la main d'A. Silvestre) et d'une autre main (celle du scribe de la commission des réguliers) *Reg[istre] p[age] 41 2^e p[artie]*. Au-dessous, (de la main de Silvestre): *Constitution et règlements du 20 septembre 1621*. Cette copie est immédiatement suivie de la constitution de François de Sautereau relative aux novices, de laquelle nous parlons plus loin. A la fin de celle-ci, la souscription d'Antoine Silvestre en ces termes: *Extrait, prout jacet dans l'original, par nous, / Silvestre, grand prieur.*

²¹ Ps. 115, v. 14.

²² Ps. 49, v. 14.

²³ Le f^o 4 recto est inemployé; on a inscrit le début du paragraphe 10.

²⁴ Ps. 2, v. 21.

²⁵ Il y a quelque obscurité dans ce paragraphe, peut-être faudrait-il restituer: *au nombre de douze servants actuellement dans l'abbaye.*

²⁶ Miton: pour mitaines, gants sans doigts.

²⁷ François de Sautereau, fils de Guillaume, sgr de Chasse, et de Mérande de Sarde, était cousin au 8^e degré de son prédécesseur. Il n'avait que neuf ans en 1634, date à laquelle il fut nommé abbé. Il mourut en 1684.

²⁸ Cette constitution, de laquelle nous avons parlé plus haut, est transcrite sous ce titre: *Règlements du 22 octobre 1644. / Des novices*. En voici les principaux passages: « Touchant la réception des novices, a été conclu que ceux qui seront admis par le seigneur abbé et chapitre sans résignation fairont du moins leur noviciat l'an et jour et fairont profession après iceluy... au cas touttefois et bien entendu qu'ils soient jugés propres et capables par le chapitre. Et pour cet effet, un mois auparavant, le grand prieur fera assembler iceluy chapitre pour avoir les suffrages des religieux, si ledit novice devra être receü à profession. En étant jugé capable, lesquels religieux seront obligés de dire leur sentiment en conscience, toute mauvaise affection cessante, considérant seulement si ledit novice a les qualités et vertus requises... ou bien si ses défauts et vices sont tels qu'il doive être renvoyé, que si aussy on voit qu'il y ait espérance d'amandement, on

pourra différer la profession pour le temps advisé, pour, les suffrages étant de rechef pris, être procédé selon Dieu. Et d'autant que le présent article sembleroit choquer la liberté que les religieux, tant officiers que cloitriers, ont de résigner leur office et place monacale. a été résolu et convenu que si les novices qui, à la faveur des résignations et au moyen d'icelles, auroient été admis, n'étoient jugés capables pour être receüs à profession à la manière que dessus, après avoir été exhortés et supportés un mois au delà de l'an et jour, on les admettra de résigner dans les trois mois leurs places et offices à qui bon leur semblera, et si, dans lesdits trois mois, ils n'ont résigné, on leur en accordera encore un, après lequel le chapitre en pourvoira et iceluy sera renvoyé, comme ci-dessus a été dit... A été semblablement résolu que iceux novices, quoi qu'ils fussent pourvus d'un office, ne pourront prétendre le rang et séance de leur office qu'après leur profession faite, en cas qu'ils fussent prêtres ou es ordres sacrés, et seront en égal aux autres novices, suivant la coutume; néanmoins que s'ils étoient prêtres ou *in sacris*, sera permis au prieur claustral de les faire asseoir au chœur et à table, toutefois au rang des novices.

Et quant à l'habit desdits novices, pour le différencier d'avec les profès, ils porteront le froc plus court d'un pan et demy environ que celui des profès, et ne prendront la cucule qu'en faisant profession; ne pourront porter manteau long en ville ny ailleurs.

Quant à ce que les novices ont de coutume de bailler à leur entrée pour ornements à l'église et étrenes, il a été résolu que si, après l'an et jour de leur noviciat, n'étant jugés capables, ils sont renvoyés par le chapitre... on leur rendra le tout. Mais au cas où le novice, de son mouvement, veuille quitter le froc et se retirer, non obstant les exhortations qui luy seront faites... il ne pourra prétendre aucune répétition de ce qu'il se trouvera avoir baillé...

Lesdits novices, après la profession, seront toujours sous la direction du maître des novices et siégeront aux sièges bas du chœur, jusqu'à ce qu'ils ayent le premier ordre sacré... Que les novices ayant fait profession auront la cucule et se pourront asseoir au rang des novices et se couvriront dans le réfectoire. Le maître des novices sera choisi par le chapitre et sera changé de deux en deux ans ou confirmé... Et sera choisi un mois avant la Toussaint pour entrer en exercice à ladite fete de Toussaint. Il aura les novices sous sa direction, auxquels il apprendra les cérémonies, tant dans l'église, réfectoire qu'ailleurs, leur expliquera la règle et les coutumes et réglemens faits par le chapitre, prendra garde particulièrement à leurs mœurs et qu'ils se comportent modestement, soit dans le réfectoire ou ailleurs, leur fera la leçon une fois le jour à telle heure qu'il jugera plus propre, et les aura sous la direction jusqu'à ce qu'ils ayent pris le sous-diaconat...

²¹ En 1679, les religieux de Boscodon, ayant refusé de recevoir la visite de l'archevêque d'Embrun, celui-ci se pourvut devant le Conseil d'Etat et leur fit imposer, par arrêt du 1^{er} mai 1680, des réglemens

provisoires analogues à ceux qui étaient en usage à St-Victor de Marseille (*Arch. Nat. reg. des minutes coté E. 1805, f° 33*). Ces règlements, datés du 11 mai 1679, insérés par la suite dans les Mémoires du clergé, n'ont pu être retrouvés. On en conserve une analyse dans le mémoire d'Antoine Silvestre que nous décrivons plus bas. La voici : « Les officiers de Boscodon obéiront au supérieur comme les autres religieux, on fera trois jours par semaine la leçon de l'Écriture Sainte, on vacquera à l'oraison mentale et aux autres exercices de piété prescrits par la règle de St-Benoît. On ne portera point de boucles d'argent, de ceinture ni bas de soie, les officiers et les autres religieux ne pourront découcher sans la permission du supérieur, et le supérieur, sans celle de Mr l'archevêque d'Embrun ou de son grand vicaire. »

²⁰ Le siège archiépiscopal d'Embrun.

²¹ Mémoire non signé sur l'état de l'abbaye de Boscodon, par Antoine Silvestre, grand prieur, adressé à Mr. de Leyssin lors de sa nomination à l'archevêque d'Embrun (*Arch. Nat. carton coté: Gⁿ. 124*) : 2 feuilles de papier petit in-fol. En tête (de la main du grand prieur) : *Boscodon*, et, et, à gauche, (de la main du secrétaire de la commission des réguliers) : *Reg[istre] p. 41, 2 p. 21.*



SITUATION ÉCONOMIQUE

DU

DÉPARTEMENT DES HAUTES-ALPES

en 1801

PAR M. L'ABBÉ P. GUILLAUME

(Suite)

EMBRUN

*Réponses aux questions insérées dans les lettres des 6 et 13
ventôse an 9^e [26 février et 4 mars 1801].*

1. Le nombre des bestiaux a-t-il augmenté ou diminué depuis la Révolution ?

Les chevaux, jumens et mulets ont diminué d'un quart. La cause doit en être attribuée aux réquisitions qui ont eu lieu.

Les bœufs et vaches ont diminué momentanément par l'effet de l'épizootie qui a eu lieu l'année dernière.

Les moutons et brebis ont également diminué d'un quart. La cause en est 1^o dans la consommation occasionnée par la présence de l'armée et les réquisitions de fourrages ; 2^o en ce que plusieurs communes, pour faire face à des dépenses urgentes, ont affermé des pâturages qu'elles faisaient dépaître auparavant.

Le nombre des chèvres a plus que doublé.

2. Quelle est la cause qui s'oppose à leur multiplication ?

Il n'y a point de haras pour les chevaux. Il n'y en a qu'un seul pour les ânes.

On ne garde de bœufs et vaches que le nombre nécessaire à l'exploitation des terres. Encore une grande partie les vendent après les travaux.

Des autres bestiaux, on n'en conserve que ce qu'on peut nourrir.

3. Quels sont les pays d'où on tire les bestiaux ?

Les chevaux viennent des départements de l'Ain, Indre-et-Loire, Doubs et Haute-Saône.

Les gros mulets, des départements de la Vienne, et de la Vendée; les jumens, des départements de la Haute-Loire et du Cantal.

Les bœufs et vaches, du Mont-Blanc et de l'Ardèche.

Les porcs, des Basses-Alpes, de la Drôme et de l'Isère.

Les ânes, de la Loire, l'Ain et la plus grande partie, de la Haute-Loire.

Les autres bestiaux se trouvent dans le pays.

4. Quel est le nombre de bestiaux (par espèce) qui entrent dans l'arrondissement par voye de commerce ?

Il entre annuellement dans l'arrondissement par voye de commerce :

Pour y rester :		Dans les foires :
Chevaux.	15.....	25
Juments.	50.....	250
Mulets.	360.....	1.100
Bœufs.	150 paires....	200 paires
Vaches.	40 paires.....	60 paires
Anes.	30.....	40
Porcs {	jeunes, 800 }	1.200, dont
	vieux, 100 }	

un dixième de gras.

Les mulets conduits aux foires viennent du Briançonnais, de la vallée du Queyras et de celle de Barcelonnette.

5. Quel est le nombre de ceux qui en sortent ?

Chevaux, 10; jumens, 30; mulets, 60; bœufs, 50 paires; vaches, 36 paires.

6. Quel est le prix de ceux qui entrent ?

Chevaux, 100 fr. ; juments, 90 ; bœufs, 170 la paire ; vaches, 40 la pièce ; ânes, 30 ; porcs-jeunes, 10 ; gros, 50 ; mulets, de 250 à 350 fr.

7. Quel est le prix de ceux qui sortent ?

Chevaux, 130 fr. ; juments, 120 ; bœufs, 220 la paire ; vaches, 48 la pièce ; mulets, de 300 à 400 fr.

8. Est-il possible de fournir des haras pour les chevaux ?

Oui, dans la commune de Baratier. Il y a, dans cette commune, des bâtiments propres à ces établissements, la facilité de se procurer des fourrages et des personnes qui connaissent la partie.

9. Est-il possible d'établir des haras pour les ânes ?

Oui, dans la commune de Baratier. Il y a déjà un haras d'ânes.

10. Quelles sont les épizooties les plus fréquentes ?

Le *charbon*. On en attribue communément la cause à la sécheresse, ou défaut de pluies en été.

Cette maladie ferait moins de ravages, si la police exerçait une surveillance sévère sur les bestiaux qui en sont atteints, si on avait soin de les faire enterrer sans enlever la peau ; si, enfin, on fesait renouveler les crèches et râteliers, et blanchir les écuries dans lesquelles il serait mort de ces animaux.

En général, les écuries sont trop enfoncées dans la terre et trop peu aérées.

11. Quel était le prix moyen de la journée de travail avant la Révolution ?

Un franc.

12. Quelle variation a éprouvée cette fixation pendant la Révolution (en numéraire) et quelles en sont les causes ?

Le taux moyen de cette variation a été un tiers en sus, tantôt plus haut, tantôt plus bas, selon le cours des denrées. Le défaut de bras est une des principales causes de cette augmentation.

Avant la Révolution, non seulement les réquisitions d'hommes n'avaient point diminué le nombre des bras destinés à l'agriculture, mais les garnisons d'Embrun et de

Montlyon [Mont-Dauphin], fournissaient un supplément qui, en établissant la concurrence, faisaient diminuer le prix de la journée de travail, d'où il est aisé de conclure que le prix des denrées n'a pas été la seule cause de cette progression. Il paraît, au contraire, que le défaut de bras a beaucoup contribué à la cherté des denrées.

13. Quel est le prix actuel de la journée de travail ?

Un franc cinquante centimes.

14. Quelle est la nourriture habituelle des gens de la campagne ?

Viande salée, œufs, laitage, légumes, fruits.

A Chancellà, Freissinières et St-Crépin, le pain est mélangé avec des pommes de terre dans la proportion d'un 7°.

A Risoul, Ceillac et Vars, le pain est composé de seigle, orge ou avoine, à proportions égales.

Ce mélange a également lieu dans les communes de Crévoux, Les Orres, Les Crottes, Réalon, Orcière et Champoléon ; mais les proportions varient (voyez le tableau sur le produit des récoltes).

Le reste des habitants de l'arrondissement mange du méteil plus ou moins fromenteux, selon les facultés d'un chacun.

Y a-t-il une différence sensible entre les habitants des campagnes et ceux des villes ?

Non. Avant la Révolution, les campagnes vivaient moins bien.

16. A combien peut s'élever la consommation journalière d'un homme de la campagne ?

Environ deux charges de méteil [par an]. Il faut ajouter un quart en sus pour les communes où on ne consomme que du seigle.

Dans les communes où on n'élève ni achète de cochons, on y supplée par un quart de vache salée ou un mouton salé.

La consommation ne varie pas pour les habitants de la ville ; ils usent un peu moins de laitage et d'œufs, qu'ils remplacent par quelque peu de viande fraîche et du jardi-

nage. Ils ne consomment d'autre viande salée que celle de cochon.

Dans cet arrondissement, on ne sale ni boucs, ni chèvres.

17. Quels sont les vêtements les plus en usage ?

Les laines et les chanvres du pays fournissent la matière première des toiles et des étoffes. Très peu de personnes se servent de toiles et étoffes autres que celles du pays.

Tout le monde porte des souliers. Les cuirs viennent des départements du Var, des Bouches-du-Rhône, de l'Isère et du Rhône.

Les habitants de la campagne et les ouvriers et journaliers des villes les garnissent de cloux, qu'on tire de Briançon et de La Mure, département de l'Isère.

On doit dire des chapeaux ce qui a été dit plus haut des toiles et des étoffes.

Embrun, 1^r floréal an 9^e [21 avril 1801].

Le Sous-Préfet d'Embrun,

Signé : NICOLAS-MEISSAS ¹.

MONTJAI

Réponses aux renseignements demandés par le Préfet des Hautes-Alpes par sa lettre du 6 ventôse an 9 [25 févr. 1801].

1. Quel étoit le prix moyen de la journée de travail avant la Révolution ?

Vingt sols.

2. Quelle variation a éprouvée cette fixation pendant le cours de la Révolution ?

¹ Alexandre-Antoine Gabriel Nicolas de Meissas (ainsi nommé d'une terre qu'il possédait à Sigottier), né à Serres, le 28 novembre 1765, fils de Gabriel et de Madeleine Brachet, de Séderon (Drôme), capitaine de la garde nationale de Sigottier, en 1790, administrateur du Département, le 14 avril 1798, député au Conseil des Cinq-Cents, le 13 avril 1799, sous-préfet d'Embrun du 4 avril 1800 au 21 avril 1812, médecin, mort le 28 février 1840.

Il n'y a pas eu de variation sensible jusqu'à la fin de 1792. En 1793, l'augmentation fut d'environ le tiers; elle a subsisté jusqu'aux années 5 et 6.

4. Quelle est aujourd'hui cette fixation ?

Vingt-deux sols dans les tems ordinaires de l'année, et jusqu'à 30 sols dans les tems de presse des travaux.

5. Quelles sont les causes de ces variations ?

La rareté des hommes de peine, occasionnée par les différentes levées qui ont eu lieu; la classe des journaliers étant devenue plus aisée depuis la Révolution, elle s'occupe d'avantage de la culture de ses propriétés; elle met conséquemment un plus haut prix au travail qu'elle fait pour autrui.

6. Le prix des comestibles, des denrées, a-t-il été l'unique cause de ces variations ?

Il en est une des causes, sans en être la principale. Voyés plus haut.

7. Quelle est la nourriture habituelle des habitants de la campagne ?

Froment, seigle, orge, épeautre, pommes de terre et jardinage, laitage et lard salé.

8. Remarque-t-on dans cette nourriture une différence sensible entre les habitants épars des campagnes et ceux réunis dans les villages ?

Non.

9. Quelle est la consommation journalière de chaque individu ?

Elle est d'une livre et demie à deux livres de pain pour chaque individu de tout âge, l'un comportant l'autre.

10. Quels sont les vêtements les plus en usage ?

Des gros draps faits avec les laines du pays, et fabriqués dans les communes des cantons.

11. Y perçoit-on du vin et en quelle quantité ?

On en perçoit un peu dans le canton de St-André et point du tout dans celui de Montmorin. La récolte est d'environ 1.400 charges; elle pèse 160 livres.

12. Quelle est la quotité du produit des récoltes ?

Elle varie du 4 au 6, selon la qualité des fonds.

13. Quelle est la quantité de grains qui se perçoit dans les cantons de St-André et Montmorin ?

47.000 émines blé froment; l'émine pèse 40 livres poids de marc; et 10.000 émines gros grains, tels que seigle, épeautre, orge, avoine, etc.

14. De quelles denrées se compose le pain dont on se sert ?

Du froment, seigle, orge, épeautre.

15. Le nombre des bestiaux a-t-il augmenté depuis la Révolution ?

Non; il y a même une tendance rapide vers une diminution prochaine. Les défrichements des communaux ont beaucoup diminué les pâturages. Les défrichements dans les endroits montueux, considérablement augmentés depuis la Révolution, ne laissant au bout de trois ans, qu'un rocher nu, diminuent journellement les pâturages et forcent les propriétaires à diminuer le nombre de leurs bestiaux.

16. Qu'est-ce qui s'oppose à leur multiplication ?

Les causes que l'on vient d'indiquer. On y doit joindre le trop grand nombre de chèvres qui existent. Ces animaux voraces et malfaisants, en détruisant les bois, empêchent la végétation des pâturages, parce que, sur les montagnes arides, la fougère ne croît (à cause de l'aridité du sol et de l'ardeur du soleil), qu'aux entours des arbrisseaux, que les chèvres détruisent de préférence.

17. Quel est le nombre des bestiaux qui y entrent ou en sortent par l'effet du commerce, et où les achète-t-on ?

Il y en entre fort peu. C'est beaucoup en évaluer le nombre que de le porter à 200 jeunes moutons, achetés dans les foires des environs, où ils sont emmenés du département de l'Ardèche. Il en sort annuellement 2.500 bêtes à laine; soit moutons ou brebis, et qui sont remplacés par les agneaux qu'on y élève.

18. Serait-il utile et possible de former des harras et où ?

Oui, on pourrait en établir un, pour les ânes, dans la

commune de Rozans. Sous l'ancien régime, le ci-devant seigneur en avoit établi un dans cette commune.

Fait à Montjai, le 1^r germinal an 9 [22 mars 1801].

CHAUVET ¹.

NEFFES ET PELLEAUTIER

2. Quel était le prix de la journée de travail avant la Révolution ?

Suivant les saisons : en été, 70 centimes et en hiver, 50.

3. Quelle variation a éprouvé cette fixation pendant le cours de la Révolution, en évaluant la journée en numéraire ?

L'on ne saurait trop établir les variations que cette fixation a éprouvée pendant la Révolution. Elles ont suivi la hausse et la baisse du papier monnaie.

4. Quelle est aujourd'hui cette fixation ?

Plus de la moitié de ce qu'elles étoient avant la Révolution.

5. Quelles sont les causes des variations que vous assignerez ? Le prix des comestibles de toute espèce a-t-il été l'unique cause de ces variations ?

Le haut prix des denrées n'a pas seul occasionné ces frappantes variations ; le manque de bras y a également contribué ; mais surtout l'accroissement de fortune du paysan propriétaire, aux dépens des capitalistes.

6. Quelle est la nourriture habituelle des gens de la campagne ?

Du pain fait avec le froment pur ; quelquefois, avec un mélange de froment et seigle ; jamais, avec le seigle seul. Il se nourrit encore avec des pommes de terre et autres

¹ Antoine Chauvet, de Montjai (cant. de Rosans), notaire, délégué à la fédération du 14 juillet 1790, à Paris, élu 1^{er} suppléant à l'Assemblée nationale, le 5 septembre 1792, procureur syndic du district de Serres, en 1793, député suppléant à la Convention nationale, le 3 déc. 1794, député aux Cinq-Cents, le 16 avril 1799, mort en déc. 1848.

végétaux. Il faut encore observer que le paysan de la campagne est bien dénué de facultés, si, chaque année, il ne tue et mange le cochon qu'il a nourri. Il boit la piquette l'hiver, et du vin, lors des travaux forcés de l'été.

7. Remarque-t-on dans cette nourriture une différence sensible entre les habitants épars des campagnes et ceux réunis dans les villes, bourgs et villages ?

Assurément ! et je ne doute pas que les plus favorisés sont les campagnards isolés. D'abord, ils n'ont pas à redouter l'incursion de leurs voisins, ni celle des animaux domestiques de ces derniers. Ils ont plus de facilité à tenir un troupeau et à se procurer des bois de chauffage. En un mot, s'ils éprouvent des dégâts, c'est presque toujours par leur propre fait.

8. A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation annuelle de chaque individu dans les campagnes ?

Il n'est pas facile d'établir une fixation sur cet objet, mais l'on peut porter, par approximation, à deux charges de bled froment la consommation annuelle de chaque individu. J'en excepte les enfants qui sont à la mamelle.

9. Remarque-t-on, dans cette nourriture, une différence sensible entre les habitants épars des campagnes et ceux réunis dans les villes, bourgs et villages ?

Je ne prévois pas une différence bien sensible dans ce qui est relatif à la nourriture des uns et des autres.

10. Quels sont les vêtements les plus en usage, et comment se les procure-t-on ?

De l'étoffe qu'il font fabriquer dans les campagnes, dont la matière unique provient de la toison de leurs bêtes à laine. Il est peu de particuliers, dans ces mêmes campagnes, pauvres ou riches, qui ne possèdent quelques brebis ou moutons. Les moyens de fortune, la facilité et l'abondance des pâturages déterminent le plus ou le moins. Il en est encore qui trouvent l'entretien de leur linge dans le produit de leur chènevier ; mais tous, à beaucoup près, ne jouissent pas du même avantage.

11. Le nombre des bestiaux a-t-il augmenté depuis la Révolution dans les deux communes ?

C'est toujours à peu près la même nature et quantité de bestiaux. Un bon ménager tient sa paire de bœufs, une bête de somme et son petit troupeau. Un ménager de médiocre aisance s'associe avec son semblable et [ils] ont une paire de bœufs en commun ; mais chacun, son ânesse. Ceux qui sont au-dessous de la médiocrité se réunissent au nombre de trois, quelquefois jusqu'à celui de quatre pour occuper alternativement une paire de bœufs. Il est rare qu'ils n'ayent, le chacun, une ânesse.

12. Quelle peut être la différence des bestiaux qui rentrent ou qui sortent des deux communes ?

Il en est si peu qu'il m'est impossible d'établir une évaluation à cet égard. S'il meurt quelques bestiaux, il en naît aussi. Le déficit ne peut être applicable qu'aux bœufs.

13. Quelle raison s'oppose à la multiplication des bestiaux dans les communes de Neffes et Pelleautier ?

Le manque de fourrages et la situation escarpée du pays.

14. Quels sont les pays qui fournissent des bestiaux aux communes précitées ?

C'est dans les foires voisines que les habitants vont vendre et acheter leurs bestiaux. S'ils vendent, c'est pour effectuer de suite un remplacement. Aussi un sage ménager, et ils le sont presque tous sur ce point, s'il ne trouve pas l'occasion favorable pour ses achats, se garde bien de divertir les deniers provenant de ses ventes. C'est un dépôt sacré pour lui, dont il ne fait usage que pour remplacer ce qu'il a vendu.

15. Seroit-il possible de former des harras, soit pour les ânes, soit pour les chevaux ? Quels sont les lieux où ils pourroient s'établir ?

Il faut des fourrages pour l'entretien de ces sortes d'établissements. Or, je ne connois pas de particulier, dans les deux communes, qui en ayant au-delà de l'absolu nécessaire. Au surplus, s'ils veulent faire saillir leurs juments ou leurs ânesses, les harras établis à La Roche et à Quint, situés dans le canton, leur procure toutes les facilités désirables.

16. Règne-t-il des épizooties dans les deux communes ?

Quelle en est la cause et quels sont les moyens pour en prévenir le retour ?

Je n'ai point encore remarqué d'épizootie marquante dans les communes sur lesquelles vous me demandez des renseignements. Il meurt, à la vérité, des bestiaux, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre ; ce qui peut provenir d'une écurie malsaine, de la qualité de la nourriture, du manque de soin, et souvent, par excès de travail. Chacun de ces inconvénients indiquent leur remède.

Observations.

Il ne faut pas perdre de vue la différence à faire entre les manouvriers des deux communes et ceux des villes. Les premiers, tous propriétaires sans exception, ne vont à la journée que dans la saison morte (l'hiver), et lorsqu'ils ne peuvent travailler utilement leur héritage. Les autres, au contraire, sans propriétés territoriales, sont manouvriers par état, et l'on peut s'en procurer dans tous les temps de l'année.

Il n'en est pas ainsi dans nos campagnes : dès le commencement de germinal [mars], l'on prépare les terres pour recevoir les grains *transeaux*. A cette opération agricole il en succède une autre ; en sorte qu'il n'est pas possible d'avoir des journaliers jusqu'après les vendanges ; et ce n'est que par faveur, et à titre de service que, dans des besoins urgents, l'on viendra, sans conséquence, vous aider un ou deux jours. Certes, ces journées sont fort coûteuses. Il s'en suit de là que les propriétaires qui veulent faire valloir par eux-mêmes le domaine qu'ils possèdent, dans l'enclave des deux communes, ne peuvent se dispenser d'avoir un nombre suffisant de domestiques pour leur entière exploitation. Ce n'est pas chose aisée de s'en procurer, parce que le citoyen qui observe la Loi, ne prendra chez lui ni conscrit ni réquisitionnaire, qui sont, pourtant, les seuls qui se présentent.

Il faut considérer encore que la Révolution a considérablement amélioré le sort du paysan propriétaire. Il fut un temps où accablé de dettes, dévoré par la dîme, tyrannisé

par la féodalité, écrasé sous une multitude d'impôts arbitraires et vendant ses denrées à vil prix, il préférerait un salaire journalier à la culture de ses champs, dont la majeure partie restoit en friche. Mais, aujourd'hui, qu'il a payé ses dettes avec rien, qu'il se trouve affranchi de la rapacité du décimateur, que les redevances féodales sont abolies, qu'il acquitte des contributions modérées et qu'il vend ses productions au poids de l'or : il a cessé le métier de mercenaire-journalier. Son héritage est travaillé avec le plus grand soin, et il contemple avec une voluptueuse complaisance ces mêmes possessions qu'il parcourait jadis avec une secrète horreur.

Supplément aux renseignements demandés le 6 ventôse
[an 9, 25 février 1801].

Quelle est la quantité du produit des récoltes en grains dans les communes de Neffes et Pelleautier, c'est-à-dire est-ce le $\frac{1}{3}$, le $\frac{1}{4}$ ou le $\frac{1}{5}$ de la semence ?

4 $\frac{1}{4}$, c'est-à-dire qu'une charge de bled jetée en terre produit communément quatre charges et un quart de bled, et même quatre charges et demi, toutes les terres n'étant pas d'égale qualité.

Quelle est la quantité de grains qui, annuellement et par aperçu, se perçoivent dans ces mêmes communes ?

La commune de Pelleautier, 1.300 charges, et celle de Neffes, 600. En tout, 1.900 charges. C'est sur le produit de la dîme que cette fixation est déterminée.

Quelle est la quantité de vin qui se perçoit annuellement dans les communes de Neffes et de Pelleautier ?

Dans celle de Neffes, 1.500 charges, dans celle de Pelleautier, 600. En tout, 2.100 charges. C'est toujours le produit de la dîme qui sert de base.

De quelles denrées se compose le pain dont les habitants de ces communes se nourrissent ?

On a satisfait à cette demande sur les renseignements demandés par la lettre du 6 ventôse [25 février 1801].

Observations.

Les menus grains, tels qu'avoine, orge, lantilles, poids, etc., sont d'un usage si minime, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Le décimateur, que l'on ne taxera pas d'indifférence à percevoir ses droits, ne prenoit rien là-dessus.

Ces deux communes, et notamment celle de Pelleautier, n'ont d'autre bois que la toison de leurs hayes. Elles manquent l'une et l'autre d'arrosage¹.

23 mars 1801.

ORCIERES

Orcières, 13 ventôse, an 9 de la République une et indivisible [4 mars 1801].

Le juge de pais du canton d'*Orcière* et le maire de la commune de *Champollion*, au citoyen Bonnaire, préfet des Hautes-Alpes.

Nous nous empressons, citoyen, de satisfaire aux renseignements que vous nous demandés par votre circulaire du six courant et sur les articles y portés.

1. La journée de travail étoit, avant la Révolution, de 60 centimes pour les cultivateurs.
2. La journée de travail, pour les gens de l'art, étoit avant la Révolution, d'un franc.
3. La variation qu'a éprouvée les journées de travail, depuis l'an 1^{er} jusques aujourd'hui, est, pour les gens de l'art, de 2 francs.
4. La variation qu'ont éprouvé les journées de travail, depuis l'époque précitée jusques aujourd'hui, est pour les hommes de culture d'un franc.
5. Attribuant cette variation à la *sérètté* [cherté] des danrées de première nécessité, et à cauze que les bras de

¹ Ce mémoire n'est pas signé. Je présume qu'il émane de Paul-Benoît-François Bontous, fils, qui habitait Pelleautier en 1801 et qui, en 1792-1794, étoit membre du Conseil du Département (Voir Inv. de la Série L. tome 1^{er}, Introd. p. XXIV-V).

force sont étés obligés de partir pour la deffance de la Patrie.

6. La nourriture habituelle des habitants des communes composant ce canton est, pour ce qui regarde le pain, est composé de moitié blé seigle et moitié orge.

7. A l'égard de la soupe, elle se fait, pendant l'été, avec du jardinage, et, pendant l'hiver, avec de l'orge, sans boire aucune goûte de vin, ni manger aucune viande, ni autres comestibles, faute de moyens.

8. Au contraire, dans les villes et bourgs, on mange du pain de froment, l'on boit du vin, et ils font de bonnes soupes avec de la viande et ont la faculté de se procurer tous les comestibles nécessaires pour leur nourriture.

9. La consommation journalière de chaque individu de ce canton est de quatre livres de pain par jour, attendu que le pain d'orge ne nourrit pas comme le pain de froment, et encore attendu que l'on ne mange que de la mauvaise soupe.

10. Les vêtements en usage dans ces communes. Chaque particulier en fabrique pour son usage, et la plus grande partie, moitié laine noire et blanche ce qui fait des vêtements très grossiers et de plus de durée, à cause du pénible travail que les cultivateurs sont obligés de faire, eu égard que les fruits doivent être récoltés dans trois mois et demy; à défaut de ce, les fruits récoltables sont détruits par les neiges et gelées.

11. A l'égard des capitaux de bestiaux, leur nombre est le même qu'il étoit avant la Révolution. Ils consistent à quelques moutons et brebis, et des vaches pour la culture des propriétés rurales. Les bestiaux ci-dessus désignés sont élevés dans les *comuns* composant notre canton. A l'égard de mulets servant aussi à la culture et exploitation des fonds ruraux, chaque particulier se les procure par le fait du commerce. Les dits particuliers n'ayant d'autre ressource pour pouvoir payer leurs impositions que de vendre quelques moutons ou *berbis* aux foires et marchés de Gap et Saint-Bonnet, ce qui fait des dépenses considéra-

bles, et que les particuliers ont très peu de reste, attendu l'éloignement.

12. Il n'est pas possible d'établir des haras dans ce canton, attendu la rareté des fourrages et la pénurie de nos contrées.

13. Quand aux épizooties, [elles] arrivent rarement dans ces communes, et on ne sauroit à quoi en attribuer la cause, sauf aux intempéries du temps.

14. Les soussignés à qui vous avez donné votre confiance pour les renseignements ci-dessus, vous observent, citoyen, que, attendu les intempéries du temps, soit pour cause de grêle et la trop grande quantité de neige qui tombe dans nos quartiers pendant la dure saison de l'hiver et notamment dans les [mois] de *florial* et *preirial*, nous enlève presque [en] entier nos récoltes en blé seigle, et les gelées de l'automne, bien souvent accompagnées de neiges, nous détruisent nos récoltes en orge : ce qui est cause que les particuliers de ces communes ne peuvent subvenir à payer leurs impositions et encore moins de pouvoir nourrir et entretenir leurs familles. A l'égard des fourrages en foin, [ils] sont de très peu de conséquence, attendu que nous n'avons que des prés naturels, situés au pied de nos Alpes, de façon qu'un homme ne peut faucher que deux quintaux de foin par jour, et il faut encor deux jours pour les ramasser et les transporter dans le grenier à foin.

15. A l'égard de la *nourrisse* des capitaux, les moutons et *berbis*, il les faut nourrir, pendant six mois de l'année, dans l'écurie ; et les bêtes de labour, presque pendant toute l'année : ce qui fait que les capitaux ne peuvent pas être nombreux, et que, par ces considérations, nos revenus ne peuvent suffire aux dépenses de culture.

16. Nous vous observons encor que, depuis le commencement de la Révolution, les impositions des communes, que vous nous avés désignées, ont triplées ; ce qui fait un excédent considérable et au-delà de nos revenus.

17. Observant, en outre, que le territoire de ces communes est extrêmement en pente et, par conséquent, sujet

aux ravins, et le peu de plaine qui s'y trouve, est occupé par le *courran* du Drac et sans aucune production.

Et, d'après le procédé ci-dessus, nous croions, citoyen Préfet, notre mission remplie. Si dans le cas où nous aurions manqué à quelque chose, nous vous prions de nous le faire connaître: nous tâcherons de satisfaire à votre demande du mieux qu'il nous sera possible.

Nous avons l'honneur de vous saluer.

BONABEL; P. BAILLE.

P.-S. — La commune d'*Orcière*: ses semences en blé seigle, 480 quintaux; semences en orge, 620 quintaux. Produit annuel, 3 pour 1.

La commune de *Champollion*: semences en blé seigle, 180 quintaux; semences en orge et légumes, 65 quintaux. Produit annuel, 3 pour 1.

La commune de *St-Jean-St-Nicolas de Montorcier*: semences en blé seigle, 269 quintaux; orge et légumes, 80 quintaux. Produit annuel 3 pour 1.

Certifié véritable par nous soussignés, ce 2 germinal an 9 de la République française une et indivisible [23 mars 1801].

BONABEL; P. BAILLE¹.

ORPIERRE

1. *Réponses aux questions consignées dans les lettres du Préfet des Hautes-Alpes, des 6 et 11 ventôse [an 9, 25 février et 3 mars 1801], fournies par le maire de la commune d'Orpierre.*

2. Quel était le prix moyen de la journée de travail avant la Révolution ?

Il y a eu, dans tous les temps des variations sur le prix

¹ Probablement Joseph Bonabel, d'abord secrétaire du juge de paix du canton d'Orcières, puis juge de paix de ce même canton, et Pierre Baille, maire de Champoléon.

des journées de travail, qui sont combinés d'après les saisons : 1° les journées du printemps, étaient à 1 fr. 40 centimes, terme moyen ; — celles d'été, 1 fr. 50 centimes, terme moyen ; — celles d'automne, 1 fr. 40, terme moyen ; celles d'hiver, 95 centimes. La journée de travail dans ce canton, se compose, depuis un temps immémorial, de numéraire et nourriture, d'après les valeurs de laquelle les évaluations ont été réglées. Il n'y a point eu, à cet égard, de variation.

3. Quelle variation a éprouvé cette fixation pendant le cours de la Révolution, en évaluant la journée en numéraire ?

La variation, terme moyen, n'a pas excédé le tableau précité.

4. Quelle est aujourd'hui cette fixation ?

Deux francs, terme moyen.

5. Quelles sont les causes des variations ? Le prix des comestibles, des denrées de toute espèce a-t-il été l'unique cause de ces variations ?

Il est incontestable que le prix des comestibles, denrées de toute espèce et les ouvrages d'art sont une des causes éficientes de ce surhaussement. La rareté des bras y contribue.

6. Quelle est la nourriture habituelle des habitants de la campagne ?

Le froment, l'orge, l'épeautre sont la base de la nourriture des habitants de la campagne ; auxquels viennent se joindre avec avantage l'économique *pomme de terre*, les choux, quelques légumes farineux et le porc salé.

7. Remarque-t-on dans cette nourriture une différence sensible entre les habitants épars des campagnes et ceux réunis dans les villes, bourgs et villages ?

La différence est très peu sensible, exception faite de quelques citoyens qui se nourrissent habituellement de moutons et l'hiver, de bœuf dans les bourgs.

8. A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation journalière de chaque individu des campagnes ?

Cette consommation a des rapports si variés qu'il est

difficile d'en assigner la juste quotité, sur des mesures qui ne soient pas problématiques. Ce qui est positif : l'homme livré sans relâche au travail consomme en pain deux livres huit onces neuf gros par jour. S'il travaille hors de chez lui et qu'il prête ses soins, il consomme à peu près le double ; boit deux pintes de vin, et consomme une livre d'autres comestibles grossiers. Il faut réduire à une moitié en pain la nourriture de la femme et des enfants ; les pommes de terre, les fruits d'hiver cuits à l'eau supplant avec avantage.

9. A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation des gens vivant dans les villes, bourgs et villages ?

La consommation est si bigarée, tient si fort aux moyens d'aisance dans les villes et bourgs, qu'il est difficile de les analyser. Les citoyens instruits des villes peuvent aisément fournir à cette analyse. Celle du cultivateur peut s'évaluer, terme moyen, à 60 centimes.

10. Quels sont les vêtements les plus en usage ?

Serges, cadis, telles sont les étoffes qui servent aux vêtements de la majeure partie des habitants de ce canton.

11. Comment se les procure-t-on ?

Ces étoffes se manufacturent dans le canton.

11. Quel est le nombre des bestiaux ?

Il n'est pas différent des états précédemment donnés et à diverses époques. Le nombre ne paraît pas avoir conséquemment augmenté depuis la Révolution.

12. Quels sont les pays qui en fournissent ?

Les diverses foires du département.

13. Quels sont les bestiaux qui entrent ou sortent par l'effet du commerce ?

Le commerce des bestiaux est d'une bien petite conséquence.

14. Serait-il possible d'établir des haras ?

Il n'y a pas d'inconvénient. Tout semble même favoriser cet établissement ; un baudet suffit.

15. Dans quel lieu peut-on l'établir ?

A Orpierre.

16. Les épizooties sont-elles fréquentes ?

Non. Il manque dans nos entours des experts vétérinaires, pour éviter les suites des maladies, auxquelles sont parfois sujets les bœufs de travail, qui, faute de secours, meurent en peu de jours. Ces pertes portent un préjudice notable à l'agriculture, vu la pénurie des moyens de la majorité des cultivateurs.

17. Quelle est la quotité du produit des récoltes en grains ? Est-ce le $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{4}$, le $\frac{1}{5}$ de la somme ?

La semence est multiple et l'unité de mesure, dans le rapport de 3 à 4.

18. Quelle est la quotité des grains qui se perçoit par aperçu ?

Treize mille quintaux environ, y compris les gros grains, avoine, orge et espeautre, convertis en froment.

19. De quelles denrées se compose le pain dont on se sert ?

Cette question a été répondue par la 6^e question.

20. Perçoit-on du vin ?

Quatorze cents quintaux, dans une belle récolte.

Orpierre, 28 ventôse, an 9^e Républicain [14 mars 1801].

Citoyen Préfet, j'ai l'honneur de vous faire passer les réponses aux questions consignées dans vos lettres des 9 et 11 du courant [28 février et 2 mars 1801].

Pour vous les donner avec précision, j'ai cherché à me procurer tous les renseignements dont ce travail était susceptible et tâcher de mériter la confiance que vous m'avez témoignée dans cette circonstance.

Salut et respect.

FAURE, maire¹

¹ Probablement Pierre Faure, notaire à Orpierre au moins dès le 1^{er} mai 1788, membre du district de Serres, le 21 novembre 1792, qui exerçait ses fonctions de notaire en 1803.

RIBIERS

Tableau statistique du canton de Ribiers

I. Le canton de Ribiers est limitrophe du département des Basses-Alpes, dont il est séparé, au midi, par une chaîne de montagnes; au couchant, il confine le département de la Drôme; la montagne de Chabre le sépare du canton d'Orpierre, vers le nord, et la rivière du Buëch le borde dans toute sa longueur, du côté du levant. Il est traversé dans toute sa largeur par la petite rivière de *Méouge*, qui active les moulins de Salérans, Barret-le-Bas, St-Pierre-Avès, Pomet et Antonaves, et arrose une petite portion de leur territoire.

Il s'étend sur une surface d'environ 4.400 kilomètres et comprend les communes de Ribiers, Fourres, Salérans, Barret-le-Bas, Barret-le-Haut, St-Pierre-Avès, Pomet, Châteauneuf-de-Chabre et Antonaves. Sa population est de 3.853 individus.

A l'exception de Ribiers, dont le site est assés heureux, les communes du canton sont dispersées dans des gorges, sur des rochers ou dans des montagnes.

Les productions du païs consistent en blé, froment, méteil, épeautre, avoine, légumes, vins, amandes et huiles de noix. Le produit moyen des récoltes en blé est à la semence comme est 4 à un.

A Ribiers, ce produit serait plus considérable, si les terres les plus précieuses de la commune n'étaient sujettes à la rouille; mais il arrive, presque annuellement, que vers la fin de prairial [juin] et commencement de messidor [juillet] il s'élève de la rivière du Buëch des brouillards, chargés d'une liqueur gluante qui s'attache, d'abord, au faitage des blés et gagne, ensuite, la tige et, successivement, l'épi et finit par dévorer la substance du grain.

On a fait plusieurs tentatives pour échapper à ce fléau; on a varié les labours; on a changé la nature et la qualité de semences, rien n'a réussi.

Une méthode dont la pratique aurait le meilleur effet et dont on use dans les Basses-Alpes, serait de diviser le terrain en bandes de 3 ou 4 mètres de largeur et de les faire alterner. L'air s'insinuant dans les bandes qui seroient en jachère, secouerait le brouillard avant qu'il put se figer sur la tige; mais cette méthode à cet inconvénient qu'on ne peut travailler les terres qu'à bras d'homme et malheureusement on n'en aurait pas assés pour y suffire.

La récolte en amandes serait un excellent produit pour le canton, surtout pour les communes de Ribiers, Saint-Pierre-Avès, Pommet et Barret-le-Haut; mais elle est extrêmement casuelle, parce que les amandiers fleurissant vers la mi-ventôse [15 mars] les froids qui surviennent trop souvent en germinal [avril] font geler les fleurs et les jeunes fruits.

Il en est de même des noyers, dont la récolte était autrefois très importante dans le canton; toutes les hauteurs étoient couvertes de cet arbre précieux; il y a 40 ans, que l'huile de noix ne se vendait que 4 jusqu'à 5 sols la livre. Ce modique prix à, sans doute, été la cause de la dépopulation de cet arbre, qu'on a détruit, en grande partie. On le regrette vivement aujourd'hui, que l'huile est rare et excessivement chère, mais tous les regrets d'un siècle ne remplaceraient pas un seul arbre, et on ne se presse pas d'en planter.

Il faut encourager les plantations et pour prévenir les gelées, il faut greffer les jeunes plants. La greffe retarde la pousse, et, si les arbres poussaient plus tard, il seraient plus fertiles. On a remarqué que les récoltes d'amandes étoient plus abondantes et moins fautives à St-Pierre-Avès, parce que les arbres y poussent plus tard qu'ailleurs. Il en est de même des noyers à Éourres et à Salérans.

Châteauneuf-de-Chabre avait une assez grande ressource dans le produit de ses vignes; mais on y néglige cette culture aujourd'hui, parce que les vignes n'y sont plus d'aucun rapport. Situées sur la croupe de la montagne de Chabre, les inondations les ravinent et emportent les terres. La conservation des bois qui sont à la tête aurait ce double

avantage de préserver les vignes et d'arrêter la destruction totale des bois, dont la nécessité se fait toujours plus vivement sentir.

Il faut une loi qui prohibe le défrichement des coteaux garnis de bois, de pelouse ou de broussailles. Sans cette mesure les communes du canton ne seront bientôt qu'un amas de ravins ou de rochers pelés.

Les légumes qu'on récolte, tels que fèves, haricots, lentilles, ne peuvent guère être considérés comme un produit; il n'y a que les laboureurs aisés qui en sèment une petite quantité, pour leurs usage.

Le seul commerce de bestiaux qu'on fasse dans le canton, c'est la vente de quelques agneaux, produit des brebis que les laboureurs aisés entretiennent au nombre d'environ 30 bêtes, terme moyen. On vend ses agneaux, au bout d'un an, aux foires de Sisteron et d'Orpierre; on achète, aux mêmes foires, pour l'entretien du capital, et la plupart des laboureurs ne renouvellent même leurs troupeaux que de leur propre crû. Le nombre des agneaux qu'on vend annuellement peut s'élever à deux mille dans tout le canton et il peut en rentrer par les achats environ quatre cents.

Les laboureurs aisés engraisent ordinairement deux cochons, dont l'un est destiné pour être vendu aux foires de Sisteron; le nombre s'élève annuellement, terme moyen, à deux cents. Ils ont, en outre, à Ribiers, Antonaves et Châteauneuf, principalement, une ou deux truyes, dont les petits se vendent aux foires de Laragnes et de Sisteron. On peut évaluer à 12 cents le nombre de petits cochons qui sortent du canton, tous les ans.

Il est rare qu'il règne des épizooties parmi les bœufs, l'animal le plus utile, dans le canton, et le seul presque exclusivement employé aux labours. Les laboureurs experts assurent qu'avec des soins tant soit peu raisonnables, on peut les préserver et les conserver.

A l'égard des brebis, il règne une maladie meurtrière connue vulgairement sous le nom de *blesque* (on donne le même nom à la maladie qui tue les bœufs, car il en meurt aussi, quoique en bien plus petit nombre, toute proportion

gardée). Ce mal attaque la rate, et l'on assure que les pâturages pris dans les endroits bas et marécageux, ou le matin, lorsque la rosée est très abondante procurent cette maladie, contre laquelle on n'a découvert aucun remède. En attendant qu'on puisse faire quelque heureuse découverte à ce sujet, les conseils municipaux pourraient mettre en défens les quartiers suspects, et ce seraient toujours une précaution salutaire.

La nourriture des habitants du canton est en général mauvaise; à l'exception d'une vingtaine d'habitants à Ribiers, qui, plus par habitude et par éducation, que par leur fortune sont rangés dans la classe des gens aisés; tout le reste ne vit que de pain et d'eau. Il faut en excepter encore la classe des laboureurs connus sous la dénomination de *ménagers*. On peut en compter jusqu'à 143 dans le canton, savoir : 60 à Ribiers; 15 à Eourres; 10 à Salérans; 20 à Barret-le-Bas; 6 à Barret-le-Haut; 10 à Pomét, 6 à St-Pierre-Avès; 6 à Châteauneuf-de-Chabre, et 6 tout au plus à Antonaves. Ceux-là ont des légumes, du laitage, du lard, de l'huile; tous les autres ne mangent chez eux que du pain et de la soupe, avec du sel, sans huile, et quelques pommes de terre, dans les communes où il y a un peu d'arrosage.

Ce pain même n'est pas bon. Les gens de peine, qui sont donc plus nombreux, mangent du pain avec du froment, du seigle et de l'épeautre; à Eourres même on y mêle de l'avoine.

A Ribiers, le pain est meilleur même pour les gens de peine. Il est en général de pur froment, et ils ont presque tous des pomme de terre. Ils dépensent aussi beaucoup plus que ceux de leur classe dans les autres communes. Il n'est pas rare, malheureusement, de voir, les *anciens jours de dimanche et de fête*, un grand nombre de gens qui n'ont pas de pain chez eux, dépenser au cabaret 2 et 3 francs, quelque fois davantage. Ces excès se sont accrus depuis la Révolution, et *la désertion du culte y a contribué*; c'est à un gouvernement sage et paternel qu'il appartient de chercher le remède à un mal aussi dangereux, puisqu'il prive

cinq ou six individus de la subsistance que dévore un seul homme.

La consommation individuelle des gens aisés de la commune de Ribiers peut s'évaluer à 2 kilogrammes de blé froment.

La consommation des autres individus, même des laboureurs aisés, dans tout le canton, Ribiers compris peut s'évaluer à un kilogramme et un tiers de blé froment, trois livres trois onces.

Il n'existe aucune différence entre la consommation des laboureurs et des gens de peine, quoique la nourriture soit différente; la raison en est que ceux-ci consomment une plus grande quantité de pain que les autres; les légumes, le laitage, l'assaisonnement des vivres des laboureurs et, en outre, les fruits qu'ils récoltent et qu'ils font sécher au four, pour les manger en hiver, diminuant essentiellement la consommation du pain.

Les vêtements des hommes comme ceux des femmes, sont faits de la laine du pays; l'étoffe est fabriquée et teinte sur les lieux; on l'appelle *cadis* en langage vulgaire; la teinture est de couleur brune ou gris cendré; L'habillement des hommes consiste en une veste dont les poches tombent jusqu'au milieu de la cuisse, un gilet croisé, une culote et des guêtres, le tout de la même étoffe. Les femmes portent un corset et une ou deux jupes; l'usage des corps de baleine est presque entièrement perdu.

Un habit complet dure au moins 5 ans pour les hommes et plus longtemps pour les femmes; le résidu sert à vêtir les enfants. Les laboureurs aisés renouvellent leurs vestes tous les deux ans.

Les habitations sont en général très malsaines. Elles n'ont pour la plupart que le rez-de-chaussée, dont un glacis de terre, mal unie, forme le sol; un plancher tout crevassé sépare l'habitation du toit, ordinairement assez bien couvert en tuiles; l'usage du chaume est presque inconnu; il n'en existe que quelques toitures à Eourres et à Salérans.

La mauvaise nourriture, la malpropreté forcée, l'insalubrité des maisons sont tout autant d'obstacles à la popula-

tion. On remarque que sur dix familles de laboureurs aisés, dont les enfants sont vêtus avec propreté et bien nourris, on compte de 90 à 100 individus, tandis que sur trente familles de gens de peine, on en compte tout au plus le même nombre.

Ce tableau est peu brillant, mais il est exact et sans doute il frappera l'attention du premier administrateur du Département. De tous ces malheureux épars dans de misérables cabanes, il n'en est aucun qui ne connaisse les vues bien-faisantes, aucun qui ne mette toutes ses espérances en lui et qui ne compte sur les secours efficaces qu'il obtiendra pour eux, d'un gouvernement juste et bienfaisant. Les habitants du canton ont des droits à la sollicitude; comme les autres Français, ils ont fourni leur contingent dans la masse de puissance qui a conquis la Liberté et donné des lois au nouveau monde; ils ont pris part au combat, ils doivent partager le prix de la victoire.

Une diminution dans la contribution financière, voilà le premier soulagement dont ils ont besoin. Un canal d'arrosage, pris à Laragne, pour arroser Châteauneuf, Antonaves et Ribiers, voilà la source d'une inépuisable fécondité pour ces trois communes. Dans cet espoir, les habitants de la première, dépouillés de leurs vignes par les grosses pluies, de leurs prairies par les inondations du Buëch, ne songeront plus à déguerpir. Ceux d'Antonaves seront moins pauvres, et la population de Ribiers doublera dans 10 ans. Les autres communes n'y perdront rien; elles pourront utiliser davantage la rivière de Mèouge et profiter de l'aisance de leurs voisins.

Ce n'est là qu'un beau projet; mais le jour des belles institutions et des grandes choses est arrivé; le canton de Ribiers y participera, comme toutes les parties du grand Empire.

A Ribiers, le 6 germinal an neuf de la République
[27 mars 1801].

Joseph PELLEGRIN.

Ribiers, le 7 germinal, an 9 de la République française
une et indivisible [28 mars 1801].

*Joseph Pellegrin, maire de la commune de Ribiers, au
Préfet du département.*

Citoyen, je n'ai pu vous transmettre plutôt les renseignements que vous m'avez demandés sur l'état du canton. Les maires devaient concourir à me donner diverses instructions et le retard que quelques uns d'entre eux ont mis à me répondre est la seule cause d'une négligence, d'ailleurs inexcusable.

Je n'ai pu mettre dans ce travail l'ordre et la netteté convenables par le peu de temps que j'avais à le rédiger. Ne soyez donc pas fâché de trouver ici une partie des observations ou remarques qui devraient figurer dans le tableau principal. Elles sont relatives au produit des récoltes de chaque commune, et le résultat en est basé, soit sur la quotité de la dime, soit sur celui de la *tasque* et encore sur les éclaircissements que m'ont donnés les principaux propriétaires.

Ribiers: semence en blé froment, 600 charges		
pesant 250 livres la charge, poids de		
marc, ci.	600	2.400
Châteauneuf-de-Chabre.	70	280
Antonaves.	65	260
Pomet.	110	440
Barret-le-Haut.	45	160
St-Pierre-Avès.	60	240
Barret-le-Bas.	150	600
Salérans.	70	280
Eourres.	150	600
	1.320	5.260

Nota. — Sur chacunes de ces quantités il y a un tiers de méteil.

Les vignes sont mal cultivées et il en existe peu dans le canton. Ribiers peut récolter.....	360 charges
Châteauneuf-de-Chabre	200 —
Pomet.....	50 —
Antonaves	60 —
Barret-le-Bas.	100 —

Si j'avais fait quelque omission importante et que le rapport que j'ai l'honneur de vous faire fût insuffisant, je m'empresserai de réparer mon erreur, sur l'avis que vous voudrez bien me donner. Dans mes calculs, comme dans les faits que j'ai établis, j'ai tâché de me rapprocher de la plus exacte vérité.

Prix moyen de la journée de travail:

	1789	En l'an 9
Commune de Ribiers.....	18 s.	27 s.
Autres communes du canton.....	16 s.	24 s.

La seule cause de l'élévation du prix de la journée de travail vient du renchérissement du blé.

Le citoyen Bernard-la-Croix avait un haras de chevaux à Barret-le-Bas; en ce moment, il n'a qu'un cheval entier et aucune jument poulinière. Le moindre encouragement l'engagerait à entretenir cet établissement.

Salut et considération.

Joseph PELLEGRIN¹.

(A suivre).

¹ Joseph Pellegrin, né à Ribiers, le 3 oct. 1763, prêtre, sacriste de Ribiers, le 27 nov. 1790, qui prêta tous les serments qu'on lui demanda et se « déprêtrisa » le 8 mars 1794, commissaire de l'administration municipale du canton de Ribiers, le 27 août 1798, juge de paix et maire de Ribiers, conseiller général pendant 30 ans, réconcilié avec l'Eglise, mort le 29 octobre 1843.



PHÉNOMÈNES PLÉISTOCÈNES

DE

la Vallée de la Durance

PAR M. DAVID MARTIN

(suite)

CHAPITRE XV

THÉORIES DU SURCREUSEMENT ET ORIGINE DES LACS ALPINS

Voici en quoi consiste le surcreusement des vallées d'après les théories, quelque peu différentes, de MM. Penck et Kilian.

Nous lisons dans: *La Période glaciaire des Pyrénées* (p. 126-127)¹.

A l'aval du cirque de Gavarnie, « des stries glaciaires « accompagnent sans interruption le chemin en descendant la vallée et sont très nombreuses au-dessous de « Gavarnie au point où se montre le granit. Je les ai « observées en abondance jusqu'à Luz.

« Le niveau est variable par rapport au Gave. Dans « chaque élargissement de la vallée elles ne sont qu'accidentellement au-dessous du niveau de l'eau, c'est le cas à « Gavarnie et à Gèdre. Dans les défilés, la rivière creuse

¹ La Période Glaciaire dans les Pyrénées par Le Dr Albrecht Penck, traduit de l'Allemand par L. Braemer, 1883.

« un gouffre de 50 m. de profondeur à travers les roches
 « moutonnées ; il en est ainsi dans le Chaos, entre Gavar-
 « nie et Gèdre, et dans la gorge de Sia en amont de Sia.
 « Pour reconstruire le fond de l'ancien glacier il faut
 « imaginer les gouffres d'érosion des défilés comblés jus-
 « qu'au niveau des roches moutonnées. Les élargissements
 « situés en amont des défilés auraient donc été, en partie
 « du moins, transformés en lacs.

« Ce phénomène n'est pas isolé et se retrouve dans les
 « vallées des Alpes. On voit distinctement dans le Fonder-
 « thal le torrent creuser profondément les roches mouton-
 « nées dans les défilés, tandis que dans les élargissements
 « de la vallée ces roches arrivent au niveau de la rivière.
 « Dans ces élargissements s'étalent des alluvions récentes ;
 « la rivière y a donc élevé son lit par ses dépôts d'alluvions
 « depuis l'époque glaciaire, tandis que dans les défilés elle
 « l'a creusé plus profondément. Tous ces faits indiquent
 « qu'à la fin de la période glaciaire, les vallées des Alpes
 « centrales et des Pyrénées renfermaient des séries de
 « bassins en forme de cuvettes et qu'elles présentaient par
 « conséquent, l'aspect qu'offrent aujourd'hui les vallées
 « de la Norvège orientale et de l'Ecosse ».

Ainsi d'après ce célèbre glaciériste, les élargissements successifs qui se font remarquer sur le parcours des vallées alpines et pyrénéennes auraient été creusées par les glaciers. Ces bassins étagés auraient été ensuite transformés plus ou moins en lacs pendant des interglaciations ; et les eaux de ces lacs, en se déversant les uns dans les autres par des cascades, auraient peu à peu scié ces barres ou verrous pour s'y ouvrir un défilé. Et c'est l'ouverture de ces défilés que M. Penck appellerait le « surcreusement ».

Dans une note sur le « surcreusement » des vallées alpines, M. Kilian s'exprime ainsi :

« Contrairement à MM. Morris Davis et Penck,
 « M. Kilian ne croit pas que ce phénomène puisse être
 « invoqué comme preuve de l'action érosive des glaciers. »

« En effet, du fait que les affluents de beaucoup de
 « rivières alpines aboutissent à une altitude supérieure au

« thalweg actuel de ces rivières, avec lequel elles se rac-
 « cordent dans ce cas par une pente abrupte ou par une
 « gorge de formation récente, il semble prématuré de
 « conclure que la vallée principale n'a pu être approfondie
 « que par des actions glaciaires. — Cette disposition peut
 « être expliquée de la façon suivante :

« 1° La partie haute des vallons affluents est le reste
 « d'une topographie ancienne (préglaciaire) remontant à
 « une époque où la vallée principale, beaucoup moins pro-
 « fonde, se raccordait normalement avec eux ;

« 2° Cette partie haute, occupée par des névés et des
 « glaciers, a été préservée pendant longtemps de toute
 « érosion ultérieure de quelque importance, par ce man-
 « teau glacé permanent, alors que la vallée principale et la
 « partie basse des vallons affluents, se trouvant dans le
 « périmètre d'action des érosions fluviales interglaciaires,
 « ont été profondément et à plusieurs reprises soumises à
 « des creusements et approfondissements d'origine fluvio-
 « glaciaire (et non exclusivement glaciaire). Les actions
 « glaciaires ont laissé dans les grandes vallées des traces
 « indéniables dans certaines formes du terrain, mais elles
 « ne les ont pas creusées ;

« A une époque relativement récente, la disparition du
 « revêtement glacé des hautes vallées affluentes a mis à
 « nu leur topographie ancienne, qui s'est trouvée alors en
 « désaccord avec la partie basse de formation récente.
 « Cette disparition des névés et des glaciers a d'autre part
 « diminué dans de grandes proportions et parfois supprimé
 « presque totalement le débit des cours d'eau secondaires,
 « arrêtant ainsi le cycle d'érosions dans ces vallons
 « affluents, qu'elle a empêchés d'arriver à une maturité
 « aussi avancée que la vallée principale, laissant ainsi sub-
 « sister dans ces vallons deux tronçons de pente et de
 « forme très différentes séparés par une rupture de pente.
 « La même rupture de pente peut se présenter, du reste,
 « pour la vallée principale elle-même, dans la portion
 « voisine de sa source.

« La forme de ces tronçons, leur section et la façon

« dont le plus inférieur des deux se raccorde avec la vallée
 « principale, varient du reste suivant la consistance des
 « roches encaissantes. (Ex. Vallées de Freyssinières et du
 « Guil; Haute Durance près du Mont Genève; vallée de
 « la Cerveyrette; vallée de Buffe près de la Grave, etc.) »

Ces deux théories diffèrent sous le rapport de la capacité d'affouillement que la première accorde aux glaciers et que la seconde leur refuse avec raison.

Quant à leurs détails et à leurs circonstances, nous ne saurions les admettre, car, outre qu'elles ont contre elles une foule de faits, elles ne sont pas générales; même en invoquant les changements qui ont pu intervenir dans le niveau de base comme le fait M. Kilian.

Divers modes que présentent les points de confluence des tributaires de la Durance

M. Kilian attribue donc le retard dans le creusement des vallons secondaires à la présence de glaciers locaux qui auraient mis ces vallons à l'abri des érosions torrentielles.

Pour apprécier la valeur de cette conception, examinons, non pas la possibilité de la présence de ces glaciers locaux, mais simplement la manière dont le torrent de ces vallées secondaires se raccorde avec celui de la vallée principale.

En examinant les diverses particularités que présentent à leur confluence, sur la vallée principale, les divers tributaires, il nous a été facile de constater que cette confluence peut se faire de trois manières différentes :

- 1° Par un seuil plus ou moins élevé que le torrent franchit par une cascade;
- 2° Par un cañon à travers une barre rocheuse;
- 3° Par un thalweg plus ou moins large.

Confluence par une cascade

Le premier cas est assez exceptionnel, car les seuls affluents qui aboutissent au thalweg de la Durance par une rupture de pente sont :

- 1° La Durance elle-même, sur la Clarée;
- 2° La Biaisie (Freyssinières);
- 3° Le Trente-Pas ou torrent de Vière (Espinasses);
- 4° Le Briançon (Vitrolles);
- 5° Le torrent des Rognes, à St-Christophe (B.-du-R.);
- 6° Le torrent d'Orgon, Est du Bourg (B.-du-R.);
- 7° Et celui de Vidaube, près de Cavaillon.

Les deux premiers de ces cours d'eau appartiennent à des vallées à glaciers quaternaires; le 3° et le 4° eurent tout leur bassin envahi par le glacier de la Durance; et les trois derniers appartiennent à des régions tout à fait situées en dehors du domaine de la glaciation.

Confluence par un canon

Sans compter les petites ravines, souvent intéressantes, mais n'ayant guère qu'un kilomètre d'étendue, nous trouvons 80 torrents de vallées latérales qui se raccordent avec le thalweg de la vallée principale par un défilé en cañon; tandis que quatre tout au plus y aboutissent par un thalweg.

Des 87 torrents ou rivières qui débouchent sur la vallée principale par une barre rocheuse que ces cours d'eau franchissent, soit par une cascade, soit par un cañon, 26 appartiennent à des régions qui ont été soumises à la glaciation quaternaire et 61 sont établis dans les massifs subalpins dont quelques-uns seulement n'ont pu avoir que des neiges plus ou moins persistantes.

L'attribution à la présence de glaciers locaux, du retard dans le creusement des vallées latérales ne paraît donc pas fondée. Il est vrai que l'auteur, dans le dessein de justifier de généraliser sa théorie, avait invoqué, pour les vallées de basse altitude, des changements dans le niveau de base.

Mais les oscillations marines de l'époque pléistocène ne paraissant pas avoir atteint Pertuis, il y aurait donc eu la majorité des vallons secondaires qui n'auraient eu ni glaciers locaux, ni changements dans le niveau de base.

Il nous paraît donc manifeste que le creusement des vallées secondaires est dû à un phénomène plus général que ne le comporte la théorie du surcreusement exposée plus haut.

D'ailleurs, si on examine la vallée principale, qui est ici la Durance, on constate qu'elle présente aussi elle-même et sur sa propre étendue, une série d'élargissements séparés les uns des autres par des barres rocheuses que la rivière traverse par des cañons étroits.

La Durance présente en effet, disséminés sur toute son étendue et jusque dans ses plus basses altitudes, 14 défilés séparés par des élargissements.

Pareilles particularités se présentent également dans la plupart des vallées secondaires et qui sont elles-mêmes formées par une série d'élargissements que séparent ces « fameux verrous ».

Après une étude attentive, poursuivie sur toute la superficie du bassin de la Durance, il nous paraît naturel de considérer la rivière principale et les rivières secondaires comme ayant creusé elles-mêmes leur vallée et produit simultanément des élargissements sur les parcours constitués par des roches aisément affouillables, tandis qu'elles franchissaient les verrous, constitués par des formations plus résistantes, par des rapides ou par des cañons plus ou moins étroits.

Pour le simple observateur, le creusement des vallées a dû se produire simultanément sur toute leur étendue, mais

avec une ampleur proportionnée au degré de résistance des roches et du débit de leur rivière.

Sous ce rapport nous ne citerons que deux exemples parce qu'ils sont typiques :

Vallées du Surret et du Gioberney

Au Clat, la vallée du Valgodemar bifurque en T : au Sud la vallée de Surret, au nord celle du Gioberney, de superficie et d'altitude à peu près égales.

La vallée de Surret s'ouvre au N. et sert d'écoulement à un cirque entouré de montagnes dépassant 3400 m. avec Sirac, et 3500 à Bonvoisin et Jocelme. Cette vallée débouche au Clot, sur la vallée principale, par un large thalweg se raccordant parfaitement avec elle. On conçoit qu'un si vaste évidemment ait pu se produire, car, tandis que les montagnes qui circonscrivent cette vallée sont constituées par des granites amphiboliques, le fond du cirque, depuis Vallompierre n'était formé que par des schistes du lias aisément affouillables.

A l'opposé de Surret, est le cirque du Gioberney qu'entourent les hautes crêtes des Aupillous, des Bans, du Says, du Charbon et des Rouies dont l'altitude toujours supérieure à 3.500 dépasse même 3.600 m.

Malgré son plus important développement de crêtes le torrent du Gioberney débouche cependant sur la vallée principale par un dénivèlement brusque de 200 m. de hauteur qu'il franchit par une cascade, suivie d'un étroit cañon.

Evidemment, il n'y a pas lieu d'attribuer le retard dans l'affouillement que présente la gorge du Gioberney sur celle du Surret, à la présence de glaciers dans la première tandis que la seconde en aurait été dépouillée.

Cette différence si marquée dans le raccordement de ces deux affluents s'explique par le fait que le seuil du Gio-

berney est en granite compact, tandis que le Surret avait son lit établi dans des schistes friables.

Il nous semblerait sage en géologie, au lieu de larder de théories hâtives les diverses unités que nous avons occasion d'étudier, de ménager nos conclusions et d'attendre, avant de les formuler, d'avoir généralisé nos recherches et rectifié nos premières hypothèses.

Nous verrons, vers la fin de ce chapitre, à quel ordre de phénomènes devrait, ce me semble, être réservée l'expression de « surcreusement ».

Origine des lacs

L'origine des lacs constitue un problème des plus difficiles et délicats à résoudre quant au mode et à l'époque de leur formation.

Parmi les anciens géologues, les uns leur attribuaient, comme aux vallées et aux montagnes, une origine orogénique; d'autres y voyaient un effet de l'action érosive des eaux courantes.

Desor, qui étudia beaucoup cette question, en 1860, distribua les lacs, en lacs orographiques, en lacs d'érosions et en lacs de barrages, surtout morainiques.

Cette même année Ramsay, après de longues études dans les montagnes de Galles, de l'Ecosse et des Alpes, n'hésita pas à considérer tous nos grands lacs comme étant le résultat de l'érosion glaciaire. Lyell alla plus loin encore et soutint que les glaciers avaient creusé les lacs et les vallées.

Mais ces hypothèses ne tardèrent pas à se heurter à d'inextricables difficultés, car on remarqua bientôt que, sur le fond des vallées, s'étalent de puissantes assises d'alluvions qui se prolongent au loin sur les plaines et que ces alluvions ont été profondément creusées par les rivières qui coulent aujourd'hui au pied de hautes berges.

Sur ces alluvions cimentées en poudingue, à surface sou-

vent moutonnée, polie et striée, se sont déposées les boues glaciaires avec leur cortège de moraines, de cailloux striés et de blocs erratiques.

En outre, au sein de ces divers dépôts, s'ouvrent des lacs profonds et étendus, comme les lacs de Genève et de Constance en Suisse; les lacs Majeur, de Lugano, de Come, d'Iséo, de Garde, en Italie.

La profondeur de ces lacs descend au-dessous de la surface de la mer : d'après E. de Beaumont, le lac Majeur aurait 797 m., celui de Lugano 159 m., de Come 587 m. et avec des diamètres de plusieurs myriamètres.

Or les nappes d'alluvions anciennes qui forment les rives des lacs à l'amont, correspondent à des nappes de poudingues qui bordent les rives du côté de l'écoulement des lacs et ces alluvions font défaut sur l'emplacement des lacs.

« Si les lacs qui se trouvent au débouché des vallées alpines et qui en occupent toute la largeur, avaient existé à l'époque où se formaient les énormes dépôts de l'alluvion ancienne, ils auraient été comblés. C'est là un fait incontestable. Les cailloux de l'alluvion ancienne ne pouvaient aller se déposer, d'une manière régulière, au delà du bassin de ces lacs sans les avoir préalablement remplis.

« Avant l'extension des glaciers, ajoute de Mortillet, les vallées s'étaient remplies d'alluvions, qui avaient nivelé leur fond et comblé toute dépression capable de servir de bassin à un lac. Ces alluvions s'étaient même abondamment répandues dans la plaine en dehors des vallées.

« C'est sur ces alluvions qu'ont dû reposer les glaciers, puisque s'est sur elles que reposent leurs produits inférieurs, les boues glaciaires à cailloux striés, aussi bien que leurs produits supérieurs à blocs erratiques »¹.

De Mortillet cherche ensuite à démontrer que les glaciers ont pu, par leur action propre, recréuser les lacs alpins dans

¹ G. de Mortillet. Anciens glaciers du versant italien cité par Dollfus-Ausset, Les Matériaux, t. I, 1^{re} part., p. 560.

les alluvions anciennes ; mais il continue à regarder, avec Desor et les anciens géologues, les lacs creusés dans la roche en place comme ayant une origine orogénique.

Cependant, il semblerait admettre implicitement le creusement, par ces agents, de profondes cavités dans lesquelles les glaciers auraient, vers la fin de la glaciation, enfoui les cailloutis abondants que, selon lui, ils devaient transporter.

Sous ce rapport, les lignes que nous reproduisons de lui ou de ses contemporains, Ch. Martins et Gastaldi, sont significatives :

« Les alluvions glaciaires, disent ces deux derniers auteurs, ont fait suite aux alluvions anciennes, elles les recouvrent, les entament parfois, mais généralement se maintiennent à un niveau supérieur. Leur grand caractère distinctif est la puissance des matériaux qui les composent,... les alluvions anciennes sont généralement formées de cailloux petits et moyens. Les alluvions glaciaires, au contraire, contiennent d'énormes blocs disséminés au loin.

A l'époque du retrait des glaciers a commencé un phénomène tout différent. Les eaux, au lieu d'accroître les dépôts d'alluvion, ont entamé ceux qui existaient précédemment. Ces eaux beaucoup plus puissantes que pendant les époques précédentes, puisqu'aux pluies normales se joignaient, par la fonte des glaces (et des neiges), une partie des pluies tombées antérieurement, ont corrodé les alluvions morainiques et les alluvions anciennes, donnant naissance à ces divers étages de terrasses longitudinales qui se voient le long de tous les cours d'eau descendant des Alpes, et finalement se creusent un lit plus ou moins profond au pied de hautes berges.

L'époque du retrait des glaciers a donc été caractérisée par l'érosion des alluvions anciennes.

D'après toutes les prévisions, c'est le contraire qui aurait dû avoir lieu ».

Ces auteurs expriment la même idée quand ils disent :

« L'étude des anciennes moraines d'Ivrée et de Rivoli nous présente une difficulté que nous n'avons pas su résoudre, et que nous nous empressons de signaler à l'attention

des géologues. La quantité de diluvium accumulée devant être évidemment proportionnelle à la fusion du glacier, c'est pendant sa période de fusion ou de retrait qu'il doit donner lieu à la plus grande masse de diluvium. Imaginons donc les glaciers des vallées de Suse et d'Aoste en voie de retraite, ils devaient produire par leur fusion un diluvium énorme, qui se serait accumulé contre les moraines que le glacier a laissées devant lui, et les aurait enterrées en partie. Or, c'est ce qui n'a pas eu lieu; nulle part les moraines ne sont flanquées par des accumulations de diluvium. Partout le niveau du diluvium est inférieur à celui de la base du terrain glaciaire. Il semblerait donc que les glaciers eussent donné lieu à une moindre masse de diluvium en se retirant qu'en avançant; ce qui est contraire à l'expérience et au raisonnement »¹.

De Mortillet, pas plus que ses amis Ch. Martins et Gastaldi, ne s'est avisé de se demander si, vers la fin de la glaciation, les glaciers n'avaient pas débarrassé leurs vallées supérieures de tous les éboulis et de tous les éléments instables qui les encombraient au début; et si, par suite, au moment de leur retraite par la fusion, ils n'auraient pas lisons sous sa plume.

Pareille réflexion est si loin de son esprit que nous lisons sous la plume de Mortillet :

« Il est incontestable que les glaciers en fondant ont
« abandonné une grande abondance de débris qui se sont
« joints au contingent habituel fourni par les montagnes
« de la vallée.

« Que sont devenus tous ces débris ?

« Ils ne se trouvent pas accumulés à la surface du sol.
« Ils n'ont pas été entraînés, puisque l'eau, au lieu de former des dépôts nouveaux, corrodait les dépôts anciens.

« Il faut donc forcément qu'ils aient été enfouis dans le
« fond des vallées.

« C'est là un des arguments les plus puissants en faveur
« de l'affouillement des glaciers.

¹ Essai sur les terrains superficiels de la vallée du Pô. In. D. A., T. I, 1^{re} part. p. 570...

« Les glaciers, en descendant, avaient affouillé profondément le fond de toutes les vallées.

« En se retirant, il leur a fallu recombler ces vallées ; c'est ce qui fait qu'ils ont fourni si peu d'alluvions entraînées.

« Lorsque l'affouillement a été trop profond, et le bassin affouillé trop vaste, les débris fournis par le glacier se sont trouvés insuffisants pour le combler, et il est resté un bassin qui s'est rempli d'eau. C'est là l'origine des grands lacs.

« La difficulté indiquée par MM. Martins et Gastaldi n'existe plus. »¹.

Du peu d'importance des dépôts à la fin de la glaciation

Dans les sciences d'observation, les faits naturels devraient être nos seuls guides, car la nature a des procédés qui déroutent les théories les plus savantes et parfois les plus judicieuses.

Si les éminents glaciéristes dont nous venons d'exposer les perplexités s'étaient rendu compte des variations, à travers le temps, dans l'importance des matériaux morainiques transportés par les glaciers, ils n'auraient pas été exposés, comme le fut de Mortillet, à émettre des hypothèses que les faits ne justifient pas.

L'étude des vallées alpines et, entre autres, celle particulièrement concluante de la Durance, montre, de Mont-Dauphin à Manosque, point extrême atteint probablement par la glaciation : deux sortes de dépôts quaternaires superposés :

1° A la base, les alluvions dites anciennes ou préglaciaires et qui représentent sûrement les moraines profondes. Ces dépôts de profondeur sont souvent remaniés en gra-

¹ Dollfus-Ausset. Matériaux, T. I, 1^{re} part., p. 570-571.

dins dont le nombre varie de un à six, et ils reposent sur la roche en place formant les rives du lit de la rivière.

2° Sur ces cailloutis, d'apparence alluviale, reposent les moraines superficielles à galets striés vers la base et à blocs erratiques disséminés dans la masse, mais souvent épars à la surface.

Nulle part, on ne trouve à la base de ces dépôts une accumulation d'alluvions pouvant être rapportée à la phase de fusion et de retrait des glaciers.

Ces alluvions, non plus, n'ont pas été déposées sur le thalweg à l'aval de l'extrême limite des dépôts glaciaires; car, entre Manosque et la mer, il n'existe que les alluvions modernes qui occupent le lit assez étroit, en général, de la Durance et qu'accompagnent latéralement, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, des terrasses d'alluvions beaucoup plus anciennes probablement de la fin du Pliocène et dont les granitoïdes très abondants sont profondément kaolinisés.

La vallée de la Durance présente donc ces mêmes particularités qui ont été si bien observées et décrites par les maîtres éminents Ch. Martins, Gastaldi et G. de Mortillet.

D'autre part, ces alluvions de la fin de la glaciation n'ont pas été enfouies dans des cavités comme le suppose de Mortillet, car la plus basse terrasse repose sur la roche en place qui forme les deux rives du lit généralement étroit de la Durance.

Assurément, une certaine quantité de graviers et de boues glaciaires est enfouie dans ce cañon dont le sondage de 1897, à Serre-Ponçon, a révélé la profondeur à 42 m. Mais ces dépôts de remplissage sont absolument insignifiants en comparaison des masses énormes de matériaux qu'ont vainement recherchés ces illustres géologues.

Les constatations que nous avons faites prouvent indubitablement que de pareils dépôts n'ont pas existé; et il nous sera facile de démontrer qu'ils ne pouvaient pas exister.

Et c'est Ch. Martins lui-même qui nous a mis, à son insu peut-être, sur la voie des recherches qui nous ont permis d'établir cette dernière conclusion.

Ce savant professeur de Montpellier avait, en effet, constaté vers 1845, dans son célèbre voyage au Spitzberg, que les grands glaciers de cette région étaient complètement dépourvus de moraines, soit profondes, soit superficielles.

Et il nous paraît assez étrange qu'une si importante constatation n'ait pas mis son esprit en éveil pendant qu'il parcourait les glaciers des Alpes en compagnie des plus illustres glaciéristes de cette époque qu'on pourrait appeler l'époque héroïque des études sur la glaciation.

Car, pendant ses explorations, il aurait pu aisément s'assurer que, non seulement, nombre de glaciers alpins étaient comme ceux du Spitzberg sans moraine profonde avec des moraines superficielles très réduites, mais encore, que déjà, vers la fin de la glaciation quaternaire, les moraines superficielles étaient incomparablement plus réduites que celles de la phase moyenne.

Ces variations, résultat naturel de l'évolution glaciaire à travers le temps, sont réellement palpables sur les flancs de vallées qui ont favorisé le dépôt depuis l'origine jusqu'à la fin de la glaciation.

Ainsi, dans le Gapençais, nous avons compté un total de 32 moraines latérales étagées sur les flancs de la vallée.

Celles édifiées pendant la grande phase, entre les altitudes de 1700 et de 1300 m., sont peu importantes : les plus hautes ne sont marquées que par des éléments épars ou par de légers amas. Peu à peu les moraines deviennent de plus en plus continues et importantes sur les altitudes plus basses et commencent à présenter une forme topographique de plus en plus marquée.

Entre 1300 et 900 m. les moraines sont nombreuses et colossales.

Mais, entre 900 m. et 600 m. d'altitude, c'est-à-dire sur les parties inférieures de la vallée, elles se tronçonnent et se réduisent de plus en plus jusqu'à ne plus être souvent représentées que par du *marrin* ou *drumlin* et même par des éléments épars.

Ces particularités nous paraissent parfaitement confor-

mes, non seulement au raisonnement mais encore, et ce qui est plus concluant, à la logique des choses. Car, à l'origine de la glaciation, tous les sommets étant recouverts d'épaisses neiges ne pouvaient fournir, par éboulement, des matériaux assez abondants pour permettre la constitution de moraines superficielles. Et ce ne fut sûrement qu'au moment où les sommets émergèrent du glacier, que purent s'organiser ces cortèges de matériaux qui formèrent les moraines.

Mais, vers la fin de la glaciation, les cirques supérieurs se trouvant déblayés, et de leurs éboulis et des blocs éboulés, ne fournirent plus aux glaciers que des matériaux bien moins abondants.

Et cependant, c'est à ce moment que G. de Mortillet et ses confrères attribuaient aux glaciers le plus considérable transport de matériaux.

Leurs conclusions n'étaient donc pas en harmonie avec les faits.

Vers la fin de la glaciation, certains glaciers avaient si bien déblayé leur vallée et étaient si dépourvus de matériaux de transport que, nombre d'entre eux effectuèrent leur retraite sans édifier aucune moraine stadiaire et sans même abandonner aucun élément qui pût caractériser leur passage sur de grandes étendues.

Cela est si vrai qu'un certain nombre de vallées alpines comme la Salette, le Valgodemar, le Haut-Drac, Freyssinières, la Guisane, etc., ou même le Buëch entre Veynes et Saléon, nous avaient, après un parcours trop sommaire, tout d'abord paru dépourvues de dépôts glaciaires. C'est sans doute à des explorations faites comme à vol d'oiseau qu'est due cette étrange croyance qu'il y eut, dans certaines régions soumises à la glaciation, des vallées qui se trouvèrent complètement dépourvues de glaciers.

Dans chacune de nos vallées alpines nous avons pu, par la suite, nous assurer combien une pareille impression était suspecte et peu fondée.

Il nous paraît donc être dans l'ordre des faits dûment observés, qu'à l'époque de la fusion et de la régression des

glaciers quaternaires, la somme des dépôts a été fort réduite contrairement aux croyances exprimées par Ch. Martins, Gastaldi et G. de Mortillet.

Nous ne nous attarderons pas à reproduire ici ce que nous avons dit dans le chapitre XI, des prétendues terrasses fluvio-glaciaires qui auraient été édifiées, d'après des croyances régnantes, en avant des moraines frontales; car ces terrasses appartiennent à la moraine profonde.

Creusement des lacs

Au moment où la théorie du creusement des lacs alpins par les glaciers semblait être à peu près abandonnée par le monde savant, M. Penck l'a reprise et, à l'exemple de Ramsay, il attribue à ces agents, non seulement le creusement des lacs dans les alluvions, comme l'admettaient Desor et de Mortillet, mais encore l'affouillement de ceux qui sont établis dans des roches compactes.

Une pareille croyance nous paraît être bien hypothétique et peu justifiée par les faits.

Disons d'abord, d'après Dollfus-Ausset¹: « sur le fond de gravier et de décombres, d'une profondeur inconnue, qui s'étend en avant de nos grands glaciers, à Chamonix, aux glaciers d'Arolla, de Ferpèche, de l'Aar, et en avant de tous les autres, on ne voit pas la moindre trace de la prétendue tendance des glaciers à s'enfoncer en creusant le sol. »

G. de Mortillet a objecté, contre cet argument de Dollfus-Ausset que, les glaciers ayant recombé ces cavités en avant de leur front, il serait bien difficile de vérifier ce fait.

Mais les plages de cailloutis de nos vallées sont si réduites, à en juger par les affleurements rocheux qui les limitent, qu'il n'y aurait eu là que des emplacements de cavités insignifiantes. Si les glaciers avaient eu l'aptitude d'affouil-

¹ Matériaux, T. I, 2^e part., p. 252.

ler ainsi des bassins, dans les nappes d'alluvions anciennes, nous ne concevrons pas pourquoi ces bassins font totalement défaut sur le thalweg de la Durance ; pourquoi aussi cette action ne se serait exercée que sur un point à travers le parcours des vallées italiennes, ou encore pourquoi les alluvions dites anciennes sont encore si étendues dans nos vallées ?

Non, l'action glaciaire n'a pas pu affouiller les lacs dans les nappes d'alluvions relativement instables et à plus forte raison dans la roche en place qui servait de lit aux glaciers.

Car, tous les lacs alpins établis dans des cuvettes rocheuses ont leurs parois amont très souvent en surplomb. Cette particularité est absolument incompatible avec les glaciers dont l'action affouillante, d'après de Mortillet, est la résultante entre la poussée du glacier venue d'amont et la pression verticale de la masse, c'est-à-dire suivant une oblique à l'horizontale et non suivant la verticale.

Toutes les fois qu'un glacier rencontre une saillie rocheuse, qu'il est obligé de remonter et qu'il peut surmonter et noyer dans sa masse, il est facile de constater que la surface amont frappée par le glacier se trouve toujours polie et striée par le glacier, tandis que la face opposée, c'est-à-dire celle d'aval, conserve toutes ses aspérités avec toute la vivacité de ses angles. Ces particularités sont reconnues et admises par tous les glaciéristes.

Quand un glacier, en descendant sa gorge, rencontre un plateau rocheux limité à l'aval par un dénivellement, on peut observer la particularité suivante. Si le glacier, limité d'abord sur ce plateau, entre en progression et dépasse le bord du plateau, il projette en avant son front dans le vide au-dessus de l'abîme en suivant exactement la direction du plateau rocheux sur lequel il se mouvait.

Nous avons constaté de pareils phénomènes en 1870-1872 sur les glaciers du Vaxivier, du Gioberney, de Sirac dans le Valgodemar.

On sait aussi que les glaciers du Spitzberg et du Groënland et que tous ceux qui atteignent la mer ou des lacs, se

prolongent horizontalement au-dessus de l'eau et ne plongent pas dans la profondeur.

Dans ces circonstances, il se produit de temps en temps, au défaut des escarpements, des ruptures qui occasionnent la formation de séracs dans les glaciers de vallée, ou de débares sur les mers et les lacs.

Cette aptitude des glaciers à suivre la direction que leur a imposée la forme rocheuse de leur substratum est si constante que lorsque ce lit rocheux s'élève sur une croupe, le glacier la surmonte et se prolonge dans l'espace, au défaut de cette croupe, en une voûte de vaste courbure, ainsi qu'a pu l'observer M. J. Vallot, dans ses audacieuses excursions faites dans des cavernes situées sous la Mer-de-Glace du Mont Blanc.

Non seulement, il existe de vastes étendues de vallées glaciaires sans présenter le moindre lac, ce qui serait bien étrange si les glaciers pouvaient en creuser, mais, il existe par contre, dans certaines hautes vallées, des chapelets de lacs excavés dans la roche en place. La présence et le voisinage de ces lacs indiqueraient, pour les glaciers, une inconstance inexplicable dans les lois qui devraient les régir d'après ces théories.

Lacs de Pettarel. — Nous ne citerons que deux exemples. — Le Valgodemar présente, dans le haut cirque qui domine les Andrieux, une série de lacs étagés non loin les uns des autres. Ce sont les lacs de Pettarel logés dans des cuvettes granitiques que séparent de petites barres rocheuses que le glacier aurait eu, certes, peu de peine à couper s'il avait eu la puissance d'affouillement qu'on lui attribue.

Lacs de Crupillouse. — Ces lacs sont également situés dans un assez vaste cirque granitique que domine au Nord le pic de Parrières.

Ces lacs étagés ont 600 à 800 m. de longueur sur 200 à 300 m. de largeur avec une profondeur de 8 à 15 m. L'un est à 2650 m. et l'autre à 2750 m., et ils sont séparés par une étroite colline assez élevée.



LAC DE PETTAREL en Valgodemar (Hautes-Alpes)

Attribuer une pareille topographie à l'érosion glaciaire, ce serait attribuer aux glaciers une action intermittente qu'ils ne possèdent certainement pas.

Dans les cirques granitiques des hautes montagnes le fond de ces cirques, parfois sans éboulis, est constitué par un plateau rocheux dont la surface est accidentée de bosses séparées par de petites cavités très irrégulières. Les parties en saillie sont rabotées, polies et striées par les glaciers, mais les creux le sont très rarement. Ces plateaux raboteux et moutonnés donnent l'impression que les glaciers n'ont pas eu assez de puissance pour faire disparaître toutes ces aspérités de la roche. Et cependant pareil cirque existe à 250 m. en contre-bas du lac inférieur de Crupillouze. Comment admettre que, si le glacier avait creusé ces lacs, il n'en eût pas creusé un autre sur le cirque inférieur puisqu'il aurait une épaisseur de 200 m. de plus.

Lac des Rochilles. — Pendant l'été dernier M. le commandant Girard nous aborda dans la rue en disant :

« La preuve la plus manifeste de l'inaptitude des glaciers à creuser des lacs... » — « Est donnée, interrompîmes-nous, par le lac des Rochilles. » — « Vous le connaissez donc, reprit le Commandant ». — « Nous l'avons visité en 1906 en compagnie du grand spéléologue M. Martel. »

Ce lac, situé au fond de la Clarée (H.-Alpes) est divisé, en effet, en deux compartiments par une cloison transversale rocheuse qu'un fort coup de marteau devrait, ce nous semble, suffire à rabattre. Si le glacier, descendu de la tête du Galibier, avait eu la puissance qu'on lui attribue, cette cloison n'existerait plus depuis longtemps.

Lac de l'Etoile. — Le lac de l'Etoile situé à 2768 m. d'altitude sur la crête de la montagne, séparant les vallées de la Durance et de l'Ubaye, entre Vars et Sérenne, n'est dominé par aucun massif. Son origine ne saurait donc être attribué à un creusement glaciaire.

Il est donc très certainement un lac orographique.

Non, vraiment, on ne peut attribuer une puissance aussi extraordinaire aux grands glaciers quaternaires quand on constate qu'ils ont été incapables de balayer les idéales pyramides en grès moucheté et schistes du flysch qui hérissent les pentes sud du massif de Chaillol-le-Vieux, au-dessus des villages de Montorcier, des Marrons et de Chaillol ; ou celles en albâtre gypseux et cargneules du Colombier de Boscodon et de Savines ; comme aussi les petites aiguilles marneuses, ou les arêtes rocheuses qui sont complètement noyées dans la masse morainique qui envahit les vallons latéraux du Gapençais et que les érosions modernes remettent peu à peu au jour.

Si les glaciers avaient eu la puissance d'affouillement qu'on leur suppose, comment n'auraient-ils pas emporté, avec la puissance qu'aurait dû leur donner une épaisseur de glace de 1000 à 1200 mètres, les étroites buttes rocheuses souvent en schistes friables du flysch et qui se dressent sur le thalweg et jusque sur le lit des rivières actuelles, comme sous Orcières et au Pont-du-Fossé, ou celle qui divise au Suquet le lit de la Vésubie dans les Alpes-Maritimes, etc. ?

Une preuve non moins concluante de l'incapacité des glaciers à affouiller les roches en place formant obstacle à leur passage, est la survivance sur le lit des glaciers de barres rocheuses, souvent en roche instable, et qui ont protégé à leur aval les terrasses de cailloutis accumulés en moraine profonde pendant les premiers temps de la glaciation.

Il en est ainsi dans l'étroite et tortueuse cluse de Siguret près de Châteauroux qui n'est constitué que par des schistes inconsistants du flysch, ou comme au Monétier-Allemont ou au Poët où les barres rocheuses sont en schistes calloviens, ou encore les simples témoins, ou les minces cloisons en cailloutis pontiques de l'Escalle et du Bachasson près de Saint-Auban en dessous de Sisteron.

Sûrement, si on s'était donné la peine d'explorer un grand nombre de points et de faits similaires, on aurait été conduit, comme par la main, à des conclusions en harmonie avec les opérations de la nature.

Conclusions relatives au creusement des lacs

Pour nous, les lacs situés sur les vallées alpines n'existaient pas lors de la grande extension glaciaire.

Ces lacs nous paraissent du même âge que les étangs de Provence et sont dus aux mêmes causes que ces derniers, c'est-à-dire à des affaissements partiels du sol.

Les étangs de Provence sont en effet, comme les lacs italiens, creusés dans les alluvions anciennes et ne diffèrent de ces derniers que parce qu'ils ne sont pas, comme eux, entourés de dépôts morainiques, ce qui n'a rien de surprenant, puisqu'ils se trouvaient situés en dehors du domaine d'extension des glaciers alpins.

Sur les rives des uns et des autres, les poudingues d'alluvions forment falaise sur nombre de points, et semblent coupés comme à l'emporte-pièce. Ces falaises proviennent non pas d'érosions, mais d'une rupture brusque comme seuls peuvent les produire les affaissements en grande masse.

Si ces lacs avaient existé au moment du dépôt de ces alluvions, celles-ci seraient en assises plongeant dans le lac comme dans les deltas torrentiels.

Les falaises des lacs italiens s'élèvent de 14 à 20 m., d'après de Mortillet; celles des étangs s'élèvent de 2 à 5 m. à l'Entressent, de 40 m. à Istre, de 20 m. à celui de Berre sous la terrasse de Gignac à la Mède.

A quel moment ont pu se produire ces mouvements de bascule du sol ?

Les affaissements qui ont produit les étangs de Provence ont intéressé les formations miocènes autour de Berre, de Citis, Engrenier et en partie de l'Estomac, de la Valduc et d'Istres; ils ont intéressé aussi les alluvions pontiques et pliocènes et aussi la nappe de sables et de menus graviers duranciens superposés sur la Crau, aux étangs de Berre, de l'Estomac, de la Valduc, d'Istres et d'Entressen.

Ces affaissements sont donc postérieurs à toutes ces formations, postérieurs, semble-t-il aussi, à l'invasion marine qui permit aux sables et menus graviers durançais que nous avons considérés dans l'étude de la Crau, comme le succédané de la glaciation de la haute Durance et qui s'élève de 150 à 200 m. sur les flancs des collines.

Ces sables, en effet, qui se sont élevés dans la basse Durance dès l'aval de Cadenet jusqu'à près de 200 m. de hauteur, auraient comblé incontestablement les étangs de Provence s'ils avaient existé. Ces sables et menus graviers ont été surtout abondants vers la fin de la phase moyenne ou grande phase de dépôt de la glaciation. Et ce serait vers la fin de cette phase que les affaissements se seraient produits.

Quand des affaissements du sol les produisirent, les lacs italiens se comblèrent de glace dont la grande épaisseur retarda la fusion et la retraite des glaciers et permit l'érection sur leur front et à l'aval des lacs de ces grandes moraines frontales qui les bordent.

Mais, pourquoi, objectera-t-on, les glaciers ne remblayèrent-ils pas ces lacs avec leurs moraines profondes ?

Nous dirons d'abord que, vers la fin de la glaciation, les moraines profondes étaient peu abondantes, parce que les glaciers avaient depuis longtemps déblayé, de leurs éboulis, leurs cirques d'alimentation.

D'autre part nos recherches nous ont appris que les glaciers ne traînent pas, ne roulent pas, sous eux et sur le sol, leurs moraines profondes, mais qu'ils les transportent enchassées dans leur masse comme dans une gaine et que ce n'est que, grâce à la fusion, que ces matériaux se détachent peu à peu du glacier, deviennent libres, et s'accumulent ensuite sur le sol¹.

¹ Les curieuses études que M. Alan G. Ogilvie vient de publier dans « La Géographie » du 15 mai 1913, sur la structure des glaciers semblent être une confirmation de nos conclusions.

Ce que l'on devrait entendre par l'expression de " Surcreusement "

En insistant comme nous venons de le faire sur l'incapacité des glaciers à affouiller leur lit et leurs rives, à creuser des vallées profondes, ou même des lacs, nous ne dénions pas à ces agents l'immense puissance qu'ils possèdent par ailleurs.

Les glaciers, en effet, sont de merveilleux agents de transport, ils véhiculent à leur surface des blocs de taille fantastique, et d'immenses amas de matériaux dans leur masse; ils triturent, polissent, strient les éléments enchassés dans leur masse, grâce aux vitesses inégales des compartiments que séparent les crevasses.

Ils moutonnent et polissent aussi leurs parois et leur lit et y tracent de superbes cannelures, des sillons, des stries, grâce au sable noyé dans leur masse, et qui est pour eux, comme un émeri.

Mais, ce travail sur leur lit, ils n'ont pu l'accomplir que quand ils étaient en contact avec lui; car pendant longtemps, et même toujours dans sa région inférieure, le glacier fut séparé de la roche en place qui lui servait de lit par les moraines profondes qu'il y avait déposées dans les premiers temps de la glaciation, alors que, comme un gigantesque balai, il nettoyait ses vallées supérieures des éboulis qui les encombraient.

Quand les glaciers eurent déblayé leurs hautes vallées des immenses talus d'éboulis et édifié, avec ces apports, les moraines profondes qui avaient remblayé les vallées et aveuglé les rivières préglaciaires, ils commencèrent eux-mêmes à devenir la proie d'une fusion plus active.

Il se produisit alors le phénomène le plus grandiose et sûrement le plus ignoré de toute la glaciation, le phénomène du *surcreusement* des chenaux d'écoulement, par des eaux puissantes et impétueuses qui ruisselaient de toutes parts comme des cataractes.

M. Penck, lui-même veut bien accorder aux torrents sous-glaciaires quelque importance quand il écrit : « Sous le glacier coule le torrent glaciaire, et cette veine aqueuse peut éroder. »¹

Non, les torrents sous-glaciaires ne furent pas d'humbles ruisseaux capables d'éroder, ce fut des rivières puissantes et impétueuses. Ces formidables torrents sous-glaciaires ne sont pas une simple hypothèse. Tous ceux qui ont observé les minuscules glaciers actuels des Alpes savent quelles masses énormes d'eau débitent leurs torrents au moment de la grande fusion estivale.

Mais que sont ces glaciers actuels de quelques kilomètres carrés seulement de surface, avec des épaisseurs au maximum de 200 à 300 m., en comparaison des glaciers quaternaires avec leur superficie de plusieurs milliers de kilomètres carrés et une puissance au moins 4 fois supérieure.

Leurs eaux de fusion devaient produire deux ordres d'action :

1° Aux eaux de fusion superficielle qui s'écoulaient sur les rives du glacier, s'ajoutaient les eaux de ruissellement des pentes latérales et provenant, soit des pluies, soit de la fusion des neiges hivernales.

Et, au printemps, avant que les crevasses et les chenaux d'écoulement des affluents fussent ouverts sous le glacier, ces eaux latérales édifiaient des terrasses adventices sur les rives du glacier, sinon, creusaient dans cette direction des chenaux d'écoulement qui devenaient parfois de vrais cañons de rivières.

2° Mais la plus grande partie des eaux de fusion s'égouttait sous le glacier où elle rejoignait le collecteur sous-glaciaire en lui donnant, en raison de son volume, une puissance d'érosion incalculable; les dimensions des cañons ainsi *surcreusés* peuvent nous donner une idée de l'importance de ce travail (cañons du Drac, de la Durance, des Alpes-Maritimes, du Verdon et surtout de l'Amérique).

Vers les débuts de la grande fusion des glaciers, les parties inférieures des vallées se trouvaient remblayées sur

¹ A. Penck. La Période glaciaire des Pyrénées, p. 131.

une épaisseur souvent de plus de 100 mètres, par les matériaux de la moraine profonde.

Et ces eaux sous-glaciaires, un instant indécises, parce que les anciens lits des rivières se trouvaient remblayés sous le glacier, se frayèrent de nouveaux cañons d'écoulement à travers la nappe des moraines profondes.

Ces nouveaux lits, creusés au hasard des circonstances sous-glaciaires, furent souvent tout à fait indépendants des anciens lits préglaciaires qu'ils recoupent parfois souvent.

On peut en effet observer sur les parois de ces nouveaux cañons, surtout quand ils ont pénétré dans la roche en place du substratum, ces vieux lits délaissés et aveuglés par les nappes puissantes de cailloutis de la moraine profonde.

Nous en avons cité plusieurs exemples dans la vallée de la Durance ; M. P. Lory en a relevé de nombreux exemples aussi dans celle du Drac.

Les cañons préglaciaires, suppléés par les cañons de surcreusement, sont innombrables à travers les vastes plateaux de l'Amérique du Nord, et ce sont surtout les forages de puits à pétrole qui en ont révélé l'existence souvent à 200 m. de profondeur.

Quelle est la profondeur relative des nouveaux cañons par rapport aux cañons préglaciaires ?

L'observation directe montre, qu'en général, le fond rocheux des anciens cañons avait la profondeur qu'ont les rivières actuelles.

On arrive à cette même conclusion en constatant que les vallons affluents, encore remblayés par les dépôts glaciaires montrent, d'une manière manifeste, que les lits remblayés des affluents préglaciaires, se raccordent avec le lit actuel.

Cette constatation a son importance, car elle nous apprend, qu'à travers les âges, le niveau de base de nos rivières a peu varié.

Mais les cañons surcreusés dans la moraine profonde, le furent à une profondeur plus grande que celle qu'ont aujourd'hui nos rivières et en particulier la Durance.

1° En effet, sur de nombreux tronçons, le cañon actuel de la Durance est creusé à travers les cailloutis de la moraine profonde, jusque bien avant dans la roche en place.

2° Sur nombre des points intermédiaires les nappes de cailloutis de la moraine profonde forment toutes les parois de la falaise et semblent descendre au-dessous du lit actuel.

3° Nulle part nous n'avons pu constater que le lit actuel de la Durance fût établi sur la roche en place, si ce n'est peut-être sous les *Quatre-Tours* vers la sortie aval de la Cluse de Mirabeau. En cet endroit la moitié du lit de la rivière est établi sur la tranche arasée, et, cependant, raboteuse des calcaires du *Jurassique supérieur*. Mais nous sommes ici assez loin des limites extrêmes probables de la glaciation haut-alpine.

4° Divers travaux ont montré que le lit de la Durance a dû être creusé à une profondeur bien supérieure et à celle d'aujourd'hui et à celle de l'époque préglaciaire.

En effet, les piles des ponts de Mérindol, du Monétier, de Tallard, pour ne citer que ceux sur lesquels je suis un peu renseigné, ont leurs culées creusées en plein dans les graviers et argiles jusqu'à 8 mètres de profondeur sans avoir rencontré la roche en place.

Les sondages d'étude pour le viaduc du chemin de fer de Barcelonnette, forés au trépan jusqu'à 30 mètres de profondeur sur le large lit de la Durance, sous le Sauze, n'ont ramené au jour que des graviers de la Durance.

Le sondage effectué en 1897 sur le courant même de la rivière, dans l'étroit cañon de Serre-Ponçon, n'a rencontré, jusqu'à plus de 20 m., que des graviers; puis enfin une nappe d'argile glaciaire criblée de galets striés jusqu'à la profondeur de 42 m. 50.

Sans doute, sous la puissance de la rivière sous-glaciaire, le lit de la Durance avait pu être surcreusé à une profondeur plus grande que ne le comportait la courbe d'équilibre du cours de la rivière. Cette courbe d'équilibre fut ensuite reconstitué par les atterrissements de la fin de la glaciation et la Durance retrouva ainsi son niveau préglaciaire.



LA DÉFAITE DES LOMBARDS PAR MUMMOL

Par M. JOSEPH ROMAN

Grégoire de Tours au chapitre 42 du IV^e livre de son *Histoire des Francs*, fait le récit suivant : « Les Lombards
« envahirent de nouveau les Gaules et, s'étant avancés
« jusqu'à *Mustias-Calmes*, près de la cité d'Embrun,
« Mummol mit son armée de Bourguignons en mouve-
« ment et s'avança avec elle. Il cerna les Lombards avec
« ses troupes et tombant sur eux par les détours des
« forêts, au moyen d'abattis qu'il y pratiqua, il en tua un
« grand nombre et en prit quelques uns qu'il envoya au
« roi. » Voici du reste le texte latin lui-même : « *Inruenti-*
« *bus iterum Langobardis in Gallias et usque Mustias-*
« *Calmes accedentibus, quod adjacet civitati Ebretonensi,*
« *Mummolus exercitum movet, et cum Burgundionibus*
« *illuc proficiscitur. Circumdatisque Langobardis cum*
« *exercitu, factis etiam concidibus, per devia silvarum*
« *inruit super eos, multos interfecit, nonnullos cepit et*
« *Regi direxit.* »

Seul Grégoire de Tours parle de cette victoire de Mummol, qui était un général fort habile de Gontran, roi des Burgondes ; on est d'accord pour lui assigner la date de 576 environ. Mais, si la date de ce combat est à peu près certaine, l'endroit où il eut lieu est au contraire controversé.

M. Bordier, traducteur de Grégoire de Tours, identifie

ce nom de *Mustias-Calmes*, en intervertissant les deux mots dont il se compose, avec *Chamousse*, montagne de la commune de Châteauroux. *Calmes-Mustias* n'est pas fort éloigné, en effet, de *Chamousse*. Seulement il faut remarquer que le mot *Chamous*, en patois embrunais, signifie *chamois*; que la montagne de *Chamousse*, élevée à plus de 1.600 mètres au-dessus du niveau de la mer, est un excellent lieu de refuge pour les chamois, mais un endroit particulièrement mal choisi pour y livrer une bataille. Ce ne peut donc être là que les Lombards ont été écrasés par Mummol.

M. Charronnet, ancien archiviste des Hautes-Alpes, a émis l'opinion, approuvée depuis par M. Longnon, que cette bataille devait avoir eu lieu au Plan-de-Fazy, non loin de Guillestre, lieu qui apparaît dans quelques textes anciens sous la forme de *Planum de Barbaro* ou de *Barbenhoc*. Cette opinion est plus plausible que la précédente, mais on peut lui opposer de nombreuses objections.

En premier lieu rien ne rappelle dans les environs de Guillestre le nom de *Mustias-Calmes* donné par Grégoire de Tours au lieu où se déroula le combat qu'il décrit¹. Si on veut voir une allusion à la défaite des Lombards dans ce nom de *Planum de Barbaro*, plaine du barbare, je ferai observer que jamais les Burgondes n'ont qualifié de barbares des guerriers comme eux de race germanique et tout aussi ou plutôt tout aussi peu civilisés qu'eux. Ce sont les Romains qui qualifiaient de barbares tous les peuples qui n'étaient pas romains, mais au VI^e siècle cette appellation était tombée en désuétude depuis longtemps car alors les barbares étaient les maîtres et les Romains les sujets.

Je ferai remarquer aussi que, pour accéder à cette plaine du Plan-de-Fazy, les Lombards venant d'Italie, auraient dû nécessairement traverser ou le col du Mont-Genèvre,

¹ On a dit que Montbardón, hameau de la commune de Château-Queyras, a le sens de *montagne des Lombards*. Le mot Bardon est un nom de baptême souvent porté par les membres de la famille de Bardonnèche et Montbardón n'a pas d'autre sens que *montagne appartenant à Bardon*.

ou le col La Croix, ou le col de la Madeleine. Donc, ils auraient dû défiler soit à proximité de la place forte de Briançon, soit par les Combes du Queyras, soit par le défilé de Saint-Paul sur Ubaye, tous endroits dangereux pour eux, où Mummol les eût sans doute arrêtés et anéantis, au lieu de les leur laisser traverser sans encombre.

Enfin, il ne paraît pas résulter le moins du monde du texte de Grégoire de Tours que la bataille ait eu lieu près de la ville d'Embrun, ce texte paraît même signifier tout le contraire. C'est dans un endroit confinant à la *citē* d'Embrun (*adjacet civitati Ebretonensi*) c'est-à-dire hors et non loin de la circonscription territoriale qui avait Embrun pour capitale et qui était une *citē*, que, suivant lui, la bataille se déroula. Il ne faut pas toujours traduire le mot latin *civitas* par le mot français *ville*. Généralement Grégoire de Tours qualifie la ville d'*urbs* et réserve le mot *civitas* pour désigner la circonscription territoriale dont la ville est capitale.

Il ne faut pas non plus confondre la *civitas* avec l'évêché. Les évêchés s'étendaient parfois sur des territoires qui ne faisaient pas partie de la *civitas* dont la ville épiscopale était capitale. Pour l'évêché d'Embrun, par exemple, ni Briançon, ni Barcelonnette, ni Seyne, ne faisaient partie de la *civitas* d'Embrun quoiqu'ils fissent partie de l'évêché d'Embrun.

C'est donc hors, mais tout près de l'Embrunais qu'il faut chercher l'emplacement de *Mustias-Calmes* et, en y réfléchissant un peu, on constate que le problème est fort loin d'être insoluble.

Qu'est-ce que le mot *Calmes* ? C'est le pluriel de *Calma* nom de lieu très ancien, dont les dérivés sont innombrables dans tout le sud-est de la France et qui, dans notre langue actuelle, est devenu *La Chau*, *la Chaup*, *la Chalp*, *l'Echalp*, etc. Au pluriel ce mot donne les formes *Les Chaux*, *Les Chalps*, *Les Echalsps*, *Les Eychalps*, etc. Il n'existe peut-être pas une commune dans les Hautes et Basses-Alpes où on ne trouve un lieu dit portant un de ces noms.

Quant à *Mustias* c'est autre chose. Ce nom comporte

dans les manuscrits de Grégoire de Tours quelques variantes qui n'en altèrent pas les caractères fondamentaux ; on l'y trouve écrit *muscias*, *mustias*, *musticas* et *mastricas calmes*. Le savant dom Ruinart, dont l'admirable édition de Grégoire de Tours fait encore autorité, a dû faire un choix parmi ces formes et il a choisi *mustias*, mais ce choix ne prouve pas que cette forme soit meilleure. Sous toutes ces variantes diverses c'est, à n'en pas douter, la vallée de Barcelonnette qu'il faut reconnaître, car, depuis les temps les plus reculés, elle portait le nom de *vallis Muscia*, de *Muscio*, *Mussiensis* et *Moccensis*¹ noms qui sont l'équivalent de *muscias*, *mustias* et *musticas* si l'on veut bien tenir compte des altérations que le nom primitif a subi au cours des siècles. Ces altérations ne sont pas douteuses ; c'est ainsi que nous voyons la cité d'Embrun nommée par Grégoire de Tours *civitas Ebredonensis* et *Ebreionensis* au lieu d'*Ebredunensis* qui est la forme régulière.

La victoire de Mummol sur les Lombards a donc été remportée dans la vallée de Barcelonnette et *Mustias calmes* doit se traduire par *Les Chalps* ou *les Eychalps* dans la vallée de Barcelonnette.

Précisément au confluent de l'Ubaye et de l'Ubayette au-dessus du hameau de Glaysolles, dans la commune de Meyronnes, est un lieu dit les *Eychalps* qui réunit toutes les conditions topographiques nécessaires pour être identifié avec le *Mustias-calmes* de Grégoire de Tours.

Les Lombards avaient passé d'Italie en Gaule par le col de la Madeleine que rien ne défendait. S'ils avaient passé par le col du Mont-Genèvre ils auraient trouvé la route barrée par le château fort de Briançon ; s'ils avaient passé par le col La Croix, ils auraient dû s'engager dans les Combes du Queyras, défilé où cent hommes résolus eussent arrêté une armée, quelque nombreuse qu'elle fût, rien qu'en faisant rouler sur elle des blocs de rocher. Seul le col de la Madeleine était largement ouvert et non défendu. Mais

¹ *Vallis Moccensis* (testament d'Abbon, 739), *vallis de Muscio* (1127), *vallis Mucii* (1267), *vallis Muncii* (1322).

Mummol, prévenu à temps, s'était porté à droite et à gauche de l'Ubayette, avait fait en aval des abattis d'arbres derrière lesquels il avait posté ses archers et, lorsque les Lombards furent massés dans la plaine, ils furent attaqués de trois côtés par les Burgondes qui tenaient les hauteurs, et ils subirent une sanglante défaite.

Tout concorde dans le système que je viens de développer, le récit de Grégoire de Tours, la topographie, les noms de lieu et, à moins d'avoir une idée préconçue et de discuter pour le plaisir de discuter, je ne sais ce qu'on y pourrait objecter.

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 739m20, au nord, à l'ombre

Observations du 1^{er} au 30 juillet 1913

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été ; 8 heures, hiver						SOIR : 6 heures							
	Baro- mètre	VENT		Tempé- rature	Etat du ciel	Thermo- mètre mouillé	Pluie (ou neige fondue) tombée en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
		Direction	Force								Direction	Force		
1	763.7	N.	2	+14.8	beau	+10.3	—	+8.9	+27.0	761.5	N.E.	2	beau	+17.2
2	762.3	N.	1	+15.5	id.	+10.7	—	+10.2	+26.0	759.5	S.	1	id.	+19.0
3	766.2	N.	—	+15.5	id.	+11.8	—	+8.7	+26.5	756.2	—	—	3/4 couv.	+18.4
4	758.3	N.	2	+15.0	id.	+11.8	—	+11.0	+26.1	754.9	—	—	4	+20.4
5	756.9	N.	—	+15.0	id.	+11.8	—	+14.1	+20.3	759.1	S.W.	2	couv.	+18.8
6	760.5	N.	1	+15.3	3/4 couv.	+13.0	—	+7.5	+19.5	756.2	N.E.	2	2/4 couv.	+18.0
7	756.3	—	—	+15.0	beau	+12.4	—	+5.6	+25.0	755.4	—	—	couv.	+17.0
8	757.2	—	—	+15.0	couv.	+10.0	—	+11.0	+21.5	760.4	N.	3	id.	+15.0
9	762.1	N.	2	+13.0	1/4 couv.	+8.0	—	+1.0	+22.0	762.2	N.E.	2	beau	+15.0
10	760.5	N.E.	1	+13.0	couv.	+10.0	—	+5.0	+15.0	756.5	N.E.	1	couv.	+13.0
11	760.2	N.E.	1	+13.5	id.	+10.0	—	+5.0	+20.0	755.5	N.	2	1/4 couv.	+16.5
12	760.2	N.	2	+16.5	beau	+12.0	—	+3.5	+20.0	762.2	N.	4	id.	+17.0
13	763.5	N.	2	+16.5	id.	+12.0	—	+6.5	+30.0	762.4	—	—	beau	+20.5
14	765.8	N.	1	+16.0	id.	+12.5	—	+7.5	+28.0	761.8	S.E.	2	1/4 couv.	+21.0
15	755.7	S.	1	+15.0	id.	+10.5	—	+9.0	+23.2	759.8	N.	3	id.	+18.0
16	759.5	—	—	+17.0	id.	+14.6	—	+8.5	+24.5	761.7	S.	2	id.	+18.5
17	764.0	—	—	+15.5	id.	+11.0	—	+10.7	+26.5	762.4	S.	2	id.	+21.0
18	766.8	S.	1	+18.5	id.	+14.6	—	+10.5	+28.2	760.3	N.E.	1	id.	+20.6
19	762.5	—	—	+19.0	id.	+14.5	—	+10.7	+26.3	759.0	N.	2	id.	+21.0
20	759.7	N.	—	+15.2	id.	+11.0	—	+10.9	+29.3	759.5	S.E.	1	id.	+21.2
21	760.1	N.	2	+16.8	id.	+12.5	—	+12.0	+26.0	760.0	N.E.	1	1/4 couv.	+17.8
22	762.0	S.	1	+18.0	id.	+15.0	—	+7.8	+25.6	752.8	N.	2	beau	+18.0
23	759.0	S.	2	+14.8	id.	+13.6	—	+7.5	+26.7	753.3	—	—	couv.	+17.9
24	753.7	N.E.	2	+14.5	id.	+12.0	—	+7.6	+30.3	761.7	—	—	2/4 couv.	+24.0
25	756.1	N.	3	+17.9	id.	+14.0	—	+12.8	+28.8	762.9	—	—	3/4 couv.	+23.2
26	760.3	—	—	+17.5	id.	+17.0	—	+6.8	+29.8	757.4	—	—	2/4 couv.	+23.0
27	763.7	—	—	+19.0	id.	+15.0	—	+9.0	+31.8	756.4	—	—	1/4 couv.	+25.0
28	762.1	—	—	+20.0	1/4 couv.	+18.0	0.2	+10.0	+32.0	754.8	S.	3	couv.	+17.0
29	760.2	—	—	+23.0	3/4 couv.	+18.0	—	+11.8	+24.5	754.1	N.	3	2/4 couv.	+17.5
30	756.3	—	—	+16.0	beau	+17.0	30.4	—	—	—	—	—	—	+19.1
31	757.2	S.	1	+16.2	2/4 couv.	+15.2	—	—	—	—	—	—	—	—
Moyenne.	760.2	—	—	—	—	—	—	—	—	758.6	—	—	—	—

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 739^m20, au nord, à l'ombreObservations du 1^{er} au 31 août 1913

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été : 8 heures, hiver					SOIR : 6 heures								
	Baro- mètre	VENT		Tempé- rature	Etat du ciel	Thermo- mètre mouillé	Pluie (ou neige fondue) tombee en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
		Direction	Force								Direction	Force		
1	757.3	N.	3	+16.0	+14.0	—	+10.0	+24.6	756.2	s.	2	couv.	4	+15.5
2	760.2	S.	1	+18.0	+15.0	1.5	+11.2	+27.8	758.3	S.O.	1	2/4 couv.	2	+20.6
3	759.8	—	—	+18.2	+15.0	—	+11.5	+28.0	758.3	—	—	beau	0	+18.0
4	758.7	—	—	+18.0	+15.0	—	+10.8	+29.2	757.2	—	—	id.	4	+18.5
5	759.1	—	—	+16.5	+15.0	—	+9.4	+28.5	757.5	—	—	couv.	4	+21.5
6	758.7	—	—	+14.0	+14.0	7.2	+12.0	+24.0	757.5	—	—	id.	—	+14.0
7	757.8	O.	2	+14.8	+12.5	11.0	+8.0	+23.1	758.1	S.	2	2/4 couv.	2	+14.8
8	758.0	N.	3	+13.5	+10.1	—	+7.0	+23.5	754.9	—	—	3/4 couv.	3	+18.0
9	758.9	—	—	+12.8	+11.1	—	+8.0	+23.4	759.1	—	—	couv.	4	+14.8
10	760.1	N.	1	+13.0	+12.0	—	+4.6	+23.5	762.9	N.	1	2/4 couv.	2	+17.0
11	763.4	—	—	+12.8	+10.0	—	+4.8	+27.6	762.4	—	—	couv.	4	+16.0
12	761.8	—	—	+15.0	+14.4	—	+10.8	+21.0	760.3	—	—	id.	—	+20.0
13	759.6	16	1	+13.0	+8.0	8.0	+10.0	+22.1	757.9	S.O.	2	3/4 couv.	3	+17.4
14	759.2	N.	1	+13.0	+10.0	—	+7.4	+23.5	759.4	N.	1	1/4 couv.	1	+17.0
15	760.1	N.	2	+14.4	+11.5	—	+8.0	+24.5	759.4	N.	2	id.	—	+17.0
16	759.8	N.	3	+13.0	+12.0	—	+10.0	+24.0	761.2	N.	2	beau	0	+16.0
17	762.1	N.	—	+13.0	+12.0	—	+6.0	+26.5	760.5	—	—	1/4 couv.	1	+21.2
18	762.6	—	—	+15.0	+14.5	—	+6.1	+26.2	760.7	S.	1	couv.	4	+21.0
19	761.7	—	—	+15.5	+15.0	—	+11.0	+29.0	760.0	S.	1	3/4 couv.	3	+20.0
20	760.2	—	—	+17.0	+16.0	—	+11.9	+24.5	758.4	N.O.	1	3/4 couv.	4	+18.0
21	759.6	N.O.	2	+15.0	+15.2	—	+10.5	+26.7	759.2	N.	1	beau	0	+19.0
22	762.3	N.	3	+15.0	+13.0	—	+7.8	+27.0	761.9	—	—	id.	—	+16.0
23	763.7	—	—	+16.0	+14.0	—	+9.9	+27.9	763.6	N.	1	1/4 couv.	1	+18.5
24	763.8	—	—	+19.0	+14.0	—	+12.8	+28.5	763.9	N.	—	id.	—	+18.5
25	764.9	—	—	+16.0	+17.0	1.3	+12.8	+30.5	764.1	—	—	beau	0	+22.0
26	765.3	—	—	+17.2	+15.0	—	+10.5	+32.0	763.7	S.O.	2	2/4 couv.	2	+23.0
27	763.3	—	—	+19.2	+17.0	—	+13.7	+31.5	760.6	—	—	couv.	4	+24.0
28	761.3	N.	1	+19.0	+17.0	—	+11.5	+31.6	761.1	—	—	id.	—	+21.5
29	760.9	—	—	+19.2	+15.5	1.5	+12.5	+29.0	758.2	S.O.	1	couv.	5	+23.0
30	758.6	—	—	+16.8	+16.0	3.0	+11.2	+21.0	759.5	S.	1	couv.	4	+18.6
31	761.5	—	—	+14.0	+12.0	6.6	+7.5	+21.0	751.4	O.	2	2/4 couv.	2	+17.5
Moyenne.	760.8	—	—	+15.6	—	—	—	—	759.9	—	—	—	—	+18.6

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 739m20, au nord, à l'ombre.

Observations du 1^{er} au 30 septembre 1913

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été; 8 heures, hiver					SOIR : 6 heures						
	Baro- mètre	Tempé- rature	Etat du ciel	Thermo- mètre mouillé	Pluie (ou neige fondue; tombeée en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
									Direction	Force		
1	763.0	+14.0	1/4 couv.	1	—	+8.8	+25.0	761.4	—	—	2/4 couv.	+18.5
2	762.7	+14.5	2/4 couv.	2	—	+8.0	+28.0	760.9	—	—	1/4 couv.	+18.0
3	761.1	+15.4	id.	—	—	+8.1	+29.2	760.0	—	—	beau	+19.0
4	760.1	+17.5	id.	—	—	+8.4	+28.0	761.1	—	—	couv.	+18.0
5	761.9	+16.0	1/4 couv.	1	0.3	+8.4	+21.0	762.2	E.	1	1/4 couv.	+16.5
6	761.9	+15.0	2/4 couv.	2	4.5	+11.5	+25.0	761.7	E.	1	id.	+18.0
7	762.8	+13.5	couv.	4	—	+8.5	+35.0	763.3	—	—	couv.	+15.0
8	763.1	+13.5	id.	—	—	+8.1	+21.6	762.2	E.	2	pluie	+15.0
9	761.7	+13.5	id.	—	3.5	+13.5	+20.5	763.2	—	2	couv.	+16.5
10	762.2	+13.5	pluie	5	5.5	+8.7	+22.5	759.0	E.	1	id.	+14.0
11	759.2	+11.5	beau	0	—	+8.6	+24.2	759.4	N.	1	id.	+16.0
12	759.5	+18.5	couv.	4	—	+8.0	+22.0	758.0	S.	1	id.	+13.0
13	756.6	+13.0	pluie	5	—	+12.0	+17.0	754.9	N.	—	id.	+13.0
14	753.7	+12.5	id.	—	14.5	+10.0	+18.0	753.9	—	—	pluie	+13.5
15	751.7	+13.5	2/4 couv.	2	33.4	+10.0	+18.2	757.3	—	—	3/4 couv.	+10.2
16	759.0	+9.5	couv.	4	1.2	+4.0	+12.0	754.9	—	—	couv.	+10.0
17	755.5	+10.8	id.	—	18.6	+7.9	+18.5	755.9	S.O.	1	2/4 couv.	+11.0
18	757.4	+7.5	2/4 couv.	2	23.0	+7.0	+17.2	759.9	—	—	couv.	+10.0
19	761.4	+7.8	3/4 couv.	3	—	+4.9	+19.2	760.3	N.E.	2	1/4 couv.	+12.0
20	762.2	+9.0	2/4 couv.	2	—	+4.1	+17.1	763.0	N.O.	1	couv.	+13.0
21	763.3	+8.0	beau	0	—	+3.6	+19.5	762.5	N.	2	1/4 couv.	+9.5
22	766.2	+10.0	id.	—	—	+6.0	+20.0	764.1	N.E.	2	2/4 couv.	+10.0
23	766.8	+7.2	2/4 couv.	2	—	+2.0	+21.0	761.7	N.	1	1/4 couv.	+10.0
24	762.5	+8.0	beau	0	—	+2.7	+22.0	763.6	N.E.	1	id.	+13.0
25	764.8	+10.0	1/4 couv.	1	—	+5.8	+22.0	765.2	—	—	beau	+13.0
26	764.5	+9.5	3/4 couv.	3	—	+4.0	+23.0	762.4	S.O.	1	couv.	+13.2
27	763.0	+10.5	id.	—	—	+8.7	+20.5	763.2	S.	1	id.	+11.0
28	764.7	+11.0	couv.	4	—	+6.1	+20.0	764.5	—	—	pluie	+12.0
29	764.2	+10.0	id.	—	3.0	+6.8	+17.0	764.2	—	—	couv.	+11.5
30	761.2	+9.0	pluie	5	15.0	+9.0	+15.0	758.4	—	—	id.	+11.5
Moyenne.		+										+18.7

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Composition du Conseil d'administration au 1 ^{er} janvier 1913.....	v
Liste des membres de la Société.....	vii
Liste des sociétés correspondantes.....	xxviii
Procès verbal de l'assemblée générale du 14 décembre 1912.....	xx
Procès-verbal de la réunion du Conseil d'administration du 18 janvier 1913.	xxx
Situation financière. — Compte de l'exercice 1912.....	xxxii
Situation financière. — Projet de budget pour 1913.	xxxiv
Mgr Charles Brûlard de Genlis, arche- vêque et Prince d'Embrun, par M. Auguste THOUARD.	i
Une matrice de sceau de l'église de St-May, par M. J.-Charles ROMAN (avec une figure).....	16
Phénomènes pléistocènes de la vallée de la Durance (<i>suite</i>), par M. David MARTIN.	19, 129, 253
Ceinture en bronze trouvée dans les Hautes-Alpes, par M. David MARTIN.	59
Henri de Roussel, aquafortiste, par M. Joseph ROMAN.....	66

Notice hagiologique sur quelques religieuses de Notre-Dame de Bertaud, par M. l'abbé F. ALLEMAND.....	71
Deux chartes fausses concernant la famille Berton de Crillon, par M. J. Charles ROMAN.	98
Contes et légendes du Valgaudemar, du Champsaur et du Gapençais (<i>suite</i>), par M. Stéphane MOULIN.....	109
— Reconstitution des orgues d'Embrun, par M. J. ROMAN (avec une planche hors texte).....	125
— Une trouvaille de monnaies du XVI ^e siècle à Salérans (Hautes-Alpes), par M. Paul PLAT (avec deux planches hors texte).	162
Situation économique du département des Hautes-Alpes en 1801, par M. l'abbé Paul GUILLAUME.....	166, 226
La réforme de Boscodon en 1621, par M. J.-Charles ROMAN.....	201
La défaite des Lombards par Mummol, par M. Joseph ROMAN.....	281
Observations météorologiques..	61, 121, 198, 286

Le Secrétaire-Gérant.

A. FABRE.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06851 1529

B
S
D
H